



**HAL**  
open science

## Contribution à l'histoire des langues germaniques

Thérèse Robin

► **To cite this version:**

Thérèse Robin. Contribution à l'histoire des langues germaniques : Volume de synthèse. Linguistique. Université Sorbonne Nouvelle (Paris 3), 2019. tel-04189023

**HAL Id: tel-04189023**

**<https://hal.u-pec.fr/tel-04189023>**

Submitted on 27 Aug 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle

Dossier en vue de l'Habilitation à Diriger des Recherches

# **Contribution à l'histoire des langues germaniques**

présenté par

**Thérèse ROBIN**

Volume I : SYNTHÈSE

présenté et soutenu publiquement le 7 décembre 2019  
devant un jury composé de

M. Vilmos ÁGEL Professeur à l'Université de Kassel

Mme Irmtraud BEHR Professeur à l'Université Sorbonne Nouvelle

M. Hans-Werner EROMS Professeur émérite à l'Université de Passau

Mme Delphine PASQUES Maîtresse de Conférences HDR à l'Université Paris-Sorbonne

M. Hervé QUINTIN Professeur émérite à l'Université de Nantes

Mme Claudia WICH-REIF Professeur à l'Université de Bonn

*A toutes celles et ceux qui sont dans mon coeur*

# Remerciements

Je remercie toutes celles et ceux qui m'ont soutenue, de près ou de loin, pendant toutes ces années de travail acharné.

Je remercie tout particulièrement mes collègues, mes amis, ma famille, pour leur appui sans faille. Un merci tout particulier à mon mari et mes enfants, qui ont enduré jusqu'au bout les difficultés liées à cette entreprise.

Je terminerai par un remerciement sincère à l'adresse de ma garante, Irmtraud Behr, professeur à la Sorbonne Nouvelle, pour ces années de travail dirigé dont cette soutenance est l'aboutissement. Sa patience, sa ténacité, son exigence m'ont accompagnée dans cet effort de longue haleine.



# **ORGANISATION DU DOSSIER**

## ***Composition du dossier***

Ce dossier expose un ensemble de travaux effectués entre 1988 et 2018. Il comporte deux volumes :

- le volume 1 est une réflexion épistémologique, en trois parties, sur le domaine de la linguistique historique des langues germaniques anciennes, et de l'allemand en particulier, et présente une synthèse de l'activité de recherche conduite dans ce domaine, ainsi que des activités d'enseignement et les responsabilités administratives et internationales.
- Le volume 2 regroupe les contributions à des ouvrages, puis les articles joints au dossier, selon leur ordre de parution éditoriale, et le classement par types de travaux.

## **1. Volume 1 (synthèse de l'activité de recherche)**

Le renvoi aux publications du volume 2 se fait par l'abréviation [1], [2], etc. La liste des travaux numérotés auxquels il est référé dans le corps de la synthèse apparaît dans l'introduction, selon leur ordre de parution. Les différentes abréviations utilisées sont indiquées. Une liste des figures et des tableaux est présentée.

## **2. Volume 2 (publications)**

Le volume 2 comporte, au début, la liste des publications classées dans l'ordre de parution. Afin de faciliter le repérage des pages citées dans le volume 1, le volume 2 est doté d'une pagination propre à laquelle renvoient les références insérées dans le présent volume. Le volume 2 est composé de 4 tomes.

## ***Liste des abréviations utilisées***

Voici les abréviations couramment employées dans l'ouvrage de synthèse :

- got. : gotique
- i.-e. : indo-européen
- ma : moyen anglais
- mha : moyen-haut-allemand
- nha : nouveau-haut-allemand
- va : vieil-anglais
- vha : vieux-haut-allemand
- vsax : vieux-saxon

# Liste des schémas

---

- Schéma n°1 : gradation de l'indicatif à l'optatif prétérit dans le Heliand
- Schéma n°2 : Le domaine de recherche : les langues germaniques anciennes
- Schéma n°3 : Les travaux en diachronie en histoire de l'allemand
- Schéma n°4 : Répartition des travaux en histoire de l'allemand
- Schéma n°5 : Travaux concernant le 9<sup>ème</sup> siècle dans le germanique occidental
- Schéma n°6 : Les notions et interrogations relatives au domaine de recherche
- Schéma n°7 : Le signe linguistique (Matthias Fritz 2010 : 365)

# Liste des tableaux

---

- Tableau n°1 : Les connecteurs dans le Heliand
- Tableau n° 2: Les différents textes travaillés, selon la périodisation de W. Scherer
- Tableau n°3 : Synthèse de l'ampleur des textes travaillés
- Tableau n°4 : Deux conceptions de la périodisation : J. Grimm et W. Scherer
- Tableau n°5 : Synthèse de propositions de périodisation (Hartweg/Wegera 2005)

# Table des matières

---

REMERCIEMENTS	3
<b>ORGANISATION DU DOSSIER</b>	<b>5</b>
Composition du dossier	5
Liste des abréviations utilisées	5
<b>INTRODUCTION</b>	<b>10</b>
<b>PREAMBULE: LES DEBUTS DE MON PARCOURS SCIENTIFIQUE</b>	<b>16</b>
<b>1. De la littérature à la linguistique comparée des langues germaniques anciennes (1974-1982)</b>	<b>16</b>
<b>2. Vers la thèse sur le <u>Heliand</u> (1983-1988)</b>	<b>17</b>
<b>3. Le doctorat : une problématique originale (1988)</b>	<b>20</b>
<b>4. La constitution de mon domaine de recherche</b>	<b>23</b>
4.1. Le prolongement de mon travail de doctorat	24
4.1.1. L'étude des modes en vsax : impératif et optatif	24
4.1.2. Les particules pourvues d'une fonction syntaxique et sémantique	28
4.2. L'extension de mon domaine de recherche	34
4.2.1. Ma contribution aux ouvrages de « vulgarisation scientifique »	34
4.2.2. L'apport de ma participation au jury d'agrégation externe	37
4.3. Les prolongements : la participation à la conception de projets ANR-DFG déposés, sur la syntaxe en histoire de l'allemand	38
<b>I LA METHODOLOGIE</b>	<b>43</b>
<b>1. Le corpus comme base de travail</b>	<b>43</b>
<b>2. Les atouts méthodologiques de l'utilisation du corpus</b>	<b>45</b>
2.1. L'authenticité des corpus	45
2.2. L'analyse de corpus entiers	47
<b>3. Les contraintes méthodologiques de l'utilisation du corpus</b>	<b>49</b>
3.1. L'accès aux corpus	49
3.2. Les nouvelles technologies	51



3.3.	Le recours au locuteur	53
3.4.	L'accès nécessaire à la langue du texte	55
3.5.	Connaître la littérature linguistique existante	56
<b>4.</b>	<b>Analyser les corpus</b>	<b>57</b>
<b>5.</b>	<b>Comparer les corpus</b>	<b>59</b>
5.1.	Comparer des corpus en diachronie en allemand	59
5.2.	Comparer des corpus de différentes langues germaniques en synchronie	62
5.3.	Déterminer l'angle d'attaque de l'analyse	64
<b>6.</b>	<b>Traiter les occurrences</b>	<b>67</b>
<b>7.</b>	<b>Connaître le contexte</b>	<b>68</b>
<b>II LES QUESTIONNEMENTS ET LES REPONSES THEORIQUES</b>		<b>71</b>
<b>1.</b>	<b>Les questionnements</b>	<b>73</b>
1.1.	Quels sont les rapports entre langue vernaculaire et latin ?	74
1.2.	Quels sont les rapports entre synchronie et diachronie ?	82
1.3.	Comment se fait l'évolution de l'allemand ?	87
1.4.	Faut-il périodiser l'histoire de l'allemand ?	94
1.5.	Pourquoi insérer les langues germaniques anciennes, et en particulier l'allemand, dans un temps long, à partir de l'indo-européen, puis le germanique ?	99
1.6.	Quel est l'intérêt de la comparaison entre les langues germaniques anciennes ? Comment la faire ?	102
1.7.	Comment comprendre les phénomènes syntaxiques de parataxe, d'hypotaxe, de corrélation, de complexité syntaxique ? Quel est le rôle de la syntaxe positionnelle ?	104
1.8.	Quelle catégorisation et terminologie adopter ?	112
1.9.	Quel rôle joue la morphologie, verbale, nominale ?	115
1.10.	Quelle cohérence/cohésion textuelle pour un texte médiéval ?	119
1.11.	Quelle est la dimension énonciative des textes médiévaux ?	121
<b>2.</b>	<b>Les éclairages théoriques</b>	<b>128</b>
2.1.	Le structuralisme de Ferdinand de Saussure et sa critique par Eugenio Coseriu	128
2.2.	Jean Fourquet et ses travaux en linguistique historique et en allemand contemporain	130
2.3.	Connexions et translation : Lucien Tesnière	131
2.4.	Enonciation et narration	132
2.5.	La linguistique textuelle	132
2.6.	Charles J. Fillmore	133
2.7.	Jean Haudry	134
2.8.	L'idée de cyclicité de l'évolution	134
2.9.	La grammaire de construction et la linguistique cognitive	135

III LIENS ENTRE PARCOURS SCIENTIFIQUE ET ACTIVITES PEDAGOGIQUES, ADMINISTRATIVES ET INTERNATIONALES	138
1. Emergence d'un continuum pédagogique	138
2. Liaison forte entre continuum pédagogique et activité scientifique	140
3. Organisation de journées d'étude et participation à des groupes de recherche	151
4. Création de formations pédagogiques	155
5. Responsabilités administratives	158
6. Actions en matière d'ouverture européenne et internationale	160
BILAN ET PERSPECTIVES	163
1. Synthèse des travaux et des résultats	163
2. Les perspectives	166
1. Le développement de la recherche en histoire des langues germaniques anciennes par une attractivité accrue	168
2. L'application de la grammaire de construction à l'étude de la morphologie des textes en langue germanique ancienne	170
CONCLUSION	176
BIBLIOGRAPHIE	178
1. Sources	178
2. Littérature secondaire	179
ANNEXE	196

# Introduction

---

Soutenir une HDR a pour finalité, à mon sens, l'encadrement de jeunes chercheurs et la transmission d'un savoir, acquis lors de ses propres travaux de recherche, nourri également par l'enseignement, voire ses autres activités, dans une relation réciproque entre activités scientifiques et non scientifiques. Deux séries de raisons principales peuvent expliquer que je me présente à la soutenance : d'une part, certaines motivations qui me sont propres, d'autre part, mon parcours personnel d'enseignement et de recherche.

Une motivation importante à l'écriture du document de synthèse est l'obtention de l'autorisation formelle, à travers le processus officiel de la soutenance HDR, d'encadrer de jeunes chercheurs. Or, dans ma discipline, la linguistique historique et la linguistique comparée des langues germaniques anciennes, susciter et renforcer la vocation de chercheurs est, à l'heure actuelle, une question de « survie » de la discipline. En effet, en France, le nombre de chercheurs germanistes spécialistes de linguistique historique est réduit à deux, ma collègue Delphine Pasques et moi-même. En outre, les domaines de compétences de ma collègue et les miens se croisent, avec une intersection commune, le vieux-haut-allemand, voire le moyen-haut-allemand et le vieil-anglais, ainsi que les textes de Luther. Ce qui me caractérise davantage est la linguistique comparée des langues germaniques anciennes, pour avoir travaillé sur d'autres langues germaniques anciennes que l'allemand ou l'anglais, à savoir le gotique, et surtout le vieux-saxon. En outre, Delphine Pasques s'est spécialisée dans tout ce qui est relatif, en termes fourquétiens, au groupe nominal, et moi, dans ce qui a trait au groupe verbal.

Le chemin à suivre pour parvenir à l'obtention de l'HDR est assez particulier. Tout d'abord, cela permet de faire le point sur sa recherche, à un instant donné, et offre l'opportunité d'une forme d'introspection particulière. Qu'ai-je fait jusqu'à présent ? Comment organiser mes travaux ? Par quelle logique sont-ils liés ? Qu'ai-je appris ? Que veux-je transmettre ? Ayant entamé mes travaux de recherche depuis un certain temps déjà, avec des interruptions plus ou moins longues pour des raisons privées, je peux considérer le recul lié au temps écoulé comme un atout pour la réflexion demandée. L'inconvénient peut en être : comment trouver une continuité dans un parcours aussi long, qui s'étale sur au moins une vingtaine d'années, avec un volet professionnel un peu atypique. En effet, je suis le seul enseignant-chercheur germaniste en France qui est spécialisé dans un domaine de recherche peu exploré et peu vivant en France, et qui, en même temps, enseigne, non pas dans une

université proprement dite, mais dans une composante d'une université, une Ecole s'occupant de la formation des professeurs des écoles, des professeurs de collèges et de lycées. Je répondrais que cette cohérence s'est construite au fil du temps, en intégrant des éléments *a priori* inhabituels, mais qui trouvent leur place dans cette sorte de puzzle reconstitué.

Ensuite, cet exercice permet de prendre le temps de réfléchir à un programme de recherche. Qu'est-ce que je souhaite développer à l'avenir ? Quels choix veux-je opérer ? A quelles questions scientifiques vais-je tenter de répondre ? Ainsi, ma recherche future, l'encadrement de chercheurs que je pourrai assurer, s'en trouvent orientés, selon les directions que j'aurais choisies.

La présente synthèse, pour répondre aux interrogations soulevées, aux questions posées, retracera les travaux de recherche que j'ai entrepris depuis l'obtention de l'agrégation externe en 1983, tout en expliquant le chemin scientifique que j'ai suivi, de la littérature à la linguistique, et plus précisément, à la linguistique historique et comparée des langues germaniques anciennes. Pour ce faire, je vais, dans un préambule, exposer les débuts de mon parcours scientifique. Dans une première partie, je développerai les enjeux méthodologiques liés à ma recherche doctorale, élargis à l'ensemble de mes travaux. Dans une deuxième partie, j'expliquerai les questionnements induits par mes travaux de recherche. Dans une troisième partie, j'exposerai les liens entre mon parcours scientifique et mes activités pédagogiques, administratives et internationales. Enfin, je ferai un bilan des travaux de recherche effectués et je développerai des perspectives futures, en lien avec l'obtention de mon HDR.

J'ai établi la liste suivante, selon la chronologie de leur publication et la classification selon leur nature, de mes ouvrages et travaux depuis la thèse, en reprenant, dans le corps de la synthèse, la numérotation afférente, pour pouvoir y référer au cours de l'ouvrage de synthèse.

# 1. Monographies

## 1.1 Thèse :

1.ROBIN, Thérèse, *Contribution à l'étude syntaxique et sémantique de la langue du « Heliand »*, thèse de doctorat nouveau régime, Paris IV-Sorbonne, 6 volumes, (Thèse en deux volumes, corpus en trois volumes, traduction en français), 1988. 1988. Tome 1 : THESE (1) : La phrase simple, (pp.1-451) ; Tome 2 : THESE (2) : La phrase complexe, (pp.452-794) ; Tome 3 : CORPUS (1) : Constructions syntaxiques, infinitif, (pp.1-423) ; Tome 4 : CORPUS (2) : Négation, prépositions et adverbes, (pp.424-790) ; Tome 5 : CORPUS (3) : Préverbes, jonctifs, translatifs et propositions subordonnées, perturbations de la structure syntaxique, (pp.791-1178) ; Tome 6 : TRADUCTION ("Le rédempteur"), (pp.1-

## 1.2. Manuels :

2. ROBIN, Thérèse/HAGGENMÜLLER, Frauke, *Ins Deutsche*, Paris : Dunod, 1994, 1 volume, 263 p.
3. ROBIN, Thérèse/WILMET, Monique, *Fort en version*, Paris : Bréal, 1997, 1 volume, 191 p.
4. ROBIN, Thérèse, *Le vocabulaire allemand par les exercices*, Paris : Bordas, 1997, 1 volume, 192 p.
5. ROBIN, Thérèse, *L'Allemagne médiévale, histoire, culture, société*, Paris : A. Colin, 1998, 1 volume, 208 p.

## 1.3. Ouvrages scientifiques :

6. MARCQ, Philippe/ROBIN, Thérèse, *Linguistique historique de l'allemand*, Paris : Colin, 1997, 1 volume, 224 p.
7. ROBIN, Thérèse, *Lettres de Jean Fourquet à Jean-Marie Zemb (1958-1998) avec cinq réponses de Zemb à Fourquet*, Limoges : Lambert-Lucas, 2016, 1 volume, 224 p. Préface de H.W. EROMS.

## 1.4. Ouvrage nouveau :

8. ROBIN, Thérèse, *Etude historique des constructions verbales de l'allemand du 9<sup>ème</sup> au 16<sup>ème</sup> siècle*, ouvrage inédit, 2019. 250 p.

## 2. Direction d'ouvrages

9. BOUSCH, Denis/ROBIN, Thérèse/ROTHMUND, Elisabeth/TOSCER-ANGOT, Sylvie, *Héritage, transmission, enseignement dans l'espace germanique*, Rennes : PUR, 2014, 1 volume, 247 p.
10. ROBIN, Thérèse : *Diskursgrammatik ; Grammaire du discours*. En l'honneur de Jean-Marie Zemb. Collection *Kontraste/Contrastes*, dirigée par Laurent Gautier. Avec une préface de JOHN OLE ASKEDAL. Berlin: Peter Lang. 2018. 200 p.

## 3. Articles dans des revues internationales ou nationales avec comité de lecture

11. ROBIN, Thérèse, « La thématique de Don Juan dans *Don Juan oder die Liebe zur Geometrie* de Max Frisch », in : *Germanica*, n°10 (1992), pp. 111-120. mis en ligne le 03 avril 2014, consulté le 13 novembre 2016. URL : <http://germanica.revues.org/2095> ; DOI : 10.4000/germanica.2095.

12. ROBIN, Thérèse, « Narrateur et narration dans le *Nibelungenlied* », in : *Recherches Germaniques*, n°30 (2000), pp. 1-16.
13. ROBIN, Thérèse, « Der Optativ im *Heliand* », in: *Sprachwissenschaft*, Bd 35, Heft 1 (2010), pp. 15-78.
14. ROBIN, Thérèse, « Verb und Satz », in: *Sprachwissenschaft*, Bd 36, Heft 4 (2011) , pp. 447-468.
15. ROBIN, Thérèse, « Le *Livre des Evangiles* d’Otfrid », in : *Corpus EVE : Emergence du vernaculaire en Europe*, adossée au projet de recherche projet BABEL Eve dirigé par Sabine Lardon, publié le 10 décembre 2013 (<https://eve.revues.org/900>). 24 pages.
16. ROBIN, Thérèse, « L’*Harmonie des Evangiles* de Tatien », in : *Corpus EVE : Emergence du vernaculaire en Europe*, adossée au projet de recherche projet BABEL Eve dirigé par Sabine Lardon, publié en 2018 (<https://journals.openedition.org/eve/1427>).
17. ROBIN, Thérèse, « Luther prédicateur et la langue des sermons ». *Nouveaux Cahiers d’Allemand*.2018, n°4 (décembre). pp.405-416.

## **4. Communications avec actes dans un congrès international avec comité de lecture**

18. ROBIN, Thérèse, « Die untergeordneten Sätze im *Heliand* », in: *Lyonner Kolloquium zur Syntax und Semantik des Althochdeutschen*, (dir.) Yvon Desportes, Université Lyon III Jean Moulin, 1992, pp. 229-243.
19. ROBIN, Thérèse, « Die Konnektoren im *Heliand* », in : *Konnektoren im älteren Deutsch*. Akten des Pariser Kolloquiums März 2002. (dir.) Yvon Desportes, Carl Winter Verlag, 2003, pp. 137-159.
20. ROBIN, Thérèse, « Langue et mémoire : la dimension de l’histoire », in : *La mémoire* (Actes du colloque de l’Ages, mai 2002), (dir.) Jean-Charles Margotton/ Marie-Hélène Pérennec, P.U.L., 2003, pp. 81-93.
21. ROBIN, Thérèse, « Parataxe und Hypotaxe bei Ulrich von Liechtenstein und Berthold von Regensburg », in: *Syntax. Althochdeutsch-Mittelhochdeutsch. Eine Gegenüberstellung von Metrik und Prosa*. Akten zum Internationalen Kongress an der Freien Universität Berlin vom 26. bis 29. Mai 2004, (dir.) Franz Simmler, Weidler Verlag, 2005, pp. 123-156.
22. ROBIN, Thérèse, « L’impératif en vieux-saxon », in : *Etudes de linguistique contrastive*, (dir.) Olivier Soutet, P.U.P.S., 2006, pp. 281-299.
23. ROBIN, Thérèse, « *Er* im *Wigalois* von Wirnt von Grafenberg », in : *Die Formen der Wiederaufnahme im älteren Deutsch*. Akten zum Internationalen Kongress an der Université Paris Sorbonne (Paris IV) 8. bis 10. Juni 2006, (dir.) Yvon Desportes/Franz Simmler/Claudia Wich-Reif, Weidler Verlag, 2008, pp. 325-343.
24. ROBIN, Thérèse, « Kann der althochdeutsche Tatian auch als eigenständiger Text betrachtet werden? », in: *Mikrostrukturen und Makrostrukturen im älteren Deutsch vom 9. bis zum 17. Jahrhundert: Text und Syntax*. Akten zum Internationalen Kongress an der Université Paris Sorbonne (Paris IV) 6. bis 7. Juni 2008, (dir.) Yvon Desportes/Franz Simmler/Claudia Wich-Reif, Weidler Verlag, 2010, pp. 143-174.
25. ROBIN, Thérèse, « Erec : Narrateur et construction du récit. Etude linguistique », in : *Un transfert culturel au XII<sup>ème</sup> siècle : « Erec et Enide », de Chrétien de Troyes et « Erec » de Hartmann von Aue*, journée d’études du 5 décembre 2009 , maison Heinrich Heine à Paris, sur *Erec* de Hartmann von Aue, (dir.) Patrick del Duca, Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2010, pp.321-346. HAL id : halshs-01172099, version 1.

26. ROBIN, Thérèse, «Die Infinitivgruppe mit *zu*: Entwicklungstendenzen vom 9. bis 16. Jhd», in : *Syntaktische Variabilität in Synchronie und Diachronie vom 9. bis 18. Jahrhundert*. Akten zum Internationalen Kongress an der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn vom 9. bis 12. Juni 2010, (dir.) Franz Simmler, Claudia Wich-Reif, Weidler Verlag, 2011, pp. 193-218.
- 27.ROBIN, Thérèse, « Luther, le mythe du créateur », in : *L'idéal, figures et fonctions* (Actes du colloque de l'Agès, mai 2006), (dir.) Jacqueline Bel, Shaker Verlag, 2011, pp. 281-300.
- 28.ROBIN, Thérèse, «Wie lassen sich die doppelten Markierungen der Strukturen im Altdeutschen deuten? », in: *Syntaktischer Wandel in Gegenwart und Geschichte*. Akten des Kolloquiums in Montpellier vom 9. bis 11. Juni 2011, (dir.) Michel Lefèvre, Weidler Verlag, 2012, pp. 89-112.
- 29.ROBIN, Thérèse, «Die syntaktischen Strukturen in den Predigten von Berthold von Regensburg», in: *Satz und Text, Zur Relevanz syntaktischer Strukturen zu Textkonstitution*. Akten zur Internationalen Tagung an der Universität Warschau vom 21. bis 23. September 2011, (dir.) Jozef Wiktorowicz, Anna Just et Ireneusz Gaworski, Peter Lang, 2013, pp. 193-212.
- 30.ROBIN, Thérèse/LEFEVRE, Michel, «La transmission de l'héritage linguistique de l'allemand: synchronie et diachronie de la préposition *bei*. ROBIN, Thérèse, «De la préposition *bi* à la préposition *bey*», in: *Héritage, transmission, enseignement dans l'espace germanique*, (Actes du colloque de l'Agès, juin 2013), (dir.) Denis Bousch/Thérèse Robin/Elisabeth Rothmund/Sylvie Toscer-Angot, P.U.R., 2014, pp. 211-231.
- 31.ROBIN, Thérèse, « Syntaktische Komplexität im *Heliand* und bei Otfrid », in : *Komplexität und Emergenz in der deutschen Sprache (9.-17. Jahrhundert)*. Akten zum Internationalen Kongress an der Universität Paris-Sorbonne vom 26. bis 28.09.2013, (dir.) Delphine Pasques, Weidler Verlag, 2015, pp. 223-240.
- 32.ROBIN Thérèse, «Die pragmatische Funktion des altenglischen  $\square$  - im *Beowulf*», in: *Linguistische Pragmatik in historischen Bezügen*. (Colloque de Vienne, septembre 2011), (dir.) Peter Ernst/Martina Werner, De Gruyter, 2016, pp. 35-52.

#### A paraître :

33. ROBIN, Thérèse, « L'Allemagne après 1945: langue d'une rupture ou langue d'une 'nation' ? ». Actes du colloque international et pluridisciplinaire « Ruptures modernes et contemporaines », Université du Littoral, 16-18 novembre 2006. 11 pages.
34. ROBIN, Thérèse, « Die Entwicklung des Deutschen am Beispiel der verbalen Strukturen » (GESUS-Kongress « Traditionen und Erneuerungen », 5-7 avril 2018, Montpellier. Atelier : Historische Linguistik. Paraître aux Editions Dr. Kovac (Hambourg).
35. ROBIN, Thérèse, „Die textuelle Dimension des *Ludwigslieds*“ (Colloque international:Cohérence textuelle et structure des énoncés dans l'histoire de la langue allemande et de la langue française du VIIIe s. au XVIIIe s./ Internationales Kolloquium: Textkohärenz und Gesamtsatzstrukturen in der Geschichte der deutschen und frz. Sprache vom 8. bis zum 18. Jahrhundert). 15. – 17.11.2018. Paris. Paraître aux Editions Weidler (Berlin).

## **5.Articles ou chapitres dans des ouvrages collectifs avec comité de lecture**

36. ROBIN, Thérèse, «Das System der temporalen Präpositionen im *Heliand*», in: *Philologische Forschungen: Festschrift für Philippe Marcq*, (dir.) Yvon Desportes, Carl Winter Verlag, 1994, pp. 193-202.
37. ROBIN, Thérèse, «Langue et forme dans *Marie Stuart* de Schiller», in : *Maria Stuart de Friedrich Schiller*, (dir.) Gérard Thiériot, Editions du Temps, 2004, pp. 119-150.
38. ROBIN, Thérèse, notices 1- Le gotique, 2- L'allemand ancien, 3- Le nouveau-haut-allemand, in : *Dictionnaire du monde germanique*, (dir.) Elisabeth Decultot/ Michel Espagne/ Jacques Le Rider, Paris : Bayard, 2007, 1 volume, pp. 630-634+cartes.
39. ROBIN, Thérèse, «*Thanne* bei Otfrid», in : *Historische Syntax und Semantik vom Althochdeutschen bis zum Neuhochdeutschen*. Festschrift für Yvon Desportes zum 60. Geburtstag, (dir.) Michel Lefèvre/Franz Simmler, Weidler Verlag, 2009, pp.41-73.

## 6. Recensions

40. Knorr, Dagmar & Verhein-Jarren, Annette (Hrsg.), *Schreiben unter Bedingungen von Mehrsprachigkeit*. Frankfurt-am-Main: Peter Lang [Textproduktion und Medium 12] 2012, 226 p. Paru dans les *Nouveaux Cahiers d'Allemand*, n° 3 (2013), pp. 355-357.
41. Naumann, Werner, *Erwachsenenpädagogik in der Erziehungswissenschaft im 20. Jahrhundert*. (Gesellschaft und Erziehung Bd 14). Frankfurt-am-Main/Berlin/Bern/ Bruxelles/New York/Oxford/ Wien: Peter Lang, 2015. Paru dans les *Nouveaux Cahiers d'Allemand*, n°3 (2016), pp. 354-355.
42. Frech-Becker, Cornelia, *Disziplin durch Bildung- ein vergessener Zusammenhang. Eine historisch-systematische Untersuchung aus antinomischer Perspektive als Grundlage für ein bildungstheoretisches Verständnis des Disziplinproblems*. Frankfurt-am-Main: Peter Lang, 2015. Paru dans les *Nouveaux Cahiers d'Allemand*, n°4 (2016), pp.446-447.
43. Collectif, Pégaz-Paquet, Anne, Cadet, Lucile (éd.), *Les langues à l'école, la langue de l'école*. Artois Presses Université. Décembre 2016. In : *Les Langues Modernes*, n°1 (2018), pp.81-83.
44. Lodenos, Vincent, Mazeau, Michèle, Roy, Arnaud, *Difficultés de langage oral et si c'était un trouble dys ?*. Paris : Retz. 2017. In : *Les Langues Modernes* n° 2 (2018), pp. 89-91.
- A paraître :
45. Auge, Olivier, Witthöft, Christiane (Hrsg.), *Ambiguität im Mittelalter. Formen zeitgenössischer Reflexion und interdisziplinärer Rezeption*. Berlin : Walter de Gruyter, 2016. In : *Le Moyen Âge. Revue d'Histoire et de Philologie*.
46. Rousseau, André (Ed.). *La grammaire du gotique. Deux cours inédits : cours de grammaire gotique (1881-1882 ET 1890-1891)*. Paris : Champion, 2018. In : revue NOWELE. John Benjamins Publishing Company. Recension en anglais.



# Préambule: Les débuts de mon parcours scientifique

---

## 1. De la littérature à la linguistique comparée des langues germaniques anciennes (1974-1982)

---

Depuis le lycée, alors que j'ai choisi de suivre la section littéraire à partir de la classe de seconde, jusqu'à la maîtrise, en passant par l'E.N.S. de Fontenay-Saint-Cloud, où je suis entrée en 1980, mes études ont revêtu principalement un caractère littéraire. Et pourtant, parallèlement, mon « couple » de langues étrangères, l'anglais et l'allemand, s'est révélé être une sorte de fil conducteur, qui a trouvé paradoxalement, au vu de ma spécialisation comme germaniste, son expression la plus concrète dans mon domaine de recherche. En effet, ces deux langues, depuis le collège, où ma première langue fut l'anglais, et ma seconde, l'allemand, m'ont accompagnée tout au long de mes études, par exemple en Classes Préparatoires, en Hypokhâgne puis en Khâgnes, ou dans la licence d'anglais que j'ai passée en 1984, pendant la préparation de mon D.E.A. en histoire des langues germaniques anciennes. Elles continuent de jouer un rôle de premier plan dans mon paysage scientifique, tout en m'étant utiles dans mon enseignement. Je dois à cette continuité dans l'apprentissage de l'allemand, devenu ensuite ma première langue, ainsi que de celui de l'anglais, le choix de mon domaine de recherche et de mon sujet de thèse, choix que j'explicitai ensuite, puis la capacité à m'intégrer au groupe de recherches qui est actuellement le mien, Lidil 12/IDEAL, au sein d'Imager, à l'Upec, ainsi que l'ouverture au pan de recherches anglo-saxonnes dans mon domaine, dont les résultats sont principalement écrits en anglais. Mon ouvrage inédit [8], basé sur la théorie de la grammaire de construction, initiée par Adele Goldberg en 1995, en a aussi bénéficié. Ce double héritage va en outre conditionner la poursuite de mes travaux de recherche après mon hdr.

Le cursus de licence que j'ai suivi en 1979-1980, à Paris IV, en passant de L.E.A. à L.C.E., comportait, outre un travail sur une œuvre de littérature médiévale, le Tristan de Gottfried von Strassbourg, le choix d'un parcours linguistique, avec deux certificats de linguistique allemande, sur l'histoire de l'allemand et sur l'allemand contemporain, cours que

j'ai suivis. Pour l'histoire de l'allemand, Philippe Marcq, qui a joué un rôle non négligeable dans mon parcours scientifique, faisait les CM. Les TD, entre autres ceux de Claude Lecouteux, étaient consacrés à l'étude linguistique de textes de diverses époques de l'allemand. Cette première approche a été complétée, de manière transversale, par le choix, pour l'année de maîtrise, du certificat de linguistique comparée des langues germaniques anciennes, à savoir le gotique (got.), le vieil-anglais (va), le vieux-haut-allemand (vha), le moyen-haut-allemand (mha), le vieux-saxon (vsax). Parallèlement, j'avais choisi de rédiger mon mémoire sur *Don Juan oder die Liebe zur Geometrie*, de Max Frisch, pendant mon année de séjour à Göttingen (1981-1982). Ce mémoire a donné lieu à un article [11] publié dans *Germanica* (Lille), alors que j'enseignais à l'Université de Lille 3 (1992).

Dans le cadre de l'année à l'étranger, c'est-à-dire en Allemagne, à Göttingen, en tant qu'Elève Fonctionnaire Stagiaire Normalienne, j'avais le choix de suivre ou non des cours à l'université Georg-August. En effet, Erasmus n'existait pas, et dans le cadre des études à l'ENS, aucune validation allemande des études n'était requise ou nécessaire. J'ai cependant choisi, à part quelques cours de didactique, de suivre un cours sur le va et un séminaire sur le Heliand (vsax). Ce texte faisait partie de ceux que je devais étudier dans le cadre du certificat de linguistique comparée de Paris IV, que je suivais en quelque sorte à distance, Philippe Marcq m'envoyant ses cours et répondant à mes questions issues de mon travail sur les volumes de Jolivet et Mossé correspondants (1942, 1945). L'enseignant responsable, à l'époque, du séminaire à l'université de Göttingen, était Dieter Stellmacher, à l'Institut de philologie allemande, spécialité langue et littérature bas-allemandes. J'ai rencontré aussi Gerhard Cordes, qui a complété l'ouvrage de Ferdinand Holthausen (1899) sur le vieux-saxon, par une partie syntaxique, et modernisé l'ensemble (1973).

Cette année à Göttingen m'a permis de travailler sur la littérature allemande, voire européenne, par le biais de ma maîtrise, et sur les langues germaniques anciennes, par la préparation du certificat de maîtrise correspondant. Göttingen était en outre un endroit idéal pour l'étude du vieux-saxon, et de son texte majeur, le Heliand, qui allait devenir l'objet principal de mes recherches pour le doctorat.

## 2. Vers la thèse sur le Heliand (1983-1988)

---

Je me suis dirigée progressivement de la littérature vers la linguistique, contemporaine et historique, la linguistique de l'allemand ancien et des langues germaniques anciennes, à

mon retour d'Allemagne, toujours dans le cadre des études à l'E.N.S de Fontenay-St-Cloud, à un moment où la linguistique tenait peu de place dans le cursus des Normaliens et dans les enseignements qui étaient dispensés à l'Ecole. Par exemple, pour la préparation à l'option linguistique de l'agrégation externe, que j'ai choisie (1982-1983), il fallait suivre les cours de Paris IV, rien n'existait à l'E.N.S. même. Ce n'est que plus tard, vers 1989, que la dimension scientifique des enseignants et enseignements à l'E.N.S. a trouvé sa place. Ce n'est qu'au moment du déménagement de l'E.N.S. Sciences Humaines à Lyon (2000) que la linguistique s'y est développée, avec le recrutement d'Emmanuelle Prak-Derrington comme Maître de Conférences en Linguistique allemande, un événement dans l'histoire de l'E.N.S. de Fontenay-St-Cloud.

Une fois passée l'agrégation, mon choix d'un domaine de thèse a été celui de la linguistique historique, avec un double embranchement : la linguistique comparée des langues germaniques anciennes, d'une part, l'histoire de la langue allemande, d'autre part. Je reviendrai sur cette double dimension, importante, qui constitue l'ensemble de mon domaine de recherche. J'ai pu bénéficier à ce moment-là, dans le cadre institutionnel de l'E.N.S de Fontenay-St Cloud, de la possibilité d'avoir deux années pleinement consacrées à la recherche : 1983-84 et 1984-85. C'était un moment privilégié pour approfondir tout ce qui est du domaine de la recherche, pour les élèves normaliens choisissant l'enseignement supérieur, alors que la plupart de mes condisciples sont entrés directement dans l'enseignement secondaire, débouché massif à l'époque pour les élèves de l'E.N.S. En effet, la recherche à l'E.N.S. en était alors à ses balbutiements. Ceci explique qu'en 1983-1984, alors que se mettait peu à peu en place à l'E.N.S. une petite formation à la recherche, je n'avais aucun autre cours à suivre que les séminaires de recherche en linguistique, allemande et anglaise, à Paris IV, en lien avec la préparation d'un D.E.A., et que j'ai pu conjuguer la préparation de mon DEA et le suivi de cours de licence en anglais. Le choix de cette formation a été dicté par mon souhait de continuer à pratiquer l'anglais, que je n'ai jamais abandonné pour l'allemand, ainsi que par l'intérêt que ces études présentaient pour mon sujet de recherche. En effet, travailler sur la langue du Heliand, texte majeur du 9<sup>ème</sup> siècle, écrit en vsax, long de 5 983 vers, offrait l'avantage d'analyser un texte certes ancien, mais écrit dans une langue à la croisée de l'allemand et de l'anglais. Le vsax est très proche du va par l'histoire des migrations des peuples, et en même temps, « cousin germain » de l'allemand sous la forme du vha, comme le va. Vsax et va s'opposent cependant radicalement au vha par le fait que seul le vha est affecté par la seconde mutation consonantique. J'avais fait, en Autriche, dans un cours à l'université de Vienne, un test, parmi les étudiants anglophones ou germanophones, pour savoir qui comprenait le texte du Heliand. Il s'est avéré que c'étaient plutôt les étudiants

anglophones. Pour la licence d'anglais, j'ai choisi un parcours linguistique, de linguistique historique et contemporaine. Le texte majeur était le Beowulf, expliqué par André Crépin, grand spécialiste de ce texte en va qui a profondément marqué ma recherche [32] et qui constitue un axe encore important pour mes recherches à venir. J'ai ainsi pu approfondir mes connaissances de l'histoire de la langue anglaise, des textes en va et en ma, de la grammaire anglaise, en licence, et en D.E.A, en suivant le séminaire d'André Letellier.

Travailler pour le DEA, portant sur le Heliand et le vsax, m'a permis de constater que dans les ouvrages des philologues allemands du 19<sup>ème</sup> siècle, voire de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, quelques études avaient été faites, principalement une grammaire, de Johan Hendrik Gallée (1891), un précis de grammaire, de Ferdinand Holthausen (1899), un ouvrage de Otto Behaghel (1897). Ces études ne comportaient guère d'analyses syntaxiques et sémantiques, d'une part, hésitaient à qualifier la langue du Heliand de vieux-saxon, d'autre part. Ceci explique le choix de mon titre de thèse : « Contribution à l'étude syntaxique et sémantique de la langue du Heliand », avec traduction du texte. Des traductions avaient été réalisées par des philologues allemands<sup>1</sup> ou anglais<sup>2</sup>, aucune encore en français. Ce poème assez long, en vers allitérés, est difficile à traduire en français. La traduction que j'ai faite pour ma thèse est imparfaite, car je ne l'avais pas revue à la fin de mon travail de recherche. Depuis, une traduction est parue en français, celle d'Eric Vanneufville (2009), et j'aimerais la confronter au texte original et à ma propre traduction.

Avec l'absence de la discipline linguistique dans les cours de l'E.N.S., la seule formation en linguistique allemande contemporaine dont j'ai pu bénéficier a été celle dispensée à Paris IV en licence, avec Colette Cortès, avec Paul Valentin pour la préparation à l'option linguistique de l'agrégation, avec Paul Valentin encore, en D.E.A.

Les années suivantes, entre 1985 et 1988, ont été moins propices pour mon travail de recherche, comme j'étais en poste à divers endroits, et dans divers établissements en province, dans l'enseignement secondaire et dans l'enseignement supérieur.

Ainsi, le cadre institutionnel de l'E.N.S. m'a permis d'approfondir mes connaissances en linguistique historique, en linguistique comparée des langues germaniques anciennes, en linguistique allemande et anglaise contemporaines, créant les conditions de formation d'une enseignante-chercheuse en linguistique, dans une Ecole d'où la linguistique était absente, qui n'offrait elle-même aucune formation à la linguistique. Ce sont l'université de Göttingen et de Paris IV qui m'ont formée dans ce domaine.

---

<sup>1</sup> Felix Genzmer (1989) ; Johann Rodger Köne, (1855) ; Karl Joseph Simrock (1856): en allemand..

<sup>2</sup> <http://www.hieronymus.us.com/latinweb/Mediaevum/Heliand.htm>.

### 3. Le doctorat : une problématique originale (1988)

---

Pourquoi intituler ma thèse «contribution à l'étude syntaxique et sémantique de la langue du Heliand (vsax) » ? La raison en est que la syntaxe et la sémantique de la langue de ce texte majeur pour le vsax avaient été peu étudiées depuis le 19<sup>ème</sup> siècle. Il s'agissait ainsi de faire l'inventaire de ce qui existait dans le domaine, réduit, et de le compléter sur les plans syntaxique et sémantique, largement négligés dans la recherche en histoire des langues germaniques anciennes. Le vsax a été souvent considéré comme une branche assez négligeable de la langue allemande ancienne, parallèle certes au vha, mais de moindre importance. En outre, les philologues du 19<sup>ème</sup>, voire du 20<sup>ème</sup> siècle, les néo-grammairiens entre autres, s'étaient surtout attachés à la phonologie, à la morphologie, peu à la syntaxe. Otto Behaghel avait pourtant consacré un volume à la syntaxe du Heliand (1897), mais il s'agissait principalement d'une collection d'emplois des cas. Otto Behaghel avait pour but de donner une image aussi complète que possible des phénomènes syntaxiques de la langue du Heliand<sup>3</sup>. Il voulait ainsi égaler, voire surpasser, l'analyse de Oskar Erdmann sur Otfrid (1874) et de Johann Ernest Wülfing sur Alfred le Grand (1888) (en va), selon lui partielles. Dans sa préface, Otto Behaghel fait l'analyse des ouvrages existants<sup>4</sup>, ouvrages que j'ai également consultés et lus, pour expliquer en quoi sa propre étude apporte des compléments. Cette démarche a dû aussi être la mienne. Otto Behaghel vise l'exhaustivité (1897 : V-5). En général, ce que John Ries (1880), d'après lui (1897 : VI) rejette, lui, Otto Behaghel, l'intègre. Cependant, Otto Behaghel (1897 : VI) avoue le caractère incomplet de son étude ; « *Es fehlen die Abschnitte über die Satzakte und über die Wortstellung.* » En Allemagne, Otto Behaghel jouit d'une grande notoriété scientifique. Il m'a fallu prendre appui sur ce qu'il avait fait, et compléter ses apports. L'aveu suivant laissait une brèche ouverte (1897 : VI) :

« Ich will allerdings bekennen, dass ich nicht ohne starkes Unbehagen an die Darstellung der Wortfolge gehen würde; denn wenn irgendwo im Heliand ein metrischer Zwang die Sprache beeinflusst hat, so ist es gewiss auf dem Gebiete der Wortstellung geschehen. Trotz aller Bemühungen aber wissen wir von der Metrik des Heliand noch immer so wenig Sicheres, dass es ganz unmöglich ist, ihre Wirkung auf die Sprache zu ermessen. »

---

3 Dans le Vorwort (p.III), il écrit : « ich habe mir zu Ziel gesetzt, in dem vorliegenden Buch ein möglichst vollständiges Bild zu zeichnen von den syntaktischen Erscheinungen, die die Sprache des Heliand darbietet. »

4 R. Steig (1884). "Über den Gebrauch des Infinitivs im Altniederdeutschen". Rudolf Wustmann, die Perfectiva und Imperfectiva des Heliand. Müller; H. Pratje (1880). "Dativ und Instrumentalis im Heliand", (1881). "Zum Gebrauch des Accusativ im Heliand." (1882). "Der Accusativ im Heliand syntaktisch dargestellt". J. van de Ven (1893). Gebruik der naamvallen, tijden en wijzen in den Heliand."Karl Bunting (1879). Vom Gebrauche der Casus im Heliand.C. Welpmann, (1880). "Zur Syntax der Casus im Heliand."Otto Behaghel (1876). "Über die Modi im Heliand."Reimann (1891). "Die altniederdeutschen Präpositionen".

Une situation comparable existait pour Otfrid et le Livre des Evangiles, ainsi que pour les œuvres poétiques en va. La question qui se pose est celle du rapport entre syntaxe et métrique, quand le texte concerné est un poème, que ce soit le Heliand ou le Livre des Evangiles. Ce n'est qu'en 1991 que deux volumes sont spécifiquement consacrés à la structure des vers du texte en vsax. Katherina Somers et Shannon A. Dubenion-Smith (2014) ont précisément étudié les interactions entre syntaxe et métrique dans le Heliand. George Walkden (2016 : 9) évoque également le rapport entre syntaxe et métrique, ainsi que la façon dont il a essayé (2014b) de résoudre les questions pouvant se poser sur ce plan. Il estime que le HeliPaD, dont je vais parler plus précisément plus bas, pourrait aider à faire une étude comparable à celle qui se fait pour le Beowulf (2016 :10).

Par ailleurs, les linguistes allemands, comme Dieter Wunder, qui a étudié les propositions subordonnées chez Otfrid (1965), partent souvent de la syntaxe actuelle de la subordonnée allemande pour déterminer les propositions subordonnées en vha. J'ai procédé de la même façon dans mon étude syntaxique et sémantique de la langue du Heliand, ainsi que dans mon article issu d'une communication au colloque de Lyon (1992) [18]. Ce n'est qu'à partir d'articles ultérieurs, issus d'interventions dans des colloques, tout particulièrement à partir de 2004 [21], suite aux exposés de Franz Simmler et de Jean Haudry, dans des séminaires à Paris IV, ainsi qu'à la lecture de leurs articles, que j'ai commencé à m'interroger sur les notions de parataxe et d'hypotaxe. En lien avec ces concepts syntaxiques m'est apparu un phénomène typiquement français, car produit de la réflexion linguistique d'un chercheur français, Jean Fourquet : l'idée de l'ordre de base de l'allemand. Jean Fourquet a été l'initiateur de cette conception syntaxique, issue de son savoir en linguistique historique de l'allemand et des langues germaniques anciennes. Cette nouvelle conception, pour l'époque, a été intégrée par la linguistique germaniste en France, et prévaut actuellement dans toute la réflexion linguistique. Jean-Marie Zemb, élève de Jean Fourquet, a suivi son maître en ce sens. La compréhension des conséquences de cet apport fourquetien a été tardive pour moi. Il m'a fallu en effet attendre 2007, quand j'ai enseigné la linguistique en licence (L3), à la place de Jacques Athias, parti à la retraite, pour pouvoir approfondir ensuite ce point. La répercussion de ce point de vue dans l'enseignement de l'allemand est essentielle : on ne parle plus de « rejet » du verbe en proposition subordonnée, mais de remontée du verbe conjugué en deuxième position, voire en première position. Jean Fourquet évoquait déjà cette idée dans sa thèse d'Etat (1938), mais j'ai mis du temps à en comprendre toutes les implications, aussi bien pour l'allemand contemporain et son enseignement, que pour la recherche en linguistique historique. J'ai pu constater aussi, dans maints colloques internationaux, combien par exemple les linguistes de langue allemande, historiens de l'allemand, étaient au contraire

influencés par la conception syntaxique de l'allemand moderne d'un verbe qui, en proposition subordonnée, se trouverait déplacé en position finale. Cette conception est l'exact contrepoint de la position fourquétienne d'un ordre de base de l'allemand avec un verbe en position finale.

J'ai constaté que si la fin du 19<sup>ème</sup> siècle avait vu un certain nombre d'ouvrages consacrés à des points particuliers sur la langue du Heliand, pour déboucher sur l'ouvrage conséquent de Otto Behaghel sur la syntaxe du Heliand, l'ensemble des publications récentes sur le vsax comme sur le Heliand est relativement modeste. Cela était déjà le cas avant ma soutenance de doctorat, en 1988, et c'est toujours le cas actuellement, en 2019. On compte surtout un ouvrage de Irmengard Rauch (1992), un ouvrage de Steffen Krogh (1996)<sup>5</sup> ou bien de James E. Cathey (2000). Sauf l'étude de Philippe Marcq sur le système des prépositions spatiales dans le Heliand, pour la linguistique française, et les articles en allemand parus dans l'ouvrage collectif consacré à l'histoire de la langue allemande<sup>6</sup>, aucune analyse globale de la syntaxe et de la sémantique de la langue du Heliand autre que la mienne n'a été entreprise. George Walkden (2016 : 9) cite un certain nombre de travaux récents :

« The position of the finite verb has attracted some attention (Erickson 1997, Dewey 2006), Hinterhölzl & Petrova 2009, Somers & Dubenion-Smith 2014, Walkden 2014a, 2015b and references cited there; there is also published work on auxiliaries and auxiliary selection (Arnett 1997, Watts 2001), predicative adjective agreement (Hock 2009), reflexivization (Sapp 2010), negation (Breitbarth 2014), subject omission (Walkden 2014a), object position (Walkden 2014b), and case and grammatical relations (Dewey & Arnett 2015). These topics barely scratch the surface of what could be investigated; moreover, due to the lack of corpus resources until recently, few of the aforementioned works present detailed quantitative information. »

En outre, à l'époque de la rédaction de ma thèse, internet n'existait pas, et on n'avait pas de possibilité équivalente à tout ce qu'internet offre aujourd'hui. Ayant travaillé à divers moments de ma carrière d'enseignant-chercheur sur le Heliand, pour ma thèse et depuis le doctorat, dans des articles issus ou non de communications à des colloques, j'ai pu constater, à intervalles réguliers, les progrès dans la mise à disposition des outils anciens relatifs à ce poème, puis dans la possibilité de répertorier les divers travaux scientifiques effectués [19],

---

<sup>5</sup> <https://download.digitale-sammlungen.de/pdf/1543234072bsb00040420.pdf>.

<sup>6</sup> *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*, hrsg. v. W. Besch -O. Reichmann -St. Sonderegger, zweiter Halbband, Berlin/New York 1985 (darin [Kapitel] X. Ergebnisse der Sprachgeschichtsforschung zu den historischen Sprachstufen II: Das Altniederdeutsche (Altsächsische) [S. 1069-1119]: Hartig, Joachim: Soziokulturelle Voraussetzungen und Sprachraum des Altniederdeutschen (Altsächsischen), S. 1069- 1074; Klein, Thomas: Phonetik und Phonologie, Graphetik und Graphemik des And. (As.), S. 1074-1078 ; Cordes, Gerhard : Morphologie des And. (As.), S.1079-1083; Sanders, Willy: Lexikologie des And. (As.), S. 1083-1088; Rauch, Irmengard: Syntax des And. (As.), S. 1089-1093; Zanni, Roland: Wortbildung des And. (As.), S. 1094- 1102; Sanders, Willy: Die Textsorten des And. (As.), S. 1103-1109; Scheuermann, Ulrich: Die Diagliederung des And. (As.), S. 1109-1114; Sanders, Willy: Reflexe gesprochener Sprache im And. (As.), S. 1115-1119.)

[22], [31], [36]. A ce jour, le Heliand, et avec lui le vsax, reste malgré tout le parent pauvre de l'allemand ancien, ce que regrette aussi George Walkden (2016 :11).

Le Heliand n'est pas une traduction de la Bible, et plus spécifiquement, du Nouveau Testament, en vsax. Cependant, le narrateur a dû, à des fins de conversion au christianisme, adapter les Evangelies à la société germanique des Germains de la mer du Nord. En ce qui concerne l'esprit de la « traduction », un rapprochement a été fait, dans une thèse américaine de 2010, entre le Heliand et Luther<sup>7</sup>. Quelques éditions majeures du texte sont répertoriées, en allemand, en anglais. Les éditions les plus connues, sur lesquelles j'ai travaillé, sont celles d'Otto Behaghel, chez Niemeyer, régulièrement rééditée, et celle d'Eduard Sievers, elle aussi rééditée, qui contient les deux manuscrits, M et C, en parallèle. On a aussi, maintenant, accès au manuscrit en ligne<sup>8</sup>.

Il manquait, à l'époque de mon doctorat, une traduction en français. Mon travail de doctorat comportait de ce fait aussi l'établissement d'une traduction du Heliand en français. Ce fut une entreprise ardue, car le texte, long, est écrit en vers allitérés. Difficile à faire, et à corriger après la soutenance, en suivant les recommandations de Jean Haudry, qui en a relevé toutes les insuffisances, ma traduction en français est restée en l'état. Un ouvrage est paru en 2009, de Eric Vanneufville : une traduction en français<sup>9</sup>, avec une recension de Jens Schneider (2016).

Travailler sur la syntaxe et la sémantique de la langue de ce poème en vsax a été pour moi une entreprise de longue haleine. Malgré les conditions relativement favorables du début de mes travaux de recherche, 5 ans ont été nécessaires pour arriver à maîtriser ce texte ainsi que le sujet à traiter. Je me suis interrogée sur l'essence de mon domaine de recherche, sur sa constitution, pour la suite à donner au doctorat.

## 4. La constitution de mon domaine de recherche

---

Mon domaine de recherche s'est constitué de deux façons : par le prolongement de mon travail de doctorat pour des articles et communications ultérieurs, avec un regard

---

<sup>7</sup> Timothy Blaine Price. The Old Saxon Leipzig Heliand manuscript fragment (MS L): New evidence concerning Luther, the poet, and Ottonian heritage.

<sup>8</sup> Manuscrit M (München) : <https://app.digitale-sammlungen.de/bookshelf/bsb00026305/view?view=ImageView&manifest=https%3A%2F%2Fapi.digitale-sammlungen.de%2Fiiif%2Fpresentation%2Fv2%2Fbsb00026305%2Fmanifest&canvas=https%3A%2F%2Fapi.digitale-sammlungen.de%2Fiiif%2Fpresentation%2Fv2%2Fbsb00026305%2Fcanvas%2F11>

Manuscrit C: [http://www.bl.uk/manuscripts/Viewer.aspx?ref=cotton\\_ms\\_caligula\\_a\\_vii\\_f001r](http://www.bl.uk/manuscripts/Viewer.aspx?ref=cotton_ms_caligula_a_vii_f001r)

<sup>9</sup> Heliand, L'Évangile de la mer du Nord.



scientifique évoluant avec le temps, par l'extension de ce travail à l'allemand ancien et au va. Ainsi, mon domaine scientifique a pris une double dimension historique : celle de l'histoire de l'allemand et celle de l'histoire des langues germaniques.

## 4.1. Le prolongement de mon travail de doctorat

J'ai prolongé, de façon régulièrement étalée dans le temps, mes travaux sur le Heliand, en plus de ma thèse. Ces travaux sont de diverse nature :

- Des interventions à des colloques, suivies de la publication des actes de ces colloques [18], [19], [22], [31],
- Un article dans un ouvrage collectif, en l'occurrence, dans les Mélanges pour mon directeur de thèse, Philippe Marcq [36],
- Un article dans une revue à comité de lecture, *Sprachwissenschaft*, [13].

Les thématiques de ces travaux ultérieurs sont : la subordination, les connecteurs, l'impératif, la complexité syntaxique (dans le Heliand, par rapport au texte d'Otfrid), les prépositions temporelles, l'optatif. Ce sont toutes des questions de syntaxe et de sémantique, précisant ou modifiant la vision donnée dans mon travail de thèse sur la langue du Heliand, avec une ouverture vers la comparaison entre le vsax et le vha. Subordination, connecteurs et prépositions posent la question du rôle syntaxique et sémantique de particules de nature diverse dans un texte du 9<sup>ème</sup> siècle, ainsi que celle de la validité du concept de subordination pour une époque linguistique reculée. L'impératif et l'optatif demandent une analyse à la fois contemporaine et historique de ces modes dans la langue du Heliand. La complexité syntaxique de deux textes écrits dans deux langues germaniques anciennes « cousines », le Heliand en vsax, le Livre des Evangiles, en vha, incite à s'interroger sur la compréhension de phénomènes communs à ces langues, bien qu'attestés chacun à sa façon dans chacun des deux textes. Les prépositions, comme les connecteurs, servent à marquer des relations syntaxiques et sémantiques et participent de la complexité syntaxique attestée dans les textes anciens. Je reviendrai plus tard sur l'idée de complexité syntaxique dans les textes écrits dans les langues germaniques anciennes que j'ai étudiés. Je vais pour l'instant m'attacher à l'étude des deux modes analysés dans le Heliand, l'impératif et l'optatif, avant de passer à l'analyse des particules pourvues d'une fonction syntaxique et sémantique.

### 4.1. 1. L'étude des modes en vsax : impératif et optatif

Sur les deux articles que j'ai consacrés aux modes dans le Heliand, l'impératif [22] et l'optatif [13], le premier est issu d'une communication faite à une journée d'étude à la Sorbonne sur l'impératif, organisée en 2001 par Olivier Soutet, quand il dirigeait l'équipe de

recherche « Sens, Texte et Histoire » de Paris IV, et que j’y étais membre à part entière. Le second est un article sans communication pour le précéder.

Le problème majeur qui se posait pour moi, quand j’ai étudié l’impératif dans le Heliand, était la question de la définition même de l’impératif : quelles sont ses propriétés et caractéristiques, actuellement et au 9<sup>ème</sup> siècle ? On considère que l’impératif n’est pas accompagné de pronoms personnels, qu’il a des formes de substitution pour certaines personnes, qu’il est employé dans le discours direct, avec des marqueurs d’oralité, comme l’intonation. Or, on constate d’abord que dans le texte en vsax, on trouve des pronoms personnels. La présence du pronom personnel s’explique par le fait qu’en vsax, comme dans les autres langues germaniques anciennes que j’ai étudiées, il s’agit avant tout d’une forme d’insistance, utilisée aussi pour des besoins poétiques, pour l’allitération. Cette forme renvoie ainsi à l’emploi particulier du pronom personnel dans les langues germaniques anciennes. En effet, en langue ancienne, le marquage de la personne et du nombre adjoint au lexème verbal suffit, comme en latin. Si le locuteur veut insister sur la personne sujet du procès porté par le lexème verbal, alors il se sert du pronom personnel, accentué. Or, pour l’impératif, le marquage de la personne et du nombre est réduit, on a affaire en quelque sorte au radical nu. En outre, pour un texte comme le Heliand, fondé sur l’allitération, caractéristique de la poésie germanique, l’accentuation est primordiale.

La syntaxe de l’impératif est considérée comme particulière. Qu’en est-il dans le texte ? A l’analyse, la syntaxe en elle-même ne se révèle pas être spécialement caractéristique de l’impératif, avec une forme verbale qui n’est pas nécessairement en première position. Un élément important est le caractère oral de l’impératif, qui se trouve dans le discours direct. Le problème est que pour un texte ancien il est difficile de juger de l’oralité. La valeur pragmatique de l’impératif est examinée par rapport à l’optatif et l’indicatif. Les verbes performatifs sont très utilisés. Les interjections peuvent suppléer les formes spécifiques de l’impératif. L’impératif ne correspond pas alors nécessairement à une forme verbale. L’analyse de l’impératif met en jeu aussi la notion de mode, puisque l’indicatif et l’optatif sont nécessairement évoqués, comme formes de substitution, ou par comparaison. Un mode pourrait être l’expression morphologique, voire syntaxique, de l’attitude du locuteur face au monde qui l’entoure. L’indicatif serait l’expression de ce que le locuteur pense être la réalité, l’optatif, celle de ce qu’il souhaite voir arriver, l’impératif oscillant entre ces deux pôles comme intermédiaire entre le virtuel et le réel. Le locuteur exprime ses sentiments face à la réalité. L’impératif renvoie à la position du locuteur par rapport à son interlocuteur et tient compte de ce facteur. L’impératif exprime une demande qui doit être immédiatement exécutée, c’est cette immédiateté qui semble être le propre de l’impératif.

L'analyse que j'ai faite de l'optatif dans le texte en vsax complète cette étude de l'impératif. J'ai choisi d'approfondir un point qui avait été soulevé à ma soutenance de thèse, la question des modes dans le Heliand. J'ai repris ce point pour tenter, avec le recul temporel, d'y voir plus clair. L'intérêt de travailler sur le mode « optatif » est qu'il est considéré comme un marqueur d'hypotaxe d'une part, et que le locuteur y inscrit sa marque, d'autre part. En outre, ce sujet n'avait pas été traité encore, ne l'est d'ailleurs toujours pas autrement que par cet article.

J'ai eu au départ un problème de dénomination : s'agit-il de l'optatif ou du subjonctif ? Qu'est-ce que l'optatif ? Les dénominations varient selon les grammaires et les linguistes. Il s'agit d'étudier ce qui n'est pas l'indicatif ou l'impératif. Le problème de l'édition du texte se posait, car les éditions auxquelles on avait accès, malgré leur qualité, ne donnaient pas une idée précise de ce à quoi ressemble le manuscrit. Sur le site de la Bibliotheca Augustana<sup>10</sup>, on peut voir une page de chaque manuscrit ou de chaque fragment, mais en cliquant, on retombe sur le texte de Otto Behaghel. On trouve maintenant le manuscrit numérisé à la bibliothèque de Munich, pour le manuscrit M<sup>11</sup>. Le manuscrit C est à la Cotton Library à Londres, mais est difficile d'accès. La dimension la plus importante dans l'analyse de l'optatif dans le Heliand est sémantique et pragmatique. La morphologie et la syntaxe en sont révélatrices. J'ai ainsi analysé chaque plan l'un après l'autre, la morphologie, la syntaxe, la sémantique, en liaison avec la pragmatique.

Pour cet article, j'ai dû me plonger dans la morphologie indo-européenne, car l'optatif en langue germanique ancienne en est tributaire. J'ai pu bénéficier directement des connaissances de Jean Haudry dans ce domaine. Si j'ai découvert, et appris, au long de ces années où j'ai participé aux séminaires de Yvon Desportes, l'importance du passé indo-européen pour les langues germaniques anciennes, le sujet de l'optatif est peut-être celui qui m'a semblé le plus directement concerné, et en même temps le plus difficile à traiter dans cette optique. En effet, on touche à l'analyse morphématique du verbe, à ce qu'est un verbe. Cette analyse rejoint aussi, d'une certaine façon, celle sur laquelle j'ai dû me pencher pour mon ouvrage nouveau [8] et pour ma réflexion sur l'article « Verb und Satz » [14]. L'analyse du verbe telle qu'elle apparaît dans cet article sur l'optatif dans le Heliand a été faite d'après celle que font les indo-européanistes, principalement d'après celle de Michael Meier-Brügger (2002). Remonter à l'indo-européen a ainsi permis de mettre en évidence la diminution du nombre de formes, la quasi disparition morphologique du subjonctif au profit de l'optatif, qui en récupère les fonctions, la progressive interpénétration des formes de l'indicatif et de

---

<sup>10</sup>[http://www2.hs-augsburg.de/~harsch/germanica/Chronologie/09Jh/Heliand/hel\\_hfha.html](http://www2.hs-augsburg.de/~harsch/germanica/Chronologie/09Jh/Heliand/hel_hfha.html).

<sup>11</sup> <http://daten.digitale-sammlungen.de/0002/bsb00026305/images/index.html> ; Heliand, BSB Cgm 25, Corvey, 2. Hälfte 9.Jh.

l'optatif. Les notions connexes au concept de mode ont été celles de temps et d'aspect. Cela oblige à s'interroger sur le temps et l'aspect. L'aspect n'a plus de dimension grammaticale, préfigure pour ainsi dire le temps. Il a fallu intégrer dans la réflexion, la préverbation et les périphrases, les verbes attestés à l'optatif pouvant être des préverbés ou pouvant aussi constituer la partie finie d'une périphrase. J'ai voulu mettre en évidence la coexistence de deux systèmes, un système ancien et un système nouveau. Mon étude synchronique s'est automatiquement doublée d'une dimension diachronique. Lorsque j'ai analysé la « règle » de la *consecutio temporum*, je me suis aperçue que cette règle ne s'applique pas de façon automatique, qu'il faut se situer sur d'autres plans que celui de la syntaxe, et qu'en réalité deux dimensions sont à prendre en compte : l'actualité ou la virtualité, le présent ou le non-présent. Le degré de distance dans la virtualité, menant à l'actualité, est un paramètre qui joue un rôle important.

La valeur du suffixe de l'optatif s'oppose à celle de l'indicatif, actualisant. Ainsi, deux « modes » s'opposent à l'indicatif : l'impératif et l'optatif, par absence morphologique de suffixe ou par opposition de la valeur sémantique du suffixe. Ces deux « modes » sont dépourvus de valeur actualisante, et en cela ils peuvent se rapprocher, par opposition à l'indicatif. L'impératif est utilisé dans un contexte positif, l'optatif, dans un contexte négatif. L'impératif, voire l'optatif sont utilisés dans le cadre d'une fonction conative, par rapport au destinataire et à l'action attendue de lui par le locuteur.

Il ressort de cette étude que c'est la sémantique qui gouverne la syntaxe, et qui commande l'emploi des modes dans les différents groupes verbaux, simples et complexes. Et surtout, derrière la sémantique se profile l'utilisation pragmatique que fait le locuteur de la langue, qu'il s'agisse d'un texte récent ou ancien. J'ai mis en évidence le caractère déictique de l'indicatif, lié au locuteur qui ancre le discours dans sa réalité. On retrouve ici les propos de Emile Benveniste (1970), dans son article sur *L'appareil formel de l'énonciation*. L'optatif est lié à la subjectivité, à la distance temporelle par rapport au locuteur. On pourrait voir, matérialisée par le schéma suivant, une gradation de l'indicatif jusqu'à l'optatif prétérit, en passant par l'optatif présent, manifestant un rapport différent entre le locuteur et la réalité, de l'objectivité à la subjectivité, de l'actualisation à la légère distance temporelle, puis à une distance temporelle plus grande<sup>12</sup>.

Voici le schéma construit face aux emplois de l'indicatif, de l'optatif présent et de l'optatif prétérit.

---

<sup>12</sup> Pour les langues germaniques anciennes, on ne peut pas parler de subjonctif I ou II présent, passé, futur.

### Schéma n°1 : La gradation de l'indicatif à l'optatif présent dans le Heliand:

indicatif	optatif présent	optatif prétérit
actualisation	possibilité, distance temporelle légère	souhait, distance temporelle plus grande

objectivité → subjectivité (croissante)

L'indicatif, l'optatif présent et l'optatif prétérit s'opposeraient comme trois modes de rapport du locuteur à la réalité : un rapport concret à une réalité actuelle, un rapport moins concret à une virtualité qui pourrait devenir réalité, un rapport plutôt abstrait à une virtualité qui a peu de chances de s'actualiser. L'utilisation du mode dépend de l'attitude du locuteur face à ce qui l'entoure, de ce qu'il considère comme réel, possible, souhaitable.

On a bien ainsi trois modes, qui répondent à trois attitudes différentes du locuteur, et qui ne s'opposent pas par le temps, malgré l'appellation donnée aux formes d'optatif, « optatif présent » et « optatif prétérit ».

#### 4.1.2. Les particules pourvues d'une fonction syntaxique et sémantique

En complément de l'étude de l'impératif et de l'optatif dans le Heliand, dans l'analyse des temps et des modes, je me suis attachée aux particules pourvues d'une fonction syntaxique et sémantique, aux prépositions fonctionnant dans le domaine temporel, d'une part, aux connecteurs, d'autre part. L'importance des prépositions est reconnue par les linguistes actuels, au premier chef par Jean Fourquet qui, par exemple dans son analyse des groupes dans son polycopié de 1966, publié par Jean-Jacques Briu en deux parties, en 2000 et 2001, fait des prépositions la base des groupes prépositionnels (GP). L'occasion de travailler ce point syntaxique fut ma participation aux Mélanges édités pour le départ à la retraite de Philippe Marcq en 1994 [36]. Le domaine particulier de recherche de Philippe Marcq, depuis sa thèse sur les prépositions spatiales en allemand ancien, était les prépositions. Comme Philippe Marcq avait écrit un article sur les prépositions temporelles dans la langue de Tatien, j'ai voulu compléter cette approche par l'analyse des prépositions temporelles dans le

Heliand. Cela me permettait en même temps d’approfondir un point de description évoqué dans ma thèse.

Le système des prépositions spatiales en allemand ancien, tel qu’il avait été exposé dans sa thèse, puis modifié par Philippe Marcq dans la suite de ses recherches, m’était connu par les cours de Philippe Marcq que j’avais suivis à la Sorbonne. Pour l’allemand moderne, Philippe Marcq avait publié un ouvrage sur le système des prépositions spatiales (1972). Maxi Krause a écrit un article sur les prépositions spatiales en gotique (1995), ainsi qu’un article sur les prépositions et particules verbales (2000). Le système des prépositions temporelles était en revanche moins étudié. A part les travaux de Maxi Krause, il ne l’est à l’heure actuelle pas davantage, surtout en langue germanique ancienne, pour une langue autre que l’allemand<sup>13</sup>.

J’ai repris les cadres proposés par Philippe Marcq pour l’étude des prépositions temporelles dans L’Harmonie des Evangiles de Tatien. La question qui se posait dans le Heliand était, de la même façon que chez Tatien : Qu’en est-il d’un système de l’attente et de la succession dans le Heliand? La comparaison entre le système du vha et celui du vsax peut, en outre, apparaître en filigrane.

L’inventaire des prépositions temporelles dans le Heliand [36] montre que les prépositions temporelles ne sont pas aussi nombreuses que les prépositions spatiales, mais aussi qu’elles en sont très proches pour la plupart. La proximité des domaines spatial et temporel apparaît dans l’exemple des vers 5954-5955, ou bien dans l’ambiguïté de certains termes comme *uueroldi*, qui, étymologiquement (*uuer-ald*) réfère plutôt au temps, mais dont le référé peut être le monde, spatialement parlant. Elle est évidente aussi si l’on considère que la préposition *an* sert à l’expression de la relation spatiale comme à celle de la relation temporelle. La préposition *an* indique un moment particulier, si le GN qui suit contient un déterminant, en l’occurrence un article-démonstratif :

(1)« (...) : ni uueldun	an that hûs	cuman
NEG.3èPPL.PRET.IND. Ils ne voulaient pas	GP an+ACC dans cette maison	INF aller

an themu paschadage »

GP an+DAT (temps)  
en ces jours de Pâques.

(p.68, v.5178-5179)

<sup>13</sup> Le mémoire de maîtrise de Sébastien Guillaudeau (2000) est intitulé : « Les prépositions et cas dans la localisation temporelle chez Gottfried von Straßburg et Hartmann von Aue ». Caen. Maxi Krause a poursuivi les travaux de Philippe Marc sur les prépositions, mais seulement sur le gotique, l’allemand ancien et moderne.

ou bien la répétition d'un procès, une habitude, si le GN qui suit ne contient pas de déterminant:

(2)	« huuat	gi	eft	an morgan	sculin	etan
(...)	»					
	ACC.SING.NT	2èPPL ADV	GP an/TP	3èPPL OPT PREST	INF	

(p.68, v.1663-16)

ou *an âband* (v.2819/2820).

Le substantif lui-même, membre du GN membre du PB de base *an*, ne porte aucune marque de déclinaison. On peut penser qu'il est à l'accusatif. Cependant le fait de ne pas porter de marquage casuel lui confère une valeur non actualisée.

La préposition seule ne suffit pas à marquer le type de relation temporelle attesté, la constitution du GN qui la suit joue un rôle important. La préposition ne peut pas non plus être « purement » temporelle ou spatiale, elle sert à l'expression du temps ou de l'espace selon le GN avec lequel elle est employée. Il s'agit alors d'un marquage morphématique discontinu de la relation, temporelle ou spatiale. L'emploi du cas après la préposition entraîne des différences sémantiques. La préposition *an* peut être suivie de l'instrumental, ainsi que du datif ou de l'accusatif. L'utilisation de l'accusatif implique une certaine directivité liée à la vectorialité de l'accusatif, qui diffère de l'utilisation du datif ou de l'instrumental, selon Michael Meier-Brügger et Matthias Fritz (2010 : 387ff).

L'instrumental tendant à disparaître, il peut être remplacé sémantiquement parlant par l'accusatif. Le datif peut reprendre par ailleurs aussi certaines de ses formes et de son sens. La co-occurrence temporelle existe, de la même façon que la co-occurrence spatiale, mise en évidence par Philippe Marcq, avec la préposition *bi*. Un petit système de la co-occurrence, comprenant également les prépositions *at* et *te/ti*, se dessine.

Avec un exemple comme le GP *aftar thiu*, où *thiu* est une forme d'instrumental, quasiment figé, parfois renforcé par *sân*, se pose le problème de la relation entre le domaine spatial et le domaine temporel. La préposition *aftar* est, en vsax, employée dans les deux domaines. Le terme *thiu*, démonstratif déictique et anaphorique, à l'instrumental, renvoie à un événement précis que montre le locuteur, qui est évident pour l'auditeur dans le flot du récit. La succession temporelle est linéaire, les événements se situent l'un après l'autre, dans une succession d'événements ponctuels. L'événement auquel il est renvoyé ne se situe pas par rapport à l'acte d'énonciation, mais par rapport à un événement non daté, la venue du Christ, qui sert de point de repère. Le point de repère temporel peut être lié à l'acte de parole, au présent du locuteur, ou renvoyer à un futur des personnes dont il est question. J'ai eu d'autres occasions, par la suite, d'approfondir ce fait, dans [24] et [35] par exemple.

Les marqueurs de relation par excellence sont les « connecteurs ». Ce terme possède des définitions différentes selon les linguistes<sup>14</sup>. J'ai repris, comme point de départ de ma communication sur les connecteurs en allemand ancien, au colloque de mars 2002, à Paris, la définition donnée par exemple par François Schanen (2001) [19]. Elle inclut deux types de connecteurs, qui se différencient par leur position et la prise en compte de celle-ci ou pas, avant-première position pour la particule de connexion, première position pour l'adverbe connecteur<sup>15</sup>. J'ai choisi de me concentrer sur la première sorte et ai donc considéré les connecteurs n'entrant pas en ligne de compte dans la comptabilisation des éléments de l'énoncé. J'indique ici le tableau constitué avec l'ensemble des connecteurs dans le Heliand :

**Tableau n°1 : Les connecteurs dans le Heliand**

simple		double	
positif	négatif	positif	négatif
<i>ge/gi</i>		<i>bediu ge/gi..gia..giac</i>	
<i>gie/gia</i>		<i>(bedies) gie...gie</i>	
		<i>bedies...endi ôc...giec...sô self</i>	
		<i>ôk..giac</i>	<i>nec..ok</i>
<i>ie/ja</i>	<i>ni/ne</i>	<i>(bêdiu) ie/ja...ie/ja</i>	<i>ni/ne...ni/ne</i>
<i>iac</i>	<i>nec</i>	<i>iac..iac</i>	
<i>ok</i>	<i>noh</i>		
<i>endi</i>			
<i>endi..sô self</i>			
<i>eftho</i>		<i>ettha...ettha</i>	
		<i>ôdarhuedar...ettho...ethho</i>	
		<i>(odar) so..so</i>	

La particule *endi* peut être renforcée par *sô self* quand les deux éléments mis en relation sont syntaxiquement éloignés. Le sens oppositif d'origine peut apparaître parfois. Souvent la particule relie deux termes, par exemple deux verbes, qui forment ainsi un doublet, un ensemble, dont la symétrie peut être renforcée par l'allitération. La successivité est très liée à la particule *endi*. Les groupes reliés par cette « particule », concept général pour désigner un « petit mot » dont la catégorie n'est pas clairement définie, ne sont pas interchangeables dans leur ordre d'apparition. L'étude d'autres termes de mise en relation montre l'existence d'une

<sup>14</sup> Un ouvrage important sur les connecteurs en nha est "Handbuch der deutschen Konnektoren: linguistische Grundlagen der Beschreibung und syntaktische Merkmale der deutschen Satzverknüpfen (Konjunktionen, Satzadverbien und Partikeln)", Renate Pasch, 2003.

<sup>15</sup> Note 1 p.1.



sorte de hiérarchie dans le marquage : *ia*, qui peut se placer devant chaque terme relié, met en connexion des unités de niveau inférieur, celles du niveau supérieur pouvant être reliées par *endi*. Le principe de la répétition binaire, voire ternaire, de *ia*, accompagnée de la position du corrélatif à gauche des éléments reliés entre eux, apparaît clairement. Ce procédé sert à la fois à la « coordination » et à la subordination. Une modification syntaxique s'installe quand le premier élément n'est pas attesté, autrement dit quand on a un seul *ia* ou un seul *endi*, attesté, à savoir le deuxième élément du « diptyque ». La corrélation fournit soit des « conjonctions » soit des « subjonctions ». Le rôle des corrélatifs et de la corrélation à la fois pour la coordination et la subordination apparaît très nettement.

Pour expliciter le lien entre *ni* négation et *ni* corrélatif, on peut dire qu'il s'agit du même signe, sa position est différente et c'est la position qui fait la fonction. Placé devant un lexème verbal, l'élément *ni*, négation, nie le procès. Placé devant des groupes syntaxiques, il établit une liaison négative entre ces groupes. On peut mettre, comme dans mon tableau, en face de chaque corrélatif positif un corrélatif négatif qui lui correspond aussi sur le plan morphologique. Le terme *endi* n'est en fait pas (ou n'est plus ?) un corrélatif : bien qu'il puisse être répété, il n'est pas placé devant le premier terme relié, mais entre les termes reliés. Il appartient au système de la coordination. Les autres signes font soit partie du système de la corrélation soit émergent comme « conjonctions ». La partie droite du tableau montre les emplois corrélatifs, à l'identique ou bien en complémentarité, soit l'ancien système, et la partie gauche du tableau indique les emplois simples, soit le nouveau système. Certains éléments font partie des deux systèmes, certains autres, du nouveau système. Les concurrences sont intéressantes, en particulier celle attestée, pour exprimer l'alternative, entre *ettho/eftho* et *the*. Le signe *ac* implique une correction dans les propos, de la part du locuteur à l'intention de son interlocuteur. Soit le signe est employé seul, sans corrélatif, mais avec un co-texte qui permet une opposition, soit la corrélation se fait avec *ne/ni* (*ne/ni...ac*). L'ensemble des termes contenus dans les vers contribue en général à former le contraste entre les deux parties du discours. Les termes utilisés ne sont pas employés au hasard, mais se répondent dans l'opposition créée. Ainsi, le signe *ni/ne* sert à exprimer diverses relations, dont le point commun est le caractère négatif. On constate une surcharge sémantique, voire cognitive, du signe. Ce qui frappe en langue ancienne, c'est la multiplicité des emplois possibles d'un même signe, une moins grande spécialisation sémantique qu'en langue moderne.

Un signe particulier à la langue ancienne, qui est à la croisée des chemins entre marqueur de parataxe et marqueur d'hypotaxe, est *huuand* (vha *uuanda*, mha *uuan*). Il introduit une explication, le mode utilisé, l'indicatif, n'a pas de fonction syntaxique particulière, mais

implique un fait attesté dans la réalité. La place du verbe fini n'est pas spécifique. La corrélation *bithiu...huuand* est attestée. Le signe complexe *bithiu* est à la fois anaphorique et cataphorique, renvoie à ce qui précède et annonce ce qui suit. L'ordre défini-indéfini, inversion du diptyque indéfini-défini, selon Jean Haudry (1979 : 101), préfigure la constitution de l'hypotaxe. Le narrateur peut se servir du signe *huuand* pour introduire une explication des propos assertés, à l'intention de l'interlocuteur. Le signe *huuand* est avant tout un corrélatif, qui peut changer de nature en même temps que le système syntaxique se modifie. Il participe au fait que les signes en langue ancienne sont surchargés, et que l'équilibre du système va se rompre pour affecter à chaque effet de sens un signifiant précis, alors même que le signifié peut rester identique à lui-même.

Avec l'étude de ces signes nous sommes au cœur même de la syntaxe, entre parataxe et hypotaxe, en liaison avec la corrélation, au service de l'allitération, procédé poétique fondamental pour ce texte. L'évolution de la corrélation entraîne aussi une modification des procédés poétiques. Le lien de la corrélation avec la rhétorique est évident, d'après Yvon Desportes<sup>16</sup>. C'est aussi par le biais de la rhétorique que, selon Jean Haudry (2002), la corrélation se modifie.

Après avoir expliqué les débuts de mes travaux de recherche, mon doctorat, sur le Heliand, et quelques travaux qui y sont liés, je vais maintenant exposer en quoi j'ai élargi mon domaine de recherche, à partir de cette langue germanique, et de ce texte.

---

<sup>16</sup> (Desportes 2005: 59): « die Anapher- die Wiederaufnahme des schon Erwähnten bzw. des Bekannten- sowie die Markierung der temporalen Bezüge gehören zum Arsenal erzählerischer Technik. So gehören die th-Wörter darüber hinaus zu den Grundinstrumenten der Syntax überhaupt, die in der Narrativität ihre höchste Verwendungsfrequenz finden, die jedoch auch im komplexen Satz der Rhetorik fungieren : In der Rhetorik geht es oft darum, wie wir es schon für den Isidor gezeigt haben, « zwei Prozesse in direkte Beziehung miteinander zu setzen », wobei die Beziehung nicht in der Bedeutung des einleitenden Zeichens, des künftigen Relativpronomens, sondern in der Symmetrie der Form ihren Ausdruck findet. Wichtig ist im komplexen Satz der Rhetorik nur, dass das zweite Element ein erstes Element wieder aufnimmt und mit ihm eine binäre Relation eingeht. Die th-Wörter gehören zu den Hauptmarkern der Wiederaufnahme und kommen demgemäß mit größerer oder geringerer Frequenz in allen Texten vor, ganz gleich ob narrativ oder rhetorisch, ob in Metrik oder Prosa. »

## 4.2. L'extension de mon domaine de recherche

Dans le cadre d'une continuation de mes travaux scientifiques, s'est posée la question de savoir comment me positionner face au vsax, et au Heliand. En effet, dans l'histoire du bas-allemand, après le vsax, on en reste à un niveau dialectal. Au contraire, le vha, constitué de divers dialectes, finit par donner, au fil du temps, le nha, avec une uniformisation des dialectes existants, l'établissement d'une langue unique, langue vernaculaire, en vue d'une meilleure compréhension par les locuteurs d'une langue utilisée par tous et pour tous. Je me suis ainsi tournée vers l'allemand ancien hors vsax, c'est-à-dire vers les différents états de l'allemand ayant subi la seconde mutation consonantique, autrement dit le haut-allemand. Pour pouvoir constituer le domaine de recherche qui est actuellement le mien, et qui s'imposait, dans la continuité de mon doctorat, d'une part, des langues germaniques anciennes que j'avais déjà étudiées, d'autre part, il m'a fallu élargir mes connaissances en allemand ancien. J'ai en même temps acquis une dimension comparative, pour les langues germaniques anciennes hors langues germaniques du Nord, dans leur état le plus ancien, à savoir entre le vsax, le va, le vha.

Deux facteurs m'ont aidée à étendre mon domaine de recherche : la participation active à deux ouvrages de « vulgarisation scientifique » dans le domaine de la linguistique historique, d'une part, la participation au jury d'agrégation externe pour la question de littérature ancienne, d'autre part.

### 4.2.1. Ma contribution aux ouvrages de « vulgarisation scientifique »

J'ai contribué à la rédaction de l'ouvrage Linguistique historique de l'allemand [6, t.1], et j'ai aussi participé, par l'intermédiaire de René Pérennec, au Dictionnaire du monde germanique [38, t.4], pour les notices sur le gotique, l'allemand ancien, le nha. Ces deux contributions sont presque contemporaines, malgré des dates d'édition distantes : 1997 et 2007. Ce furent des occasions inattendues, mais intéressantes sur le plan scientifique. J'ai ainsi été confrontée au problème de savoir comment présenter, de façon claire et synthétique, l'évolution de la langue allemande, une nouveauté pour moi.

Philippe Marcq, mon directeur de thèse, m'avait demandé de participer à l'écriture de son histoire de la langue allemande. Malvoyant, il avait besoin d'aide, à la fois informatique et linguistique, de la part de quelqu'un connaissant assez le domaine, pour pouvoir transcrire ses cours et en faire une publication. Cette première contribution venait à un moment où j'avais

décidé, après une coupure due à des raisons personnelles, de reprendre mes travaux de recherche, et de trouver quelle orientation j'allais leur donner. Jusque-là, j'avais surtout travaillé sur le vsax et étais moins familière avec l'ensemble de l'histoire de la langue allemande. Peu de temps après, en 1998, René Pérennec, en charge, au jury de l'agrégation externe, de l'œuvre médiévale et de littérature ancienne à l'épreuve de la leçon en allemand, m'a sollicitée pour prendre sa suite au jury d'agrégation externe et, en même temps, pour rédiger des notices sur le gotique, l'allemand ancien, le nouveau-haut-allemand, pour le Dictionnaire du monde germanique [38, t.4] dont il dirigeait une partie de la publication. Apparemment, peu nombreux étaient les collègues capables de fournir cet apport scientifique.

Ces deux ouvrages auxquels j'ai collaboré avaient pour but de montrer, chacun à leur façon, l'évolution de l'histoire de la langue allemande, selon l'état de la recherche d'alors, pour l'ouvrage avec Philippe Marcq [6, t.1], et de façon très synthétique, scientifique mais en même temps vulgarisatrice, dans le Dictionnaire du monde germanique [38,t.4], sous forme de notices à partir du gotique, puis de l'histoire de l'allemand.

Pour le premier ouvrage, j'ai plus spécialement contribué à la partie syntaxique, domaine que j'ai plus particulièrement étudié dès le début de mes travaux de recherche. Dans l'introduction, on revient plus spécifiquement sur la notion de système, reprenant la conception de Ferdinand de Saussure et des structuralistes après lui. La perspective est celle de Jean Fourquet, qui a spécifiquement étudié le système verbal. Les différents plans, morphologique, syntaxique et sémantique, avec la prédominance de la sémantique sur les autres plans, sont énoncés, suivant toujours en cela Jean Fourquet, pour qui tout est sémantique et pour qui la grammaire est celle du signifié. Le chapitre plus spécifiquement consacré à la syntaxe est celui sur les faits de position. Philippe Marcq et moi-même avons considéré le caractère nécessaire de tous les membres d'un énoncé, déclarant, ce faisant, la valence nulle et non avenue, qui considère que dans tout énoncé il y a des membres nécessaires, obligatoires, et d'autres non nécessaires, facultatifs. Dans cet ouvrage, on affirmait (6, t.1, p.21) que « *la ligne générale de l'évolution des systèmes allemands* » est de « *fournir un signifiant spécialisé à chaque désigné* ». Cette mise en place est longue. Toutes mes analyses ultérieures corroborent ce fait. On a précisé les faits de position : si l'on suit l'ordre supposé en indo-européen, on aurait le verbe à la fin de la proposition comme caractéristique de l'ordre non marqué. Le verbe remonterait dans la proposition, en première ou en seconde position, et on aurait un ordre marqué. Autrement dit, la position du verbe en « proposition subordonnée » ne serait pas marquée, et serait première. Le verbe changerait de position pour indiquer un ordre syntaxique différent. Le point de vue adopté ici est contraire au point de vue traditionnel, mais pourrait expliquer l'importance de la seconde position du

verbe fini en langue ancienne, voire de la première position, et la tendance à la position finale, ou plutôt tardive, en « proposition subordonnée ». Donner comme norme de position en proposition subordonnée la place finale, éventuellement tardive du verbe fini, consacrerait un ordre ancien, fondamental, de l'allemand. C'est le point de vue de Jean Fourquet, de Jean-Marie Zemb et d'autres linguistes après eux. Le lien entre l'énonciation et la syntaxe se marquerait par la position du verbe fini. Par exemple, qu'est-ce qui caractérise l'interrogation ? C'est l'intonation et la place du verbe. A quoi reconnais-je une phrase impérative ? Je la reconnais à certaines formes verbales, à la place initiale du verbe, à l'intonation. Comment le locuteur fait-il comprendre à son interlocuteur qu'il affirme ? Il le fait en plaçant le verbe fini en seconde position et en utilisant une hauteur de ton qui n'est spécifique ni à l'interrogation ni à l'injonction. Ce sont à chaque fois des ordres marqués.

On a aussi traité de Berthold von Regensburg, de la place « banale » du sujet : c'est la première place. Dans la conclusion, l'idée de cette « modernité » de la syntaxe chez Berthold von Regensburg est réaffirmée (6, t.1, p. 30) : « *le mha de Berthold ne change pratiquement rien d'essentiel quant à la structure des propositions* ». La constatation est maintes fois faite que, dans la proposition subordonnée, le verbe peut être suivi d'un élément lourd. Ainsi, la place significative de la forme verbale finie en proposition subordonnée est sans doute davantage la position tardive que la position finale : « *la place du verbe est primordiale, mais non absolue dans la subordonnée.* » (6, t1, p. 28). Autrement dit, le poids des éléments continue de jouer un certain rôle, et la souplesse syntaxique est inscrite au cœur du système linguistique allemand. Cela renvoie à la thèse d'Etat de Jean Fourquet sur la place des éléments en germanique ancien (1938).

Les notices du Dictionnaire du monde germanique [38,t.4], concernent le got., l'allemand ancien et le nha. Les distinctions « allemand ancien » et « nouveau-haut-allemand » me furent données d'emblée. Il ne s'agissait pas de réfléchir sur le découpage historique de la langue. Une contrainte supplémentaire fut aussi la longueur de l'article. Il a fallu synthétiser au maximum des éléments caractéristiques, faire des choix parmi ce qui semblait important. Pour la notice sur le got., il fallait faire comprendre au lecteur du dictionnaire où se situe le got., non seulement par rapport aux langues indo-européennes, mais aussi par rapport à l'ensemble des langues germaniques anciennes, et insister sur le rapport de non-filiation entre l'allemand ancien et le got.. Comparativement, avoir une notice entière sur le got. est plus aisé que de résumer en autant de mots ce qu'est l'allemand ancien.

J'ai voulu montrer comment l'allemand ancien se situe par rapport au got., quelles sont les différentes branches du germanique, et les rapports des langues germaniques entre elles.

Ainsi, les langues scandinaves sont des langues germaniques. C'est ainsi en linguistique historique des langues germaniques anciennes. Les notices sont accompagnées de cartes : la carte n°41, par exemple, est celle de « l'espace géolinguistique allemand ». Elle permet de voir l'ampleur de cet espace et sa variété dialectale.

Le deuxième facteur important a été ma participation au jury de l'agrégation externe.

#### 4.2.2. L'apport de ma participation au jury d'agrégation externe

Ayant choisi, pour mon doctorat, de travailler une langue contemporaine du vha, mais parallèle, le vsax, je n'avais pas de compétence approfondie en vha, en mha et en nha précoce. Pour pallier ce déficit, j'ai profité de ma participation au jury de l'agrégation externe. Bien que sachant que j'étais linguiste, le président du jury d'agrégation externe de l'époque, Hervé Quintin, m'avait en effet demandé de participer au jury pour l'auteur de littérature médiévale. Le lien entre la littérature et la linguistique des langues germaniques anciennes était pour moi évident : on ne peut expliquer un texte que si on en comprend la langue. Lors de mon passage au jury de l'agrégation externe, j'ai contribué à faire mettre au programme du concours des œuvres comme le *Nibelungenlied*, *Tristan*, *der Ring*, *Wigalois*, ou des auteurs comme Oswald von Wolkenstein ou Heinrich von Morungen. Pour pouvoir proposer ces œuvres à mettre au programme, j'ai dû me spécialiser dans les textes en allemand ancien. L'inconvénient était le problème des éditions : une édition comme Reclam est la moins chère et la plus facile d'accès pour les candidats, mais elle est philologiquement moins intéressante. Etant donné que, comparativement au vha, le nombre de textes pour la période mha/nha précoce est relativement important, cette expérience m'a permis d'approfondir ma connaissance textuelle de ces périodes. J'ai aussi profité de mes interventions dans les préparations à l'épreuve de littérature médiévale/ancienne de l'agrégation externe, à l'ENS de Fontenay, puis Lyon, ainsi qu'à l'université de Metz (1994, 1996, 2000-2003) et au CNED. Comme j'ai enseigné la question de littérature ancienne à l'E.N.S. de Fontenay-aux-Roses, puis LLSH de Lyon, à l'université de Metz ainsi qu'au CNED, où j'étais responsable des cours sur Wigalois et sur les Lieder de Heinrich von Morungen, j'ai fait le lien entre la littérature, la langue et la société. J'ai repris ce vaste panorama dans un ouvrage que j'ai alors publié [5]. Une autre illustration de ce lien fut, pour moi, après en avoir eu l'idée, d'avoir co-organisé en 2009, dans le cadre de STIH, avec Delphine Pasques, une journée d'étude sur Erec, texte mis la même année à la fois à l'agrégation externe d'allemand et à celle de lettres, fournissant ainsi un regard croisé de spécialistes de littérature et de linguistique sur un même texte. J'ai tiré

parti du travail que je devais fournir en tant que membre du jury de l'agrégation, à l'écrit comme à l'oral, pour préparer des articles ou des interventions dans des colloques en exploitant les œuvres anciennes au programme ([12], [23], [25]). Pour moi, littérature et linguistique sont inséparables et sont en même temps liées à leur époque. Travailler sur des textes anciens ne peut se faire sans quelques préalables pas uniquement linguistiques.

### 4.3. Les prolongements : la participation à la conception de projets ANR-DFG déposés, sur la syntaxe en histoire de l'allemand

Avoir étendu mon domaine de recherches initial m'a permis de participer par deux fois à un projet ANR-DFG. En effet, je me suis chargée, en 2007-2008 et 2009-2010, de coordonner un projet ANR-DFG, entre d'une part l'équipe allemande Franz Simmler de la FU de Berlin et Claudia Wich-Reif de Bonn, et d'autre part l'équipe STIH en allemand, sur la sémantique, la syntaxe et la pragmatique en diachronie de l'allemand. Ce projet contenait, pour l'allemand ancien, les perspectives induites par mes travaux en vsax, en syntaxe et sémantique: la syntaxe et la sémantique principalement pour le vha, domaine dans lequel je souhaitais d'abord travailler, avant d'étendre mes analyses à des corpus postérieurs. Il s'agissait de renouveler l'histoire de la langue allemande. Coordonner un tel projet représentait un travail immense de lien entre la secrétaire de l'équipe de recherche, la personne responsable ANR en France, les deux professeurs porteurs du projet, Yvon Desportes et Franz Simmler, ainsi qu'entre les participants, du moins du côté français. Il fallait mettre en harmonie les textes allemands et les textes français de ce projet, les traduire, s'occuper de faire chiffrer le projet, de vérifier que toutes les rubriques étaient correctement remplies en français et en allemand, de transmettre à la relecture l'ensemble du projet, en français et en allemand, de l'accompagner des pièces jointes nécessaires, de respecter les délais et d'envoyer l'ensemble du projet. Mais avant tout et surtout, le projet prévoyait l'insertion de chaque chercheur, français ou allemand, dans la conception de cette nouvelle syntaxe de l'allemand ancien, en fonction de ses travaux de recherche. L'ensemble des travaux était ainsi formé des travaux de chacun. En ce qui me concernait, il s'agissait surtout des domaines syntaxique et sémantique dans les textes en vha, principalement chez Otfrid, mais aussi pour Tatien, voire Notker, en lien avec le groupe verbal, selon la terminologie de Jean Fourquet. Le premier projet n'a pas été retenu par l'expert. Un deuxième projet a ensuite été construit. Même si la préparation du deuxième projet a bénéficié de l'expérience antérieure, un projet commun de cette envergure n'est pas simple à mettre en oeuvre. Et

pourtant, l'avis de l'expert nommé a encore conduit à l'échec du projet. Or, si l'on veut permettre un travail dynamique en équipe en linguistique historique de l'allemand, il faudrait pouvoir mettre sur pied un tel projet. A l'heure actuelle, par exemple dans le cadre de l'ESPE, le service de la recherche peut fournir un appui important, en liaison avec son homologue à l'UFR LLSH de l'UPEC, pour monter des projets ANR, ce qui facilite le travail. Mais il faut surtout arriver à mettre en cohérence les travaux de divers chercheurs, dont les miens par exemple, et harmoniser les méthodologies.

Le projet ANR dans ses deux versions contenait un point important, que j'ai aussi pointé du doigt lors de l'analyse méthodologique de mes travaux, dont je vais parler dans la première partie : le travail sur les manuscrits. En effet, le projet prévoyait d'utiliser des assistants de recherche pour dépouiller un certain nombre de manuscrits, sous la direction de Yvon Desportes et Franz Simmler. Le dépouillement conduisait ensuite à l'analyse, par le spécialiste de la question ou du texte, ainsi qu'à son exploitation, en vue d'écrire cette nouvelle syntaxe de l'allemand ancien, pan par pan. La question qui se posait était celle de l'utilisation de tels manuscrits pour la recherche. Le travail sur manuscrits est important, voire nécessaire, mais nécessite beaucoup de temps, et cela se multiplie si l'on veut travailler sur plus d'un texte, chose également nécessaire en linguistique historique de l'allemand ou en linguistique comparée des langues germaniques anciennes. Il est ainsi plus efficace de travailler en équipe, dans le but d'exploiter les manuscrits utiles à disposition.

Cette façon inédite jusqu'alors, de travailler les textes anciens d'après les manuscrits, et qui devait conduire à réécrire l'histoire de la langue allemande, supposait cependant de déterminer auparavant quels textes on va choisir et sur quelle ampleur temporelle. Nous avons ainsi eu des discussions sur les textes à retenir, sur la typologie textuelle. Ce choix dépend du but recherché. Pour les débuts de la langue allemande, on n'a que pratiquement que des textes religieux, alors, cela fausse l'idée de genre textuel et de typologie. Cette dernière ne se constitue que progressivement. Il fallait ainsi savoir de quels manuscrits de quels textes l'on pouvait disposer et en quoi et de quoi on les considérait comme représentatifs. Pour les projets ANR, Franz Simmler avait classé les textes à analyser en fonction des traditions : vha comme point de départ, puis développement des structures propres, par rapport à la tradition latine, à la tradition du roman en prose, du Lucidarius, des chroniques, des articles de journaux. Il fallait également déterminer ce qu'on analyse dans les textes retenus. Franz Simmler avait pris comme point de départ la phrase globale, « *Gesamtsatz* », pour ensuite étudier les phrases simples, en finissant par l'étude syntaxique et sémantique des moyens de liaison entre les phrases. L'analyse des moyens de liaison entre les phrases conduit à s'interroger sur le concept de phrase, de conjonction de subordination/de coordination, voire

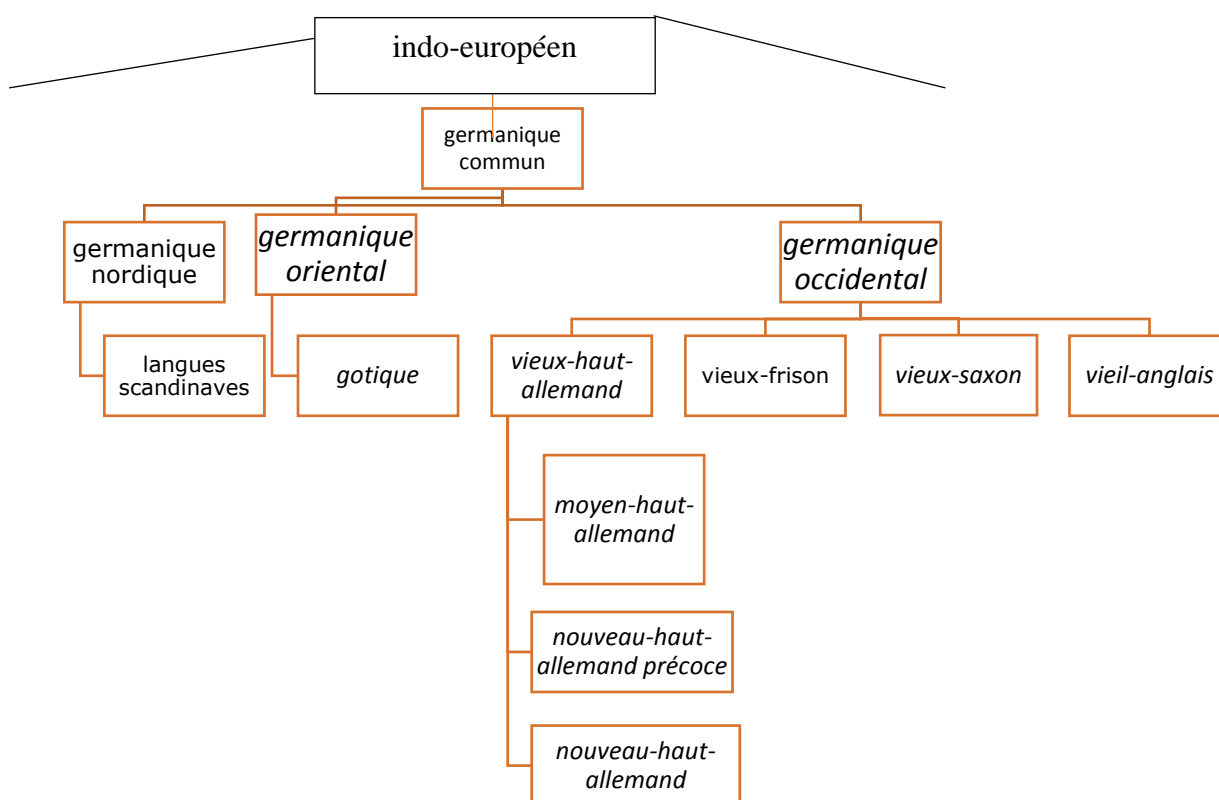


de préposition/préverbe/adverbe si le même matériau occupe ces diverses fonctions, de complexité. J'inclurais l'étude de la position du verbe, des modes, de la négation. J'en parlerai dans la partie méthodologique.

Un tel projet aurait pu permettre, une fois les textes choisis, les manuscrits trouvés, et exploités, de voir, si l'on peut, à l'aide des textes concernés, dater, même approximativement, les phénomènes linguistiques importants pour l'histoire de l'allemand, peut-être même modifier l'approche traditionnelle de l'histoire de l'allemand. Bien que n'ayant pas vu le jour, ce projet, même dans sa seconde version, va dans le sens de la nécessité de travailler en équipe dans le domaine de l'allemand ancien, voire des langues germaniques anciennes, de faire des projets européens, voire internationaux, de permettre enfin d'arriver à un projet d'ampleur dans ce domaine. A l'heure actuelle, les moyens technologiques le permettent. J'y reviendrai en parlant des perspectives.

Je vais résumer à l'aide d'un schéma le contenu de mon domaine de recherche.

Schéma n°2 : Le domaine de recherche : les langues germaniques anciennes



Les branches du germanique commun, et, les langues dans ces branches, quand elles sont mises en italiques, sont celles qui ont fait l'objet de travaux. Les autres branches et langues non étudiées ne sont pas en italiques. On a suivi, pour la présentation, la représentation arborescente traditionnelle. Les traits noirs, en haut, à gauche et à droite de la case « l'indo-

européen », indiquent que d'autres familles que la famille des langues germaniques existent, issues elles aussi de l'indo-européen.

Le germanique oriental ne comporte guère que le gotique, éteint, globalement, à la fin du 4<sup>ème</sup> siècle après J.C., avec comme texte majeur, et ultime, la Bible de Wulfila, avec la Skeireins. A part une notice dans l'ouvrage de vulgarisation scientifique, Le Dictionnaire du Monde germanique (38), je n'ai pas pris le gotique comme objet scientifique. Mais je le connais pour l'avoir travaillé avant mon doctorat, et je peux m'y référer. Le gotique est pour moi le représentant de la branche orientale du germanique, mais en même temps le témoin le plus ancien du germanique commun. Aucun texte antérieur à la Bible de Wulfila, écrit dans une langue germanique ancienne, ne nous est parvenu. Je ne tiens pas compte des textes et inscriptions runiques. Ceci a pour conséquence que mon domaine de recherche est représenté par les langues en rouge dans le schéma : vieil-anglais (va), vieux-saxon (vsax), vieux-haut-allemand (vha), langues majeures de la branche occidentale du germanique. A cela se rajoute la dimension historique de l'allemand, où on distingue traditionnellement, depuis Wilhelm Scherer (1868), 4 périodes : le vha, le moyen-haut-allemand (mha), le nouveau-haut-allemand (nha) précoce, le nouveau-haut-allemand (nha).

Le préambule a expliqué comment j'en suis venue à mon domaine de recherche, les langues germaniques anciennes, à leur histoire, à la linguistique comparée des langues germaniques anciennes. Le sujet de mon doctorat s'inscrivait parfaitement dans ce domaine, puisqu'il portait sur le Heliand, poème en vieux-saxon du 9<sup>ème</sup> siècle d'environ 6 000 vers. Ce fut la première pierre de l'édifice dans la construction de mon domaine de recherche, en histoire de l'allemand, d'une part, en linguistique comparée des langues germaniques anciennes, d'autre part. J'ai ainsi retracé mon itinéraire, qui m'a conduite à me spécialiser en vsax, par mon travail de doctorat en syntaxe et en sémantique de la langue du Heliand, puis à approfondir, par le biais de travaux scientifiques et de vulgarisation, à la fois le vsax et l'allemand ancien. C'est ainsi que s'est constitué mon double domaine scientifique, l'histoire de l'allemand et l'histoire des langues germaniques anciennes. Ces différents travaux m'ont amenée à approfondir les questions de méthodologie à mettre en œuvre dans ce domaine assez particulier, et vaste en même temps. Ils ont été aussi, à chaque fois, l'occasion de m'interroger sur des faits et concepts que je croyais évidents, à remettre en cause ce que je pensais acquis.

Je vais commencer par expliquer cette méthodologie, avant de passer aux questions soulevées par ces travaux.

# I La méthodologie

---

Le travail de doctorat a été l'occasion d'être confrontée, pour la première fois, à un corpus ancien, dans une langue germanique ancienne, d'une grande ampleur. Il a soulevé pour moi des questions de méthode, que la suite de mes travaux de recherche a confirmées ou modifiées. Dans l'ensemble, ces questions de méthode restent les fondements de ma recherche. En outre, sont apparus des questionnements, que je traiterai dans une deuxième partie, qui se sont poursuivis au long de mes travaux, pour lesquels j'ai essayé de trouver des réponses, voire des débuts de réponses. Je finirai par les éclairages théoriques qui m'ont accompagnée depuis le début, et qui m'accompagnent encore. Je décompose en deux parties différentes ces éléments constitutifs de ma démarche scientifique. Cependant, ils ne sont pas nécessairement successifs, peuvent être contemporains. J'illustrerai mes propos au moyen d'exemples tirés de mon activité de recherche et de mes travaux.

## 1. Le corpus comme base de travail

---

Le corpus est la base quasi exclusive de mes travaux de recherche. Les seules exceptions sont les articles suivants : « *Verb und Satz* » [14], « *Langue et mémoire : la dimension de l'histoire* » [20]. Sur l'ensemble de mes publications, cela représente deux articles seulement, dans lesquels je ne m'appuie pas sur l'analyse d'un corpus donné. Je peux, de ce fait, écrire que la méthode de travail sur corpus englobe la quasi-totalité de ma recherche. Ainsi, j'ai analysé une grande quantité de corpus, constitués d'après des textes. Je résume ces textes analysés en deux tableaux, l'un indiquant les différents textes analysés, l'autre, l'ampleur de ces textes.

**Tableau n° 2: Les différents textes travaillés, selon la périodisation de W. Scherer**

<b>Langues germaniques anciennes</b>	
va	<i>Beowulf</i>
vs	<i>Heliand</i>
vha	<i>Evangelienbuch (Otfrid)/Evangelienharmonie (Tatien)/Ludwigslied</i>
<b>Histoire de la langue allemande</b>	
vha	Otfrid, Tatien, <i>Ludwigslied</i>
vha tardif	<i>Psalter</i> , Notker
mha	<i>Frauendienst</i> , Ulrich von Liechtenstein
	<i>Predigten</i> , Berthold von Regensburg
	<i>Predigten</i> , Meister Eckhart

	<i>Nibelungenlied</i>
	<i>Erec</i> , Hartmann von Aue
	<i>Wigalois</i> , Wirnt von Grafenberg
nha précoce	<i>Evangelien</i> _(Neues Testament), Luther
	<i>Predigten</i> , Luther

**Tableau n°3 : Synthèse de l'ampleur des textes travaillés**

<b>Langues germaniques anciennes</b>	
<i>Beowulf</i>	3 182 vers
<i>Heliand</i>	env. 6 000 vers
<i>Evangelienbuch</i> , Otfrid	env. 16 000 vers

<b>Histoire de la langue allemande</b>	
<i>Ludwigslied</i>	59 vers
<i>Evangelienharmonie</i> , Tatien	env. 342 pages
<i>Psalter</i> , Notker	150 psaumes
<i>Frauendienst</i> , Ulrich von Liechtenstein	58 poèmes
<i>Predigten</i> , Berthold von Regensburg	70 sermons env.
<i>Predigten</i> , Meister Eckhart	86 sermons
<i>Nibelungenlied</i>	39 aventures
<i>Erec</i> , Hartmann von Aue	10 000 couples de rimes
<i>Wigalois</i> , Wirnt von Grafenberg	11 686 strophes
<i>Evangelien</i> _(Neues Testament), Luther	4 Evangiles
<i>Predigten</i> , Luther	vol 1 p.708-861 ; vol 2. p.13-106 ; 33 sermons

Ceci implique que j'ai dû, dès mon doctorat, et par la suite, savoir comment traiter ces textes, importants en volume pour la plupart, et ai ainsi dû trouver une méthode de traitement aussi adéquate que possible.

La première question qui surgit est la suivante : pourquoi utiliser un corpus, de surcroît en langue germanique ancienne, pour une recherche ? La réponse est double :

-les corpus médiévaux ne sont pas créés pour l'occasion, ils sont authentiques. Leur authenticité est renforcée par le fait qu'ils ont traversé les siècles.

-ils sont les témoins d'un état de langue existant, auquel on peut se référer.

Les corpus en langue germanique ancienne imposent cependant des contraintes, dues à leur ancienneté, à l'état de la langue dans laquelle ils sont écrits, aux conditions de leur existence. Ils demandent ainsi de trouver une méthodologie adaptée.

Je vais développer ces deux aspects, d'une part les atouts méthodologiques, d'autre part les contraintes méthodologiques.

## 2. Les atouts méthodologiques de l'utilisation du corpus

---

Quand on travaille sur une langue ancienne, et cela ne concerne bien sûr pas seulement les langues germaniques anciennes, on ne peut faire autrement que de travailler sur corpus, sauf à traiter d'un problème linguistique général. Sophie Prévost (2005) traite de cette problématique en méthodologie pour le français ancien. Quelle que soit la langue, quand il s'agit de langue ancienne, la question du corpus se pose inévitablement. Les atouts des corpus concernent leur authenticité, et l'analyse qu'on peut faire de ces corpus.

### 2.1. L'authenticité des corpus

Ces corpus préexistent à toute analyse scientifique, et en cela, leur authenticité linguistique, sur ce plan, ne fait aucun doute. Une exception à cette affirmation : les indo-européanistes ne peuvent travailler que par le biais de la reconstruction. En effet, l'indo-européen est estimé comme datant d'il y a 5 000 à 6 000 ans, donc antérieur à l'invention de l'écriture (environ -3 000). Ainsi, aucun texte écrit en indo-européen ne peut nous être parvenu. Il faut saluer l'immense travail de reconstruction de cette langue, depuis les découvertes de la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, jusqu'à l'époque actuelle, où maints spécialistes de l'indo-européen sont encore à l'œuvre. Sans eux, il serait impossible de remonter au-delà du germanique commun, et tout un pan de l'histoire des langues nous serait inaccessible. Or, il est nécessaire d'inscrire les langues germaniques dans l'histoire, par le biais non seulement du germanique commun, mais aussi de l'indo-européen. Cette science est encore actuellement mise à disposition du public, surtout scientifique, par des spécialistes comme Michael Meier-Brügger, Matthias Fritz.

Le travail sur corpus est important aussi parce qu'on peut le considérer comme plus « authentique » que le travail à partir d'ouvrages de référence, même admirables. La deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, par exemple, a vu éclore toute une série de grammaires comparées des langues germaniques, de grammaires du vieux-saxon (Gallée, 1891), du vha (Braune, 1886), du mha (Paul, 1881), ou d'ouvrages intitulés « Elementarbuch », pour diverses langues anciennes, indo-européennes. Ces ouvrages sont repris par des linguistes, actuellement, comme Richard Schrodts pour le vha, Gerhard Cordes pour le vsax, Siegfried Grosse pour le mha. Johann Kelle (1881) a établi un dictionnaire du Livre des Evangiles. La

même entreprise a eu lieu pour le Heliand par Edward H. Sehr (1925). Les dictionnaires de Jacob et Wilhelm Grimm (1838), d'Hermann Paul (1897), sont des monuments incontournables pour qui travaille sur l'allemand ancien. Tous les ouvrages cités sont des ouvrages de référence très appréciables, peu faillibles. Mais sur le plan théorique, ils reflètent, de façon inévitable, leur époque, dont ils sont obligatoirement tributaires. Cela explique que certains linguistes allemands les réactualisent. Gerhard Cordes, pour le vsax, par exemple, a modernisé l'ensemble et ajouté une partie syntaxique (1973). Mais pour les ouvrages qui ne font pas l'objet de rééditions avec modifications, on trouve par exemple une catégorisation des mots relativement figée, voire ancienne. Si je prends le dictionnaire de Johann Kelle sur Otfrid, la catégorisation se fait selon des critères « modernes » de préverbes séparables, par exemple. Le terme *thara*, adverbe spatial directif, est bien classé comme adverbe (1881 : 590), mais il apparaît ensuite comme préverbe séparable (1881 : 591), avec, par exemple, le verbe *thara.bibringu* (verbe fort, *bringe dahin*). Dans son dictionnaire, on trouve les verbes simples, et, pour chaque élément considéré comme préverbe, l'ensemble des verbes préverbés avec ce préverbe. Par exemple, pour *thara*, on trouve l'ensemble des verbes que Johann Kelle considère comme préverbés avec *thara*. Or, il n'est pas dit que *thara* est déjà chez Otfid un préverbe, d'une part, et que le verbe « simple » soit la base des verbes préverbés, d'autre part. Yvon Desportes, dans sa thèse (1998), combat cette idée, à propos des préverbes inséparables. On trouve, dans la grammaire de Jean Fourquet (1952), l'indication que le préverbe inséparable est la base, car il n'est pas accentué. Dans tout mot composé, le déterminant est accentué, le déterminé non accentué. Ainsi, le préverbe (aujourd'hui considéré plutôt comme un préfixe) inséparable, non accentué, est le déterminé, par la « base verbale », non accentuée. Il est un ouvrage qui est en cours de publication, depuis quelque temps, car il nécessite beaucoup de temps, c'est le dictionnaire du vha, en plusieurs volumes<sup>17</sup>. On en est, en 2019, au volume 7, sur 10 prévus. L'avantage est que ce dictionnaire en cours d'élaboration prend en compte de nouvelles catégories de mots, comme les « mots du discours », qui sont attestés dès les premiers textes en vha. Je peux prendre l'exemple de *ja*<sup>18</sup>.

Ainsi, malgré toutes les qualités, constatables, de ces ouvrages de référence, il n'est pas souhaitable de se limiter à leur utilisation, pour aborder la langue du corpus. C'est ainsi que, en dépit de l'intérêt qu'elle présente, l'étude de Willems Klaas et Jeroen Van Pottelberge (1998) présente des limites, celles que lui assigne le fait d'être fondée uniquement sur des ouvrages de référence et des grammaires. Si je prends les textes formant les corpus de mes

<sup>17</sup> Althochdeutsches Wörterbuch.Sächsische Akademie der Wissenschaften zu Leipzig. <https://www.saw-leipzig.de/de/projekte/althochdeutsches-woerterbuch>. Le dictionnaire lui-même : [http://awb.saw-leipzig.de/cgi/WBNetz/wbgui\\_py?sigle=AWB](http://awb.saw-leipzig.de/cgi/WBNetz/wbgui_py?sigle=AWB).

<sup>18</sup>[http://awb.sawleipzig.de/cgi/WBNetz/wbgui\\_py?sigle=AWB&mode=Gliederung&hitlist=&patternlist=&lemid=AJ00001#XAJ00001](http://awb.sawleipzig.de/cgi/WBNetz/wbgui_py?sigle=AWB&mode=Gliederung&hitlist=&patternlist=&lemid=AJ00001#XAJ00001)

travaux, j'ai dû, avant de les aborder, connaître le vsax, le vha, le va, le mha, le nha précoce, sans parler du gotique, que j'ai un peu pratiqué, et développé dans le Dictionnaire du monde germanique, auquel j'ai participé [38].

Ainsi, il vaut mieux travailler sur corpus, constitués à partir de longs textes, dont il faut apprendre la langue auparavant, au moyen de grammaires de cette langue, par exemple. Dans mon domaine, les ouvrages de Jolivet et Mossé (1942, 1945), bien qu'un peu anciens, constituent toujours des bases solides, claires, fiables. Claude Lecouteux (1996) a, à leur suite, écrit un ouvrage comparable.

## 2.2. L'analyse de corpus entiers

Un long corpus permet ainsi une analyse authentique, à condition de prendre le texte dans son entièreté. Mon sujet de doctorat, en tant que « contribution à l'étude syntaxique et sémantique » du Heliand, présupposait, à mes yeux, l'analyse complète du corpus. Ceci allait pour moi, de soi. J'ai découvert par la suite que certains linguistes, dont mon directeur de thèse de l'époque, Philippe Marcq, pratiquait une méthode d'analyse par échantillons. L'inconvénient, à mes yeux, d'une telle méthode, est la possibilité de ne pas pouvoir avoir une réelle vue d'ensemble du texte, des exemples. En outre, si l'on veut utiliser le critère de fréquence pour pouvoir juger du système de la langue en question, il est difficile de le faire si on prélève seulement à certains endroits du corpus des exemples. Il est important de pouvoir repérer les exemples de phénomènes peu attestés. Si je prends l'exemple du cas instrumental : chez Otfrid, il se trouve encore quelques occurrences comportant des tournures adverbiales idiomatisées avec un pronom au cas instrumental : *bi thiu* (c'est pourquoi)<sup>19</sup>, *huiu* (comment)<sup>20</sup>, quelques groupes prépositionnels à l'instrumental<sup>21</sup>, un exemple avec le cas instrumental seul<sup>22</sup>. Si je ne regarde pas l'ensemble du Livre des Evangiles, je peux ne pas relever ces exemples. A ce moment-là, je ne peux savoir que le cas instrumental est encore attesté chez Otfrid, soit au début du vha. Or, cette présence est très intéressante. En effet, étant donné que l'instrumental est très peu encore attesté chez Notker, ne l'est plus dans les textes

<sup>19</sup> *bi thiu gáb er mit giuuúrtri .ſuazaz antuurti* I,27,32  
c'est pourquoi il fit bien volontiers une réponse pleine de douceur

<sup>20</sup> *Er ougta in io filu frám. bi húu er hera in uuórolt quam*  
*mit uuérkon in girihti. bi ſinera éregrehti* III,14,113-114  
il leur montra par bien des signes pourquoi il était venu en ce monde  
avec des œuvres directement, par sa compassion

<sup>21</sup> (...) *inti bi íru nan gilégita* I, 11, 42  
et elle le déposa à côté d'elle

<sup>22</sup> Berthold Delbrück (1907: 158) donne l'exemple suivant:: *thu hungiru nirstirbit* (O, II, 22, 22) : du stirbst nicht vor Hunger.



ultérieurs, ne l'est absolument plus chez Luther, la conclusion qu'on peut en tirer, c'est que ce fait est :

-une illustration du syncrétisme des cas. C'est d'ailleurs le titre d'un ouvrage de Berthold Delbrück (1907).

-une illustration d'un phénomène en cours, et non pas d'un phénomène achevé au début de la langue allemande, et donc un exemple très clair du caractère dynamique du vha.

-une illustration de la façon dont peut évoluer l'allemand, ou une langue de façon plus générale : si le signifiant de l'instrumental se perd en tant que cas, il va apparaître sous d'autres formes : des prépositions, des préverbes, par exemple. En effet, le vha voit l'émergence d'un système prépositionnel concurrent du système casuel, parfois supplétif de ce système casuel. Jean Haudry (1970) et Yvon Desportes (1998) ont souligné l'importance de l'instrumental. Si d'autres signifiants prennent le relais, pour continuer à porter le signifié instrumental, tout en se référant au monde existant à l'époque du locuteur utilisant ces divers signifiants, on a là une illustration du principe d'évolution, tel qu'Emile Benveniste l'a expliqué dans ses Problèmes de Linguistique Générale (1974), avec l'idée double de « transformations conservantes » et de « transformations innovantes ». Les premières conservent la catégorie grammaticale, mais en changeant la morphologie : par exemple, on passe des désinences à des prépositions. Les secondes perdent la catégorie en question : par exemple, en germanique, la disparition du duel, ou créent une nouvelle catégorie, comme celle de l'article défini.

Voilà pourquoi j'ai évoqué le rôle de l'instrumental dans mon article [34] ainsi que dans mon ouvrage inédit [8]. Il montre le caractère dynamique de la langue, de son évolution, sur lequel je reviendrai en seconde partie.

L'exhaustivité de l'analyse du corpus dans son intégralité est donc nécessaire. En outre, les faits peu fréquemment attestés peuvent être repérés, comme le cas de l'instrumental que je viens d'évoquer. Il ne faut pas laisser les faits peu attestés de côté, sous prétexte qu'ils sont peu attestés, car ils sont porteurs de l'histoire de la langue. En réalité, si l'on travaille sur un corpus étendu, on peut repérer ce qui semble être des exemples « non habituels » par rapport à des exemples plus « habituels ». Et ce sont ces exemples moins « habituels » qui sont les plus intéressants à exploiter.

L'exploitation des corpus implique cependant aussi certaines contraintes, que je vais évoquer.

### 3. Les contraintes méthodologiques de l'utilisation du corpus

---

Les corpus médiévaux sont l'œuvre de copistes, dans des monastères, avec des ateliers de copie, comme dans l'abbaye de Fulda, de Saint-Gall. Jean Vezin (1973), par exemple, explique comment fonctionnent les « *scriptoria* » carolingiens, les ateliers de copie des manuscrits. Les corpus médiévaux sont des retranscriptions d'œuvres faites avant tout pour être lues, récitées, chantées. Le Livre des Evangiles d'Otfrid (9<sup>ème</sup> siècle) en est un témoignage : Otfrid lui-même, en plus de corriger la deuxième partie du manuscrit, y a inscrit des notations de hauteurs de tons (neumes)<sup>23</sup>. Ces corpus comportent ainsi des caractéristiques de littérature orale. Le texte en va du Beowulf (manuscrit du 10<sup>ème</sup> siècle, texte du 8<sup>ème</sup> ou du 9<sup>ème</sup> siècle) commence par un terme, « *hvaet* », qui établit un contact direct entre le locuteur et le récepteur, selon la fonction phatique du schéma de communication de Roman Jakobson, c'est-à-dire d'établissement ou de maintien du contact entre le locuteur et l'allocuté.

#### 3.1. L'accès aux corpus

Les corpus médiévaux sont en outre, jusqu'à l'invention de l'imprimerie, écrits sur des manuscrits. Pour mes textes, la traduction de la Bible de Luther, les Sermons de Luther sont les seuls à ne pas être écrits dans des manuscrits, mais à être imprimés. De ce fait, une autre sorte de contrainte s'impose d'emblée, avec une série de questions qui surgissent : comment est-on passé du manuscrit au texte édité ? Comment avoir accès au manuscrit ? Dans quel état est le manuscrit ? Est-il lisible ? Comment le lire ?

Dès le début de ma recherche sur le Heliand, pour le doctorat, s'est posé le problème des éditions, de façon plus aiguë dans mon domaine scientifique encore. En effet, le support majeur de travail dont disposaient, dans ma discipline, les chercheurs français, jusqu'à une date récente, était une édition papier, moderne par rapport au manuscrit. Philippe Marcq, comme Yvon Desportes, ont travaillé sur les éditions papier des textes anciens. Ces éditions sont le fruit du travail des philologues de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, voire de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, Otto Behaghel au premier chef, à partir des manuscrits, sur lesquels sont écrits les textes pendant toute la période médiévale. Les textes en vha ou vsax sont principalement édités dans la collection *Altdeutsche Textbibliothek*, (ATB), de chez Niemeyer. Le travail sur corpus pour les textes anciens s'est ainsi longtemps fait, dans la tradition germanique

---

<sup>23</sup> Voir : <https://katalog.ub.uni-heidelberg.de/cgi-bin/titel.cgi?katkey=3563179>.

française en tout cas, d'après les éditions imprimées, et non pas d'après les manuscrits. J'ai fait la même chose, au début, d'abord pour mon doctorat, puis pour des articles ultérieurs. Cependant, pour le Heliand, objet de mon doctorat [1], j'avais fait venir au Grand-Palais les microfiches montrant le manuscrit, pour voir à quoi il ressemblait. Mais il fallait un appareil spécifique pour les lire. Le problème majeur, pour les chercheurs en linguistique historique en France, était celui de l'accès à ces ressources, alors qu'un chercheur résidant en Allemagne avait plus de facilités pour accéder aux manuscrits. Cela a changé depuis, surtout avec les nouveaux moyens technologiques dont on dispose maintenant, mais aussi avec l'instauration de bourses de recherche, avec une plus grande facilité de se déplacer de France en Allemagne, avec les divers dispositifs mis en place depuis. Ce n'est qu'à partir de 2004 qu'il m'a été plus facile de travailler en tenant compte des manuscrits. J'ai ainsi tenté à chaque fois, depuis, quand c'était possible, d'utiliser les manuscrits. Pour Otfrid, une édition de 2004 a pris en compte le travail des chercheurs sur les manuscrits du Livre des Evangiles. L'édition de Tatién (Masser, 1994) est aussi très proche du manuscrit, et le manuscrit lui-même est à l'heure actuelle facilement consultable sous forme numérique. J'ai travaillé, pour ma communication sur Berthold von Regensburg, [29] « *Die syntaktischen Strukturen in den Predigten von Berthold von Regensburg* » au colloque de Varsovie en 2011, sur le manuscrit numérisé Cpg 24 de Heidelberg. J'ai eu recours aussi pour l'article [31] issu de ma communication à Paris (2013) aux manuscrits numérisés. Mon exposé sur le Ludwigslied [35] reprenait le texte et sa traduction donnés par Jens Schneider (2010), correspondant au manuscrit, comme je l'ai vérifié. La numérisation des manuscrits va croissant. Le Livre des Evangiles est un des derniers manuscrits, à ma connaissance, à avoir été numérisé. Pendant longtemps, on ne pouvait avoir accès qu'au fac-similé, que j'ai pu voir lors d'un colloque à Vienne en 2011. Il faut d'abord avoir accès au manuscrit, puis pouvoir le lire, en comprendre la ponctuation, dont le système n'est pas du tout le même que le nôtre, ainsi que l'écriture. George Walkden (2016 : 9) est conscient du problème de la ponctuation moderne pour un manuscrit du 9<sup>ème</sup> siècle : « *Sievers therefore punctuates the Heliand according to nineteenth-century German norms ; (...)* ». Il va tenter, dans une troisième étape de son travail (2016 :11), de comparer l'édition de Sievers et celle du manuscrit C, malgré l'ampleur de la tâche. J'ai moi-même été confrontée, au fur et à mesure de mon travail de recherche, au problème de la ponctuation, entre ponctuation médiévale et ponctuation moderne, et j'ai par la suite évité de reproduire la ponctuation des éditions modernes des textes anciens dans les citations que je faisais dans l'ensemble de mes articles, quel que soit le texte ancien.

Cela ralentit, au moins au début, l'analyse du corpus. Un site comme celui du projet TITUS<sup>24</sup> est vraiment remarquable, pour avoir accès aux textes anciens, mais malheureusement, les éditions qui servent de base à ce qui est mis en ligne sur ce site sont relativement anciennes. En revanche, la navigation électronique dans le texte ancien est possible et utile. Une traduction est parfois proposée.

Quand on veut donner des extraits du texte, dans les articles, et qu'il n'existe pas d'édition imprimée fidèle au manuscrit, ou pas de possibilité de faire du « copier-coller », ce n'est pas simple. Je l'ai constaté pour certaines de mes communications les plus récentes, à Varsovie en 2011, [29], et à Paris en 2013, [31], sur Berthold von Regensburg, sur le Heliand par exemple. Tout ceci demande beaucoup de temps au chercheur.

## 3.2. Les nouvelles technologies

Les avancées des nouvelles technologies, la numérisation des manuscrits, ont permis à tous les chercheurs d'où qu'ils soient d'accéder plus aisément aux manuscrits, rien qu'avec un ordinateur et une connexion internet, et de façon gratuite, avec une fonction zoom par ailleurs, ainsi qu'une possibilité de téléchargement. La vaste campagne de numérisation, gratuite, des manuscrits, que l'on constate depuis plusieurs années, et qui fait suite à la numérisation sur support numérique (cd-roms, fort chers) est un atout majeur pour la recherche en linguistique historique. La numérisation permet en outre une meilleure conservation des manuscrits. Lentement, les manuscrits deviennent ainsi de plus en plus accessibles, et travailler dans ce domaine quand on n'est pas un chercheur allemand, est beaucoup plus facile actuellement. Pour le Heliand, j'ai dû pendant longtemps utiliser l'édition de Otto Behaghel, voire d'Eduard Sievers. Le Heliand est maintenant numérisé, de même que le Beowulf. Pour Otfrid, par contre, ce ne fut longtemps pas le cas, il fallait recourir à la dernière édition chez Niemeyer (2004), relativement récente, et plus proche du manuscrit que l'ancienne édition, mais plus chère, ou demander à la Bibliothèque Nationale de Vienne une copie du manuscrit. Lors d'un colloque à Vienne, en 2011, où j'ai fait une communication [32], j'ai pu aller consulter le fac-similé du Livre des Evangiles, mais ce ne fut pas chose aisée. Le manuscrit d'Otfrid doit être celui qui a longtemps été, sur le plan numérique, le moins accessible<sup>25</sup>. De façon comparable, bien que là il s'agisse d'un livre imprimé, pour Luther, la numérisation des Sermons, par exemple, est récente aussi. Les dernières éditions papier prennent maintenant en compte les manuscrits. Cependant, pour des raisons de coût, elles ne sont pas en couleurs, mais en noir et

---

<sup>24</sup> <http://titus.fkidg1.uni-frankfurt.de/framef.htm?/index.htm>

<sup>25</sup>Voici l'adresse du site : [http://digital.onb.ac.at/RepViewer/viewer.faces?doc=DTL\\_3699886&order=1&view=SINGLE](http://digital.onb.ac.at/RepViewer/viewer.faces?doc=DTL_3699886&order=1&view=SINGLE)

blanc. Or, les couleurs jouent un rôle dans l'écriture du manuscrit. Par exemple, pour le texte d'Otfrid, les majuscules initiales en rouge montrent la disposition des vers en diptyques. La couleur a un rôle de structuration du texte.

On peut considérer qu'à l'heure actuelle, il est relativement aisé de travailler sur les manuscrits médiévaux, pour le Heliand comme pour d'autres textes dans diverses langues germaniques. Peu à peu, avec les progrès techniques, les problèmes d'accès aux corpus, que j'avais rencontrés au début de mes travaux scientifiques, se sont résolus. En même temps, la numérisation donne une vue plus juste de l'œuvre.

En plus de la numérisation, l'utilisation de l'ordinateur est très importante, les possibilités offertes croissent avec les progrès technologiques. Dès le début de mon travail de doctorat, j'ai pu utiliser un outil qui, pour moi, constituait une révolution par rapport à la machine à écrire dont je me suis servie pour taper ma maîtrise, à savoir l'ordinateur. Même si les ordinateurs de l'époque n'ont rien à voir avec ceux de maintenant, d'où d'ailleurs l'impossibilité technique actuelle de récupérer mes données informatiques de doctorat, j'ai pu largement mettre à profit cette avancée technique pour pouvoir faire deux choses, en plus de taper plus facilement et plus rapidement mon texte:

-Taper tout le texte en vsax à l'ordinateur, pour ensuite utiliser la fonction recherche pour constituer mon corpus d'exemples. Il me fallait tenir compte des variations orthographiques possibles pour un même mot, donc trouver quelques lettres communes, pour rechercher toutes les occurrences sans erreur.

-Dessiner et faire des tableaux et sortes de camemberts, à l'aide d'un logiciel supplémentaire spécifique.

Ce faisant, j'empruntais des directions que j'ai continué à suivre ultérieurement. Malgré tout, il est difficile de retaper sur l'ordinateur l'ensemble des textes en langue ancienne que l'on veut exploiter. Cela demande beaucoup de temps, et à l'heure actuelle, ce sont des équipes de recherche qui font ce travail, en Allemagne par exemple, pas un seul chercheur, comme je l'ai fait. L'informatisation des corpus est ainsi une avancée considérable, un gain de temps précieux.

Avoir pu utiliser la fonction recherche de l'ordinateur de l'époque m'a permis de trouver un moyen efficace d'établir un corpus si possible sans erreur, puis de l'exploiter techniquement parlant de façon plus rapide. Le problème a été de faire connaître à la communauté scientifique l'existence de ce corpus. Si on lit l'article de George Walkden<sup>26</sup>, on s'aperçoit que mon travail est passé relativement inaperçu, voire a été complètement ignoré de la communauté scientifique (Walkden 2016 : 4) :

---

<sup>26</sup> [walkden.space/Walkden\\_2016\\_HeliPaD.pdf](http://walkden.space/Walkden_2016_HeliPaD.pdf).

« Until recently, the only searchable version of the *Heliand* available was part of the *Thesaurus Indogermanischer Text- und Sprachmaterialien* (TITUS) (Gippert 2003), which can be queried online only by word-form. However, in addition to the present resource and its predecessor, the HeliCoPTeR (Walkden 2011), a version of the *Heliand* has also been made available recently as part of the *Deutsch Diachron Digital* (DDD) reference corpus of Old German (*Referenzkorpus Altdeutsch*), with rich multilayered annotation (Linde & Mittmann 2013; Donhauser 2015).”

George Walkden compare les deux corpus numériques (2016 : 4): « *One major difference has already been mentioned: the HeliPaD is based on Sievers' (1878) edition of the C manuscript, while the DDD version is based on the critical edition by Behaghel & Taeger (1984).*” Pour lui, le “HeliPaD” est plus intéressant à exploiter sur le plan syntaxique, mais les deux corpus numériques sont relativement complémentaires. Et toujours selon lui (Walkden 2016 : 9), l’étude de la syntaxe du vsax a été particulièrement négligée ce siècle dernier : « *This has been a neglected topic in the last century, especially when compared to the syntax of its better-attested Insular sister, Old English.*”.

Ainsi, cela serait intéressant que je reprenne mon travail et que je l’actualise, en utilisant les outils technologiques modernes adéquats, avec des outils théoriques qui me semblent également appropriés.

### 3.3. Le recours au locuteur

L’ancienneté des textes médiévaux implique que le linguiste qui travaille sur les états de langue concernés, disparus, ne peut consulter le locuteur. Quels moyens a-t-on pour remplacer le recours au locuteur ? D’après Albrecht Greule, ou d’autres théoriciens de la valence verbale comme Hugh Maxwell (1982), il en existe deux : l’introspection, la fréquence.

Une contrainte, qui découle de cette dernière constatation, sur l’impossibilité de consulter le locuteur, disparu, est que non seulement on ne peut recourir à lui, mais qu’en même temps, la langue dans laquelle sont rédigés les manuscrits s’apprend plutôt comme on apprend le latin ou le grec ancien, comme une langue « morte », donc, et non pas comme une langue vivante. Apprendre la langue utilisée dans ces manuscrits demande un effort préalable à toute recherche. La seule compétence demandée au chercheur qui travaille sur des corpus anciens est celle de la compréhension écrite. Aucune compréhension orale, aucune production écrite ou orale, continue ou en interaction, n’est possible. Le chercheur est contraint de prendre ce qu’il voit écrit pour argent comptant. Et pourtant, les erreurs de copie sont possibles. La difficulté réside dans le fait qu’on ne peut vraiment savoir, sauf peut-être par un travail archéologique, en quelque sorte, si ce qu’on lit est vraiment ce qui est voulu par le locuteur,

ou bien si une erreur est intervenue. Les éditeurs du 19<sup>ème</sup> siècle, des linguistes comme Edouard Sievers, ont fourni un travail remarquable de mise à disposition des œuvres médiévales par le biais de l'édition de textes imprimés. Mais cela supposait parfois une interprétation des textes, voire une rectification vers une plus grande cohérence. Ainsi, pour l'édition Pfeiffer des Sermons de Berthold von Regensburg, l'éditeur a introduit une sorte de logique orthographique dans le texte. Par exemple, l'évolution phonologique et morphologique des termes a fait que, pour ces textes, un mot comme *uuan* pouvait être soit le produit de l'évolution de *huand* (parce que, car), attesté dans les textes antérieurs, comme dans le Heliand, soit le résultat de l'abréviation de *uuanne* (si ce n'est que). L'éditeur a choisi de désambigüiser les formes.

Le fait que les textes médiévaux soient anciens entraîne la question de la conservation de ces manuscrits, et partant, de prendre en compte ce qui nous est parvenu. Certes, pour juger du système d'une langue ancienne, il est probablement plus adéquat de confronter plusieurs manuscrits d'un même texte. La condition en est qu'il faut qu'on dispose, à l'heure actuelle, de plusieurs manuscrits du même texte, d'une part, et que d'autre part, ces manuscrits soient contemporains. Or, pour toute œuvre médiévale, globalement, se pose le problème de la datation. En fonction du texte, de son contenu, de sa forme, on va pouvoir tenter de le rattacher à un moment particulier, sans pour autant pouvoir donner une date nécessairement exacte. Notre esprit cartésien moderne le demande, mais la mesure du temps est un fait relativement moderne. Les datations ne sont pas chose aisée, les spécialistes de la datation des manuscrits peuvent ne pas être d'accord sur une date possible. Il arrive souvent que les dates attribuées aux manuscrits varient. L'exemple du Beowulf (va) montre qu'en l'absence d'autre manuscrit que celui dont on dispose (10<sup>ème</sup> siècle), il est difficile de dater exactement l'état de la langue dans lequel il est écrit. Les caractéristiques linguistiques font qu'on attribue à ce texte un caractère ancien, probablement comparable à celui par exemple du Livre des Evangiles d'Otfrid (vers 870), peut-être même antérieur.

Par conséquent, le linguiste historien des langues germaniques admet le manque de certitude existant parfois concernant la langue du manuscrit du texte qu'il désire travailler. Cela l'oblige à une certaine modestie, à savoir que les résultats de ces recherches ne seront valables que dans le cadre de ce corpus, sans préjuger de son extension à l'ensemble de la langue dont le texte devrait être le représentant. Il m'est arrivé, suite à mon travail sur les textes de mon ouvrage inédit, par exemple sur les Sermons de Berthold von Regensburg, de trouver des résultats contraires à ceux énoncés par Tibor Lénárd, travaillant sur le corpus de Bochum en mha. Par exemple, pour les verbes *werfen* et *ziehen*, les résultats sont différents. Pour *werfen*, la structure *a wirft b von c nach d* n'est pas attestée dans le corpus de Bochum, alors que chez

Berthold von Regensburg elle est attestée deux fois. Le même phénomène se reproduit pour *ziehen*. L'explication en est probablement que je ne travaille pas sur les mêmes textes que lui, et que les conclusions qu'il peut tirer de l'analyse de son corpus ne valent que dans le cadre de son corpus. Il en va de même pour tous mes travaux, y compris ceux servant de base à mon ouvrage inédit.

L'idéal est de pouvoir se référer à plusieurs corpus pour un même état de langue. Par exemple, pour les débuts de la langue allemande, on considère en général qu'on a 2 « grands » textes, au 9<sup>ème</sup> siècle, si on met à part la traduction en vha du Traité d'Isidore de Séville du 8<sup>ème</sup> siècle : L'Harmonie des Evangiles, du Tatien, Le Livre des Evangiles, d'Otfrid. En outre, la notion de « grand » texte est importante : plus le corpus est long, plus on a de chances de trouver des faits de langue récurrents, preuve d'appartenance au système linguistique.

### 3.4. L'accès nécessaire à la langue du texte

Ces contraintes méthodologiques que je viens d'exposer impliquent pour le chercheur travaillant sur des textes médiévaux, en langue germanique ancienne, de passer un temps important, mais indispensable, un investissement considérable, pour apprendre la langue du manuscrit, lire le manuscrit, puis l'exploiter. Travailler scientifiquement sur un texte écrit dans une langue germanique ancienne présuppose certes l'emploi d'outils linguistiques existants, et bien faits par ailleurs, mais y avoir recours ne remplace pas l'accès direct au texte. Ainsi, le dictionnaire de Edward H. Severt (1925) sur la langue du Heliand, volumineux, était incontournable pour mon doctorat, mais je l'ai complété par le recours au texte lui-même. J'ai tiré de l'expérience de travail sur les textes de mon doctorat, puis ceux de mes travaux ultérieurs, qu'il est primordial de bien connaître les caractères linguistiques de la langue sur laquelle on travaille, puisqu'on travaille sur des sources primaires. Analyser un texte long, s'immerger dans la langue du texte, permet d'avoir une connaissance approfondie de ce texte et de la langue dans laquelle il est écrit.

Il reste encore un élément important, nécessaire, lié à la connaissance de la langue ancienne : pouvoir traduire les exemples, en allemand ou en français. L'importance de la traduction est telle que, dans les séminaires par exemple d'Yvon Desportes, successeur de Philippe Marcq à la chaire de linguistique historique des langues germaniques anciennes, à Paris IV, on a fait de façon quasi systématique la traduction des grands textes, surtout en vha. On continue à procéder ainsi dans certains séminaires de Delphine Pasques, qui y fait



actuellement les cours et séminaires de linguistique historique. L'importance de la traduction explique que je devais, pour mon doctorat [1], aussi traduire le Heliand. En outre, il n'existe presque aucune traduction de textes en langue germanique ancienne vers le français. Depuis ma soutenance, est parue une traduction du Heliand en français, par Eric Vanneufville (2009), dont la recension par Jens Schneider (2016 : 4) fait une critique plutôt négative. Voici deux lignes tirées du paragraphe final : « *Pour finir, la traduction est peu précise et on y rencontre de vraies erreurs. Le texte original en vieux-saxon ne correspond pas aux critères d'une édition critique.* ». C'est dommage, car c'est un exemple rare de texte en langue germanique ancienne, autre qu'en allemand, traduit en français. Un grand traducteur du va était André Crépin, avec avant tout la traduction du Beowulf en édition de poche. De grands textes en mha commencent à être traduits en français. Les textes en vha ne le sont pas. Les traductions en allemand des grands textes allemands existent pour les œuvres de la collection médiévale chez Reclam, orange, en mha surtout. On constate que le Livre des Evangiles d'Otfrid est traduit très partiellement, avec des morceaux choisis. Il existe une ancienne traduction de ce texte par Johann Kelle (1870). Ce qui est frappant, c'est que la conception qu'il avait du texte s'est retrouvée dans la traduction : on a affaire à des vers courts, alors que les vers d'Otfrid sont des vers longs. Les spécialistes ont en effet longtemps hésité sur le fait de savoir s'il fallait considérer ces vers comme des vers courts ou des vers longs et de savoir quelle place accorder à ce texte sur le plan de la métrique. Du côté des linguistes français, seul Yvon Desportes s'est lancé dans la traduction des textes en vha. Mais à ce jour, aucune parution n'a eu lieu.

### 3.5. Connaître la littérature linguistique existante

De mon travail sur le Heliand, j'ai retiré aussi le point méthodologique suivant, que j'ai appliqué ensuite à chaque corpus : il est important de connaître la littérature linguistique existante. A l'époque de mon doctorat, la seule façon de le faire était de consulter les catalogues existants dans les bibliothèques. Même les bibliothèques comme celles du Grand Palais étaient pauvres au regard des bibliothèques des pays de langue allemande. En outre, une fois sortie de l'E.N.S., j'avais peu de temps pour consulter les ouvrages en bibliothèque, même de la région parisienne. J'ai pu, au début de mes recherches, retourner, de ma propre initiative, car les facilités de séjours et les bourses de recherche actuelles n'existaient pas encore, à la bibliothèque de l'université de Göttingen, pour faire le tour des catalogues et photocopier tout ce qui me serait utile. Par la suite, pour ma recherche, même quand j'ai pu

me rapprocher de ma famille et avoir, en 1993, une mutation pour enseigner dans la région parisienne, dans l'académie de Créteil, dans le poste que j'occupe aujourd'hui encore, le nombre de sites sur lesquels je devais me déplacer pour faire cours, ainsi que l'emploi du temps spécifique de ces cours, dans l'établissement très particulier qu'était l'I.U.F.M., différent d'une université, me laissaient peu de disponibilités. Il me fallait pouvoir emprunter les livres, mais les ouvrages très spécialisés dont je pouvais avoir besoin n'étaient pas toujours à Paris, et le prêt entre bibliothèques (PEB) a été payant, avant d'être maintenant gratuit. Ce n'est que récemment, avec la réduction du nombre des sites ESPE sur lesquels je dois intervenir, et le caractère gratuit du PEB, que ma recherche a pu s'accélérer. Et ce n'est qu'encore plus récemment que les chercheurs mettent leurs travaux gratuitement à disposition de la communauté scientifique, sur internet, sur *Academia.edu*, *Research Gate* ou sur *Hal*, par exemple, ce qui s'est particulièrement développé. Pendant longtemps, pour diverses raisons, je n'ai pu ainsi me mettre « à jour » de la littérature linguistique existante.

Il faut ensuite aborder les corpus pour les analyser.

## 4. Analyser les corpus<sup>27</sup>

---

Il est important de savoir comment analyser un corpus, comment tirer parti du fait d'avoir eu accès à la langue du texte, au manuscrit si manuscrit il y a, d'avoir pu le déchiffrer. La première sorte d'analyse que l'on peut faire est une analyse chiffrée, quantitative. C'est ce type d'analyse que j'ai faite, et d'abord dans ma thèse [1], un relevé exhaustif des occurrences des mots que je cherchais, comme les « conjonctions de subordination », les « adverbes » etc. J'ai ainsi un corpus d'occurrences, en 3 volumes. Avoir toutes les occurrences d'un mot, par exemple, conduit à pouvoir faire des tableaux, voire des schémas aujourd'hui, avec les traitements de texte *word*, ou *excel* par exemple. Je suis passée, pour mon ouvrage nouveau [8], de tableaux *word*, principe que j'avais utilisé pour de nombreux articles, à des tableaux *excel*. L'avantage est que ces tableaux *excel* contiennent une très grande quantité de données, et que ces données sont en même temps lisibles et accessibles. Ces données peuvent aussi être très rapidement transformées en graphiques divers, en fonction de ce que l'on cherche à montrer. J'ai fait ainsi, suivant en cela le modèle de linguistes que j'ai vus intervenir dans des colloques, principalement de langue allemande, et les indications technique d'Irmtraud Behr, ma garante. C'est comme si les linguistes allemands poursuivaient la tradition des néo-

---

<sup>27</sup> Actuellement, sur internet, on trouve des indications très précises sur la façon d'analyser les corpus. la linguistique de corpus connaît, grâce aux avancées technologiques, des progrès fulgurants. Un exemple de site de méthodologie: <https://www.bubenhofer.com/korpuslinguistik/kurs/>

grammairiens et de leurs ouvrages considérables, descriptifs. Je dirais qu'en France, depuis Jean Fourquet et l'importance qu'il accordait à la sémantique, toute syntaxe étant sémantique, la tradition d'utilisation des textes médiévaux est différente. J'ai aussi constaté dans les colloques cette différence entre linguistes de tradition française et linguistes de tradition allemande, et parfois la difficulté pour ces derniers d'entrer dans l'interprétation faite par les linguistes français.

L'intérêt de dresser des tableaux de données, voire d'en faire des schémas, réside dans l'objectivité censée présider à la mise en tableaux des constatations issues de l'examen du texte. La science se veut objective. Il reste à savoir si faire ainsi écarte complètement toute subjectivité. Je suis consciente d'avoir utilisé le résultat de mes observations dans les textes de manière peut-être aléatoire, par rapport à une véritable formation technique. Si on veut vraiment faire une analyse quantitative scientifique, il faudrait pouvoir se former à l'analyse statistique. Je ne l'ai pas fait, même si récemment la commission recherche de l'ESPE proposait une formation en ce sens. Il faut trouver le temps de le faire, la formation est assez lourde.

Dans ma discipline, avec des corpus relativement conséquents, si l'on veut les analyser de façon exhaustive, il est plus facile à l'heure actuelle de le faire, en ayant recours aux ordinateurs. Quand j'avais fait mon doctorat [1], j'avais utilisé les ordinateurs de l'époque (1984) pour taper l'ensemble du texte et pouvoir utiliser la fonction recherche. Encore faut-il savoir ce que l'on recherche, d'une part, et comment cela est écrit dans le texte ancien, d'autre part. En effet, les variations orthographiques sont légion, l'allemand n'ayant été vraiment normalisé qu'à partir du 17<sup>ème</sup> siècle. Il s'agit surtout de variations des voyelles, nombreuses. Par exemple, si je cherche dans le dictionnaire du vha (Leipzig)<sup>28</sup> *ea*, je suis renvoyée à *s. êuua*. Il en va de même pour les autres langues germaniques anciennes. A l'heure actuelle, il existe le site TITUS, qui donne un grand nombre de textes, avec traduction et recherche de mots. Les sites de la *Bibliotheca Augustana* ou *mediaevum* présentent des caractéristiques comparables à celles que j'ai données pour le site *Titus*. C'est tout à fait appréciable d'avoir ainsi des éditions en ligne. En outre, cela demande beaucoup de temps et d'énergie pour pouvoir les mettre à disposition sur le site. Malheureusement, les éditions de référence sont encore des éditions relativement anciennes. On constate, à l'heure actuelle, une floraison de corpus informatisés de grande envergure<sup>29</sup>, informatisés par le biais d'équipes de recherche engagées dans des projets soutenus par la DFG, des projets ANR pour nous.

---

<sup>28</sup>[http://awb.saw-leipzig.de/cgi/WBNetz/wbgui\\_py?sigle=AWB&mode=Gliederung&hitlist=&patternlist=&lemid=AE00001](http://awb.saw-leipzig.de/cgi/WBNetz/wbgui_py?sigle=AWB&mode=Gliederung&hitlist=&patternlist=&lemid=AE00001)

<sup>29</sup> par exemple : Kali Korpus, Textkorpus von Thomas Gloning, Bochumer Mittelhochdeutsch Korpus, Mittelhochdeutsche Begriffsdatenbank (MHDBDB), CEEC (Codices Electronici Ecclesiae Coloniensis). Ils sont

La linguistique historique des langues germaniques anciennes implique la comparaison entre ces langues. Travaillant sur corpus, cela suppose donc de comparer les corpus.

## 5. Comparer les corpus

---

Il est intéressant de comparer des corpus, d'une même langue, à différents moments de son histoire, ou bien de différentes langues, au même moment de leur histoire. C'est le propre de ma discipline. Mais comment faire ? Il faut trouver des corpus comparables. Mais comment définir des corpus comparables ? Cette question de méthode se pose à la fois pour le travail en diachronie sur l'allemand, à partir d'études synchroniques, et pour le travail sur des corpus de différentes langues germaniques anciennes, en synchronie.

### 5.1. Comparer des corpus en diachronie en allemand

La question de travail sur corpus et de comparaison entre corpus s'est posée après le doctorat, quand j'ai voulu travailler en diachronie, pour certains articles [26, 28, 30, 34]), et pour mon ouvrage inédit [8]. Trois conditions devaient être remplies :

- premièrement, les textes devraient si possible être d'ampleur comparable,
- deuxièmement, ils devaient ressortir si possible du même type de texte,
- troisièmement, leur forme devait être comparable.

Pour l'ampleur textuelle, j'ai choisi à chaque fois mes corpus parmi les mêmes textes, que ce soit pour les articles ou pour l'ouvrage nouveau, à savoir Le Livre des Evangiles, d'Otfrid, pour le vha, les Psaumes de Notker, les Sermons de Berthold von Regensburg ou de Maître Eckhart, la traduction des Evangiles de Luther de 1545, les Sermons de Luther de 1545. La raison en est que je les connais mieux que d'autres, d'une part, que je n'ai pas un grand choix puisque je travaille sur les débuts de la langue allemande, et que les corpus sont relativement limités du point de vue de leur nature, d'autre part. Leur étude synchronique permet en même temps la constitution d'une diachronie.

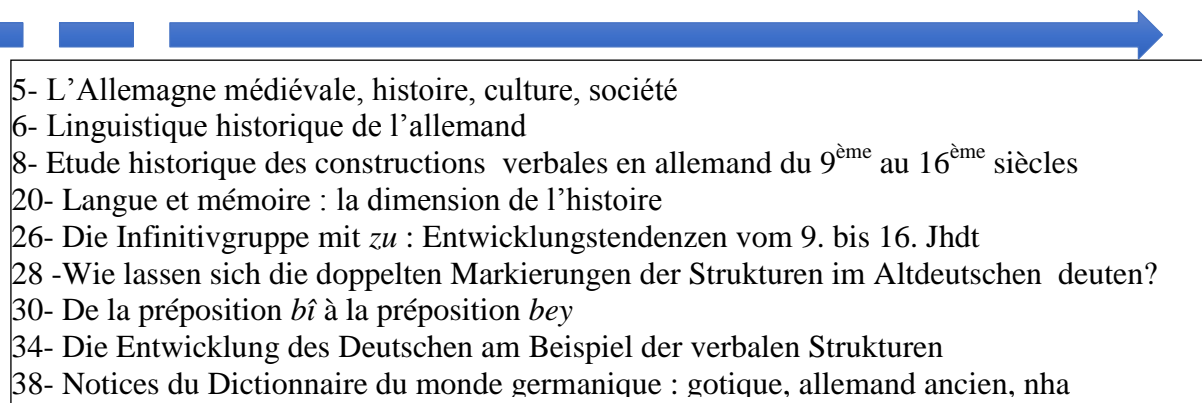
La question de la comparabilité textuelle du point de vue typologique s'est posée. D'après Franz Simmler (1985), le mieux est de travailler sur des textes attestés de façon continue au Moyen Age. Or, à part la Règle de Saint-Benoît, attestée du 9<sup>ème</sup> au 16<sup>ème</sup> siècle, sur laquelle il a travaillé, aucun autre texte ne présente cette même caractéristique. Aussi ai-je été amenée à me poser la question de la typologie. Peut-on parler de typologie textuelle à partir du moment où peu de textes littéraires nous sont parvenus, pour les débuts de l'histoire de l'allemand ? Si ce thème est l'objet de plusieurs articles de la part de Franz Simmler, il semblerait qu'il ne fasse pas débiter cette typologie avant les 12<sup>ème</sup>/13<sup>ème</sup> siècles. Ce n'est pas sans raison, par conséquent. En vha, on a avant tout des textes religieux. Une explication en serait une sorte d'autodafé de la part de Louis-le-Pieux, fils de Charlemagne, brûlant les textes qui ne seraient pas religieux. Le fait de ne pas avoir d'autres textes, pour cette période, que des textes religieux, interpelle en effet, surtout si on compare ce qui se passe en vha avec ce qui est attesté en va, où les textes sont davantage diversifiés, en vers et en prose, et en grand nombre. Par ailleurs, comment caractériser les différents textes attestés en allemand ancien, principalement à partir du 13<sup>ème</sup> siècle ? Face à ce « manque », pour l'histoire de l'allemand, j'ai pris alors le parti de rester dans le même domaine, à savoir le domaine religieux, du 9<sup>ème</sup> au 16<sup>ème</sup> siècle. Quand c'était possible, j'ai choisi le même genre de textes, par exemple pour les sermons. Les textes que j'ai sélectionnés sont reliés par les références à la Bible, aux Evangiles, que ces derniers soient directement cités ou qu'ils fassent l'objet de réflexions. J'ai ainsi écarté toute la littérature courtoise. Enfin, si à l'heure actuelle on tente de distinguer entre poésie et prose, à l'époque médiévale, on constate, du moins pour l'allemand, que les textes littéraires sont globalement d'abord écrits en vers, avant d'être rédigés en prose. Le texte d'Otfrid est en vers, les Psaumes de Notker et les textes suivants que j'ai utilisés sont en prose. Il est difficile de ne pas prendre Otfrid comme référence pour le 9<sup>ème</sup> siècle. Par ailleurs, l'Harmonie des Evangiles de Tatien est difficilement classable. Avant de pouvoir disposer de l'édition de Masser (1994), qui reproduit fidèlement le manuscrit, ce texte était édité en « prose », avec le latin, puis le vha, phrase par phrase. Depuis l'édition de Masser, on voit un texte sur deux colonnes, à gauche le latin, à droite l'allemand, traduction ligne à ligne. C'est un texte très particulier pour cette raison. J'ai considéré que le fait d'avoir des vers n'était pas gênant, du point de vue syntaxique. L'apparence du manuscrit est importante aussi pour Otfrid. Ainsi, depuis l'édition de 2004, si les couleurs n'apparaissent pas, la disposition en vers organisés en diptyques, reliés par le biais de rimes internes, voire externes, ressort davantage. C'est ce que j'observe sur le manuscrit, c'est ce qu'indique Joachim Bar (1987 : 799) : *„Ein oder zwei in Form von Versen gegliederte Teile eines durchgehenden Satzes werden mit jeweils einem anderen inhaltlich nahestehenden Satz metrisch gebunden.“*. Il

souligne la différence entre le vha et le mha du point de vue des rapports entre syntaxe et rimes (1987: 799): « *Die metrische Bindung verknüpft inhaltlich eng zusammengehörige syntaktische Konstruktionen, Sätze oder Teile von Sätzen, durch den Reim.* ». En outre, l'extrême souplesse de la syntaxe de l'allemand de cette époque, les tendances de position, qui ne sont que des tendances, font que l'écriture en vers n'est pas un frein à la comparaison avec d'autres textes de mon corpus même en prose.

Faire une typologie des textes avant le 13<sup>ème</sup> siècle, qui voit apparaître toute la littérature courtoise en même temps que d'autres textes de nature plus politique, comme ceux de Walther von der Vogelweide, qui représente le passage du 12<sup>ème</sup> siècle au 13<sup>ème</sup> siècle, est difficile, en raison du manque de diversité des textes attestés pour les périodes antérieures en allemand. Il faut donc davantage raisonner en termes de domaine textuel, religieux par exemple.

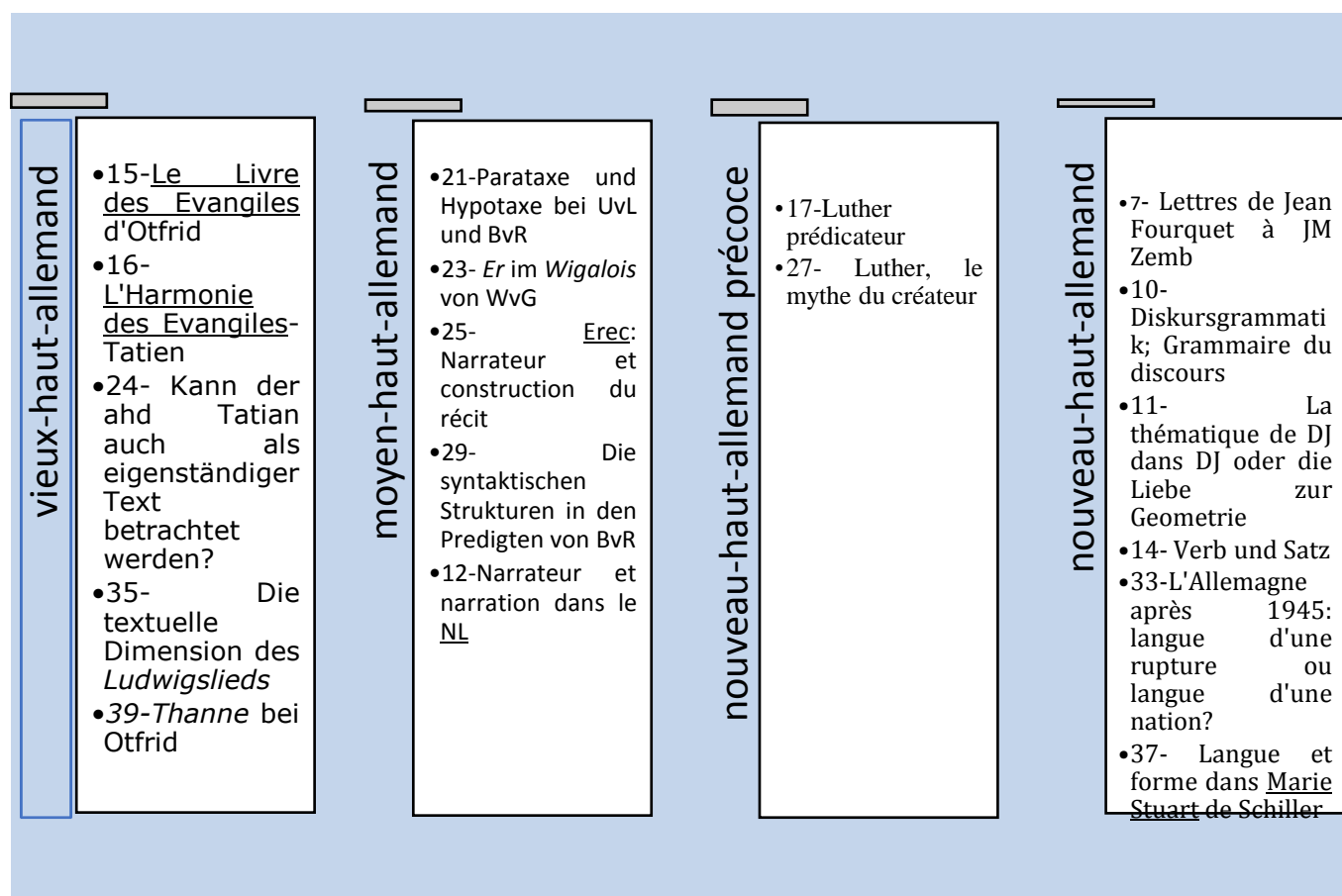
J'ai fait le schéma de mes travaux en diachronie en histoire de l'allemand. Ces travaux ne comprennent pas que des articles, mais aussi des ouvrages de vulgarisation scientifique, comme [5], [6], [38]. Ils prennent à chaque fois pour objet une thématique particulière traitée en diachronie.

### **Schéma n°3 : Les travaux en diachronie en histoire de l'allemand**



Ils sont à distinguer des travaux qui prennent pour objet un point particulier en synchronie et traitent différents points à divers moments de l'histoire de l'allemand. En voici le schéma, en suivant la périodisation la plus généralement admise, pour l'histoire de l'allemand, celle de Wilhelm Scherer (1868), entre vha, mha, nha précoce, nha.

## Schéma n°4 : Répartition des travaux en histoire de l'allemand

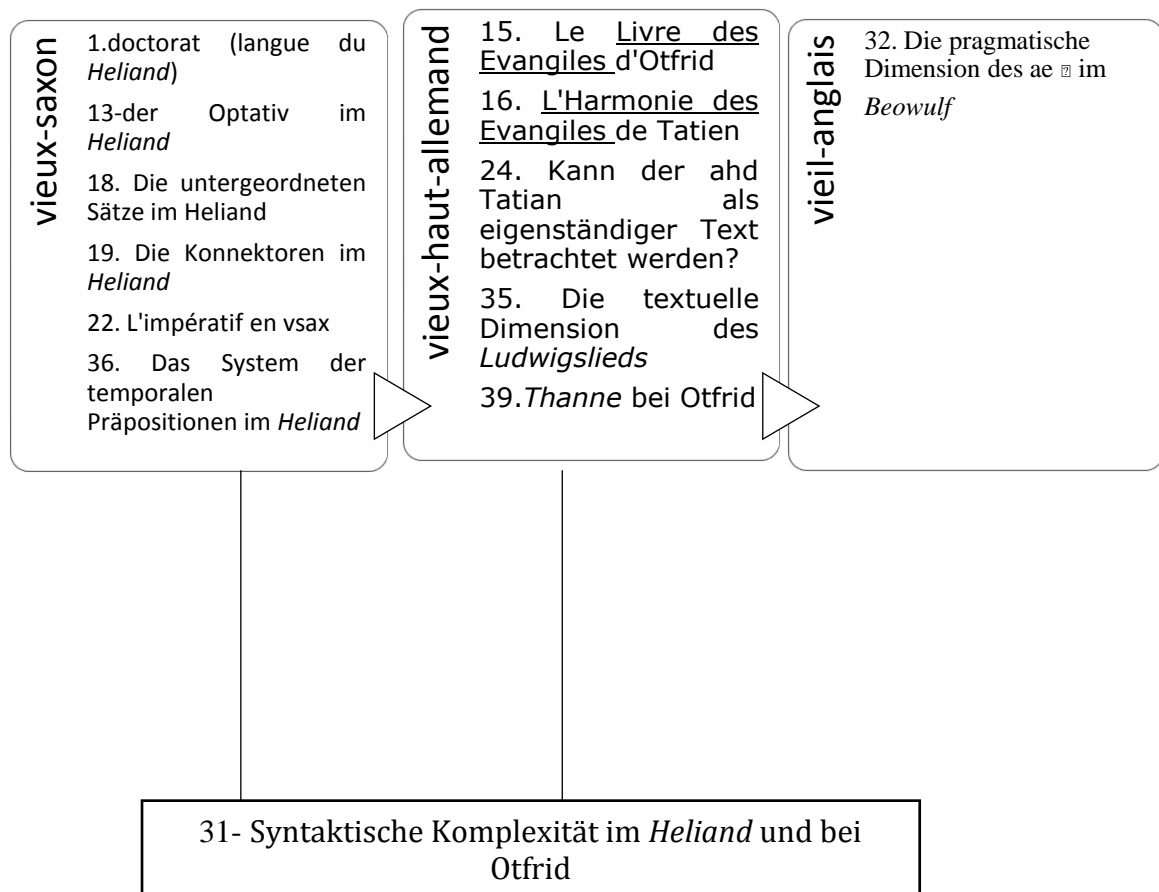


Mais la comparaison peut s'effectuer aussi en synchronie, entre des textes de la même époque, écrits en différentes langues germaniques. C'est ce qui va être exposé maintenant.

## 5.2. Comparer des corpus de différentes langues germaniques en synchronie

Pour les textes écrits dans différentes langues germaniques, voici le schéma de mes travaux en synchronie au 9<sup>ème</sup> siècle, dans le germanique occidental, qui permet de voir pour le vsax, pour le vha, pour le va, les travaux faits, mais aussi la comparaison [31] entre le Heliand et le texte d’Otfrid, qui apparaît dans le schéma ci-dessous.

**Schéma n°5 : Travaux concernant le 9<sup>ème</sup> siècle dans le germanique occidental**



Pour pouvoir se lancer dans la comparaison de textes en synchronie dans diverses langues germaniques anciennes, il faut d’abord maîtriser les corpus choisis, de chaque état de langue ancienne. Le schéma ci-dessus montre le travail parallèle, sur le plan temporel, en synchronie, dans chaque corpus considéré. Ensuite, on peut commencer à comparer entre eux les corpus parallèles sur le plan temporel. Si on tente une comparaison immédiatement, sans connaître au préalable les divers corpus possibles, sans les avoir étudiés, on risque de ne pas pouvoir



satisfaire aux exigences de la comparaison de corpus parallèles. Les problèmes exposés au point 5.1. sont les mêmes pour ce point 5.2, amplifiés par le fait qu'il faut trouver, pour les textes de chaque langue germanique, des textes d'ampleur comparable, de longueur, de genre comparable. Pour le vsax, il n'est attesté, comme « grand texte », que le Heliand, d'environ 6 000 vers. Le texte d'Otfrid en fait presque trois fois plus. Cependant, ces deux textes sont comparables sur certains points, malgré quelques différences :

- les deux textes sont écrits en vers, poésie germanique allitérée pour le Heliand, poésie à la fois allitérée et rimée pour le Livre des Evangiles.
- leur façon de narrer la vie du Christ, germanisée pour le Heliand, plus réflexive, pour Otfrid. Il s'agit dans les deux cas, d'une épopée religieuse, d'une grande fresque littéraire ayant une thématique spécifique, la vie de Jésus Christ.
- leur but : convertir à la foi chrétienne les peuples considérés comme « païens ».
- l'importance de l'oralité, bien qu'il s'agisse de corpus écrits : les peuples objets de la conversion souhaitée ne savent pas nécessairement lire, il faut donc leur narrer oralement le contenu du texte. Pour ce faire, la technique narrative utilisée est celle propre à la littérature orale : répétitions de formules, variations de formules, expressions lexicalisées, utilisation des allitérations ou des rimes pour renforcer la mémorisation, soin apporté à la narration, pour retenir l'attention de l'auditoire.
- le souci esthétique, propre aux œuvres médiévales. Le monde terrestre devait être le reflet parfait du monde divin.

J'ai commencé à travailler avec une collègue angliciste, Elise Louvriot (Reims), qui connaît les mêmes langues germaniques anciennes que moi, sur trois textes, un de chaque langue germanique ancienne. Nous sommes en train de rechercher, à partir de tous les critères que je viens d'énoncer en vue d'une comparaison entre corpus de diverses langues germaniques anciennes, les textes que nous allons analyser, puis le thème de l'étude.

### 5.3. Déterminer l'angle d'attaque de l'analyse

Une fois ces points résolus, il faut déterminer quel va être l'angle d'analyse des corpus. Si on souhaite rechercher dans les corpus « l'article défini », on va être obligé de se demander si cette catégorie y est représentée, et sous quelle forme. Si, au contraire, elle n'est pas attestée comme telle, alors, existe-t-il un ou des éléments représentatifs de la catégorie,

même différents de notre représentation actuelle de « l'article défini »? C'est ainsi que, pour mon doctorat [1], puis pour des articles ultérieurs, [18], [21], [31], lorsque j'ai voulu étudier les subordinées en vsax et chez Otfrid, ou bien la parataxe et l'hypotaxe chez Ulrich von Liechtenstein et Berthold von Regensburg, mon objet d'étude a subi une certaine évolution dans son contenu. En effet, au début, j'ai raisonné, pour les subordinées dans le Heliand, comme Dieter Wunder (1965), qui a travaillé sur les propositions subordinées chez Otfrid, en appliquant le concept moderne au texte ancien. De ce fait, je ne me suis pas posé la question de savoir si un tel transfert de la langue contemporaine à la langue moderne, était possible. Je me suis rendu compte, cependant, que certaines occurrences avaient du mal à être catégorisées comme « propositions subordinées », comme celle-ci :

(3) (...) : **thoh** he ni mugi ênig uuord sprecan  
**thoh mag** he bi bôcstabon brêf geuirkean  
namon giscrîban. 229/231<sup>30</sup>

La particule *thoh* est répétée, la forme verbale *mugi* au vers 229 est à l'optatif présent, en 3<sup>ème</sup> position, la forme verbale *mag* en 2<sup>ème</sup> position est à l'indicatif présent. La place du verbe en 3<sup>ème</sup> position pourrait indiquer une différence syntaxique, conjuguée au mode.

Quand j'ai repris cette thématique de la subordination, de l'hypotaxe, dans des articles, j'ai raisonné sur 3 critères : le « subordonnant », la place du verbe, le mode. Or, il est difficile de savoir quand se constitue un « subordonnant » en langue ancienne. En vsax, j'avais perçu un renforcement, une alliance de « signes » entre deux démonstratifs, dont l'un est par exemple « *thar* », comme pouvant faire fonction de subordonnant :

(4) Thô sprac eft the frôdo man, **the thar** consta filo mahlian (v.225)<sup>31</sup>

En va, on a des exemples comparables, bien que peut-être moins systématiques. En vha, cela n'apparaît pas aussi nettement. Ceci peut conduire à une comparaison entre les 3 langues germaniques. En allemand ancien comme dans d'autres langues germaniques anciennes, la place du verbe n'est pas normalisée comme aujourd'hui. Jean Fourquet, dans sa thèse d'Etat (1938), a analysé la syntaxe de position dans les langues germaniques anciennes. Le point de départ est la position finale, du moins tardive, du verbe, comme cela se trouve en latin, et comme cela était le cas en indo-européen. Cet ordre était non marqué. L'ordre marqué est celui d'une remontée du verbe en première position, ou en seconde position, dans des

---

<sup>30</sup> obwohl er kein Wort sprechen kann,  
doch kann er mit Buchstaben einen Brief machen,  
einen Namen schreiben.

Bien qu'il ne puisse dire aucun mot,/ cependant il pouvait avec des lettres écrire une courte lettre,/ écrire un nom

<sup>31</sup> Alors parla de nouveau l'homme âgé, qui (là) savait bien parler.

propositions qui ne sont pas des propositions subordonnées, pour parler en ces termes. On constate, dans les textes anciens, s'ils sont en vers, une tendance à mettre le verbe en position finale. Il suffit, en réalité, que le verbe ne soit pas en 1<sup>ère</sup>, 2<sup>ème</sup>, voire 3<sup>ème</sup> position, pour marquer un ordre qui serait celui d'une proposition subordonnée. Enfin, le mode comme caractéristique de l'hypotaxe est attesté, mais la règle de la *consecutio temporum* vient brouiller les cartes.

La question de l'hypotaxe dans un corpus en allemand ancien, est délicate. Dans plusieurs corpus de langues germaniques anciennes différentes, cela est encore plus délicat. Le phénomène de la parataxe est lié à celui d'hypotaxe. La proposition subordonnée avec « *thaz* » en allemand ancien serait née de la parataxe, avec un pronom démonstratif *thaz* qui appartiendrait d'abord à la « proposition principale », puis serait considéré comme introducteur de la « proposition subordonnée ». L'exemple en allemand moderne serait : *ich sehe das : er kommt > ich sehe, dass er kommt*, sachant qu'en allemand l'orthographe *das/dass* n'a pas de fondement historique. La parataxe est constatable en allemand ancien comme dans les autres langues germaniques anciennes. La question est alors de savoir à partir de quand on peut parler réellement d'hypotaxe. C'est alors qu'est intervenu un concept que je ne connaissais pas à l'époque de mon doctorat, que j'ai découvert par la suite, attaché au nom de Jean Haudry (1973), dans son article « *Parataxe, hypotaxe, corrélation dans la phrase latine* », à savoir la corrélation. Sans s'attacher de façon particulière à ce concept, qui a fait, depuis Jean Haudry, l'objet de nombreuses études, récentes, et qui peut constituer, par son évolution, une explication de la genèse de la subordination, il faut reconnaître que ce phénomène tel qu'il s'actualise dans les textes des diverses langues germaniques anciennes, est très intéressant. On assiste à une sorte d'entre-deux, qui conduit certains linguistes, comme Franz Simmler (2011, par exemple), à parler de phrases « paratactico-hypotaxiques ».

Un point important m'est ainsi apparu, au fur et à mesure, c'est la nécessité de reconnaître les caractéristiques du texte travaillé, de la langue dans laquelle il est rédigé et telle qu'elle est attestée dans le texte, avant d'appliquer une théorie linguistique particulière. Quand j'ai travaillé la théorie de la valence verbale, sur laquelle je reviendrai dans la partie consacrée aux éclairages théoriques, je me suis aperçue que parfois les concepts modernes, comme celui de la valence verbale, de la détermination de l'ensemble de la phrase par le verbe, étaient appliqués tels quels aux textes anciens. En aucun cas il n'est souhaitable de manipuler les exemples, comme l'a fait par exemple Albrecht Greule, appliquant la théorie de la valence verbale au texte d'Otfrid, et déconstruisant toutes les phrases qui lui semblaient complexes, pour en faire des phrases simples (1992 : 203) : « *Unser Ziel ist es zunächst, die*

*Satzmuster verbweise in einem Althochdeutschen syntaktischen Verbwörterbuch (ASVW) verfügbar zu machen.* ». L'objectivité du chercheur semble, ce faisant, soumise au doute. Si on manipule des exemples du corpus ancien, on peut alors voir ce qu'on souhaite voir dans ce corpus, et non plus ce qui est. Il faut arriver à « faire parler » le texte, sans avoir à le modifier. J'ai tenté de suivre cette façon de faire quand j'ai, par exemple, recouru, pour mon intervention au colloque de Varsovie, en 2011, sur l'analyse des structures syntaxiques chez Berthold von Regensburg [29], à l'ouvrage de Halliday et Hasan (1976). J'ai agi de même pour l'étude du Ludwigslied [35], en utilisant l'ouvrage de Maria Averintseva-Klisch (2017) sur la cohérence textuelle. Il faut ainsi faire attention à « l'angle d'attaque » du corpus. C'est là qu'intervient la problématique de la catégorisation : qu'est-ce que je recherche dans mon corpus, et comment est-ce que je le définis dans mon corpus ? Il importe alors de déterminer la façon de traiter les occurrences relevées. C'est ce qui est l'objet du chapitre suivant.

## 6. Traiter les occurrences

---

Comme indiqué dans les paragraphes précédents, il est recommandé d'avoir des corpus d'une certaine ampleur, de façon à mieux pouvoir déterminer ce qui semble être « régulier »<sup>32</sup> et ce qui semble ne pas l'être. La contrepartie de ce point, est qu'il faut arriver à maîtriser le nombre d'occurrences, d'exemples attestés, dans leur traitement. Même si, aujourd'hui, l'informatisation des corpus a fait d'énormes progrès, l'ordinateur ne peut remplacer la réflexion du chercheur, qui doit prendre chaque exemple un par un, pour l'analyser. J'ai pu constater la nécessité de la réflexion du chercheur, en plus de l'utilisation de l'informatique pour traiter le corpus, lors du colloque de novembre 2018, organisé à Paris par Delphine Pasques et Claudia Wich-Reif sur « Cohérence textuelle et structure des énoncés dans l'histoire de la langue allemande et de la langue française du VIIIe s. au XVIIIe s ». Une présentation du dictionnaire du vha, auquel travaillent des linguistes à Leipzig<sup>33</sup>, a clairement montré cette nécessité. En outre, mon travail sur mes 6 corpus pour mon ouvrage inédit m'a nettement montré les limites d'un travail pour ainsi dire « manuel ». J'ai utilisé, certes, l'informatique, pour répertorier et traiter mes exemples, sous forme de documents *word*, puis *excel*, mais les limites du travail individuel me sont apparues, par la masse de données à

---

<sup>32</sup> Ce terme, ou bien celui de « habituel », est utilisé, avec des guillemets, pour montrer qu'on tente de faire la différence, dans le corpus, entre des faits régulièrement attestés, et d'autres faits moins attestés, en l'absence de capacité à utiliser les compétences du locuteur, par exemple, pour déterminer le caractère d'acceptabilité, de rareté, de l'exemple. Le critère de fréquence tend à le remplacer dans ce rôle.

<sup>33</sup> <https://www.saw-leipzig.de/de/projekte/althochdeutsches-woerterbuch>.

traiter. J'avais à étudier toutes les formes conjuguées « simples », non périphrastiques, à la voix active, de 82 verbes communs à mes 6 corpus. Le résultat est que je n'ai pu utiliser tous mes exemples, trop nombreux. J'ai dû faire des choix dans les exemples, prendre les plus significatifs. Forte de cette expérience, pour mes deux dernières contributions à des colloques, au colloque dont je viens de parler, à Paris, et à un autre colloque, à Amiens, en juillet 2019, sur la diachronie de l'anglais, où je comparais vsax et va, j'ai pris un corpus limité, 59 vers pour le Ludwigslied, objet de mon étude textuelle au colloque de Paris, 25 vers pour la Genèse en vsax et en va, ces 25 vers étant communs au vsax et au va, et encore attestés. Les autres vers communs, puisqu'il s'agit probablement, suivant en cela Eduard Sievers, d'une traduction du texte en va à partir du texte en vsax, ont été perdus. Je tire comme conclusion de cette expérience, qu'à l'avenir, je ferai comme j'ai fini par faire pour l'ouvrage nouveau, je combinerai une étude quantitative et une étude qualitative, pour pouvoir traiter les occurrences de façon plus exhaustive, sans tomber, comme je l'ai fait dans mes travaux antérieurs, dans le travers des tableaux entiers de chiffres.

Traiter un par un les exemples d'un corpus est indispensable, mais chronophage. C'est à ce moment-là qu'intervient la subjectivité du chercheur, dans l'interprétation qu'il donne de ces exemples. En outre, si certains exemples sont ambigus, la difficulté de la tâche en est accrue.

Un point positif du traitement du corpus est la grande adaptabilité d'un corpus étendu, au traitement de plusieurs thématiques de recherche, rendant le travail d'analyse plus « rentable », puisque le même corpus, déjà connu, dans une langue déjà maîtrisée, peut être analysé sous plusieurs angles. C'est ce que j'ai expérimenté pour plusieurs de mes articles et pour mon ouvrage inédit.

Pour mieux comprendre un corpus, il est important de connaître le contexte de production de ce corpus. C'est ce qui va être exposé maintenant.

## 7. Connaître le contexte

---

Il est une nécessité à laquelle on ne pense pas toujours, pour pouvoir traiter les corpus en langue ancienne, quelle que soit la langue germanique, pour pouvoir mieux comprendre ce dont il est question, c'est celle de connaître le contexte d'apparition du texte travaillé, social, politique, historique, géographique. Quelques exemples peuvent le montrer, comme l'importance du fait religieux au 9<sup>ème</sup> siècle, dont la nécessité de la conversion à la foi chrétienne. Cela est commun à l'espace germanique, du moins à l'espace germanique occidental, celui de mes travaux. On perçoit cette caractéristique dans le texte du Heliand en

vsax, dans celui d'Otfrid, en vha. En va, ce sont les textes d'Alfred le Grand qui le révèlent. Sur ce point, le Beowulf représente un moment historique particulier de l'histoire de « l'Angleterre », celui des invasions scandinaves et des attaques des « Vikings », souvent repoussées, par les tribus installées sur l'île de « Grande-Bretagne », à cette époque, alors que le royaume anglo-saxon dont rêvait le roi Alfred le Grand n'était pas encore constitué. Sur ce point, le Ludwigslied est comparable, bien que plus tardif, puisqu'il est composé à la gloire de Louis, défendant le royaume de Francie occidentale, à la demande de Dieu, contre les attaques des hommes du Nord.

On peut renouveler ce raisonnement pour tous les textes médiévaux, pour tous les textes de ma période. Ceci explique que, quand j'ai préparé les candidats, que ce soient des universités de Créteil ou de Metz, ou ceux de l'ENS de Fontenay-aux-Roses, puis Lyon, à la question dite de littérature ancienne à l'agrégation externe d'allemand, j'ai commencé par dresser le cadre historique, voire géographique, de l'époque concernée. J'ai aussi rédigé un ouvrage, L'Allemagne médiévale, histoire, culture, société [5], destiné à fournir ce cadre d'emblée, avant toute étude de texte.

Voici le résumé des points méthodologiques importants soulevés jusqu'ici :

-il est important de travailler sur des textes, tels qu'ils sont, dans l'état où ils sont, en connaissant les éditions imprimées des textes, et en ayant en même temps au moins vu les manuscrits correspondants, afin d'avoir une vision juste des textes.

-il est nécessaire de prendre en compte toutes les occurrences du corpus, et pas seulement celles qui ne « dérangent » pas le chercheur, même si elles sont alors délicates à traiter. La question se pose de savoir que faire de ces occurrences délicates.

-il est utile de penser que les résultats de l'étude faite sur un corpus ne valent que pour ce corpus, et ainsi d'éviter de généraliser ses résultats à un ensemble de corpus, si on n'a pas étudié ces corpus.

-il faut maîtriser, au moins de façon minimale, la langue dans laquelle est écrite le corpus, en ayant au moins recours aux grammaires ou ouvrages équivalents relatif à cette langue. Le mieux est cependant, d'aborder le texte, après cette prise de connaissance préalable, et d'essayer de le traduire.

-la maîtrise de la langue du corpus permet d'avoir une connaissance en synchronie du corpus. Pour l'allemand, connaître la langue de plusieurs corpus de différentes époques permet de comparer les divers états de langues, en diachronie. Connaître différentes langues germaniques de divers corpus, comme le vha, le va, le vsax, permet de procéder à une comparaison des langues germaniques entre elles. Comparer deux ou trois langues

germaniques anciennes entre elles ne signifie pas appliquer les mêmes schémas d'analyse à chaque langue, mais nuancer les ressemblances par la constatation d'éventuelles différences, intéressantes.

La nécessité d'analyser un corpus, en linguistique historique des langues germaniques, m'est ainsi apparue depuis le début. Les quelques articles, les articles [14], [20], que j'ai écrits sans recours à des corpus, reprenaient des thématiques générales, des questions que l'on peut se poser. Ces questions ne contredisent pas ce qui émane de l'exploitation du corpus. Ces questions méthodologiques exposées, je vais maintenant expliquer les questionnements qui ont été et sont les miens, apparus à la lueur de l'analyse des corpus. Ces questionnements, et leurs tentatives de réponses, vont faire l'objet de la partie suivante.

## II Les questionnements et les réponses théoriques

---

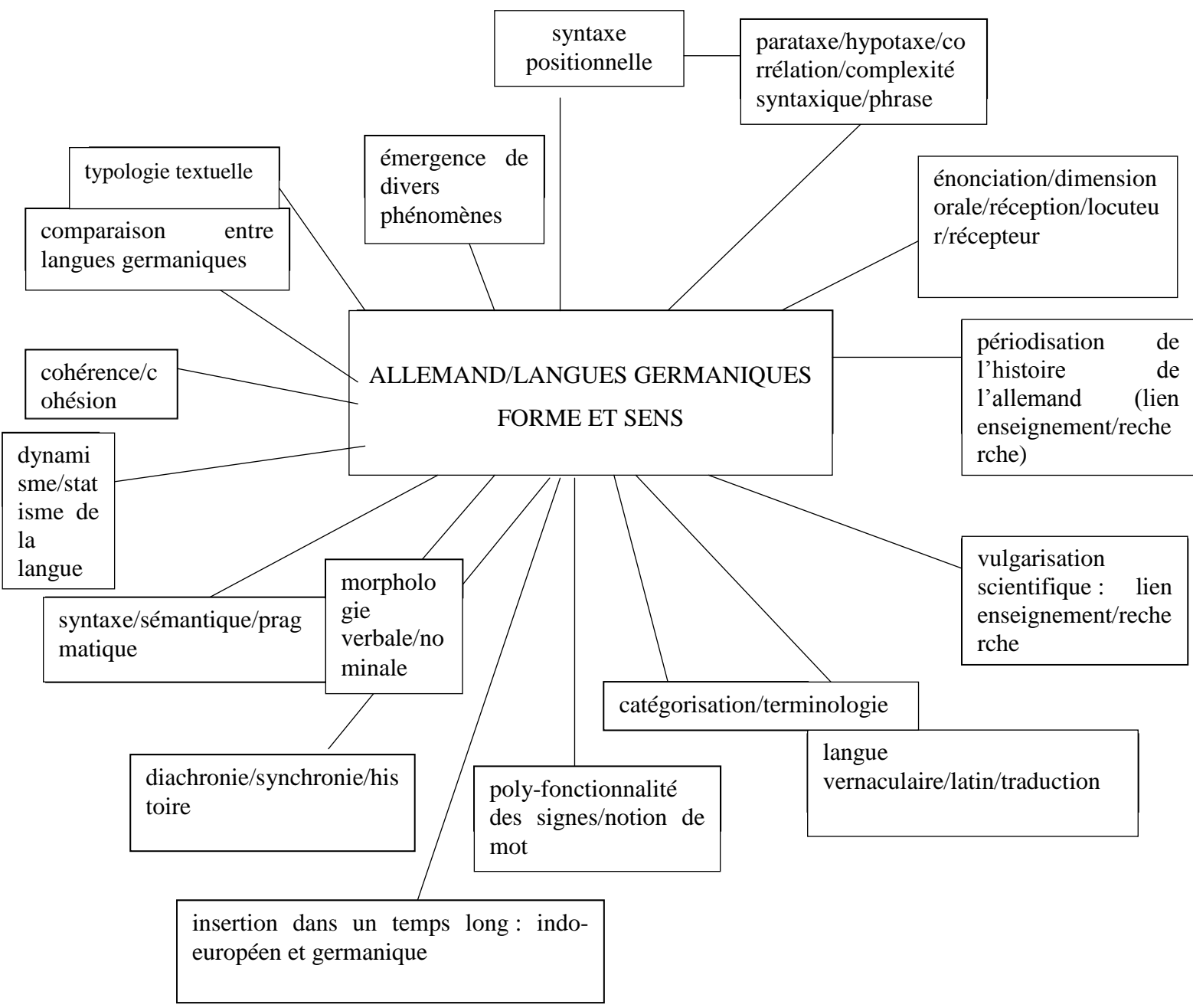
Le travail sur l'histoire de l'allemand comme sur les autres langues germaniques anciennes, que j'ai effectué tout au long de ces années, peut se résumer, au-delà des interrogations plus précises que je vais énoncer, à l'étude des rapports entre forme et sens. Si les ouvrages des néo-grammairiens ont davantage mis en avant la phonologie et la morphologie, de l'allemand comme des langues germaniques anciennes, les travaux plus récents, plutôt de la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, ainsi que ceux du 21<sup>ème</sup> siècle, ont plutôt pris en compte la syntaxe, la sémantique, voire la pragmatique, en langue ancienne. Or, l'étude des corpus en allemand ancien comme dans les autres langues germaniques anciennes me montre qu'il existe un lien fort entre tous ces domaines de la linguistique. En outre, la morphologie, tributaire des évolutions phonologiques des langues germaniques, joue un rôle extrêmement important, par ses répercussions sur les autres domaines de la langue, même si, dans le nécessaire apprentissage de la langue du corpus, elle peut être assez difficile d'accès, voire rébarbative. Pour les enseignants-chercheurs et étudiants de tradition française, elle peut rappeler la façon « ancienne » dont étaient enseignés le latin ou le grec classique.

Le travail sur corpus a été accompagné de questionnements divers, multiples, étant donné la variété des corpus et des langues, comme on peut le voir d'après les schémas que j'ai esquissés dans la partie précédente. On peut envisager les corpus de différentes perspectives, induisant des questions pour lesquelles on ne peut avoir recours au locuteur, parce qu'il s'agit de langues anciennes, plus éloignées donc, dont les réponses à chercher font partie de la démarche de chercheuse, mais qui sont plus difficiles à trouver, du fait de l'éloignement temporel et des contraintes inhérentes à la discipline.

J'ai tenté de rassembler, dans un schéma, toutes les notions et interrogations relatives à ce domaine de recherche, au fur et à mesure des travaux scientifiques que j'ai accomplis. Je vais les reprendre, pour les commenter. Voici ce schéma :



**Schéma n°6 : Les notions et interrogations relatives au domaine de recherche**



# 1. Les questionnements

---

Du schéma ci-dessus, je tire les questions suivantes, objets de la réflexion engagée dans cette partie, autour desquelles s'organisent mes travaux, et que je vais traiter maintenant :

1. Quels sont les rapports entre langue vernaculaire et latin ?
2. Quels sont les rapports entre synchronie et diachronie ?
3. Comment se fait l'évolution de l'allemand ?
4. Faut-il périodiser l'histoire de l'allemand ?
5. Pourquoi insérer les langues germaniques anciennes, et en particulier l'allemand, dans un temps long, à partir de l'indo-européen, puis le germanique ?
6. Quel est l'intérêt de la comparaison entre les langues germaniques ? Comment la faire ?
7. Comment comprendre les phénomènes syntaxiques de parataxe, d'hypotaxe, de corrélation, de complexité syntaxique ? Quel est le rôle de la syntaxe positionnelle ?
8. Quelle catégorisation et terminologie adopter ?
9. Quel rôle joue la morphologie, verbale, nominale ?
10. Quelle cohérence/cohésion textuelle pour un texte médiéval ?
11. Quelle est la dimension énonciative des textes médiévaux ?

## 1.1. Quels sont les rapports entre langue vernaculaire et latin ?

Toute la période de l'histoire de l'allemand, entre le 9<sup>ème</sup> et le 16<sup>ème</sup> siècle, sur laquelle je travaille, ainsi que les textes en vsax et en va, sont concernés par la problématique du rapport entre langue vernaculaire et latin. Il s'agit avant tout des textes qui ressortent du domaine religieux. La question est en effet cruciale dans ce domaine, l'intention est de convertir les peuples à la foi chrétienne. Pour ce faire, il faut passer par le medium de la langue qu'ils comprennent, le latin restant l'apanage d'une couche sociale de lettrés. La problématique se noue dans la question de la traduction. En effet, les textes sacrés sont écrits en latin, en grec, en hébreu. Il s'agit de la parole de Dieu, intangible. Comment traduire alors en des termes appropriés cette parole de Dieu ? Les textes travaillés, le Livre des Evangiles d'Otfrid [15], et l'Harmonie des Evangiles de Tatien, [16], antérieur au texte d'Otfrid, font apparaître cette dimension particulière, de façon spécifique à chaque texte. Ces deux textes étaient destinés à être publiés dans le cadre d'une revue, CORPUS EVE (Emergence du Vernaculaire en Europe), partie intégrante d'un projet, BABEL, porté par Sabine Lardon, actuellement professeur à Lyon 3.

Pour le texte de Tatien, la présentation qu'en donne le manuscrit est originale, avec une colonne à gauche pour le latin, une colonne à droite pour le vha. Les linguistes ont, avant les travaux de Masser (1994), qui a reproduit le manuscrit dans sa publication du texte, considéré que le texte de Tatien était purement et simplement une traduction du texte latin, et lui déniaient donc toute originalité et authenticité. Avant l'édition de Achim Masser, l'édition de Eduard Sievers (1892)<sup>34</sup> offrait en effet une autre vision du texte. On ne voyait pas que le texte était sur deux colonnes, latin et allemand, on ne pouvait s'attacher à observer les retours à la ligne dans le texte allemand par rapport à ceux du texte latin. Il était plus difficile de comparer la version latine et la version allemande, de voir le rapport entre les deux. Cela pourrait peut-être expliquer les opinions négatives des critiques sur la partie allemande du texte. Ceci illustre la nécessité méthodologique exprimée dans la partie précédente, d'un recours au manuscrit, au moins en même temps que le recours à une édition imprimée du texte. L'édition d'un texte médiéval peut en effet modifier complètement la conception qu'on en a et donner une autre vision de la langue utilisée. Or, les études récentes de Michael Solf, Tatiana Svletana (2009) ont réexaminé la question de l'authenticité du vha chez Tatien, en comparant ligne par ligne le texte latin et le texte en vha qui lui correspond. Ils se sont aperçus de certaines particularités du vha, différent du « modèle » latin sur certains points, par

---

<sup>34</sup> Ouvrage numérisé : <https://archive.org/details/tatian01sievgooq>.

exemple l'utilisation des déterminants, des adverbes, propres à chaque langue. Suivant cette idée, que j'ai moi-même vérifiée dans le texte de Tatien, j'ai voulu, dans l'article [16], montrer ce qu'il en est, du point de vue des rapports entre le latin et le vha. Dans l'article [24], issu d'une communication à un colloque organisé à Paris en 2008, par Yvon Desportes et Franz Simmler, je suis allée plus loin, en posant la question de savoir si le texte en vha est en quelque sorte autonome par rapport au texte latin, si on peut le considérer en tant que tel, en tant que texte. Franz Simmler, fin connaisseur de ce texte (1998, 2002, 2003, 2005, 2007, 2008), plaide pour une dépendance du texte vha par rapport au latin, en quelque sorte une version bilingue pilotée par le texte latin, qui comporte toutes les références religieuses. Il a toujours considéré et étudié comme un tout, les deux parties, en latin et en vha, en même temps<sup>35</sup>, et travaillé sur la typologie de ce texte<sup>36</sup>. Je n'ai pas remis en cause sa conception, ce n'était pas le but de mon travail. Franz Simmler reconnaît au texte allemand la possibilité d'être considéré comme texte, mais un texte partiel. D'autres chercheurs, comme Jürg Fleischer, Roland Hinterhölzl, Michael Solf<sup>37</sup> tentent de mettre en évidence des structures typiques du vha, en s'attachant aux endroits où le vha diverge du latin. Je signalerai aussi l'étude récente de Gerald Kapfhammer (2014) à partir du Codex Sangallensis 56.

Malgré son lien fort avec le texte en latin, ce texte en vha fonctionne en tant que texte. Il comporte des moyens de structuration interne qui lui sont propres, notamment par le biais de l'utilisation d'adverbes comme « *thô* » (*alors*). Pour faire ressortir le fait que le texte allemand possède des moyens linguistiques de structuration propres, qui le constituent en tant que texte, j'ai recouru d'une part à l'édition de Achim Masser (1994), proche du manuscrit,

---

<sup>35</sup> Franz Simmler, *Makrostrukturen in der lateinisch-althochdeutschen Tatianbilingue*. - In: K. Donhauser und L. M. Eichinger (Hgg.), *Deutsche Grammatik - Thema in Variationen*. Festschrift für Hans-Werner Eroms zum 60. Geburtstag. Heidelberg 1998, S. 299-335 ; Franz Simmler, *Satzverknüpfungsmittel und ihre textuellen Funktionen in der lateinisch-althochdeutschen Tatianbilingue und ihre Geschichte*. - In: *Konnektoren im älteren Deutsch*. Akten des Pariser Kolloquiums März 2002. Hg. v. Yvon Desportes, Heidelberg 2003, S. 9-40 ; Franz Simmler, *Gesamtsatzstrukturen in der Tatianbilingue und in Otfrids 'Evangelienbuch'*. - In: *Syntax. Althochdeutsch - Mittelhochdeutsch. Eine Gegenüberstellung von Metrik und Prosa*. Akten zum Internationalen Kongress an der Freien Universität Berlin 26. bis 29. Mai 2004. Unter Mitarbeit von Claudia Wich-Reif und Yvon Desportes hg. v. Franz Simmler (Berliner Sprachwissenschaftliche Studien 7), Berlin 2005, S. 91-122 ; Franz Simmler, *Reihenfolge und Aufbauprinzipien von Satzgliedern in der lateinisch-althochdeutschen 'Tatianbilingue' und in Otfrids 'Evangelienbuch' und ihre Textfunktionen*. In: *Probleme der historischen deutschen Syntax unter besonderer Berücksichtigung ihrer Textsortengebundenheit*. Akten zum Internationalen Kongress an der Freien Universität Berlin 29. Juni bis 3. Juli 2005. Hg. v. Franz Simmler und Claudia Wich-Reif (Berliner Sprachwissenschaftliche Studien 9), Berlin 2007, S. 49-125 ; Franz Simmler, *Formen der Wiederaufnahme in der lateinisch-althochdeutschen "Tatianbilingue"*. In: *Die Formen der Wiederaufnahme im älteren Deutsch*. Akten zum Internationalen Kongress an der Universität Paris Sorbonne (Paris IV) 8. bis 10. Juni 2006. Hg. v. Yvon Desportes, Franz Simmler und Claudia Wich-Reif, Berliner Sprachwissenschaftliche Studien 10, Berlin 2008, S. 153-176.

<sup>36</sup> Franz Simmler, *Textsorte 'Diatessaron' und seine Traditionen. Kontinuitäten und Neuansätze vom 9. bis 15. Jahrhundert*. - In: *Textsorten deutscher Prosa vom 12./13. bis 18. Jahrhundert und ihre Merkmale*. Hg. v. Franz Simmler, *Jahrbuch für Internationale Germanistik*. Reihe A. Kongressberichte. Band 67, Bern [u.a.] 2002, S. 289-367.

<sup>37</sup> Cf "Zum Quellenwert des althochdeutschen Tatian für die Syntaxforschung. Überlegungen auf der Basis von Wortstellungsphänomenen", 2008.

mais aussi au manuscrit numérisé lui-même. Le texte en vha contient davantage de particules déictiques et anaphoriques que le texte latin. Ceci renvoie à une intention pragmatique du narrateur-locuteur du vha différente de celle de son homologue en latin, ainsi qu'à un monde fictionnel différent, même si le matériau de base est analogue. Il ne s'agit pas à l'époque d'inventer de toutes pièces, mais plutôt d'adapter à sa façon une matière déjà existante. C'est une problématique que l'on rencontre pour toutes les œuvres médiévales, religieuses ou laïques.

Cette façon de concevoir le texte n'est pas habituelle, mais se situe dans la droite ligne des études récentes des linguistes que je viens de citer, et est issue de l'analyse du texte allemand en soi et pour soi, après l'avoir comparé au texte latin. Les analyses de Jürg Fleischer, de Roland Hinterhölzl, Michael Solf, ou de Tatiana Svletana, élargissent au vha en général les constatations faites pour le texte de Tatien, par des comparaisons entre un ordre VO de base et une variation de l'ordre reconnu pour des raisons informatives. Le texte de Tatien est probablement moins connu que le texte d'Otfrid. Les deux textes sont moins célèbres que Luther avec sa traduction de la Bible en allemand, en langue vernaculaire. Et pourtant, leur préoccupation est la même : rendre accessible au plus grand nombre, de façon orale ou écrite, pour ceux qui savent lire, dans une langue qui leur est compréhensible, la parole de Dieu. Si Luther s'est exprimé sur sa traduction, sur la langue du peuple, il n'est pas le premier à le faire pour l'allemand. Otfrid l'a fait avant lui.

Ce qui est remarquable chez Otfrid dans son texte, c'est sa conscience linguistique, telle qu'elle s'exprime dans la préface en latin et le début du premier Livre surtout. Le texte d'Otfrid s'inscrit dans un contexte plus largement chrétien, avec, par exemple, la création d'un lexique chrétien remplaçant le lexique païen. On peut comparer le poème d'Otfrid avec un texte plus court, néanmoins important, le Traité d'Isidore de Séville, qui a été traduit en vha au 8<sup>ème</sup> siècle. Cependant, on ne trouve pas dans celui-ci la même conscience que chez Otfrid de l'importance d'écrire en langue vernaculaire par opposition au latin. Il faut se replacer dans le contexte d'Otfrid, avec l'expansion, puis la division de l'Empire franc, pour comprendre la valeur qu'Otfrid accorde au peuple franc, et par conséquent à sa langue, le francique, ainsi qu'à la mission de christianisation qui est la sienne. Otfrid peut aussi comparer empire franc et empire romain, langue romaine et langue fran(c)ique. La langue d'Otfrid est le francique, réalité dialectale du vha. Le texte d'Otfrid se distingue de celui d'Isidore et de celui de Tatien par le fait qu'il ne s'agit pas réellement d'une traduction, mais davantage d'une réflexion sur la vie de Jésus sous une forme poétique nouvelle, alliant poésie germanique allitérée, plutôt traditionnelle, et rime finale, relativement nouvelle. Otfrid, dans la préface en latin, reconnaît l'infériorité de la langue francique par rapport aux langues

sacrées, et l'incapacité qu'il expose à écrire dans cette langue rejoint les topoi d'incapacités chers aux auteurs médiévaux. Mais en même temps, Otfrid affirme la nécessité de toucher le peuple en utilisant sa langue pour lui narrer la vie de Jésus Christ. Il admet l'obligation d'opérer des choix dans l'ensemble de la vie de Jésus. Il énonce les défauts de la langue francique, barbare dans ses sonorités, avec les sons *k-* et *z-*, fréquents, ou les finales des mots. L'article de Michel Banniard (2003) illustre cette volonté d'Otfrid d'écrire un monument dans la langue des « Francs », à la gloire de ce peuple. Il regrette l'absence d'une littérature « nationale » en langue populaire. Le terme « *deutsch* » renvoie d'ailleurs étymologiquement à *thiot*, 'le peuple'. L'allemand est donc la langue du peuple. Otfrid décrit les particularités de sa langue, aux sonorités dures, au contraire des sonorités douces du latin et du grec. Il dit écrire comme on parle dans la langue quotidienne, par exemple l'utilisation de deux négations qui, pour le *vha*, ne s'annulent pas, au contraire du latin (par exemple II, 10, 6). Il regrette l'absence d'une littérature « nationale » en langue populaire. Mais louer Dieu est plus important que faire des fautes dans sa langue. Le début du Livre I est une incitation à écrire les exploits du Christ en langue francique, les Francs étant un peuple tout aussi valeureux que les autres.

Si l'on considère ainsi les textes de Tatien et d'Otfrid comme illustrant la problématique des rapports entre le latin et l'allemand, de la naissance de l'allemand comme langue populaire, alors l'œuvre de Luther prend un autre éclairage. Luther se situe en quelque sorte au débouché de cette même problématique, à laquelle il répond, par la traduction de la Bible, d'une part, par les Sermons qu'il tient, d'autre part. Luther cherche aussi à utiliser une langue compréhensible par le plus grand nombre. A l'époque où il œuvre, l'allemand est utilisé dans la littérature. La question, à propos de Luther et de son rôle, se double, cependant, de celle d'une langue unifiée ou non.

J'ai étudié la question de la survalorisation du rôle linguistique de Luther dans l'histoire de la langue allemande, lors d'une communication à un colloque de l'AGES, en 2006, à Boulogne-sur-Mer, suivie d'un article, avec un titre un peu provocateur : « Luther, le mythe du créateur » [27, t.3, 60-84]. Ce n'était pas l'année Luther, on était en 2006, et cela résonnait un peu comme un défi. A l'heure actuelle, on le voit dans les publications de « l'année Luther », le rôle linguistique réel de Luther est clairement exposé et démythifié [17, t.2, 14-27]. Comment la langue allemande a-t-elle pu s'unifier à partir d'une multitude de dialectes ? Quel rôle a joué Luther ? Telles étaient les questions que l'on se posait. J'ai donné quelques éléments de réponse : influence des chancelleries, développement des villes et de la bourgeoisie, invention de l'imprimerie, importance accrue de la langue vernaculaire, rôle de Luther et de la Bible. Dans le livre de Werner Besch (2014), Luther und die deutsche Sprache,

le point est fait sur la recherche scientifique concernant le processus d'unification de la langue allemande ainsi que sur l'importance de Luther au plan linguistique. Werner Besch est spécialiste de la naissance du nhd écrit, ayant fait sa thèse d'habilitation sur ce sujet (1967). Il a étudié les contrastes dialectaux et le rôle des dialectes dans l'uniformisation en train de se faire, selon Norbert Richard Wolf (2017 : 31) :

« Es wird dadurch, so kann man in der Gesamtsicht sagen, die schreibsprachliche Basis des künftigen Deutschen vom Süden in die Mitte des großen deutschen Sprachgebietes und da stärker in den östlichen Teil verschoben. Luther mit seiner Bibelübersetzung bewegt sich auf dieser Bahn und ist damit entscheidend an dem großen überregionalen Durchbruch beteiligt. »

Avec l'année 2017, et la célébration de l'année Luther, de multiples ouvrages ont paru sur Luther, dont un certain nombre sur la langue de Luther. Je citerai surtout Martin Luther und die deutsche Sprache-damals und heute, plus précisément dans cet ouvrage, l'article de Hans-Werner Eroms « Martin Luthers grammatische Erben ». L'entrée en matière s'attaque au « mythe » de Luther comme modèle et créateur de la langue allemande (2017 : 69) :

« Zugespißt ließe sich sagen, dass die innere Form des Deutschen maßgeblich von der Wirkung seiner Werke beeinflusst ist, die äußere Gestalt aber einen Weg gegangen ist, auf dem Luther allenfalls eine wichtige Einflußgröße, nicht aber ein entscheidender Anstoßgeber gewesen ist. »

Hans-Werner Eroms passe en revue différents domaines linguistiques, pour juger de l'importance de Luther (2017 : 70). Dans le domaine du lexique, Luther a bénéficié de l'avantage géographique que représente le fait de se trouver dans la région de l'allemand moyen oriental, décisif dans le processus d'unification de l'allemand. Phénomènes phonologiques, modifications morphologiques et syntaxiques ont déjà eu lieu pour une bonne partie. Luther utilise la langue pratiquée à ce moment-là. La syntaxe de Luther ne se différencie guère de celle utilisée à l'époque (2017 : 78). Hans-Werner Eroms insiste sur ce principe d'utilisation de la langue de l'époque par Luther.

Mon article [27] rejoint les propos de Hans-Werner Eroms. Il avait pour origine les propos suivants dans l'ouvrage que j'ai co-écrit avec Philippe Marcq [6], dans la partie 5 du chapitre X sur les faits de position (t.1, 33), dont ceux-ci :

« En traduisant la Bible en langue populaire, Luther secoue le joug obscurantiste imposé par le latin de l'Eglise. Du même coup, il répond aux aspirations des anti-cléricaux, des humanistes, de tous ceux qui souhaitent la présence d'une langue supra-dialectale ! Politiquement, intellectuellement et...linguistiquement, il fournit une solution. Il est le modèle en tout, consacré comme tel sur le plan de la langue par des grammairiens comme Gottsched. »

Ma communication au Congrès de l'AGES de 2006 avait comme point de départ cette affirmation. La question était ainsi de savoir quel rôle exact a joué Luther pour la langue allemande. J'ai souvent rencontré autour de moi, dans le milieu universitaire, des gens pour qui Luther était le Père de la Nation allemande et représentait le début de la langue allemande.

Or, l'historien de la langue allemande sait qu'il n'en est rien, que la langue allemande actuelle a des racines plus profondes et plus anciennes que chez Luther. Cela revient à s'interroger sur l'état de la langue avant Luther ainsi que sur le rôle linguistique de Luther. L'entreprise de traduction de la Bible, des textes sacrés, en langue vernaculaire, n'est pas l'apanage de Luther. La Bible de Wulfila, témoin important du got., branche orientale du germanique, comme les textes de l'époque de Charlemagne et de ses successeurs, témoignent de la même volonté de traduire dans une langue compréhensible par le plus grand nombre possible, les textes saints écrits dans les trois langues sacrées, et de les mettre ainsi à la disposition des personnes ne connaissant que la langue « populaire ». Si on prend un exemple en va, le roi Alfred le Grand a traduit lui-même des textes sacrés dans le dialecte du saxon occidental, le plus répandu à l'époque, dans la même optique : faire connaître la parole de Dieu au peuple, l'écrire dans sa langue, car la maîtrise du latin là aussi, dans son royaume, était réservée à une élite. Et il était important aussi, dans le contexte dans lequel vivait le roi Alfred, à savoir la lutte contre les Danois et la constitution d'un royaume anglo-saxon, de christianiser la population, la religion étant un ferment d'unité important. On peut penser à Otfrid, et à ce que j'ai écrit dans mon article à propos de l'importance d'utiliser la langue du « peuple ». Le terme de « peuple » renvoie en réalité aux couches de la population capables de lire le texte, et de le lire pour les autres. Il ne faut pas oublier la dimension orale de toute littérature à l'époque médiévale. Un texte est d'abord fait pour être lu oralement, récité, voire chanté. Avec une particularité supplémentaire, celle du face-à-face latin-vha, le texte de Tatien en vha doit aussi être compréhensible, avoir donc une certaine dimension d'authenticité. Notker aussi, dans ses Psaumes, fait œuvre de traducteur. Stefan Sonderegger (1987 : 52) le caractérise comme « *der späthochdeutsche Meister antiker und biblischer Übersetzung* ». C'est cette dimension de langue « authentique » qui a présidé aussi, pour mon ouvrage nouveau [8], au choix des textes. Luther, pour sa traduction du Nouveau Testament, prend appui sur les textes hébreu, grec, et la traduction latine du grec, la Vulgate, et est aidé par Melanchthon. Le problème de Luther est le même que celui de ses prédécesseurs, car il est théoriquement interdit de traduire la parole de Dieu, pour éviter toute mauvaise interprétation, voire toute falsification des Ecritures. Le danger est d'autant plus grand que la langue « populaire », bien que soumise à évolution, n'est pas, pendant toute la période du Moyen Age et jusqu'à Luther au moins, du tout normalisée. Luther, d'après Werner Besch (2014 : 42), a choisi de rendre le sens et non pas de traduire mot pour mot.

La familiarité avec la langue de Luther, mais aussi avec les textes attestés depuis le début de la langue allemande et avec les textes les plus anciens des langues germaniques anciennes, peut aider à percevoir ce que la langue de Luther aurait de « nouveau ». Notons



que Luther a corrigé au moins deux fois sa traduction de la Bible, en 1522 et en 1545, et que cette dernière version est plus proche, linguistiquement parlant, de nous que la première. Le rôle du contexte politique, culturel et linguistique, souligné par Philippe Marcq et par d'autres spécialistes, est primordial. Une différence notable entre Luther et ses prédécesseurs, traducteurs des textes sacrés, est l'invention de l'imprimerie vers 1450 et le passage du manuscrit au livre. Le rapport de la langue allemande, « populaire », au latin, est un trait constant de la littérature religieuse allemande depuis ses débuts. La langue utilisée par Luther se situe dans la continuité avec ce qui précède. Luther utilise des structures syntaxiques qui lui préexistent, comme la corrélation *wer...der*, qui part de l'indéfini pour aller vers le défini. A l'heure actuelle, la forme est toujours la même, considérée comme proverbiale, héritée de la sagesse du peuple, et archaïque (Haudry 1973 : 53). L'alliance entre le démonstratif *der* et l'adverbe *da* est attestée chez Luther :

(5) DA nu Jhesus hoeret/Das Johannes vberantwortet war/zoch er in das Galileische land/vnd verlies die stad Nazareth/kam vnd wonete zu Capernaum/die da ligt am Meer/an der grenze Zabulon vnd Nephtholim/Auff das erfuellet wuerde/das da gesagt ist durch den Propheten Jsaiam/**der da** spricht (III, 18, 29-34).

comme en vha, en vsax, en va. Les attestations sont soulignées. Il ne s'agit pas d'une structure propre à Luther. Le signe *da* confère au démonstratif, au caractère et à l'origine fortement déictiques, une valeur subordonnante en le constituant comme relatif, ce qu'il n'est pas au départ en langue ancienne (Haudry 2002). Cela n'empêche pas le signe *da* de pouvoir conserver en même temps sa valeur spatiale locative. Dans la langue de Luther coexistent de telles structures anciennes avec d'autres plus nouvelles, peut-être subordonnantes, avec en tout cas une modification de la structure corrélatrice<sup>38</sup>.

Il me semble indispensable de mettre l'accent sur la volonté de communication de la part de Luther et donc sur l'utilisation pragmatique de la langue du « peuple ». Luther, ce faisant, se situe toujours dans la lignée de ses prédécesseurs. La souplesse de la langue de Luther et son absence de rigidité frappent aussi. On est loin d'une normalisation qui serait le fruit du travail linguistique de Luther. J'ai continué à approfondir cette dimension dans mon article sur « *Luther prédicateur et la langue des sermons* » [17].

J'ai, pour une fois, dépassé en quelque sorte la borne linguistique que représente Luther, pour m'attacher à une question qui prolonge celle de l'affirmation de la langue vernaculaire par rapport au latin : la question de l'unité ou non unité de la langue allemande,

<sup>38</sup> Vnd so jemand mit dir rechten wil/vnd deinen Rock nemen/dem las auch den Mantel (V, 23, 13-14), l'exemple (13) [t.3, p.75) de l'article.

après 1945. En effet, durant la période sur laquelle je travaille davantage, pour l'histoire de la langue allemande, celle située entre le 9<sup>ème</sup> siècle et le 16<sup>ème</sup> siècle, la question posée est celle de l'affirmation croissante, voulue, de l'importance de la langue allemande par rapport au latin. Il n'en reste pas moins qu'on ne peut pas parler de langue unifiée dans cet espace temporel, sauf à certains moments, comme pour la littérature courtoise, pour laquelle la langue utilisée est relativement dépourvue de régionalismes, est « polie ». La question de l'unité de la langue allemande, considérée comme caractéristique de la période de Luther, traverse l'ensemble de l'histoire de la langue allemande. Comme je l'ai écrit dans la partie méthodologique de cette synthèse, un texte ne se comprend pas sans connaissance du contexte. Or, après 1945, avec la naissance de deux Etats allemands, se pose la question de l'unité de la langue allemande. C'est pour moi une question qui concerne aussi l'histoire de la langue allemande, qui ne consiste pas seulement en une réflexion sur l'unification de la langue allemande, dont le point d'aboutissement est l'imposition du « *hochdeutsch* » comme langue de tous ceux parlant allemand. L'existence, à partir de 1949, de deux Etats allemands, puis leur réunification à partir de 1989 ont-elles un impact sur la langue : unité ou division de la langue ? J'ai voulu explorer cette dimension dans l'article « *L'Allemagne après 1945 : langue d'une rupture ou langue d'une 'nation' ?* » [33, t.4, 127-141], qui faisait suite à une communication à un colloque à Boulogne-sur-Mer (2006). Cette période appartient au n<sup>ha</sup>, quelle que soit la périodisation de l'histoire de la langue allemande adoptée, puisqu'on se situe dans les soixante dernières années de l'histoire de la langue allemande. Le sujet du colloque m'intéressait parce que j'y voyais une occasion de se poser une question linguistique à propos d'un événement que l'on peut penser au premier chef politique, à savoir la scission, puis la réunification, de l'Allemagne. La question de l'unité de la langue allemande existe depuis le début de son histoire, elle est liée à la question des dialectes : peut-on parler d'une langue unique à partir du moment où la réalité est dialectale ? Elle est liée aussi à la réalité étatique allemande : elle ne peut se comprendre sans référence à l'existence de multiples entités allemandes même au sein de l'Empire de Charlemagne, à la conséquence des divisions de l'Empire franc, puis à la création du Saint Empire Romain Germanique jusqu'à sa fin, puis au Second Empire, et enfin aux tentatives d'unification allemande depuis cette époque. Cette question éminemment historique est aussi un sujet linguistique. Dialectalement parlant, l'espace linguistique est-allemand, d'après la carte des dialectes (t.4, p.141), appartient à la même zone de l'allemand moyen que par exemple le francique. Il faut distinguer la langue privée, qui peut être dialectale, de la langue officielle, le haut-allemand. La question de l'évolution de la langue allemande depuis 1945, avant de pouvoir parler de son évolution, passe d'abord par le rapport de la langue officielle allemande à l'Est, avec celle utilisée à

l'Ouest depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Mon corpus, pour étudier cette question, est constitué plutôt de dictionnaires. La question qui se pose est de savoir si l'histoire peut faire deux langues différentes d'une même réalité linguistique de départ, à savoir la langue allemande, sous sa forme officielle, une langue unifiée. A partir de quel moment considère-t-on qu'il s'agit de deux langues et non pas d'une même langue ? L'impact politique des créations linguistiques au moment de la *Wende* est intéressant. En effet, la fonction pragmatique de communication trouve alors son apogée : c'est le peuple qui communique, et il modifie sa langue, l'instrumentalise en quelque sorte, en fonction de ce qu'il veut exprimer sur le plan politique. La créativité linguistique est au maximum, avec de nouveaux termes destinés à transcrire une nouvelle réalité politique et sociale. Il s'agit plutôt donc du lexique, les structures grammaticales, syntaxiques elles-mêmes ne sont pas touchées, ou peu. La langue conserve des traces de son passé, fait coexister diachronie et synchronie. Cela est visible dans le domaine politique de la réunification allemande, où la langue est le vecteur du passé et du présent. Un des facteurs importants d'évolution de la langue est apparu ici : le locuteur. C'est le locuteur, par l'usage qu'il fait du système, du lexique ici, qui fait évoluer la langue, qui crée par exemple des éléments lexicaux, en fonction de ses besoins d'expression ainsi que de la réalité politique et sociale dans laquelle il vit ou à laquelle il se trouve confronté. Les créations lexicales de l'ex-Allemagne de l'Est peuvent être adoptées également par la partie occidentale de l'Allemagne et devenir un bien commun. On ne peut à ce moment-là parler de rupture, cette rupture devient ensuite facteur d'unité.

Le questionnement sur le rapport entre la langue vernaculaire et le latin débouche ainsi sur la question de l'unification, puis de l'unité de la langue allemande. Le panorama linguistique est vaste, il va du 9<sup>ème</sup> siècle à la réunification allemande. Pour répondre à la question de savoir comment s'est faite cette évolution, à partir des différents textes que j'ai analysés sous cet angle, que l'on peut considérer comme langue allemande authentique, j'ai travaillé en synchronie, pour aboutir à une diachronie de l'histoire de l'unification de la langue allemande. Ceci est lié à un questionnement sur les rapports entre synchronie et diachronie, indispensable quand on a comme domaine de recherche l'histoire de l'allemand et des langues germaniques anciennes. C'est donc le questionnement qui va être abordé maintenant, dans le point suivant.

## 1.2. Quels sont les rapports entre synchronie et diachronie ?

Il est important, à mes yeux, de comprendre les rapports entre synchronie et diachronie, une question linguistique qui émerge en réalité depuis Ferdinand de Saussure, qui a en quelque sorte pratiqué une dichotomie supplémentaire, en plus de la dichotomie langue-parole, ou de celle signifiant-signifié, par exemple. Je vais parler de la vision que j'ai de la diachronie, de ma pratique de cette approche, de ce qu'elle pourrait être, suite aux questions induites par l'étude des corpus. Cette question est éminemment liée à Ferdinand de Saussure, mais peut-être plutôt à l'interprétation qu'on a eue de ses propos. Le Cours de Linguistique Générale (1916) est fait en effet par ses élèves. En outre, Ferdinand de Saussure est peut-être moins connu en tant qu'indo-européaniste, bien qu'auteur d'un mémoire sur les laryngales en indo-européen. Ce mémoire comporte des hypothèses sur lesquelles ont travaillé les linguistes après lui, validant globalement celles-ci. Ferdinand de Saussure est probablement aussi peu célèbre aujourd'hui pour ses cours sur le gotique et les langues germaniques anciennes, qu'il a donnés à Paris dans le dernier quart du 19<sup>ème</sup> siècle [46, t.4, 169-170]. On peut supposer donc que Ferdinand de Saussure était sensible à la dimension historique des langues et n'avait pas l'intention de privilégier la synchronie aux dépens de la diachronie. On peut même considérer que Ferdinand de Saussure est lui-même l'illustration de l'alliance de la synchronie et de la diachronie. Peut-être est-ce plutôt l'interprétation de ses propos, qui a conduit, au cours du 20<sup>ème</sup> siècle, à ne s'intéresser qu'à la synchronie, aux dépens de la diachronie.

Travailler sur les langues germaniques anciennes, d'une part, sur l'histoire de l'allemand, d'autre part, conduit à analyser des corpus à un moment donné de l'histoire de la langue en question, à tenter d'avoir une vision évolutive de la langue considérée. Pour les langues germaniques anciennes, je n'ai analysé que l'état du 9<sup>ème</sup> siècle, pour le vsax, le vha, le va. Après le vsax se pose la question de l'évolution de cette langue. Le vsax est le vieux-bas-allemand, par opposition au vieux-haut-allemand. Or le bas-allemand est dialectal, par rapport au haut-allemand. Je n'entrerai pas dans la question de la définition d'un dialecte et d'une langue, délicate. Où est la limite entre les deux ? Certes, pour l'allemand ancien, par exemple, ce que l'on appelle vha et que l'on considère comme langue germanique ancienne, est constitué de divers dialectes. Il en va de même pour le moyen-haut-allemand (mha). Ce n'est qu'un peu avant Luther que se constitue une langue plus « unifiée », reprenant des traits dialectaux divers, pouvant être comprise de la façon la plus large possible. L'approche est la même en ce qui concerne le va, constitué de divers dialectes, avant que l'on assiste à une unification de l'anglais par domination d'un dialecte sur les autres, en liaison avec l'unification politique du territoire. Le vsax, du moins la langue du Heliand, contient aussi des éléments dialectaux, comme le vieux-frison. Le fait que, pour la comparaison des langues

germaniques anciennes, j'en reste au niveau temporel du vha, du vsax et du va, à cette synchronie, s'explique ainsi par :

- l'évolution dialectale ultérieure du vsax (= vieux-bas-allemand).
- le changement considérable subi par le va à partir de 1066, avec la Conquête de Guillaume (le Conquérant), qui apporte avec lui le normand, ce qui conduit à « normandiser », voire « franciser », l'anglais de cette époque, et en modifie considérablement les caractéristiques. L'anglais reste pourtant une langue germanique, parfois plus germanique encore que l'allemand, mais l'influence du « français » est telle que la syntaxe, par exemple, en reprend l'ordre SVO.

De ce fait, pour moi s'arrête alors la possibilité d'un travail synchronique sur les trois langues après le 9<sup>ème</sup> siècle, et donc, par conséquent, la possibilité d'une étude diachronique comparative. On peut se poser la question de l'intérêt que l'on peut avoir, moi y compris, pour le moyen-bas-allemand et le dialecte actuel, quand on sait que Dieter Stellmacher, que j'ai connu à l'université de Göttingen, en suivant son séminaire sur le Heliand, et à la retraite depuis 2005, grand spécialiste du bas-allemand, n'a pas été remplacé dans sa chaire.

J'ai donc travaillé et en synchronie et en diachronie : en synchronie pour toutes les langues germaniques au 9<sup>ème</sup> siècle, y compris pour l'allemand, et en diachronie, uniquement pour l'allemand. J'ai travaillé sur un état de langue donné, à une époque donnée, pour ma thèse, pour certains de mes articles, comme [13], [15] (t.1), [16], [17], [18], [19], [21], [22], [23], [24] (t.2), [25], [27], [29], [31] (t.3), [32], [35], [36], [37], [39] (t.4). Pour d'autres, comme [26], [28] (t.3), [30], [34] (t.4), j'ai travaillé en diachronie, à partir de synchronies, de divers états d'une même langue, l'allemand, pour en retracer l'évolution. Le point d'orgue en est mon ouvrage inédit [8], où je couvre l'évolution de l'allemand du 9<sup>ème</sup> au 16<sup>ème</sup> siècle. L'ensemble de mes travaux est ainsi concerné par la question des rapports entre synchronie et diachronie. Le problème se pose à partir d'un questionnement sur la réflexion théorique existante à propos de cette dualité [34, t.4, 142-154]. Cette question a été l'objet indirect de ma communication au colloque GeSuS de Montpellier, en avril 2018, puis de mon article [34, t.4, 142-154] sur l'évolution de l'allemand à l'exemple des structures verbales, dans le cadre d'une interrogation plus vaste sur tradition et renouvellement de la tradition. J'ai repris la question des rapports entre synchronie et diachronie, pour éviter la confusion des concepts et montrer que la linguistique historique travaille avec les deux dimensions, distinguées par Ferdinand de Saussure, reprises et développées par Eugenio Coseriu. Ferdinand de Saussure a tenté de définir diachronie et synchronie (1916 : 117ff): « *Est synchronique tout ce qui se rapporte à l'aspect statique de notre science, diachronique tout ce qui a trait aux*

*évolutions.* ». Bien que la synchronie soit ainsi définie comme statique, et la diachronie comme dynamique, l'immobilisme complet n'existe pas.

Eugenio Coseriu (1980) complète l'apport de Saussure en ce sens qu'il met l'accent sur la diachronie et sur son importance (1980 : 141):

« Das Sein einer Sprache ist das jeweilige Resultat ihres Werdens, das, was mit der betreffenden Sprachtechnik schon erzeugt worden ist und noch als 'aktuell' gilt, und ihr Werden ist dynamische Anwendung ihres Seins: Das, was eine Sprache ist, manifestiert sich in ihrer Entwicklung »

Ce qui est intéressant chez Eugenio Coseriu, c'est que pour lui, la linguistique historique surmonte le fossé entre synchronie et diachronie (1974 : 243). En synchronie, selon lui, on décrit, et en diachronie, on explique.

Chez Ferdinand de Saussure comme chez Eugenio Coseriu, la langue est un système où tout se tient, suivant en cela Antoine Meillet (1921 : 16). Pour le bon fonctionnement de ce système, le changement est nécessaire. J'affirme dans mon article [34] le caractère dynamique de la langue, où synchronie et diachronie sont les deux facettes d'un même objet, où tout changement se répercute sur l'ensemble du système.

Toute synchronie, tout état de langue à un moment donné, comporte en même temps la diachronie, et surtout, la constitue en tant que telle. La langue est essentiellement un système toujours en équilibre, qui se modifie en permanence sous l'action de ceux qui l'utilisent, à l'écrit comme à l'oral, avec probablement des points plus spécifiques de ruptures. Il s'agit d'un système dynamique et non statique. Les analyses de Eugenio Coseriu<sup>39</sup>, qui vont encore plus loin que celles de Ferdinand de Saussure, me semblent encore plus intéressantes : « *Loin de fonctionner seulement « en ne changeant pas », comme cela se produit avec les « codes », la langue change pour continuer de fonctionner comme telle.* »<sup>40</sup>. C'est là toute la différence entre un code linguistique et un système linguistique, c'est ce qui est propre à l'homme. Le code est immuable, alors que la langue se modifie, surtout par l'intervention du locuteur. Si l'on prend, comme Emile Benveniste, l'exemple de l'abeille, l'abeille utilise un code à destination de ses congénères, toujours le même. Par opposition, l'homme utilise la faculté de langage et s'adapte toujours à la réalité et à la situation, en modifiant le système linguistique en fonction des modifications de la réalité.

La langue se fait par la parole, dont Eugenio Coseriu souligne l'activité créatrice. Ainsi, il importe non pas de savoir pourquoi la langue change, mais comment elle change (IV, 1): « *Or, puisque que la langue se fait et que ce que l'on appelle « changement » constitue le se faire même de la langue (cf. III, 5.1), le problème général des changements consiste à établir les modalités et les conditions de ce se faire.* »

---

<sup>39</sup> Cf Synchronie, diachronie et histoire, traduction de Thomas Verjans, revue-texto.net.

<sup>40</sup> Coseriu, SDH, II :1.

D'après Eugenio Coseriu, les changements se reflètent dans les états de langue synchroniques (SDH, IV : 3, 4) : « *Or, tout ce qui, du point de vue diachronique, est déjà changement, est, du point de vue d'un « état de langue », condition du changement, en tant que point critique du système et possibilité de sélection entre des moyens équivalents.* »

De même qu'en histoire il est difficile de comprendre les phénomènes actuels sans connaître le passé, de même, en linguistique, il est malaisé d'analyser les faits que l'on a devant les yeux sans savoir ce qu'il en était auparavant. Dans ma recherche, j'ai procédé à une analyse synchronique de points de la langue allemande à des périodes historiques particulières. Cela n'est pas resté en synchronie, mais la succession d'études synchroniques aboutit à une diachronie, fournit une perspective d'évolution des faits de langue dans leur histoire. C'est cette dimension que l'on pourrait occulter depuis la parution, posthume, du Cours de Linguistique Générale de Ferdinand de Saussure, prenant cet ouvrage comme justification de la primauté de la synchronie sur la diachronie. Or il n'existe pas de synchronie sans diachronie. La langue est un système en perpétuel mouvement, en tension entre les deux. Vouloir couper la langue de ses racines, c'est la rigidifier, la concevoir comme un système statique que l'on peut étudier sans grand risque de la voir changer. Si l'on regarde le Cours de Linguistique Générale, on y lit un certain nombre de phrases qui en réalité montrent la nécessité de faire de l'histoire de la langue, voire des langues, le devoir « *de chercher les forces qui sont en jeu d'une manière permanente et universelle dans toutes les langues, et de dégager les lois générales auxquelles on peut ramener tous les phénomènes particuliers de l'histoire* » (1916 : 20). La dichotomie pratiquée par Ferdinand de Saussure, comme méthode d'analyse, doit être surmontée dans la compréhension des phénomènes à l'oeuvre : celle qui existe entre synchronie et diachronie, celle qui existe entre langue et parole (1916 : 38-39), par exemple. C'est pourquoi aussi Ferdinand de Saussure parle de l'analogie. Dans le Cours de Linguistique Générale (1916 : 131 ; 257), on comprend quelque chose qui correspond à ce que l'on perçoit en tant que locuteur : l'impression que la langue ne change pas. Et pourtant, elle change, et un des facteurs de changement, que Ferdinand de Saussure évoque, c'est la parole « (1916 : 38 ; 242). Si l'on reprend ce qu'il dit de la langue, comme « jeu d'oppositions » et de « rapports » (1916 : 176), il faut ajouter que, quelle que soit l'origine du changement, un changement affectant un point du système de la langue entraîne d'autres changements. C'est ce que j'ai constaté dans mon étude sur les constructions verbales [8]. Un élément important est que tous ces changements ne se font pas sans « restes », qui perdurent.

Cette analyse m'a confirmée dans la voie empruntée dans mes divers travaux scientifiques, dans mes préoccupations pédagogiques : la nécessité de lier synchronie et

diachronie, et de dépasser cette fausse dichotomie. L'indissociabilité de la synchronie et de la diachronie est pour moi très claire. En effet, l'histoire de la langue ne peut se concevoir sans cette double dimension, synchronique et diachronique. C'est pourquoi, la lecture proposée par Eugenio Coseriu dans son article « Synchronie, Diachronie und Geschichte », dans la traduction allemande de 1974 par Helga Sohre (206-247), invite à repenser les propos de Ferdinand de Saussure et à les replacer dans une conception dynamique de la langue, en réfléchissant plus avant aux mécanismes à l'œuvre dans la langue ou dans la parole, facteurs d'évolution de la langue. On peut peut-être même aller jusqu'à considérer, comme Hans Glinz (1969 : 81) : « ( ;..) *es ist uns kein Sprachzustand bekannt, der nicht schon auf Geschichte ruht, der nicht das Resultat einer Entwicklung ist, Sprache ist eines der ältesten und wichtigsten Historica, die wir überhaupt besitzen- sie ist ein « Diachronicum » per definitionem.* » .

Le questionnement sur les rapports entre synchronie et diachronie se prolonge par celui sur la façon dont se fait l'évolution d'une langue.

### 1.3. Comment se fait l'évolution de l'allemand ?

La réflexion sur cette question découle nécessairement du travail sur les différentes étapes de l'histoire de l'allemand, au travers des divers textes que j'ai étudiés. La palette des textes travaillés va du 9<sup>ème</sup> au 16<sup>ème</sup> siècle, permet de voir, dans chaque texte, la permanence de certains éléments attestés dans des textes antérieurs, l'apparition de nouveaux éléments, de nouveaux signifiants, qui portent, d'une autre manière le signifié porté autrefois par d'autres signifiants. Je peux prendre l'exemple de la « particule » *thanne*, que j'ai étudiée chez Otfrid [39]. En vha, comme en vsax, par exemple, cette « particule » pouvait jouer le rôle d'une conjonction de subordination de temps, que l'on pourrait traduire par *als*, par *wenn* :

(6) Bilidi thi u er zâlta then liutin **thann** er uuólta  
 léra filu uuâra in alla uuorolt mara  
 IV,I,31/32<sup>41</sup>

Les formes rencontrées étaient *thanne*, *thenne*. La « particule » était aussi attestée en fonction d'adverbe de temps et de particule du discours:

(7) Uuio meg ih uuizzan **thanne** thaz uns kind uuerde I,IV,55<sup>42</sup>

<sup>41</sup> Gleichnisse, die er den Leuten erzählte, wenn er wollte/ sehr viele wahre Lehren überall bekannt)



La forme *thanne* est restée en tant que *dann*, et comme adverbe de temps. La forme *denn* s'est spécialisée en tant que « mot du discours », encore aujourd'hui. Pendant longtemps, on la trouvait après un comparatif. Elle est encore utilisée pour éviter d'avoir deux fois *als*. En anglais, on trouve cette même forme *thanne*, réduite à *than*, qui encore aujourd'hui sert après un comparatif. En tant que conjonction de subordination, *thanne* a été remplacée par *wenn* ou *als*. La forme *als* est la forme réduite de *also*. On a l'impression d'avoir un jeu de chaises musicales. Chaque altération d'un point du système touche d'autres éléments du système, provoquant une réorganisation de ce système.

On peut dire que l'évolution va vers une démultiplication des fonctions d'un même signe, en lui assignant une position précise, associée à un sens particulier. En même temps, la forme *thanne* a certes évolué sur le plan phonologique, s'est réduite, mais son héritier, en quelque sorte, est toujours attesté en allemand. De ce fait, on peut affirmer qu'il n'y a pas de disparition complète de traces du passé, mais qu'il peut y avoir utilisation de signifiants différents dans la même fonction, portant le même signifié qu'auparavant, quand il n'y avait pas plusieurs signifiants.

Ceci n'est qu'un exemple à petite échelle. Les exemples sont innombrables. La morphologie verbale et la morphologie nominale subissent elles aussi, comme la particule que je viens d'évoquer, une érosion phonologique d'abord, puis morphologique, des modifications qui s'enchaînent. C'est ainsi que deux faits linguistiques majeurs en langue ancienne, l'aspect, le syncrétisme casuel, ont été étudiés, au premier chef par Elisabeth Leiss (1992, 2000), non pas de façon séparée, mais dans leurs interactions dans le marquage de l'indéfinitude. L'interaction de ces deux phénomènes linguistiques se voit à d'autres faits linguistiques, comme dans l'évolution des constructions verbales, ce que j'ai examiné dans mon ouvrage nouveau [8].

Ces analyses impliquent qu'on peut parler d'héritage linguistique. J'ai particulièrement examiné cette question pour le colloque de l'AGES en 2013, dans une intervention publiée ensuite. L'optique de la communication de l'A.G.E.S. était la transmission de l'héritage linguistique de la préposition *bei*, par une étude synchronique et diachronique. Je me suis attachée à la préposition chez Otfrid (Le Livre des Evangiles, 9<sup>ème</sup> siècle) et chez Luther (le Nouveau Testament, dans les Evangiles, 16<sup>ème</sup> siècle). Michel Lefèvre, de l'équipe STIH, voulait étudier la même préposition dans l'espace temporel qui était le sien, le 17<sup>ème</sup> siècle. Nous avons, après chacune de nos deux analyses synchroniques, esquissé une analyse

---

<sup>42</sup> Wie kann ich denn wissen, dass wir ein Kind haben werden?

diachronique. Même s'il existe une relation évidente entre préverbes et prépositions, je me suis attachée à la préposition<sup>43</sup>. Cela s'inscrit dans le cadre établi par Philippe Marcq, dans sa thèse d'Etat sur les prépositions spatiales, dans ses articles sur les prépositions temporelles, qui montre l'existence de deux grands systèmes, le système pour lequel les axes sont fournis par l'être humain, et le système sans axes, ainsi que celle d'un petit système, le système de la co-occurrence. J'ai analysé dans mes deux textes les différents marquages casuels après la préposition. Chez Otfrid, trois cas sont attestés : l'instrumental, l'accusatif, le datif. Chez Luther, l'instrumental n'est plus attesté. Le datif est le cas majoritaire. On peut se demander si le datif joue aussi le rôle de substitut de l'instrumental. L'accusatif est en effet lui-même un substitut de l'instrumental. Berthold Delbrück (1907) montre comment l'instrumental est remplacé par d'autres cas, comme l'accusatif, le génitif, le datif. Yvon Desportes (1998 : 518) évoque ce fait dans sa thèse à propos des préverbes, certains préverbes vha étant des moyens de remplacement de l'instrumental i.e. : « *L'instrumental est un cas dont le signifiant est en voie de disparition, mais dont le signifié tend à s'associer à des signifiants nouveaux*. Si je reprends ce raisonnement, le signifié de l'instrumental, lui, ne disparaît pas, et trouve d'autres signifiants pour le porter. On peut alors ranger la préposition *bî* suivie du datif au nombre de ces signifiants. D'autres prépositions, comme *thuruh* ou *mit*, peuvent également servir de porteurs de valeurs instrumentales.<sup>44</sup> Les effets de sens sont nombreux.

La question du sens de l'évolution est une question que je me pose depuis que je travaille sur l'allemand et son histoire, après mon doctorat, et en même temps que le travail sur les articles qui prolongent mon étude du Heliand. La première expression de ce questionnement qui est le mien, est la communication au colloque de l'AGES de 2002 sur la mémoire, puis l'article « *Langue et mémoire : la dimension de l'histoire* » [20, t.2, 71-84], qui en est issu. La question de l'évolution linguistique se pose naturellement en linguistique historique, ainsi qu'en linguistique comparée des langues germaniques anciennes. En effet, chaque langue suit des principes d'évolution généraux, en même temps qu'elle peut avoir une évolution spécifique. Des points communs se retrouvent entre l'évolution de l'anglais et celle de l'allemand, mais des éléments spécifiques à l'une ou l'autre langue jouent un rôle discriminant. Par exemple, la conquête normande en 1066, événement que n'a pas connu l'allemand, a définitivement marqué l'anglais dans son histoire, par l'influence du normand sur l'anglais de l'époque, le va, lui donnant un visage très spécifique par rapport à l'allemand.

---

<sup>43</sup> Le préverbe à étudier s'insère dans le vaste contexte des préverbes, analysé par Yvon Desportes dans sa thèse d'Etat sur Les préverbes et la préverbaton en allemand au IX<sup>ème</sup> siècle (1998).

<sup>44</sup> Si Jean Haudry a répertorié les valeurs de l'instrumental pour l'indo-européen, Yvon Desportes les a énoncées pour l'allemand dans sa thèse.

Mais seul le haut-allemand a connu la deuxième mutation consonantique. Font partie de la question sur l'évolution linguistique celle du sens de cette évolution ainsi que l'interrogation sur le concept de changement linguistique et ses ressorts.

Je me suis interrogée, lors de cette intervention, sur l'histoire, sur son rôle, sur la dimension historique de la langue. Certes, je suis linguiste germaniste, spécialiste des langues germaniques anciennes d'abord, mais pour moi l'intérêt de cette discipline, qui requiert à elle seule un travail considérable, consiste aussi dans le fait qu'elle s'inscrit dans une problématique plus globale, qui concerne le rapport entre les langues et l'histoire. C'est en ce sens et pour cette raison, que j'ai co-organisé à l'UPEC, dans le cadre du groupe de recherches Lidil 12 (IMAGER) et en collaboration avec le groupe CORPUS de l'université d'Amiens, en juin 2012, avec un collègue angliciste spécialiste du va, Brian Lowrey, deux journées d'étude « internationales » sur le thème « Langues et histoire », en privilégiant la dimension diachronique et en ouvrant sur l'ensemble des langues, et pas seulement les langues germaniques ou indo-européennes. On perçoit ainsi qu'il existe des phénomènes linguistiques généraux, on peut replacer certains faits apparemment caractéristiques des langues qu'on étudie, dans un contexte plus large, et voir s'ils se retrouvent aussi ailleurs. En arrière-plan, nous retrouvons également l'idée d'une parenté originelle des langues, avant la Tour de Babel, domaine de recherches de Joseph Greenberg (2003), qui a passé sa vie à revoir la typologie habituelle des langues.

La question qui se pose est celle de l'intérêt de l'histoire de la langue allemande : à quoi sert-il de connaître l'histoire de l'allemand ? Peut-on faire table rase de son passé linguistique ? La langue n'est pas séparable de son époque, de la « littérature », de la « civilisation », de la société. C'est ce que je voulais montrer aussi dans mon ouvrage sur [l'Allemagne médiévale](#) [5]. La langue transmet-elle un héritage et lequel ? Ce questionnement, en réalité, domine à la fois mon enseignement et ma recherche. C'est la raison pour laquelle j'ai co-organisé le colloque de l'AGES, qui a eu lieu à l'UPEC en 2013, avec comme thématique « Héritage, transmission, enseignement dans l'espace germanique », et que j'ai co-dirigé la publication des actes [9]. Je voulais, par le biais de l'article à propos de la mémoire [20], lancer une vaste interrogation sur l'intérêt de connaître l'histoire de la langue. Je l'ai poursuivie dans le cadre de mon enseignement, à l'Université Paris-Est-Créteil, quand j'ai repris le cours de linguistique en L3 de Jacques Athias, dont une partie, au premier semestre, expliquait l'histoire de la langue allemande, d'une autre façon encore dans les TD que je fais depuis plusieurs années à Paris 3 sur « Langues en contact ». Je la continue dans le cadre de ma recherche.

S'interroger sur le sens de l'évolution de la langue, la façon dont elle se transmet et arrive jusqu'à nous, fait que l'on remonte en quelque sorte à la source. Si l'on remonte aux débuts de l'histoire de la langue allemande, on arrive à une distinction fondamentale entre les langues germaniques d'une part, les autres langues indo-européennes d'autre part, due aux conséquences de la fixation, dans les langues germaniques, de l'accent indo-européen mobile. C'est le phénomène que l'on nomme « première mutation consonantique » ou encore « Loi de Grimm ». La fixation de l'accent entraîne-t-elle un affaiblissement des désinences secondaires, et par suite du marquage morphologique, ou les deux phénomènes ne sont-ils que liés en apparence ? Quelles en sont les conséquences réelles ? On constate en tout cas que les mots composés, par exemple, peuvent être particulièrement touchés par ce phénomène. J'ai donné, dans l'article [20], des exemples de mots composés qui sont obscurs en langue actuelle, mais clairs si l'on recourt à l'étymologie<sup>45</sup>. Cette préoccupation étymologique est liée à l'histoire de la langue et aux origines indo-européennes des langues germaniques<sup>46</sup>. Elle permet de comprendre les liens unissant les langues romanes et les langues germaniques, deux familles de langues indo-européennes. Le lexique, par exemple par le biais des mots composés et de leur évolution, montre un type d'évolution linguistique affirmé par Jean Haudry (1997), à savoir la réduction des unités complexes à des unités simples. Ces exemples de composés dont la perception de la composition est perdue aujourd'hui témoignent de la complexité des signes et de leurs assemblages, de leur réduction à des signes en apparence simples. Dans son article sur le sens de l'évolution (1997), Jean Haudry insiste sur le caractère cyclique de l'évolution. J'ai, depuis, rencontré cette même idée d'évolution cyclique aussi chez des linguistes comme Elly Van Gelderen (2006, 2014, par exemple), ou Agnès Jäger (2008), se référant, dans leurs analyses diachroniques de l'anglais ou de la négation en allemand, aux cycles d'Otto Jespersen. Ce modèle d'évolution très intéressant, phénomène issu de l'analyse de la négation en anglais et dans d'autres langues (1917) par Otto Jespersen, va dans le même sens que celui proposé par Jean Haudry. Agnès Jäger l'applique à l'histoire de la négation en allemand (2008), avec par exemple pour le vha la traduction d'Isidore, l'Harmonie des Evangiles de Taten, le Livre des Evangiles de Otrid, et les Psaumes de Notker ; pour le mha le Lancelot en prose, le Nibelungenlied et les Sermons de Berthold de Regensburg. Les cycles I, II et III de Jespersen ne correspondent pas aux différentes étapes de l'histoire de l'allemand. Elly Van Gelderen (2006, 2011) applique le principe de cyclicité à diverses langues, dont l'anglais. Elle indique que cette idée n'est pas neuve, donne quelques exemples (2011 : 1) de linguistes ayant tôt reconnu ce principe, comme Franz Bopp (1816) ou

---

<sup>45</sup> On en trouve un certain nombre dans l'ouvrage ultérieurement paru, en 2012, de Jack Feuillet, Grammaire historique de l'allemand.

<sup>46</sup> Cf aussi les travaux de Michael Kotin, comme *Die Sprache in Statu Movendi*, deux tomes, 2005 et 2007.

Otto Jespersen (1917). Elle donne l'exemple du cycle du sujet et du cycle du démonstratif. Dans l'article précédent (2006), il s'agissait d'autres cycles, et d'autres langues.

C'est pourquoi j'ai abandonné, suite aux interrogations nées de mon travail sur divers textes en allemand ancien, l'idée d'évolution linéaire, que l'on peut chronologiquement dater. Ceci ouvre bien évidemment un champ considérable à la recherche en linguistique historique, d'une langue germanique comme de plusieurs langues germaniques, de pouvoir étudier les différents cycles d'évolution de différents systèmes linguistiques, dans les différentes langues germaniques anciennes. Cela permet de les comparer ensuite.

A la question du « comment se fait l'évolution linguistique », est liée celle du « pourquoi ». Un certain nombre de linguistes étudient les principes de l'évolution, les mécanismes qui la sous-tendent : par exemple Christiane Marchello-Nizia pour le français, dans « Grammaticalisation et changement linguistique » (2006), Martin Haspelmath (1993, 2009), qui s'attache à mettre en évidence les phénomènes généraux, dans une perspective typologique ou comparatiste, Elly Van Gelderen, pour l'anglais, la syntaxe historique, dans un grand nombre de travaux également. A l'idée d'évolution est liée la question de la grammaticalisation. Le phénomène de la grammaticalisation a fait l'objet de nombreuses études, depuis la fin des années 1970, et encore davantage depuis ces vingt dernières années. Au-delà de la morphologie et de la syntaxe, ce sont la sémantique et la pragmatique qui jouent un rôle fondamental. Tous les travaux actuels, comme ceux de Christian Lehmann (<sup>3</sup>2015) prennent appui sur les travaux par exemple de Hermann Paul (1880), d'Antoine Meillet (1906, 1921), d'Edward Sapir (1921). Les linguistes anglais ont beaucoup publié sur le concept de changement sémantique, avec un nom emblématique, Traugott et Dasher (2002). Les phénomènes mis en avant, en plus de la lexicalisation et de la grammaticalisation, sont l'analogie, par simplification et extension d'un phénomène, les emprunts, la réanalyse des connexions existantes. Hermann Paul donne, dans son ouvrage *Prinzipien der Sprachgeschichte* (1880), au contraire des linguistes comparatistes, un rôle important, et positif, à l'analogie, comme principe d'évolution. On n'est plus dans le schéma darwinien de la naissance, de l'évolution, de la dégradation vers la mort. L'analogie est liée à l'innovation, en phonologie, en morphologie, en syntaxe. La question est : à partir de quel moment un groupe social adopte-t-il une création analogique ? Le rôle de la communauté linguistique apparaît alors. Ferdinand de Saussure l'avait évoqué. Un exemple concret de l'évolution par le biais de la communauté de locuteurs est celui que Irmtraud Behr, dans son article sur « *Adjektivische Äußerungen* » (2011 : 73), évoque, une hypothèse d'évolution de structures orales décrite par Susanne Günthner. Ce qui est intéressant, c'est l'idée de l'acceptabilité d'une structure, qu'on ne peut qualifier d'ellipse, mais qui est une structure qui s'est installée

et qui est acceptée par l'ensemble locuteur-interlocuteur. Les emprunts d'une langue à une autre par contact peuvent conduire à l'intégration de la construction d'une langue dans une autre, qui ne l'avait pas. La réanalyse est une dimension intéressante en ce qu'elle relie langue et usage de la langue, facteurs internes et facteurs externes de changement. Un mot ou une expression sont compris, puis employés, de façon nouvelle.

La grammaticalisation repose sur l'idée d'un glissement de l'espace au temps, puis du temps à l'abstraction. Ceci implique que tout élément grammatical a d'abord un sens concret, selon la définition de la grammaticalisation donnée par Antoine Meillet en 1912 (1912 : 131) de « l'attribution du caractère grammatical à un mot jadis autonome ». Sont considérés comme facteurs de grammaticalisation le figement morpho-syntaxique, l'érosion phonétique, une désémantisation. Dans mon ouvrage inédit [8], on peut voir, dans les textes de Luther, par exemple, une certaine érosion phonétique, des confusions entre les sons -s et -z, qui mènent à des changements morphologiques, comme le passage de la forme du pronom *es*, du génitif, à la forme du nominatif/accusatif, ce qui, conjugué à son emploi en première position, conduit à le réinterpréter comme sujet. Et on a ainsi un phénomène de réanalyse. Les changements morphologiques entraînent des changements dans les constructions, ce que permet de montrer la grammaire de construction.

La question que je me suis posée par rapport aux textes de Luther concerne le fait de savoir si on peut vraiment parler de grammaticalisation chez Luther. En effet, la normalisation de l'allemand n'intervient qu'aux siècles suivants. On ne peut parler de normes de l'allemand pour l'époque de Luther. De ce fait, peut-on parler de grammaticalisation ? Peut-être vaut-il mieux utiliser un terme pour dénommer un phénomène antérieur à la grammaticalisation, moins « absolu », à savoir la syntactisation, une « routinisation », comme la caractérise Bernard Combettes (2008)?

Un des résultats de ma recherche, y compris suite à mes travaux sur mon ouvrage inédit [8], est l'importance de la variation dans le mécanisme du changement linguistique. Cette variation implique nécessairement que l'évolution ne se fait pas en ligne droite, et pas au même rythme pour tous les éléments d'un système. La langue est un laboratoire, avec des variantes possibles, dont certaines restent, et d'autres disparaissent. Ce phénomène a été explicité par Sophie Prévost, dans un power-point (10)<sup>47</sup>: « *Toute variante est un candidat au changement, tout changement comporte d'abord une étape de variation, mais toute variation ne débouche pas sur un changement : la variante peut disparaître, ou bien la variation peut se maintenir.* »

---

<sup>47</sup> oxford-prevost.pdf

Des ouvrages comme celui de Joan Bybee (2015) ou de Damaris Nübling, constamment remis à jour (<sup>5</sup>2017), constituent des ressources intéressantes quant à l'explication des mécanismes du changement linguistique, de façon globale pour les langues, selon Joan Bybee, appliquée à l'allemand, pour Damaris Nübling.

La mémoire de l'évolution est avant tout, en langue ancienne, conservée par les textes. Un rôle important dans la perception de l'évolution et dans la transmission de l'héritage, dans la langue, est joué par l'édition des textes anciens. Depuis la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et les découvertes des manuscrits anciens, un certain nombre d'éditions modernes a vu le jour. A l'heure actuelle, ces éditions sont remises en cause par le fait même qu'elles représentent un choix, une interprétation du texte original. La numérisation des textes anciens a pour corollaire une modification du regard porté sur le texte ainsi qu'un travail philologique différent. On peut s'attacher, comme Franz Simmler (1994, 1997, 1998, 2000, 2003), à la ponctuation des manuscrits, complètement différente de la ponctuation des textes édités, et tenter de faire émerger les systèmes utilisés. La forme du texte elle-même est intéressante, son écriture, la disposition du manuscrit. Il suffit de comparer entre eux les manuscrits de Tatien, d'Otfrid, du Heliand, du Beowulf, pour le constater. Ces corpus sont la base du travail du linguiste, sont les témoins du changement linguistique, de l'évolution.

A cette question du changement linguistique, de l'évolution, est lié le questionnement sur la périodisation de l'histoire de l'allemand.

## 1.4. Faut-il périodiser l'histoire de l'allemand ?

Cette question est très liée à la question de l'évolution de l'allemand, de son héritage germanique et indo-européen. La réponse est différente selon le point de vue qu'on adopte : ou on considère l'allemand uniquement dans l'espace temporel de l'histoire de l'allemand, de ses débuts jusqu'à aujourd'hui, ou on intègre l'allemand dans un cadre historique plus vaste, celui du germanique et de l'indo-européen. Si on ne considère l'allemand que tout au long de son histoire, depuis le vha, alors on est conduit à périodiser cette histoire. Si on considère l'ensemble plus vaste du germanique et de l'indo-européen, alors la réponse est différente : la périodisation de l'allemand est insuffisante, car l'histoire de l'allemand s'inscrit dans un temps plus long. Ma réponse est cette dernière réponse.

J'ai été conduite à adopter cette idée parce que j'ai au fur et à mesure de mon évolution de chercheuse, pris en compte la dimension du germanique et de l'indo-européen.

Cela me permettait de mieux comprendre certains phénomènes, comme la disparition de l'instrumental. J'ai été interloquée par l'idée qu'au début de l'histoire d'une langue, un élément peut déjà disparaître. Comment peut-il se faire qu'une langue dont le 9<sup>ème</sup> siècle, surtout, à défaut le 8<sup>ème</sup> siècle, marque le début, connaisse un cas, l'instrumental, déjà en voie de disparition ? Si on ne considère que le cadre de l'allemand, cela ne s'explique pas. Tout devrait commencer avec les débuts de la langue allemande. C'est d'ailleurs la vision que j'en avais lorsque j'ai commencé à étudier les langues germaniques anciennes et l'histoire de l'allemand. En outre, même si j'avais appris l'existence de l'instrumental en vha, cela ne me semblait pas important. Je n'ai vu jusqu'à maintenant aucun ouvrage traitant de l'importance de l'instrumental pour les langues germaniques anciennes. Le livre de Olga Heindl (2017) traite de l'aspect et du génitif, par exemple. En réalité, il faudrait remonter à l'instrumental. A l'heure actuelle, c'est exactement le contraire de ce que je pensais auparavant. En effet, la disparition de ce cas est passée sous silence, alors qu'elle a un impact considérable : elle se répercute sur le système prépositionnel, sur le système des préverbes, voire le système adverbial. Et je pense que d'autres éléments de la langue sont concernés. D'ailleurs, les travaux d'Elisabeth Leiss (1991, 1992, 2000, par exemple) sont là pour montrer, indirectement, l'impact de cette disparition, conjuguée aux changements que connaît le système verbal, qui passe de l'aspect à la phase, et l'émergence de faits linguistiques comme l'article indéfini.

Une autre raison qui explique que considérer uniquement l'histoire de l'allemand en soi, et la périodiser, ne me convient pas, c'est l'expérience que j'ai vécue avec le texte de Berthold von Regensburg. Indépendamment du fait de savoir si ce dernier est bien l'auteur des Sermons ou pas, - et à l'heure actuelle, on pense qu'il n'en est pas l'auteur-, le problème se pose de savoir à quelle période linguistique de l'histoire de l'allemand il appartient. J'ai toujours considéré que Berthold von Regensburg était un auteur du mha. Or, la date des manuscrits qui lui sont attribués conduit, selon la périodisation adoptée, soit à l'inclure dans le mha, soit à l'en exclure. En gros, soit on suit, comme le font en général d'ailleurs les bibliothèques allemandes, par exemple celle de Heidelberg, où se trouve un manuscrit, la périodisation de Jacob Grimm<sup>48</sup>, et cet auteur appartient au mha, soit on suit la périodisation

---

<sup>48</sup> (Roelcke, 2001 : 19) : Tabelle 4 (1822, V-XIX) : 600-1100 : Ahd (Kriterien : Varietäten, System) ; 1100-1500 : Mhd (Kriterien : Personen, Varietäten, System) ; 1300-1700 : Lücke (Kriterien : Varietäten, System) ; 1500—Nhd (Kriterien : Sprachträger, Personen, Varietäten, Lautung, Morphologie, Wortschatz). (Roelcke, 2001 : 20) : Tabelle 5 (Grimm, 1854 : XVIII) : 600-1100 : Ahd (Morphologie, Textüberlieferung) ; 1100-1450 : Mhd (Morphologie, Textüberlieferung) ; 1450- Nhd (Kultur, Medien, Morphologie).



la plus connue, celle de Wilhelm Scherer<sup>49</sup>, et les textes de Berthold von Regensburg appartiennent au nha précoce.

Deux conceptions principales s’opposent dès le 19<sup>ème</sup> siècle, que d’autres linguistes ont enrichies par la suite, celle fournie par Jacob Grimm, et celle donnée par Wilhelm Scherer (1878), données dans le tableau suivant.

**Tableau n°4 : Deux conceptions de la périodisation : J. Grimm et W. Scherer**

Jacob Grimm	Wilhelm Scherer
vha : 7-11è	750-1050
mha : milieu du 12è-milieu du 15è	mha : 1050-1350
nha : depuis le milieu du 15è	nha précoce : 1350-1650
	nha : à partir de 1650

Si l’on s’attache aux manuscrits relatifs à Berthold, le premier manuscrit que l’on trouve, à la bibliothèque de Heidelberg, numérisé, est un manuscrit de 1370. Le manuscrit Cpg 24 de Heidelberg date de 1370, le manuscrit Cpg 35 de Heidelberg date de 1439. Tous deux sont classés, selon la description scientifique de Karin Zimmermann<sup>50</sup>, comme datant de la période du mha, suivant en cela la division de Jacob Grimm. Or, un tel classement est délicat. Si l’on suit la périodisation de Wilhelm Scherer, on est dans le nha précoce. Jacob Grimm, dans sa grammaire, reconnaît, entre le mha et le nha (à partir de 1650), entre les 14<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècles, une période en quelque sorte transitoire, sans cependant en faire une période distincte. C’est Wilhelm Scherer qui va franchir le pas et faire de cette période intermédiaire une période à part entière, nommée « nouveau-haut-allemand précoce ». Même si pour Dieter Richter la question de savoir à quelle époque les Sermons de Berthold von Regensburg appartiennent, est réglée, dans le sens du mha, elle ne l’est pas pour tous les linguistes.

Voici, ci-dessous, le résumé de diverses périodisations, selon Hartweg/Wegera (2005).

Tableau n°5 : Synthèse de propositions de périodisation (Hartweg/Wegera 2005) :

<sup>49</sup> Les bornes chronologiques sont différentes de celles de Jacob Grimm : 1350 marque le début du nha précoce et 1650 le début du nha

<sup>50</sup> D’après Karin Zimmermann, <http://digi.ub.uni-heidelberg.de/sammlung2/werk/pdf/cpg24.pdf>

1370 - mittelhochdeutsch

rheinfränkisch

ein Schreiber

<http://digi.ub.uni-heidelberg.de/sammlung2/werk/pdf/cpg35.pdf>

1439 - mittelhochdeutsch

bairisch mit wenigen schwäbischen und westmitteldeutschen Formen

ein Schreiber (Konrad Hug)

Karin Zimmermann unter Mitwirkung von Sonja Glauch, Matthias Miller und Armin Schlechter, Die Codices Palatini germanici in der Universitätsbibliothek Heidelberg (Cod. Pal. germ. 1-181) (Kataloge der Universitätsbibliothek Heidelberg VI), Wiesbaden 2003,

Autoren	Schema gängiger Lehrmeinungen über die Periodengliederung der Geschichte des Deutschen (nach Reichmann 1988)												
	700	800	900	1000	1100	1200	1300	1400	1500	1600	1700	1800	1900
Grimm 1854	Ahd.			Mhd.				Nhd.					
Scherer 1878; Eggers 1963 - 1977; Sprachgeschichte 1964/85	Ahd.			Mhd.				Frühzeit		Nhd.			
Moser 1950/51	Ahd. Zeit			Mhd. Zeit				Frühzeit		Nhd. Zeit			
Moskalskaja 1965	Ahd. Zeit			Mhd. Zeit				Frühzeit		Nhd. Zeit			
Bach 1970	Ahd.			Mhd.				Nhd.					
Schmitt 1970	Ahd.			Mhd.				Nhd.					
Keller 1978	The Carolingian Beginning			The Hohenstaufen Flowering		The Sixteenth century Achievement		The Classical Literary Language		The Modern Standard German			
v. Polenz 1978	frühmal. Dt.			hoch- u. spätmal. Dt.				älteres Nhd.		Dt. im 19./20. Jh.			
Sonderegger 1979	frühmal. Dt. Ahd.			hochmal. Dt. Mhd.		spätmal. Dt. Nhd.		Frühzeit		Nhd.			
Bräuer 1982	Ahd.			hoch- u. spätmal. Dt.				Nhd.		Gegenwartsd.			
Guchmann/Semenjuk 1982	Sprache der Nationalität			Entwicklung der -				Nationalsprache		Wandlung der -			
Schildt 1982 u. 1984	frühmal. Dt.			hochmal. Dt.		spätmal. Dt.		Frühzeit		Nhd.			
Schmidt 1984	Frühgeschichte der dt. Sprache			Mhd.				Frühzeit		Nhd.			

(Hartweg / Wegera 2005, 21)

Avant de m’apercevoir de ce problème, je rattachais systématiquement, comme l’avait fait avant moi mon directeur de thèse Philippe Marcq, Berthold von Regensburg au mha. En effet, si l’on prend par exemple la thèse d’Etat de Philippe Marcq, les Sermons y figurent en bonne place, dans l’analyse du système des prépositions, et Berthold von Regensburg est considéré comme caractéristique du mha, avec, comme fondement, l’édition de Pfeiffer. Cela se perçoit dans certains de mes articles. Depuis que j’ai perçu l’étendue de la question de la périodisation, je ne rattache plus les textes de Berthold von Regensburg à une période particulière de l’allemand, je les prends comme des textes nés à un moment particulier de l’histoire de l’allemand.

Ce qui m’a confortée dans cette conception, c’est, suite à l’enquête que j’ai menée, pour trouver une réponse à cette question, la découverte des ouvrages de Thorsten Roelcke, où est discuté l’ensemble des découpages chronologiques proposés par divers linguistes, sur divers critères. Thorsten Roelcke (1995, 2001) a analysé les différentes propositions de périodisation existant à l’heure actuelle. Dans le premier ouvrage, il recense les principales propositions faites par les linguistes qui s’en sont préoccupés, surtout d’ailleurs par ceux qui ont écrit une histoire de la langue allemande, nombreux. Aucun consensus ne semble s’en dégager, la question reste ouverte. Il s’avère qu’aucune des périodisations recensées ne repose concrètement sur des critères linguistiques, du moins pas uniquement sur des critères linguistiques, un grand nombre de critères sont aussi sociologiques, comme par exemple l’urbanisation, l’invention de l’imprimerie. Il est frappant de constater le grand nombre de

linguistes qui ont essayé de travailler cette distinction, de l'affiner, de la fixer temporellement. Comment dater les différentes étapes de l'histoire de la langue allemande et sur quels critères les fonder ? Quel est le bornage chronologique ? Le deuxième ouvrage de Thoersten Roelcke (2001) complète ce questionnement, sans pour autant pouvoir donner de réponse. Dans l'introduction de cet ouvrage, l'auteur évoque (2001 : 50-51) le déficit de la recherche pour trouver des critères satisfaisants ainsi que des frontières temporelles caractéristiques. Cependant, il ne renonce pas à vouloir trouver une chronologie de l'histoire de la langue allemande fondée sur des critères adéquats. En attendant, on ne peut que se référer aux distinctions déjà établies (2001 : 51). Le tableau (2001 : 383) est intéressant. Un certain nombre de spécialistes de l'histoire de l'allemand ont participé à cet ouvrage, comme Stefan Sonderegger ou Hans Eggers. Joachim Schildt, dans son article « Zu einigen Problemen der Periodisierung der deutschen Sprachgeschichte » (1980/2001) évoque la difficulté de trouver des critères convaincants susceptibles de fonder la périodisation (2001 : 207). Il l'explique par le caractère variable des phénomènes phonologiques évoqués dans la périodisation, dans le temps et dans l'espace, complètement ou incomplètement réalisés. Deux articles de Thorsten Roelcke (2000, 2010) s'attachent aussi à la périodisation. S'il est si difficile de se mettre d'accord sur une périodisation qui corresponde à des critères linguistiques, précis, alors, c'est qu'il faut peut-être voir les choses autrement. On peut certes continuer à penser les 8<sup>ème</sup>/9<sup>ème</sup> siècles comme le début de l'allemand, le vha, mais ensuite, renoncer à périodiser de façon très cartésienne, ne pas rattacher en tout cas ses résultats scientifiques à une période linguistique précise, mais plutôt à des textes. Franz Simmler partage cette interrogation sur les bornes chronologiques de la périodisation, j'en ai discuté avec lui. Il ne renonce pas pour autant à la périodisation, mais souhaite l'affiner selon les critères utilisés, morphologiques, syntaxiques, par exemple. En outre, il se situe toujours dans le cadre de l'allemand. Franz Simmler (2011) étudie la possibilité de distinguer une étape dans l'histoire de la langue allemande à partir de considérations syntaxiques, morphologiques et lexicales dans le dernier quart du 16<sup>ème</sup> siècle (2011 : 159) :

« Die aufgezeigten makrostrukturellen, syntaktischen, flexionsmorphologischen und lexikalischen Entwicklungsetappen bündeln sich im letzten Viertel des 16. Jahrhunderts und bilden durch ihr Vorkommen in verschiedenen Textsorten einen deutlichen Einschnitt in der Geschichte der deutschen Sprache, der so bisher nicht gesehen worden ist. »

Pour Franz Simmler (2011 : 160), ce moment marque la fin du nha précoce. Franz Simmler, dans la suite de sa contribution, distingue d'autres coupures, ultérieures. J'ai pu constater que mes collègues linguistes n'ont pas vraiment de réponse face à ce problème. En effet, en septembre 2011, lors d'un colloque à Varsovie, le problème d'indexation d'une œuvre dans une période linguistique a été soulevé par une collègue lors de sa communication,

à savoir si l'œuvre en question appartenait au nha précoce ou au nha. Si l'on suit Jacob Grimm, le nha précoce n'existe pas. Tous les phénomènes linguistiques que l'on indique comme caractéristiques du nha précoce, la monophthongaison francique, la diphtongaison bavaroise, l'isochronie syllabique, commencent et se réalisent, en fait, de façon diverse selon l'aire dialectale, et pas nécessairement à la frontière temporelle supposée entre le mha et le nha précoce. Personne dans ce colloque de spécialistes n'a pu résoudre la question de l'appartenance à une période linguistique. S'il ne faut pas périodiser l'histoire de la langue allemande, quelle conception peut-on avoir alors de l'histoire de la langue allemande ?

La périodisation actuelle de l'histoire de la langue allemande, même en prenant la proposition quadripartite de Wilhelm Scherer, ne me satisfait pas, comme je l'ai expliqué. Une raison supplémentaire en est le statisme, couplé avec sa linéarité. Certes, elle rejoint l'idée que l'homme se fait de l'histoire, par rapport à la position qu'il occupe dans l'espace, quand il est situé à un moment particulier, et peut regarder derrière lui, ou quand il s'exprime sur ce qui est face à lui, ou bien encore quand il peut voir devant lui et prédire ce qui va arriver. Ainsi, découper l'histoire d'une langue en trois, quatre périodes, voire plus, sans avoir d'indices linguistiques précis, me semble correspondre à une conception statique de la langue. Or, la langue est dynamique, et la rigidifier en enfermant son histoire dans des périodes précises, avec des dates précises, va à l'encontre de son caractère dynamique même.

On pourrait, comme en histoire, considérer un temps court, en essayant de trouver des critères adaptés à cette périodisation du temps court, et un temps long, en prenant en compte le germanique et l'indo-européen. Les deux peuvent se combiner en cycles, en considérant l'idée de cyclicité, qui est répandue aussi en histoire, comme une possibilité de comprendre l'évolution de l'allemand. L'idée de cyclicité remonte à Otto Jespersen (1917). Elle ouvre de nouvelles pistes pour l'allemand. Des linguistes historiens de l'anglais, comme Elly Van Gelderen, s'en servent dans leurs travaux (2011, par exemple), pour expliquer le changement linguistique. Agnès Jäger l'a utilisée dans son étude de la négation (2008). Cette idée de cyclicité n'est pas encore assez exploitée pour l'histoire de l'allemand.

Une question connexe est celle de l'intérêt de considérer l'histoire de l'allemand, des langues germaniques anciennes en général, dans un cadre historique plus large.

## 1.5. Pourquoi insérer les langues germaniques anciennes, et en particulier l'allemand, dans un temps long, à partir de l'indo-européen, puis le germanique ?

Ce questionnement a été induit par plusieurs éléments :

-la présence, dans mon jury de thèse, d'un indo-européaniste, Jean Haudry, alors que mon doctorat portait sur la syntaxe et la sémantique de la langue du Heliand. Ce fut pour moi une surprise, de constater que le recours à l'indo-européen pouvait être utile pour les langues germaniques, par exemple ici, pour le lexique, plus largement, pour la traduction de termes du texte en vsax, en français, pour la compréhension de ces termes par le recours à la racine.

-ma présence aussi régulière que possible aux séminaires d'Yvon Desportes, à Paris IV, après le départ à la retraite de Philippe Marcq, sur la linguistique historique des langues germaniques et son recours à l'indo-européen.

-les diverses conférences faites par Jean Haudry sur l'indo-européen, que j'ai complétées par la lecture de sa thèse (1977), de ses ouvrages comme celui sur l'indo-européen (1979), de ses articles, comme celui sur le sens de l'évolution (1997), sur la corrélation (1973), sur l'instrumental (1970).

-le fait qu'Yvon Desportes, dans sa thèse d'Etat (1998) et dans ses travaux ultérieurs, expliquait les phénomènes étudiés en ayant recours à l'étymologie, et appliquait les travaux de Jean Haudry, propres à l'indo-européen, surtout, à l'allemand ancien.

-la compréhension du nécessaire recours au passé, et que le vha n'était pas la borne ultime au-delà de laquelle on ne pouvait pas remonter, que le vha devait s'inscrire dans un passé linguistique plus large, celui du germanique, d'abord, puis avant le germanique, de l'indo-européen.

-mon propre enseignement en linguistique historique, dans mes cours à l'UPEC ou à Paris 3, où, pour montrer à mes étudiants les racines communes entre l'anglais et l'allemand, il m'a fallu remonter loin dans le passé, au-delà du germanique.

Cette réflexion a débuté ainsi dès la soutenance de mon doctorat, en 1988, s'est poursuivie tout au long de ces années de recherche. Elle a pris forme lors de mon travail sur certains articles, comme celui sur l'optatif [13] dans le Heliand, ou pour mon intervention au colloque de GeSuS, à Montpellier, en avril 2018 [34], ou encore dans mon ouvrage inédit [8]. Ainsi, le recours à l'i.-e. comme langue-mère de diverses familles de langues-filles est ainsi, pour moi, maintenant indispensable. Quand j'ai fait mon intervention au colloque de GeSuS je souhaitais montrer combien l'histoire de l'allemand est tributaire de l'histoire de l'i.-e. Deux phénomènes caractérisant l'i.-e. jouent un rôle important : la notion d'aspect, pour le système verbal, car il en constitue un des fondements, dans une liaison particulière avec le temps et le mode ; le cas instrumental, pour le groupe nominal (au sens fourquétien). Ils sont caractérisés par une morphologie particulière au début, qui se délabre ensuite, pour disparaître, même si ce

n'est pas complètement. Il est ainsi nécessaire, pour mieux comprendre les phénomènes linguistiques en allemand, et plus spécifiquement en allemand ancien, ainsi que dans les autres langues germaniques anciennes, de remonter à l'i.-e., autant que possible, en s'appuyant par exemple sur les travaux de Jean Haudry ou de Michael Meier-Brügger. Ce n'est pas un savoir facile d'accès et commun à tous. Rares sont encore de nos jours les spécialistes de cette discipline, et les personnes qui peuvent profiter de leur savoir. Replacer les langues germaniques anciennes dans la continuité de leur histoire, en tant que langues indo-européennes, pourvues d'un héritage indo-européen en même temps que de caractères germaniques, a été depuis lors pour moi un élément important dans ma démarche d'historienne des langues germaniques anciennes, sur lequel je me suis appuyée par exemple dans [20], [34] et dans l'ouvrage inédit [8].

Insérer l'évolution de l'allemand dans un temps long, celui du germanique et de l'indo-européen permet de montrer le caractère dynamique d'une langue, dans son évolution. Pour l'allemand, dans mon article [34], j'ai voulu montrer que verbe et nom sont chacun la base d'un groupe, si on reprend la terminologie de Jean Fourquet et de ses groupes syntaxiques (1966) dont les interactions varient avec le temps, et sont complémentaires. Cette terminologie est peut-être plus claire. Le nom est la base d'un groupe nominal, le verbe, d'un groupe verbal. Deux phénomènes en interactivité sont le marquage de l'aspect et la disparition de l'instrumental. Entre le 9<sup>ème</sup> siècle et le 16<sup>ème</sup> siècle, bornes temporelles des corpus de mon article, le système basé sur l'aspect est de plus en plus remplacé par la phase. Dans le même intervalle temporel, l'instrumental a disparu, et son signifié s'exprime par divers moyens linguistiques et marquages morphologiques, comme d'autres cas, dont le génitif, comme des prépositions, et comme des préverbes. Pour décrire et expliquer le rôle de l'aspect et de l'instrumental, je suis remontée à l'i.-e.. Pour ces connaissances, je m'appuie sur les travaux de Jean Haudry, de Michael Meier-Brügger et de Matthias Fritz, ne disposant pas moi-même des connaissances directes nécessaires. Je considère maintenant, comme dans [34] et mon ouvrage inédit [8], qu'il est indispensable de remonter à l'i.-e, pour comprendre le caractère dynamique de toute langue, plus précisément ici, de l'allemand, le caractère à la fois stable et instable des phénomènes à l'œuvre, dans le cadre d'une évolution toujours en train de se faire. En outre, la dimension comparative des études de linguistique historique des langues germaniques peut en bénéficier, les langues germaniques étant toutes héritières de l'i.e.

Le questionnement suivant concerne l'intérêt d'une comparaison entre les langues germaniques anciennes.

## 1.6. Quel est l'intérêt de la comparaison entre les langues germaniques anciennes ? Comment la faire ?

Avant d'entrer plus avant dans ce questionnement, je ferai une remarque, négative : à l'heure actuelle, dans le paysage linguistique, la comparaison entre les langues germaniques anciennes est une rareté. En France, à part ma collègue Delphine Pasques, et moi-même, personne n'est capable de faire une telle comparaison, du côté des germanistes. Du côté des anglicistes, même si, globalement, les connaissances des linguistes anglicistes en matière d'anglais ancien semblent plus répandues que dans la germanistique française, le cercle de spécialistes est relativement restreint. Ceci explique que, lorsque j'ai cherché, l'an dernier, un.e collègue angliciste capable de travailler aussi sur le *va*, *vha* et le *vsax*, pour un projet commun, je n'ai trouvé qu'une collègue capable de le faire, ou intéressée, Elise Louvriot. Je travaille depuis avec elle, sur un projet commun d'article comparatif en *vha*, en *vsax* et en *va*.

La première question, concernant la comparaison entre les langues germaniques anciennes, est : à quoi sert une telle comparaison ? Puis, une fois qu'on répond à cette question par l'idée d'une meilleure compréhension de chacune des langues comparées, avec leurs ressemblances, mais aussi leurs différences, une deuxième question se pose à chaque fois que l'on veut travailler sur des états de langues germaniques anciens et parallèles sur le plan temporel : comment faire cette comparaison ?

A quoi sert une comparaison entre les langues germaniques ? Il est plus aisé de répondre à cette question si on s'attache d'une part à l'anglais, d'autre part à l'allemand. Le matériau linguistique commun à ces deux langues peut sans problème fournir matière à comparaison. J'avais, comme première étape d'analyse, fait une communication sur la préposition *bei/by*, lors d'une journée d'étude sur les prépositions en anglais et en allemand, que j'avais co-organisée à l'UPEC, en juin 2010, avec Lucie Gournay, la professeure angliciste responsable du groupe Lidil12 (IMAGER). Ce sujet m'intéressait pour deux raisons :

- les étudiants d'allemand confondent quasi systématiquement les deux prépositions et utilisent *by* pour *bei* en allemand, quand il s'agit de construire un « complément d'agent » en allemand. Je voulais savoir pourquoi.

-le groupe de recherche de l'upec, dont je suis maintenant membre à part entière (autrefois Lidil 12, maintenant idéal), est composé en grande majorité d'anglicistes, intéressés aussi par la comparaison avec l'allemand.

Ainsi, pour le colloque annuel de l'A.G.E.S., que j'ai co-organisé en 2013 à l'UPEC, avec pour thématique « Héritage, transmission, enseignement » [9], j'ai repris l'étude de la préposition *bei*, mais cette fois uniquement pour l'allemand. Les résultats me montrent cependant la raison de l'utilisation de la préposition *bei* par les étudiants germanistes pour le complément d'agent : les deux prépositions, allemande et anglaise, sont des substituts du cas instrumental, parmi d'autres, suppléent une des fonctions de ce cas, à savoir exprimer le moyen. Mais l'anglais et l'allemand divergent dans l'ampleur de l'utilisation de l'expression du moyen par *bei, by*, beaucoup plus large en anglais, plus restreint en allemand.

Par rapport à la question : comment faire cette comparaison, sur le plan de la syntaxe et de la sémantique, voire pragmatique ?, voici comment Steffen Krogh (1996 : 70/71) caractérise la comparaison syntaxique entre des langues germaniques anciennes :

« Der Grund für das geringe Interesse an syntaktischen Parallelen zwischen den altgermanischen Sprachen ist vermutlich, daß syntaktische Merkmale oft von so allgemeiner Natur sind, daß sich kontaktlinguistisch bedingte Übereinstimmung in diesem Bereich nur sehr schwer nachweisen läßt. »

Il ajoute que les textes de référence sont très peu nombreux, ce qui accroît la difficulté de la comparaison syntaxique.

En effet, pour pouvoir vraiment comparer la syntaxe dans deux langues, voire dans trois langues, il faut trouver dans chacune d'elles des textes comparables. Comparer des traductions de textes latins en vha et en va, par exemple, dans le domaine syntaxique n'est pas chose aisée. C'est pourtant ce à quoi se sont livrés les auteurs Anna Cichosz, Jerzy Gaszewski, Piotr Pezik et Maciej Grabski, de l'ouvrage Element Order in Old English and Old High German Translations, (2016), à l'issue d'un projet intitulé "A corpus-based study of the influence of Latin syntax on the word order of selected Old English and Old High German translations" (Old English-High German-Latin, EnHiGLa). L'idée était de mesurer dans la syntaxe de chacune des deux langues germaniques le degré d'indépendance face au latin, et de les comparer. D'après ces spécialistes (2016 : 10), on ne peut considérer le Heliand comme une traduction des Evangiles, au même titre que le Tatien, et la syntaxe y est ainsi spécifique au vsax. On peut en dire autant du Livre des Evangiles d'Otfrid. Les critères de choix de textes dans chacune des deux langues sont bien explicités. Les deux langues germaniques pour lesquelles la comparaison s'avère la plus défendable en termes méthodologiques sont le vha et le va, ayant une périodisation relativement similaire, appartenant toutes les deux au germanique de l'Ouest, ayant des textes en prose traduits. Et pour ces auteurs, il suffit d'avoir une méthodologie appropriée (2016 : 22). On voit cependant que dans ce genre d'études, le vsax n'a pas vraiment sa place. On n'a aucun texte en prose en vsax. Le Heliand est le seul



grand texte représentant de cette langue, et il est en vers. La Genèse, écrite au départ en vsax, a été traduite ensuite en va. Historiquement, le continent « colonise » les Iles, linguistiquement aussi. Voir les relations linguistiques entre les deux textes, et davantage encore, entre les deux langues dans leurs textes, même en vers, par exemple sur le plan de la syntaxe, avec ses conséquences, est une dimension encore peu empruntée, pourtant riche. C'est ce que j'ai voulu faire, en comparant les 25 lignes communes entre les deux textes de la Genèse, en vsax et en va, à partir de l'étude de la coordination par « *ac/ak* » (colloque du 3 juillet 2019 à Amiens sur la diachronie de l'anglais).

Un certain nombre d'études se sont attachées<sup>51</sup>, tant pour le va que pour le vha, à analyser l'ordre des mots et la syntaxe. Etudier la syntaxe peut, selon Orrin W. Robinson (1992 : 163) être : s'attacher à l'ordre des mots, analyser les formes verbales périphrastiques, regarder le phénomène de la subordination. C'est plutôt ce dernier aspect que j'ai privilégié, dans un certain nombre de mes travaux, à commencer par ma thèse (1), tout en observant l'ordre des mots comme critère éventuel de la subordination.

On peut ainsi se poser la question de la comparaison entre l'allemand et les autres langues germaniques anciennes. En effet, les philologues du 19<sup>ème</sup> siècle étaient capables d'un tel travail comparatif. Aujourd'hui, cela est devenu très difficile. Les collègues germanistes auraient à gagner, pour l'allemand, de la comparaison avec l'anglais, et à connaître le va. J'ai pu m'apercevoir, au colloque de Vienne (2011), que peu de collègues de langue allemande étaient capables de suivre ma communication sur le va. Les collègues anglicistes tireraient aussi avantage à connaître les états de langue en allemand ancien, par comparaison. Et le got., le témoin à l'heure actuelle le plus représentatif du germanique commun, pourrait servir de référence commune. On pourrait, à l'instar des néo-grammairiens, réécrire une grammaire historique des langues germaniques anciennes, avec des domaines complémentaires, la syntaxe, la sémantique, la pragmatique. Une partie de la recherche linguistique dans ce domaine va déjà dans ce sens, comme l'ouvrage d'Anja Lobenstein-Reichmann et d'Oskar Reichmann, Neue historische Grammatiken (2003).

La comparaison peut ainsi se faire dans le domaine syntaxique, en lien avec les phénomènes de parataxe, d'hypotaxe, de corrélation.

## 1.7. Comment comprendre les phénomènes syntaxiques de parataxe, d'hypotaxe, de

---

<sup>51</sup> Comme : Korhonen 1978, Bean 1983, Mitchell 1985, Fischer et al. 2000, pour le va ; Robinson 1997, Dittmer & Dittmer 1998, Axel 2007, Petrova 2009, pour le vha.

## corrélation, de complexité syntaxique ? Quel est le rôle de la syntaxe positionnelle ?

Un questionnement très important pour mon domaine est celui qui concerne les concepts syntaxiques et les phénomènes syntaxiques auxquels ils sont liés, en l'occurrence la parataxe, l'hypotaxe, la corrélation. Cela ne m'est pas apparu tout de suite, lors du travail de doctorat, qui pourtant avait traité à la syntaxe et à la sémantique de la langue du Heliand, mais cela m'est apparu au fur et à mesure de mes travaux. Si j'ai eu à travailler sur la syntaxe et la sémantique du vsax, c'est parce que ces deux domaines avaient été négligés jusque-là par les philologues. La question est : pourquoi ? La réponse de Matthias Fritz (°2010 : 365) est que syntaxe et sémantique se rapportent toutes les deux au côté signifié du signe linguistique. Il raisonne d'après le schéma qu'il a donné (°2010 : 365) du signe linguistique : (schéma n°7)

Schéma n°7 : Le signe linguistique (Matthias Fritz °2010 : 365) :

**Schema des sprachlichen Zeichens samt seiner Bezeichnungsbeziehung zu Begrifflichkeit und Wirklichkeit:**

	<b>Ausdrucksseite</b>	<b>Significans</b>
<b>Bedeutungsebene</b>	<b>Inhaltsseite</b>	<b>Significatum</b>
<b>Begriffsebene</b>		<b>Designatum</b>
<b>außersprachliche Wirklichkeit</b>		

Cela donne quatre niveaux, du plus concret, le signifiant, au plus abstrait, le rapport à la réalité extérieure du locuteur. D'après Matthias Fritz (°2010 : 365), de la conception que le locuteur a de la réalité dépend son utilisation des signes pour y référer. Or, en linguistique historique, le chercheur ne peut recourir au locuteur, comme je l'ai expliqué dans ma première partie, sur la méthodologie, pour juger de la recevabilité ou non de certains modèles syntaxiques. C'est ce qui explique, pour Matthias Fritz, le manque d'études syntaxiques dans le domaine de la linguistique historique. Or, pour lui (°2010 : 367), la reconstruction syntaxique est liée non pas à une réalité linguistique, mais au système d'une langue. A travers les exemples donnés, on retrouve le système. Cela suppose donc de s'attacher au système, à la langue plutôt qu'à la parole.

La question sur ce qu'est la subordination en langue ancienne concerne par exemple la place du verbe. Quelle est-elle ? Il faut remonter à ce qui se passait en indo-européen et en germanique, pour mieux comprendre le phénomène. Pour Orrin W. Robinson (1992 : 165) la position neutre du verbe conjugué était en germanique, et en indo-européen, la

position finale. Jean Fourquet exprimait la même idée quand il s'élevait contre les concepts de « rejet » du verbe et d' « inversion » du sujet en allemand. Les langues germaniques sont ainsi, au départ en tout cas, des langues SOV. D'après Orrin W. Robinson (1992 : 165), cette règle ne valait pas quand le verbe conjugué était un 'auxiliaire' membre d'une périphrase, car il était de peu de poids accentuel. Le verbe se mettait en seconde position après un élément accentué, ou, quand on voulait focaliser sur le procès porté par le verbe, il se mettait en première position. Toujours d'après Orrin W. Robinson (1992 : 166), cette règle d'exception s'est généralisée et grammaticalisée. Les langues germaniques sont plus ou moins passées d'une langue SOV à une langue SVO, en fonction aussi des informations portées par la morphologie casuelle, affaiblie en anglais actuel, au contraire de l'allemand actuel. Orrin W. Robinson (1992 : 171) attire l'attention sur les changements de conception de la subordination et de son marquage dans les langues germaniques anciennes. C'est ce que j'ai étudié aussi en vsax, en va, en vha ou à d'autres stades de la langue allemande. J'ai retrouvé cette problématique très souvent, tout au long de mes articles et ouvrages, dès ma thèse, par exemple dans [29]. Le dernier article où je l'ai traitée est l'article [31] issu de ma communication en 2013. Il est ainsi important de s'interroger sur le phénomène de la subordination, dans une langue germanique ancienne, d'étudier, ce faisant, la corrélation, son rapport avec la parataxe et l'hypotaxe. L'importance de la parataxe est un élément que Orrin W. Robinson souligne, que l'on retrouve plus récemment chez Ireneuz Kida (2014 : 57 et suiv.).

Dans le texte du Heliand, j'avais remarqué l'existence de divers éléments corrélatifs, identiques ou non, répétés et symétriques, et le renforcement de ces éléments quand ils servaient à marquer ce que l'on pouvait qualifier d'hypotaxe. La corrélation marque autant les propositions « subordonnées » verbales que les propositions « relatives » appartenant au groupe nominal (GN), car ces dernières reposent sur les mêmes éléments, surtout des déictiques et anaphoriques. Par rapport aux propositions dites « subordonnées relatives », il est de la même façon difficile de dire si on a affaire à des propositions « relatives » ou pas. Depuis l'époque de mon doctorat, la notion de corrélation, dont il est question dans les travaux de Jean Haudry (1973), que je n'ai connus qu'après ma soutenance, a gagné en ampleur dans les études syntaxiques et sémantiques. La corrélation, selon Yvon Desportes (2011)<sup>52</sup>, est la liaison binaire entre deux unités syntaxiques par la répétition d'un même corrélatif ou par la mise en relation de deux corrélatifs. Si l'on admet comme point de départ

---

<sup>52</sup> Son article le plus récent paru sur ce sujet est : *Anapher, Korrelativa und Korrelationen in Otfrids Evangelienbuch*, in : Simmler, Franz / Wich-Reif, Claudia (Hrsg.): *Syntaktische Variabilität in Synchronie und Diachronie vom 9. bis 18. Jahrhundert. Akten zum Internationalen Kongress an der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn vom 9. bis 12. Juni 2010*, Weidler Verlag, Berlin, 2011.

un « diptyque », mis en évidence dans les travaux de Jean Haudry, et plus particulièrement, pour le latin (1973), alors la constatation de l'absence d'un des deux termes de ce diptyque est indicatrice d'un changement syntaxique en train de s'opérer. Quand le premier corrélatif est l'ensemble vide, on a affaire soit à de la subordination soit à de la coordination. Pour la subordination, soit le premier soit le second corrélatif est l'ensemble vide, pour la coordination, c'est seulement le premier corrélatif. Les mécanismes de la naissance de la subordination et de la coordination se caractérisent à partir du mécanisme de la corrélation. Les diverses formes de corrélation soulignent la variété des moyens utilisés pour renforcer la cohésion du texte. Le même phénomène est attesté pour les formes négatives des corrélatifs. Le texte du Heliand est particulièrement riche en exemples sur ce point. La corrélation établit une relation syntaxique complexe entre les phrases ou propositions. Elle est fortement liée à la métrique et à la technique poétique du texte. Un grand nombre de textes, en vers, que j'ai étudiés ensuite pour leur syntaxe, présentaient cette liaison forte. Dans les Sermons de Berthold de Ratisbonne, non rédigés en vers mais en prose, le locuteur/narrateur utilise la rhétorique, le balancement syntaxique, le rythme, pour construire son discours. La corrélation est ainsi, quel que soit le genre du texte ancien, liée à la notion de rythme et de binarité. Elle s'étudie, bien sûr, aussi dans des textes ultérieurs à ceux écrits dans les premiers stades des diverses langues du germanique de l'Ouest. De manière globale, elle joue un rôle important pour la cohésion textuelle du texte concerné en allemand ancien.

J'ai étudié la parataxe et l'hypotaxe [21] dans deux textes en mha, les poèmes de Ulrich von Liechtenstein et les sermons de Berthold von Regensburg, les 18 premiers. Il s'agissait de mettre en parallèle deux textes de la même époque, l'un en vers, l'autre en prose, et de les comparer d'un point de vue syntaxique et sémantique. Pour le texte de Ulrich von Liechtenstein, le Frauendienst, je me suis intéressée aux 58 poèmes inclus dans le roman, lui-même en vers. Je voulais savoir si les structures syntaxiques dans ces poèmes étaient comparables à celles attestées dans les Sermons de Berthold von Regensburg, en prenant comme éléments de comparaison la parataxe et l'hypotaxe. J'ai pris comme point de départ les critères de distinction de l'hypotaxe pour l'allemand actuel, à savoir la place du verbe, la conjonction de subordination, le mode. Mon intention était de savoir si ces critères valent en langue ancienne, en l'occurrence pour le mha, et si les deux textes-témoins se comportent de façon différente sur ce point, en liaison avec une forme différente, la poésie ou la prose. J'ai travaillé sur les éditions existantes, une édition assez récente, de 2003, pour le texte du Frauendienst, ancienne pour les Sermons de Berthold, celle de Pfeiffer, toujours en vigueur. A ce moment-là je n'avais pas encore commencé à prendre les manuscrits comme base de

travail des textes anciens. Ce qui m'intéressait en réalité était l'étude de l'écriture des deux textes, et la comparaison entre le texte d' Ulrich von Liechtenstein et celui de Berthold, que l'on peut considérer, si l'on suit le raisonnement de Dieter Richter pour Berthold, comme relativement contemporains, pour autant que l'on puisse être chronologiquement précis pour des œuvres médiévales. Dans cet article [21, t.2, 85-124], les exemples (2), (3), (4) (t.2, p.95) montrent l'importance, dans le Frauendienst, de l'anaphore, de la répétition dans les structures, paratactiques :

- (8) **Wîp sint** reine, **wîp sint** guot,  
**wîp sint** lieber dann iht dinges si,  
**wîp sint** schone, wol genuot,  
**wîp sint** aller missewende vri,  
**wîp sint** guot für senediu leit,  
wîp diu füegent werdicheit (17,II)

ou hypotaxiques pour :

- (9) **Wol mich, daz** ichz ie gesach,  
**wol mich des, daz** ich ir dienen sol !  
**wol mich, daz** ich nie gebrach  
mine staete an ir! Daz tuot mir wol. (17, IV)

Certains vers ne ressortent pas clairement de la parataxe ou de l'hypotaxe :

- (10) Wan daz ich noch durch zuht wil swigen und uf lieben wan,  
ir sült für war gelouben, si hat mir also getan,  
ob ich iu chlage von ir mines seneden herzen not,  
daz vil lihte ir varwe lieht würde drumbe rot (20, VI)

La place du verbe n'est pas distinctive. Le mode, par exemple le subjonctif, peut valoir comme critère d'hypotaxe. Mais la moindre fréquence du subjonctif par rapport à l'indicatif ne peut en faire un critère hypotaxique déterminant. Les phrases continuent sur plusieurs vers, donnant l'impression d'une syntaxe complexe continue. La figure de style nommée *apokoinu* participe de cette impression de continuité syntaxique, de lien syntaxique entre les différents vers, chez Ulrich von Liechtenstein :

- (11) Swa ir staete bi gestat,  
waz bedarf der tugende mere,  
swer die tugende beide hat? (23, I, 5/7)

comme chez Berthold von Regensburg :

- (12) Bistû maget an dem fleische, sô wirt dîn doch niemer rât, wirstû also funden (LV, 188, 21)

Chez Ulrich von Liechtenstein, le rythme, les allitérations, le jeu sur les sonorités tendent à exercer une influence sur la place du verbe, par ailleurs très souple. Chez Berthold von

Regensburg, la corrélation joue encore un rôle certain, que j'ai étudié plus en détail pour ma communication de Varsovie en 2011 [29]. L'exemple suivant<sup>53</sup> :

(13) *Und* ist daz dir diu sünde ane klebet **unz** dich der tât begrîfet mit toetlîchen sünde, die maht dû niemer mêre überwinden. *Und* ist daz dir dîn hûs abe brinnet, daz maht dû gar wol überwinden âne gar grôzen gebresten und âne gar grôze arbeit ; *und* ist aber ein dinc daz dû toetlîche sünde niht fliehen wilt *unde* dich der tât dran begrîfet, sô möhte dir lieber sîn, daz dich alle wolve zerzarreten die in der werlte sint *unde* daz dû allen den schaden naemest an lîbe *und* an guote den diu werlt ie gewan, daz waere dir allez sô schedelîchen niht, **alse** dir ein toetlîchiu sünde waere, **ob** dû dar inne funden würdest (XXXV, 554).

est destiné à montrer, par la mise en italiques, la mise en gras, les soulignements, toute la complexité des structures syntaxiques chez Berthold, où place du verbe, conjonction de subordination, voire mode, peuvent servir de critères de subordination, mais où la corrélation est encore très présente. Ceci montre que les phénomènes syntaxiques évoluent lentement. En outre, le locuteur, en utilisant une alliance de mots comme *der da*, en rajoutant *da* pour renforcer le démonstratif, en fait un moyen linguistique de marquage d'une fonction nouvelle, celle d'une subordination d'une phrase à une autre, pour hiérarchiser les informations contenues dans les phrases. Ce phénomène est attesté en va, en vsax, en vha, avant d'être visible dans ces deux textes, par exemple. Ainsi, on assiste à une création de catégories de mots, comme celle des conjonctions de subordination, pour les besoins de l'énonciation, du locuteur.

Les deux textes, celui d'Ulrich von Liechtenstein et celui de Berthold von Regensburg, montrent chacun, en vers ou en prose, que nous sommes à un moment de redistribution des signes et d'utilisation de tous les marquants possibles. Le marquage est riche, redondant, les mêmes signes évoluent ou s'allient à d'autres pour marquer la diversité sémantique des relations syntaxiques à exprimer. Les deux auteurs des textes, quelle que soit la forme du texte, utilisent chacun à leur façon, mais sans différence notable du système, la langue à leur disposition.

La question du mode, comme marqueur sémantique d'hypotaxe, pour les propositions paratactiques contenant l'expression d'une pensée, d'un sentiment, est importante. L'optatif est-il un indicateur d'hypotaxe ?

Ainsi, parataxe, hypotaxe, corrélation sont des concepts tous les trois attachés à la notion de complexité syntaxique. Les textes en vsax, vha et va comme dans les textes d'Ulrich von Liechtenstein et de Berthold von Regensburg, montrent ainsi un phénomène syntaxique particulier, la corrélation, qui conduit à remettre en cause le concept de subordination et à s'interroger sur les faits de parataxe et d'hypotaxe. Les travaux de Richard Schrodtt (1988) vont dans ce sens, ainsi que l'ouvrage, relativement récent, de Katrin Axel-

---

<sup>53</sup> J'ai souligné daz, mis en italiques und, et en gras ce qui peut apparaître comme conjonction de subordination.

Tober (2012), qui revisite la genèse des phénomènes d'hypotaxe et de parataxe. Il reste cependant à approfondir le concept de complexité syntaxiques en allemand ancien, vaste champ de recherche. En effet, les notions de parataxe, d'hypotaxe, de corrélation, conduisent à se poser la question de la complexité syntaxique dans les langues germaniques anciennes. Peut-on parler, dans les textes en langue ancienne, de complexité syntaxique ? Que recouvre ce terme de « complexité syntaxique » ? La parataxe est souvent liée à l'idée de simplicité syntaxique, par opposition à l'hypotaxe, qui serait plus complexe. La raison en est que la parataxe suit plus aisément le déroulement de la pensée, et procède par ajouts. Une sorte de moyen terme entre la parataxe et l'hypotaxe est la corrélation. Les exemples que j'ai donnés plus haut montrent que la parataxe procède par ajouts successifs, qu'au contraire, l'hypotaxe constitue une intégration d'une phrase/proposition à une autre, que la corrélation met deux propositions/phrases sur le même plan, et que les trois phénomènes syntaxiques peuvent se combiner, dans des proportions différentes, probablement, selon l'âge du texte. On aurait davantage de corrélation dans les textes les plus anciens, en lien avec de la parataxe. L'hypotaxe serait en voie de constitution, vers une intégration syntaxique et sémantique. Mais même une intégration hypotaxique n'empêche pas la corrélation de jouer encore un certain rôle. C'est encore le cas actuellement.

Les textes que j'ai étudiés dans les langues germaniques anciennes, comme le Heliand (vsax), le Livre des Evangiles (vha) et Beowulf (va), sans parler de textes ultérieurs, permettent de constater que la complexité syntaxique est une donnée première. C'est ce que montre Jean Haudry dans sa thèse (1977 : 17) :

« On ne s'étonnera donc pas de voir dans cette étude les structures simples décrites à partir de structures complexes : c'est qu'en ce domaine comme en d'autres, le complexe détermine le simple. »

Si ma thèse sur le Heliand m'a permis d'en percevoir les phénomènes, très déroutants pour une jeune chercheuse, mes travaux ultérieurs m'ont fait prendre conscience de la justesse de cette conception. Ceci va à l'encontre de l'idée que l'on trouve chez Lucien Tesnière, selon lequel la complexité d'une langue suit la complexité de l'esprit humain et se développe au fur et à mesure de l'évolution de celui-ci (1959 : 258) : « *La complexité croissante du système actanciel du verbe a toutes chances d'être fonction des progrès de l'esprit humain, qui enfante des structures actanciennes de plus en plus complexes.* »

Mes travaux, comme mon ouvrage inédit [8], vont dans le sens de l'étude de la complexité première, dans des textes dans des langues germaniques anciennes. Pour en donner quelques exemples, mon article [14, t.1, 157-180] s'interroge sur les rapports entre verbe et phrase, de manière générale. L'article [31, t.3, 154-175] porte explicitement dans son titre l'idée de complexité.

En aucun cas la phrase en allemand ancien n'a une structure « primitive », n'est simple. Dans mon ouvrage nouveau [8], on voit que la construction qu'est la phrase en vha peut comporter jusqu'à 5 arguments, c'est-à-dire 5 constituants syntagmatiques, être une sorte d'association de constructions, comme les constructions ditransitives associées aux constructions transitives à mouvement provoqué. La grammaire de construction, dont je parlerai davantage dans une partie théorique, permet de saisir de façon plus complète la complexité syntaxique que l'on peut observer en langue ancienne, en allemand ancien ou dans une autre langue germanique ancienne.



## 1.8. Quelle catégorisation et terminologie adopter ?

L'étude de la syntaxe et de la sémantique dans les langues germaniques anciennes, dont bien sûr l'allemand, conduit à se poser la question de la catégorisation des mots, de la terminologie à adopter, qui corresponde aux faits constatés. Un exemple que j'ai rencontré dans le Heliand est *huuand* : ce terme recouvre à la fois la conjonction de coordination et la conjonction de subordination, en allemand moderne *denn* ou *weil*. Le terme *huuand* est de la famille des pronoms indéfinis, des mots en *w-* (*huu*>*uu*). La position du verbe conjugué ne peut servir à déterminer si on est dans de l'hypotaxe ou pas. J'ai tout analysé dans le Heliand, sans trouver de réponse. Le terme *uuan*, chez Berthold von Regensburg, est l'héritier, entre autres, de *huuanda* en vha. Il se peut que chez Berthold von Regensburg, la position syntaxique du verbe conjugué soit la raison qui a conduit Franz Pfeiffer à procéder à un interventionnisme orthographique particulier dans les Sermons : Franz Pfeiffer a écrit *uuan* quand il pensait qu'on avait affaire à *denn*, et *uuande*, quand il était censé renvoyer à *weil*.

Ce fait amène à la question de la poly-fonctionnalité des signes. Dans les langues germaniques anciennes, on constate une surcharge des signes, ce qui rend encore plus délicate une catégorisation, l'utilisation d'une terminologie précise pour dénommer une catégorie de mot. J'en ai donné des exemples dans le préambule, dans 4.1.2., par rapport aux connecteurs dans le Heliand. La question qui se pose est celle de savoir si l'évolution de la langue amène à mettre un signifiant et un signifié face à face, si à une fonction précise est assigné un rôle sémantique et syntaxique précis, ou pas.

La poly-fonctionnalité des signes en langue ancienne a une fonction précise : celle de permettre l'émergence d'autres signes. Par exemple, on constate, dans les langues germaniques anciennes, et pas seulement en vsax, que les indéfinis et les démonstratifs sont le matériau syntaxique de base. Ils servent à la corrélation, au marquage de la subordination. Les démonstratifs sont en outre liés à l'émergence de l'article défini, dont traite par exemple Delphine Pasques (2011, 2013), et du pronom relatif. Ils sont un indice intéressant du fait que la position ne fait pas nécessairement la fonction : si je schématise, leur position avant ou après un nom ne les constitue pas nécessairement en tant qu'articles définis ou pronoms relatifs. Même si j'emploie, avec des guillemets, des termes modernes, comme « *Demonstrativpronomen* », « *Definitartikel* », « *Relativpronomen* », pour montrer les fonctions qui peuvent être assurées par les éléments en *d-*, extrêmement fréquents, il reste à savoir s'ils peuvent, pour les textes dans les langues germaniques anciennes, être déjà caractérisés comme tels ou pas. Cette question se retrouve dans maints articles que j'ai travaillés. La

problématique est par exemple la même pour l'article sur le morphème *th-*, dans le Beowulf, [32, t.4, 1-19] texte en va, que dans l'article sur Berthold von Regensburg, postérieur de plusieurs siècles [29, t.3, 115-142]. Un signe en langue ancienne, très utilisé dans les langues germaniques anciennes, et encore maintenant, est *so*<sup>54</sup>. La multitude des occurrences et l'importance des emplois sont frappantes.

Le cas de *und*, considéré dans le dictionnaire de Jacob Grimm comme pouvant être également une conjonction de subordination, permet de s'interroger sur les phénomènes de corrélation/coordination/subordination et les modifications sémantiques induites par leur emploi en langue ancienne. Il en est de même pour des signes complexes comme *dannoch* ou *danne*, particule que j'ai étudiée [39] dans un article spécifique, et qui, aujourd'hui, est scindée en *denn* et *dann*, ce qui n'était pas le cas en langue ancienne.

Parfois, la forme peut varier selon la fonction occupée : en vha, *zi/ze* est la forme de la préposition, *zuo* la forme du préverbe, alors qu'il s'agit du même mot. La forme du préverbe passe ensuite à la préposition, qu'elle remplace. La forme prépositionnelle disparaît.

J'ai rencontré une fois de plus le problème de la catégorisation et dénomination, lors de mon article [39, t.4] sur *thanne* chez Otfrid, à l'occasion de la *Festschrift* pour Yvon Desportes, pour ses 60 ans (2009). Le problème est d'emblée : comment catégoriser ce terme qui apparaît chez Otfrid sous la forme *thanne*, comme « particule », « mot », « signe », « adverbe » ? Cet élément est aussi attesté chez d'autres témoins des langues germaniques anciennes, avec des variantes morphologiques, dans le Beowulf, le Heliand. Quelles que soient les variantes morphologiques, l'origine de la « particule » est la même, indo-européenne. Le cas d'origine est différent selon la source que l'on prend : d'après le dictionnaire de Jacob Grimm, il s'agirait de l'accusatif (vol 2, colonne 740), comme je l'ai moi-même indiqué (t.4, p.75). Dans le dictionnaire de Hermann Paul (1976 : 124), la forme vha serait *dana* (= « von *dannen* »), aurait donc un sens ablatif. Seul le recours à l'i.-e. permet de comprendre la nature d'un tel terme : *thanne* appartient à la « famille » indo-européenne des « particules » *th-* éminemment déictiques, également anaphoriques, instaurant d'emblée un lien du locuteur avec son message d'une part, avec l'allocuté d'autre part. Cela induit une relation entre locuteur et texte, qui souvent n'est attribuée qu'aux auteurs contemporains, et niée aux auteurs anciens. Les formes en *-e* et en *-a* sont données, d'après le dictionnaire de Jacob Grimm, comme équivalentes. Chez Otfrid est attestée la forme en *-a*, orthographiée *thanne*, *thann*, ou *than*. Cette particule sous la forme en *-a* remplit les mêmes fonctions que les deux particules actuelles réunies *denn* et *dann*.

---

<sup>54</sup> Il est étudié par exemple par Yvon Desportes dans : *So im althochdeutschen Isidor*, in : Die Formen der Wiederaufnahme im älteren Deutsch, Berliner Sprachwissenschaftliche Studien, hrsg v. Franz Simmler, Bd 10, Weidler Verlag, 2008.

J'ai utilisé la position syntaxique de la forme verbale finie comme critère syntaxique de distinction entre « subjonction », terme pour « conjonction de subordination, » et « conjonction », pour la conjonction de coordination, mais il faudrait y ajouter les rapports entre place syntaxique dans le vers et place syntaxique dans la phrase. Des considérations rythmiques et sonores seraient également appropriées. L'interprétation de la particule dépend de sa place, de la corrélation éventuelle dans laquelle elle entre, de facteurs liés au co-texte ou au contexte. Ces divers facteurs influent sur l'interprétation qu'en a l'allocuté. Les exemples avec *thanne* montrent la coexistence d'un ancien système et d'un nouveau système, avec des points de passage entre les deux. La place du verbe a tendance à être un indice syntaxique, mais elle obéit aussi à des motifs rythmiques, prosodiques, métriques. Différents indicateurs peuvent se conjuguer pour marquer le passage à l'hypotaxe. Le caractère illocutoire de la particule est à souligner, et est encore vivace de nos jours, même si morphologiquement la particule est aujourd'hui attestée sous la forme *denn* et non *dann*, distinction morphologique récente. Le caractère dialogique ou narratif des passages influence probablement l'emploi de la particule.

Les faits syntaxiques ne sont pas aisés à catégoriser. Comment catégoriser les « propositions subordonnées sans subordonnants », où on a affaire à de la parataxe sur le plan syntaxique, à de l'hypotaxe sur le plan sémantique ? Il m'est arrivé d'utiliser le terme de *Gesamtsatz*, par exemple dans [29, t.3, 115-142], pour montrer qu'il s'agit d'un ensemble syntaxique complexe, qui peut comprendre un groupe verbal dépendant, une « proposition subordonnée », et un groupe verbal « d'accueil », une « proposition principale », ou plusieurs, juxtaposés ou coordonnés. Cependant, cette terminologie n'est pas entièrement satisfaisante. La difficulté est de trouver une terminologie pouvant correspondre exactement aux faits constatés dans les textes anciens. Je n'ai pas encore trouvé de solution satisfaisante, j'utilise des termes généraux, comme « *Partikel* », ou des guillemets ajoutés aux termes modernes.

Dès mon doctorat, puis au fur et à mesure de mes travaux, je me suis interrogée sur l'importance de la morphologie, riche dans les langues germaniques anciennes, à commencer par le *vha*, le *va*, le *vsax*.

## 1.9. Quel rôle joue la morphologie, verbale, nominale ?

---

La morphologie n'est-elle qu'un phénomène de surface ? La morphologie est-elle signifiante ? Ces questions se sont posées pour moi, lorsque j'ai travaillé, pour un article, [28], sur ce que j'ai appelé le « double marquage morphologique », à l'occasion d'un colloque organisé en juin 2011 par mon collègue Michel Lefèvre lors de son arrivée à l'université de Montpellier 3 en tant que professeur. Le colloque avait pour thème *Syntaktischer Wandel in Gegenwart und Geschichte. System, Norm und Gebrauch*. Il s'agissait de travailler de nouveau en synchronie et en diachronie, de montrer l'évolution de structures « doubles » en allemand ancien. Les corpus étaient les textes que je travaillais aussi pour l'ouvrage nouveau, à savoir le Livre des Evangiles de Otfrid, les Psaumes de Notker, les Sermons de Berthold von Regensburg et de Maître Eckhart, le Nouveau Testament et les Sermons de Luther (de 1545). J'ai tenté de définir, dans l'introduction, ce que j'entendais par « double marquage des structures ». En fait, je voulais analyser l'importance et l'évolution de structures comme le double accusatif, le double datif, le double nominatif, au fil des textes. Je dois dire que l'appellation « double nominatif » est mienne. Par là, j'entends l'utilisation de deux éléments différents en fonction de sujets, soit ce qu'on appelle un « sujet apparent » et un « sujet réel ». Le thème de cet article est lié, d'une certaine façon, au concept de la valence, du moins dans les propos de Lucien Tesnière, qui ne met pas, pour le double accusatif par exemple, les deux accusatifs sur le même plan syntaxique. En même temps, cela faisait appel à des concepts peu connus des linguistes allemands, mais connus par contre des indo-européanistes, repris pour l'allemand par Yvon Desportes. Au cours de mon travail sur mon ouvrage nouveau, je m'étais aperçue du caractère récurrent de ces structures. J'ai écarté les structures avec le génitif, car elles sont attestées surtout en vha, mais le sont ensuite très peu. Les groupes au génitif ne sont pas au génitif par hasard. Cela correspond à des emplois motivés, même si le génitif est, comme substitut de l'instrumental, en concurrence avec l'accusatif, par exemple pour l'extension spatiale et temporelle, pour l'expression de la directivité. Aucun spécialiste de la langue ancienne ne traite cependant d'un « double génitif ».

J'ai cité Charles Fillmore sur les doubles<sup>55</sup> structures, à propos du fait que, pour lui, un même cas ne peut être marqué qu'une seule fois dans une phrase simple. Charles Fillmore distingue

---

<sup>55</sup> cf *The case for case*, 1968, par exemple p.42, note 26.

une structure de surface et une structure profonde. Pour lui, le double accusatif n'est attesté qu'en structure de surface et correspond, en structure profonde, à la tournure datif + accusatif. Son point de vue est que les cas appartiennent à un système universel en structure profonde, et par conséquent, sont de nature syntaxique et non morphologique (1968 : 42). Je ne reprends pas cette distinction entre structure de surface et structure profonde, issue de la grammaire générative et transformationnelle. Une même structure sémantique peut simplement être exprimée à l'aide de divers marquages morphosyntaxiques. La question est de savoir si on assigne à chaque fonction une forme différente ou pas. Il reste encore à l'heure actuelle en allemand une trace historique, attestée en synchronie, celle de quelques verbes, comme LEHR, construits avec un double accusatif. L'alignement morphologique sur la structure datif de la personne + accusatif de la chose ne s'est pas complètement effectué. Les quelques exceptions restantes à la structure GN au datif+ GN à l'accusatif sont des témoins de l'histoire de la langue, et pour cette raison sont révélatrices de l'évolution de la langue. Pour autant, les relations sémantiques qui sont marquées dans cette double structure peuvent l'être de façon différente sur le plan morphologique. Le double accusatif est une combinaison que l'on peut qualifier de transitoire, qui pour certains verbes est ensuite remplacée par un GN au datif + un GN à l'accusatif. Pour certains autres verbes, comme LEHR-, la combinaison transitoire reste, est encore attestée aujourd'hui. Le marquage morphologique du double accusatif persiste. Les combinaisons anciennes et les combinaisons actuelles, avec aussi les états intermédiaires, sont visibles dans l'étude que j'ai faite dans mon ouvrage nouveau [8], sur l'histoire des constructions verbales. Certains verbes, comme ceux de don, au sens large, entrent dès le début dans des combinaisons casuelles GN au datif (animé) – GN à l'accusatif (non animé). D'autres verbes se trouvent dans cette construction de façon tardive, d'autres encore, de façon inégalement attestée. Quelques-uns, pas encore. L'argument, évoqué dans Vilmos Ágel (2017 : 493) selon lequel le même marquage morphologique rend la structure sémantique non identifiable, ne vaut pas ici. C'est une entorse au principe appelé « Einmaleins der Satzgliedlehre » (2017 : 493) admise par Vilmos Ágel, à l'inverse de Charles Fillmore. Elle renvoie à deux valeurs sémantiques différentes de l'accusatif. Vilmos Ágel (2017 : 494) donne des fonctions différentes à chacun des deux accusatifs : celui de la personne est un objet indirect à l'accusatif, celui de la chose, un objet direct à l'accusatif. Vilmos Ágel montre pour le premier les possibilités de remplacement par le datif.

La structure du « double accusatif » est une structure intermédiaire, qui se maintient pour certains verbes, disparaît pour d'autres. Le double accusatif semble être une structure qui rencontre le dynamisme de certains verbes. J'ai considéré comme double accusatif aussi des structures où le premier élément est un accusatif de la personne et le deuxième, un infinitif, à

la manière de Bausewein, tel qu'il est cité chez Vilmos Ágel (2017 : 493, note 77) pour *heißen*. On peut contester cette façon de concevoir l'infinif. Par exemple Jean Haudry, dans son exposé sur la proposition infinitive (2012), considère que l'infinif germanique ne repose pas sur d'anciennes formes d'accusatif (2012 : 22). Il distingue aussi une « vraie » proposition infinitive, avec les verbes de dire, et une « fausse » infinitive. Il affirme également l'ancienneté des propositions conjonctives du germanique par rapport aux infinitives (2012 : 19).

L'étude du « double datif » dans cet article rejoint en partie ce que j'avais fait pour l'article issu de la communication à Bonn [26, t.3, 29-59]. J'y ai ajouté le corpus de Maître Eckhart. La perspective n'est cependant pas la même. J'ai approfondi la valeur à donner à la structure du double datif, à la lumière des articles de Jean Haudry et de Yvon Desportes ainsi qu'à celle de mes propres travaux sur les corpus et sur les structures. Yvon Desportes, à la suite de Jean Haudry, considère le groupe prépositionnel *zu*+ GN ou groupe infinitif comme un allomorphe du datif (1977). Selon lui, dans la tournure avec le « double datif », datif animé et groupe infinitif avec *zu*, le premier datif peut avoir la fonction sujet ou la fonction objet du deuxième datif, c'est-à-dire du « groupe infinitif avec *zu* ». Je mets cette expression « groupe infinitif avec *zu* » entre guillemets, car mes textes, dans l'ouvrage nouveau [8], montrent la constitution du groupe infinitif avec *zu*, non donné d'emblée.

Pour le « double nominatif », j'ai cherché à savoir si les changements morphologiques dans la déclinaison du pronom personnel neutre, alliés à la syntaxe de la première position, conduisant à une réinterprétation des fonctions et des marquages morphologiques, pouvaient être un élément d'explication. La solution proposée est à mettre en relation avec les changements qu'avait décrits Cynthia Allen (1995) pour l'anglais. A analyser par exemple les structures chez Luther, il est difficile de dire que les changements linguistiques trouvent leur aboutissement chez lui. Des changements s'opèrent, certes, mais chez Luther, ils ne sont pas encore aboutis.

Ces questionnements, dus à mon travail pour mon ouvrage inédit, sont eux-mêmes des marqueurs de mon évolution scientifique. Ils sont issus de l'analyse de mes corpus, mais il leur manquait un ancrage théorique, que je n'ai trouvé que récemment, celui de la grammaire de construction, qui me permet de structurer l'ensemble des changements et de montrer l'importance de la morphologie, ici, en allemand ancien. Mais on peut affirmer la même chose pour les autres langues germaniques. Après l'étape du *va*, cela devient plus délicat avec l'évolution spécifique de l'anglais, pour l'anglais. Mes constatations de l'époque rejoignent celles que j'ai faites au moyen de la grammaire de construction. Au long des trois textes, on peut constater une expansion des éléments du groupe infinitif avec *zu*. Si l'infinif change de

nature, devient en quelque sorte un deuxième noyau verbal dans un GV, alors que devient la préposition *zu* ? Etant donné que la forme *zu* est en fait celle du préverbe et que la préposition elle-même a disparu, on peut penser que *zu* joue un rôle comparable à celui d'un préverbe. L'utilisation plus fréquente de la structure avec le groupe infinitif avec *zu* entraîne peut-être une perte de la valeur prospective de la tournure, qui marque simplement le décalage dans le temps entre le procès du verbe fini et le procès de cette tournure. La perte de marquage morphologique sur l'infinitif a pour conséquence le report sur la seule préposition *zu* de la valeur future, directive<sup>56</sup>. J'ai essayé de voir quelle était la nature des verbes avec lesquels on trouvait le groupe infinitif, il s'agit de verbes qui portent une action. Cette action future est inscrite comme à venir par le biais de la tournure avec le groupe infinitif avec *zu*. La préposition *um(b)*, qui, à l'heure actuelle, fonctionne avec le groupe infinitif avec *zu*, ne fait pas encore partie intégrante de la structure.

La morphologie, en liaison avec la phonologie, est le point de passage des évolutions syntaxiques et sémantiques. Son importance ne saurait être passée sous silence. C'est ce que j'ai étudié dans mon ouvrage nouveau aussi [8]. Une autre dimension, que je vais maintenant aborder, dans les deux derniers points, concerne les textes médiévaux en tant que textes, avec une interrogation sur la cohésion et la cohérence textuelles, d'une part, sur la narration et sur l'énonciation dans un texte médiéval germanique, d'autre part.

---

<sup>56</sup> L'étymologie de l'adverbe *zu* en i-e est l'instrumental du pronom \*de-, \*do-.

On peut citer le dictionnaire de Grimm à ce sujet ([http://woerterbuchnetz.de/cgi-bin/WBNetz/wbgui\\_py?sigle=DWB&mode=Vernetzung&lemid=GZ08547#XGZ08547](http://woerterbuchnetz.de/cgi-bin/WBNetz/wbgui_py?sigle=DWB&mode=Vernetzung&lemid=GZ08547#XGZ08547)): als Ortsadv. stammt es aus dem idg., wie auch die in der bedeutung nahestehenden präp. sl. und lit. do, air. do (Brugmann grdr. 2 2, 2, 787). sie gehen, wie auch die entgegengesetzten präp. lat. de, osk. dat, ir. dī 'von weg, von herab' Delbrück 1, 764, auf hinweisende partikeln zurück. der in ihnen enthaltene pronominalstamm ist in den einzelsprachen durch eine ganze reihe von partikeln örtlicher bedeutung vertreten: av. da in vaēsmanda 'zum hause', gr. δε in οἴκαδε, ἀγορήνδε, Ἀθήναζε (ζ = σδ), ὄνδε δόμιον—δε, ὄδε, ἐνθάδε, δέ aber, δή, lat. quan-do, denique, i-dem u. s. w., got. unte Brugmann 2, 2, 790. 812; Delbrück 1, 766; Walde 166 f.

## 1.10. Quelle cohérence/cohésion textuelle pour un texte médiéval ?

La notion de texte et la question de la cohésion et de la cohérence textuelle pour un texte médiéval est importante. En effet, on peut dire qu'elles sont liées à l'esthétique médiévale. L'ordre terrestre est le reflet de l'ordre divin. Un beau texte est un texte bien ordonné, qui répond à des critères très précis de construction, en accord avec l'harmonie divine. Ce n'est pas un hasard si Otfrid, par exemple, corrige lui-même le manuscrit de Vienne.

Ces préoccupations esthétiques caractérisent l'ensemble de la période médiévale. Comment se manifestent-elles dans un texte médiéval ? J'ai approfondi la question pour l'allemand ancien, d'abord dans les Sermons de Berthold von Regensburg, pour un colloque à Varsovie, en 2011 [29], puis dans le Ludwigslied, dans un colloque à Paris (2018) [35] organisé par Claudia Wich-Reif et Delphine Pasques. J'ai utilisé deux supports théoriques différents : l'étude de Halliday et Hasan (1976), pour Berthold von Regensburg, celle de Averintseva-Klisch (<sup>2</sup>2017), pour le Ludwigslied. L'idée est de montrer en quoi les textes en langue ancienne, quelle que soit la langue germanique considérée ou la période en question, sont des textes. Pour Halliday et Hasan (1976: 4): « *The concept of cohesion is a semantic one; it refers to relations of meaning that exist within the text, and that define it as a text* ». Pour [29, t.3, 115-142], l'analyse du premier sermon devait me permettre d'en étudier les structures, de voir comment l'auteur construit son texte. Le premier sermon devait servir de modèle d'analyse pour l'ensemble des sermons. Que l'auteur des sermons ait été Berthold ou pas, que le texte appartienne ou pas à la période du mha, cela n'était pas ma priorité d'analyse. J'avais pris comme point de départ ce qu'avaient écrit Halliday et Hasan (1976). Même si le titre de mon article porte l'indication des « structures syntaxiques », j'ai situé l'analyse d'emblée, dès l'introduction, sur le plan sémantique. Le niveau de cohérence textuelle se référait davantage aux éléments interphrastiques, aux éléments interpropositionnels, leurs combinaisons en phrases et en texte, qu'aux éléments intraphrastiques ou intrapropositionnels. Les relations sémantiques entre les éléments font fonctionner le texte comme texte. L'interrogation en arrière-plan concerne la nature d'un texte : qu'est-ce qu'un texte ? Franz Simmler (2010) fait intervenir les notions de « macrostructure » et de « microstructure », pour la structuration externe et la structuration interne. Sans vouloir remettre en cause sa terminologie, je préfère ne pas appliquer de terminologie préconçue pour étudier un texte et les phénomènes qui m'intéressent dans ce texte. Pour [29, t.3, 115-142], l'analyse du premier sermon devait me permettre d'en étudier



les structures, de voir comment l'auteur construit son texte. Pour Halliday et Hasan (1976: 4): « *The concept of cohesion is a semantic one; it refers to relations of meaning that exist within the text, and that define it as a text* ». L'étude du premier sermon, faite à partir du manuscrit de Heidelberg numérisé<sup>57</sup>, m'avait amenée à voir de la part du narrateur/auteur une utilisation consciente et cohérente d'éléments de structuration, dont les corrélatifs. La visée démonstrative religieuse apparaît nettement dans le sermon, et fonde le texte en tant que texte. Le locuteur se sert du matériau linguistique à sa disposition pour construire sa démonstration, rhétorique. Le premier sermon de Berthold von Regensburg met ainsi en évidence le lien entre syntaxe et sémantique. Je voulais montrer comment le premier sermon s'insérait dans l'ensemble des sermons contenus dans le manuscrit, comment il se caractérisait comme sermon. La présence du locuteur est forte, se manifestant par l'emploi de déictiques. Travailler à partir du manuscrit, numérisé, implique de repérer le système de ponctuation utilisé, différent de celui que l'on trouve dans l'édition de Pfeiffer<sup>58</sup> par exemple. Cela permet aussi de voir l'utilisation qui est faite des couleurs, ce qui est en majuscules ou ce qui ne l'est pas, car ces indications, précieuses, sont en général gommées dans les éditions modernes. La graphie, les majuscules, les couleurs, la ponctuation sont au service de la structuration du texte médiéval, ici du sermon, structuration externe, en tant que sermon appartenant à un ensemble de sermons, structuration interne, avec des paragraphes, puis des phrases complexes à l'intérieur de ces paragraphes. L'utilisation d'anaphoriques et de déictiques, de connecteurs, de corrélatifs assure la cohésion textuelle. L'aspect rhétorique est fondamental, et fait valoir le lien existant avec la corrélation. Le locuteur se sert du matériau linguistique à sa disposition pour construire sa démonstration, rhétorique.

Ma dernière intervention (2018) en colloque [35, t.4, 155-168] vise à montrer en quoi le Ludwigslied est un texte. On trouve ce genre d'analyses dans des travaux comme ceux de Heiko Hartmann (2005) sur Otfrid. Ce poème comportant 59 vers, la question se pose, de savoir comment il est construit. J'ai ainsi convoqué les notions de cohésion et cohérence textuelles, dont l'interaction, selon Averintseva-Klisch (2017 : 2), a pour résultat un texte, un entrelacs, revenant au sens étymologique de « texte », comme « tissu », résultat du tissage. A cette interaction entre cohérence et cohésion est liée une fonction communicative, que j'ai étudiée. Ce poème en vers allitérés et rimés, ressemblant en ce point au Livre des Evangiles d'Otfrid, est soigneusement composé. J'ai reproduit le texte et utilisé différents types de

---

<sup>57</sup> <http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/cpg24>.

<sup>58</sup> Berthold von Regensburg. Vollständige Ausgabe seiner deutschen Predigten, Bd. I, Wien 1862; Franz Pfeiffer und Joseph Strobl (Hg.), Berthold von Regensburg. Vollständige Ausgabe seiner deutschen Predigten, Bd. II, Wien 1880

marquage, en fonction du style direct ou de la narration, des personnages ou du narrateur, des pronoms personnels et des pronoms en connexion, des anaphoriques, déictiques, des connecteurs, des temps, des modes. Cela permet de voir l'aspect tissé du texte, les chaînes de cohésion et de cohérence. Cette illustration de ce qu'est un texte, un texte de 882, écrit dans la période des débuts de la langue allemande, correspond aux critères énoncés par une linguiste sur l'allemand d'aujourd'hui, de 2017.

## 1.11. Quelle est la dimension énonciative des textes médiévaux ?

Au début des années 2000, je me suis interrogée sur la dimension narrative et énonciative des textes médiévaux. Deux facteurs m'y ont incitée : les œuvres au programme de l'agrégation externe en littérature ancienne, d'une part, la lecture de l'ouvrage de Sophie Marnette (1998) et l'enseignement que je dispensais sur des théories linguistiques, dont celle d'Emile Benveniste, sur l'énonciation, d'autre part. Ces deux facteurs ont soulevé la question de savoir ce qu'il en est dans des textes en allemand ancien ou dans une autre langue germanique ancienne. Trois articles sont issus de ces réflexions : [12, t.1, 74-90], [23, t.2, 146-170], [25, t.3, 1-28], chacun portant sur une œuvre mise au programme de littérature ancienne à l'agrégation externe. Pour chacun de ces articles, j'ai travaillé à partir de l'édition imprimée du texte, et non du manuscrit. Le marquage du passage du style indirect au style direct serait différent de ce qu'il est dans l'édition moderne, qui comporte deux points et des guillemets pour introduire le discours direct, ce qui n'existait pas en mha, où on utilisait les verbes de dire comme éléments introducteurs du discours direct. Il en est de même pour le système de ponctuation d'origine. J'ai été conduite à analyser de près les passages au style direct ou au style indirect, sans tenir compte de la ponctuation moderne. L'emploi des pronoms personnels et des déictiques n'est pas indifférent.

A partir du texte du Nibelungenlied, j'ai travaillé le rapport entre la langue et la narration. J'ai repris l'idée de l'expression linguistique de la narration, de la construction linguistique du récit par le narrateur, à propos du texte de Wirnt von Grafenberg, Wigalois, dans l'article [23], et de Erec de Hartmann von Aue, dans l'article [25], issu d'une communication à la journée d'étude sur l'auteur médiéval, journée que j'avais eu l'idée de co-organiser à la maison Heine, avec une collègue de l'équipe de recherche STIH, Delphine Pasques, sur l'état de la recherche aux plans littéraire et linguistique. Dans le Nibelungenlied [12, t.1, 74-90], l'opposition des modes optatif/subjonctif et indicatif est révélatrice, si on compare les exemples suivants :

(14) ìch waene, ez hete dar umbe der küene Hagene getân (str. 1784, 4)

et :

(15) si wânden helt dô vristen: ez was ûf sînen tôt getân (str.903,4)

Dans ce dernier exemple, l'emploi de l'indicatif *uuas* montre l'opposition entre la réalité et ce que croit Kriemhilt, alors que dans l'exemple de la strophe 1784,4, le narrateur met, par le biais du subjonctif *hete*, le personnage de Hagen en cause. La distinction entre les points de vue, point de vue du narrateur et point de vue des personnages, est parfois délicate à faire, comme dans la strophe 1492 :

(16) Dô hiez diu küneginne ir porten und ir golt  
geben durch Kriemhilde, want der was si holt,  
unt durch den küene Etzel den selben spileman.  
si mohtenz gern' enpfâhen; ez was mit triuwen getan.

A-t-on affaire ici à un jeu du narrateur sur les points de vue : est-ce que le narrateur reprend à son compte le point de vue du personnage, en l'objectivant ? S'en tient-il à ses sources ? Le narrateur sait prendre ses distances, fictives, avec son texte. De même qu'il fait part à son auditoire des sentiments des personnages, il exprime à ses auditeurs ses propres sentiments. Il utilise les procédés poétiques à sa disposition, le rythme, la place des mots, les allitérations et jeux de sonorités, les rimes. Il insiste sur son ignorance ou sa non ignorance de certains faits, joue un rôle, celui de narrateur. L'ensemble des termes utilisés, des structures, est mis à contribution pour ce faire. Le narrateur emploie par exemple les prolepses dans la construction de son récit. Ainsi, un certain nombre de termes ou d'expressions apparaît comme récurrent et créateur de l'univers de la narration. Au-delà des topoi propres à cette époque, et des caractéristiques formelles du texte, émerge la figure du narrateur, voire de l'auteur, de celui qui maîtrise le système de la langue de façon à l'adapter à ses besoins de communication, qui l'utilise à des fins pragmatiques de création d'un univers propre, commun à l'interlocuteur et au narrateur, dans le cadre spécifique de l'époque, avec ses moyens de désignation propres de la personne, du lieu, du temps.

La communication sur Erec et l'article qui a suivi [25, t.3, 1-28] avaient pour but d'analyser les marqueurs linguistiques de l'intervention du narrateur dans son récit. L'analyse des moyens linguistiques avec lesquels le narrateur construit son récit dans Erec, montre que ce texte présente des similitudes avec le précédent, et que la notion de narrateur/auteur n'est pas si récente qu'il n'y semble à en croire la littérature critique sur ce sujet. En arrière-plan pour ce premier article [12], et comme ouvrage de fond pour le second article [25], se profilent les écrits de Emile Benveniste sur l'énonciation (1970), dont fait partie sa réflexion sur les pronoms personnels (1966), utilisée pour l'article sur *er* dans Wigalois [23, t.2, 146-

170]. Emile Benveniste distingue d'une part les pronoms de la 1<sup>ère</sup> et de la 2<sup>ème</sup> personne, et de l'autre, ceux de la 3<sup>ème</sup> personne, la non-personne. Dans Wigalois, la fréquence d'emploi du pronom *er* est grande. Il s'agit de voir ce que représente ce pronom, surtout si on le fait contraster avec *der*. D'un côté on a des déictiques (*der*), de l'autre côté des anaphoriques (*er*, *der*). Le pronom *der* est à la fois anaphorique et déictique, comme tous les éléments en *d-*. Les exemples attestés, dans lesquels *er* fait partie d'une chaîne de référence, (*s*)*wer...der...er* par exemple, renvoient à un fait intéressant, caractéristique du genre en indo-européen : le marquage de l'animé face au non animé. Ces chaînes relèvent de la corrélation, peut-être aussi de la subordination, qu'il faudrait analyser de façon plus approfondie, pour voir s'il est réellement adéquat de parler de « subordonnée ». Le caractère anaphorique et déictique de *der* apparaît nettement par rapport au pronom *er*, non déictique. Une particularité de la langue de cette époque est la possibilité pour le GN antéposé au génitif, *des küniges*, de fonctionner comme référent de *der*, puis de *er*. La différence entre le connu et le non connu se marque par l'élément en *d-* d'une part, le numéral *ein-* d'autre part. L'utilisation des pronoms par le locuteur sert à la création d'un espace commun entre le narrateur et son auditoire, dans lequel le premier montre au second la ceinture de la dame et joue avec cet accessoire qui sert de lien, à la fois concret et abstrait, entre eux. L'emploi de *der* ou de *er* peut avoir une fonction de différenciation du référent, entre le plus proche du locuteur, celui qu'il peut montrer, et le plus éloigné. Ce qui compte probablement le plus dans l'utilisation du pronom *der* par rapport au pronom *er*, c'est le fait qu'il représente le connu du locuteur et de l'interlocuteur, ce que le locuteur peut montrer à son interlocuteur, qui partage ainsi son monde et le rend présent à la conscience de son public. Il s'agit ici d'un moyen linguistique subtil au service du locuteur-narrateur pour faire vivre à son interlocuteur son histoire. Le locuteur se sert de la corrélation *der...der* pour rajouter un commentaire personnel sur le personnage dont il est question. Le pronom *er* peut renvoyer à divers référents, d'où parfois une certaine complexité dans la référence. On imagine que des moyens supplétifs non verbaux contribuaient à faire vivre au public l'histoire et permettaient au locuteur de faire comprendre à l'interlocuteur, au-delà de la référence par *er*, quel était le référent. L'exemple<sup>59</sup> :

(17) Und als **er im** sô nâhen kam,  
 sînen huot **er** abe nam :  
 hie mit êret **er in** alsô.  
 der juncherre gruozte **in dô** (1435-1438)

montre que les cas renvoient systématiquement à un référent particulier, ce qui aide à la compréhension par le public du personnage en question. Le référent peut se trouver très

<sup>59</sup> « Und als er sich ihm so näherte, nahm er seine Mütze ab : auf diese Weise erwies er ihm die Ehre. Darauf grüßte ihn der junge Herr. »

éloigné dans le texte, en amont ou en aval, ce qui permet au narrateur de jouer avec l'identité de son personnage, de le caractériser avant de le nommer. Les usages sociaux viennent en renfort de la compréhension, par le récepteur, de la personne désignée par *er*, *in* etc. Différents exemples montrent que de façon tout à fait étonnante, le pronom *er* peut fonctionner comme pronom cataphorique et non pas simplement comme anaphorique.

Les pronoms masculins *der* et *er* renvoient à la fois à la catégorie indo-européenne de l'animé, qui contient en même temps le masculin et le féminin, par opposition au non-animé, qui est au neutre, et au masculin, par opposition au féminin et au neutre. Ce double renvoi manifeste en synchronie les traces de l'histoire, où à la distinction ancienne animé/non animé s'est superposée la distinction, plus récente, par genre (Michael Meier-Brügger/Matthias Fritz, <sup>9</sup>2010 : 313ff). C'est la corrélation surtout qui permet de se rendre compte de ce fait. Le pronom *der*, par son caractère déictique, est très lié au locuteur. Cela n'empêche pas le locuteur d'utiliser le pronom *er* de façon très particulière, d'en faire parfois un cataphorique au service de sa technique narrative. Dans les descriptions, *der* renvoie à ce qui est proche du locuteur, *er* à ce qui en est plus éloigné. Ainsi, dans ce texte médiéval, ce pronom est utilisé de manière comparable à ce qui se passe actuellement, avec un emploi très moderne et une technique narrative que l'on pourrait voir chez certains auteurs actuels. On ne peut dire que chez Wirnt von Grafenberg le pronom *er* est un pronom de la non-personne, c'est au contraire le pronom de la personne. L'opposition entre le pronom *ez* utilisé pour caractériser Wigalois enfant et le pronom *er* utilisé quand il est devenu un homme, va dans ce sens. Ainsi, Wirnt von Grafenberg utilise les possibilités de la langue à sa disposition, réussit même à créer un emploi cataphorique du pronom *er* en renversant la corrélation. A priori, l'inversion du diptyque corrélatif, dont parle Jean Haudry (1973), et qui marque le début de la subordination, par la transformation du deuxième anaphorique en cataphorique, est un phénomène qui pourrait s'appliquer sur le principe à la relation *GN...er*, anaphorique, qui devient *er...GN*, cataphorique.

L'emploi des pronoms personnels dans Erec [25, t.3, 1-28] varie en fonction de la narration, des passages dialogiques. Si l'édition moderne du texte se sert de la ponctuation pour marquer les différences de locuteur, de discours direct ou indirect, il n'en est rien pour le texte ancien. On est conduit à s'interroger également sur la valeur des temps et des modes. Dans son analyse de l'appareil de l'énonciation, Emile Benveniste évoque également les modes. Mon étude de l'optatif dans le Heliand [13, t.1, 91-156] rejoint ce que dit Emile

Benveniste des modes employés. L'utilisation du subjonctif présent ou prétérit<sup>60</sup> permet au narrateur de prendre une distance plus ou moins grande avec ce qu'il raconte, d'introduire une possibilité de jouer sur les points de vue, sur la subjectivité. Le narrateur sait se servir des modes pour créer un monde fictif ou revenir au monde réel, pour être ou non aux côtés de ses personnages.

Regarder de près le jeu des pronoms en liaison avec les noms propres, ici *Hartman*, conduit à constater une utilisation qui renvoie à une distinction peu habituelle à l'époque, entre narrateur et auteur. Le narrateur utilise les pronoms de manière à rendre vivante sa narration, ce que l'on peut comprendre, car, lorsqu'elle était orale, elle devait durer un certain nombre d'heures, et il fallait trouver des moyens de « réveiller » l'auditoire. Les pronoms, en complément des formes verbales, actives ou passives, au présent ou au passé, contribuent à faire de la narration un événement passif, subi, ou actif, créé par le narrateur. Le narrateur médiéval reçoit d'un autre que lui la source de son oeuvre, dont il dépend, mais en même temps il agit sur cette source, la modifie, la transforme, prend ses distances. Comme dans d'autres textes, par exemple le *Heliand* ou le *Nibelungenlied*, l'emploi des verbes performatifs est remarquable. L'utilisation des pronoms personnels, des temps, peut renvoyer à un jeu sur l'identité, entre le « je » et le « tu/vous », car il n'est pas toujours aisé de savoir qui se cache derrière ces pronoms. Les divers signes, d'origine démonstrative, comme *so*, *sus*, ont une valeur déictique et anaphorique. La valeur fortement déictique de *dis-* a été étudiée pour l'allemand ancien par Yvon Desportes (2004). Elle est visible dans l'ensemble des textes des diverses langues germaniques anciennes, en vsax, en va, par exemple. Je l'ai constatée dans mes analyses de corpus relatifs à ces langues. La valeur déictique est très forte car le narrateur fait surgir à la conscience de l'allocuté ce qui existe dans leur espace/temps commun, dans leur présent spatial et temporel. Il utilise la particule *uuan* (*car, parce que*) pour expliquer au public ce qui se passe. L'utilisation de termes mélioratifs ou péjoratifs, de tournures comparatives, laisse transparaître l'opinion du narrateur. Les moyens linguistiques de la langue de l'époque permettent tout à fait au narrateur de les utiliser à des fins pragmatiques de construction de récit, de fiction, d'univers narratif.

Ces trois textes considérés comme appartenant à la période du mha ont un double statut : ce sont à la fois des productions orales et des productions écrites, le destinataire est en même temps un auditeur et un lecteur. L'application des caractéristiques énonciatives telles qu'étudiées par Emile Benveniste permet de bien faire ressortir les particularités narratives de textes de cette époque.

---

<sup>60</sup> Les expressions « subjonctif I » et « subjonctif II » sont une appellation moderne, non adaptée aux faits anciens. Dans les langues germaniques anciennes, il n'y a pas d'opposition de mode, mais de temps. Selon les langues germaniques, on parle d'optatif (vsax) ou de subjonctif (vha).

Un élément intéressant, qui a surgi de mon travail sur mes différents corpus, est celui de la question des « mots du discours ». En effet, dans les cours de linguistique historique que j'ai suivis, ou dans les ouvrages que j'ai lus, il n'a jamais été question de l'utilisation de particules illocutoires en allemand ancien ou dans des langues germaniques anciennes. Or, on s'aperçoit que ces particules sont attestées très tôt. Déjà, dans mon article sur *thanne* chez Otfrid [39, t.4], certains emplois de la « particule » relèvent de ce domaine.

Le rôle de la pragmatique est également nouveau dans la conception que l'on a des textes germaniques anciens. Et pourtant, Peter Ernst et Martina Werner ont publié un ouvrage, en 2016, intitulé « Linguistische Pragmatik in historischen Bezügen », ouvrant une nouvelle dimension dans l'analyse des corpus anciens, où j'ai publié un article « Die pragmatische Funktion des altenglischen  $\square$  - im *Beowulf* » [32], issu d'une communication tenue à un colloque à Vienne, en septembre 2011. Les éléments en *th-/d-* en allemand ancien ou en vsax comme en va jouent un rôle très important, sur le plan syntaxique et sémantique, mais aussi sur le plan pragmatique. C'est ce que j'ai analysé dans mon article [32] sur le morphème *d-/th-* dans le *Beowulf*. La dimension pragmatique, primordiale, connaît un fort développement en ce moment en linguistique historique. Cette dimension semble peu évidente pour des textes anciens, mais tout texte est en réalité la mise en parole écrite de discours, de propos tenus. Par ailleurs, la dimension orale caractérise très fortement la littérature médiévale au sens large, même après l'invention de l'imprimerie et la forte propagation des livres imprimés. Toute la littérature germanique ancienne est d'abord orale. Un texte comme le *Beowulf* met en scène l'aède qui le récite, voire le chante, et ce dès le premier mot du premier vers : *huuæt*, qui a été traduit par *so* en anglais. On a là un bel exemple, et ancien, de terme remplissant la fonction phatique telle que la définit Roman Jakobson (1960), qui consiste à assurer, voire maintenir, le contact entre le locuteur et l'interlocuteur<sup>61</sup>.

Cette oeuvre en va évoque en outre pour moi deux spécialistes qui ont joué un rôle important dans mon choix de la linguistique historique des langues germaniques. Elle est liée à la découverte du va dans le cadre des études proposées en maîtrise par Philippe Marcq et au travail qu'il a lui-même effectué sur la structure du système des prépositions spatiales dans le *Beowulf*. On peut remonter jusqu'à la thèse de Jean Fourquet (1938). Elle est associée également à André Crépin, spécialiste et traducteur en français du *Beowulf*, que j'ai eu comme professeur quand j'ai préparé ma licence en anglais. Ayant travaillé sur le *Heliand* d'une part, comme témoin du vsax, et sur le *Livre des Evangiles*, de Otfrid, d'autre part, comme représentant important du vha et relativement contemporain des autres textes en

---

<sup>61</sup> Cf aussi l'article de George Walkden, "The status of *hwaet* in Old English", 2011.

langues germaniques anciennes, il me semblait nécessaire pour moi d'analyser de près le poème anglo-saxon. Un dernier élément, non des moindres, qui m'a incitée à approfondir la dimension pragmatique dans cette oeuvre, fut la mise en évidence du rôle du locuteur dans des textes en allemand ancien, comme dans le Nibelungenlied [12] ou Erec [25], lorsque je les ai analysés.

La dimension déictique de ces éléments, leur parenté, leur utilisation et leur fréquence font ressortir le rôle du locuteur. Je ne m'intéressais pas en soi à la naissance de l'article défini, en anglais ou dans une autre langue germanique, mais plutôt à l'utilisation des éléments en *d-/th-*, dont la fonction « article défini » fait partie. Cette utilisation est à mettre au compte de la technique narrative, de l'intention du narrateur envers son public. Le narrateur utilise les possibilités de la langue de manière très fine, dans un but très précis. La désignation récurrente, la variation des dénominations renvoient à un réseau de références subtil. La position des désignations adjectivales, avant ou après le substantif, joue un rôle sémantique important. Quand ces désignations sont après le nom, elles créent une qualité attachée au personnage ou à l'élément ainsi qualifié. Quand elles se situent avant le nom, la qualité attribuée est occasionnelle.

Tous ces questionnements sont issus de ma pratique des corpus. Pour tenter d'y répondre, j'ai fait appel à des théories, dont je vais expliquer maintenant les apports. Les éclairages théoriques ont été faits en lien avec le sujet des articles, voire des ouvrages. Cependant, ils dessinent une progression continue, et ont des conséquences sur mes travaux, dont l'ancrage théorique varie avec le temps, comme un long mûrissement.



## 2. Les éclairages théoriques

---

Je vais reprendre ici les théories qui m'ont été ou me sont utiles pour l'analyse de mes corpus. Ce volet montre les apports extrêmement intéressants des théories linguistiques contemporaines pour l'analyse des corpus en langues germaniques anciennes, pour peu que l'on respecte les attendus méthodologiques que j'ai énoncés dans ma première partie. Ces théories sont multiples, elles fournissent une base de réflexion et d'appui théorique à mes divers questionnements issus de l'analyse de mes corpus.

Dès le début de mes travaux, d'abord pour le doctorat, le premier cadre théorique que j'ai utilisé, et qui fait ses preuves face à la « vérité » des corpus, c'est le structuralisme à la Saussure.

### 2.1. Le structuralisme de Ferdinand de Saussure et sa critique par Eugenio Coseriu

Le structuralisme dans lequel je me situe est celui du structuralisme initié par Ferdinand de Saussure, par son Cours de Linguistique Générale (1916). Je rappellerai quelques principes, que je commenterai par ma propre expérience des corpus. Selon Ferdinand de Saussure, le linguiste étudie les règles de fonctionnement de la langue. On se situe là dans le domaine de la langue, par opposition à la parole. Le signe linguistique se déroule de façon linéaire. Les unités linguistiques s'opposent les unes aux autres et se définissent par leur place et leur position dans le système qu'elles forment (<sup>3</sup>1931 : 107 ; 159). La langue est ainsi un système composé d'unités de différents niveaux, en relation les unes avec les autres, en synchronie. C'est « *le produit social déposé dans le cerveau de chacun.* » (Saussure<sup>3</sup>1931 : 44). Le signifié d'un signe est abstrait, varie selon les individus, alors que le référent renvoie à une portion de réalité. « *La langue est un système qui ne connaît que son ordre propre* » (<sup>3</sup>1931 : 43). Il s'ensuit la comparaison avec le jeu d'échecs. L'idée très intéressante, qui se vérifie à l'aune des corpus travaillés, est celle de la langue comme système, contenant des sous-systèmes. Ainsi, il suffit qu'un élément d'un sous-système se modifie, pour que se modifie l'ensemble du sous-système, voire du système.

Ferdinand de Saussure distingue les rapports syntagmatiques « *in praesentia* » et les rapports associatifs « *in absentia* » (<sup>3</sup>1931 : 171). Ces deux sortes de rapports sont importants, par exemple pour le choix qu'a le locuteur entre les diverses possibilités du système. C'est aussi

ce qu'Elisabeth Leiss et Werner Abraham (2012) appliquent à l'utilisation des cas et appellent les « cas paradigmatiques ». Cette conception des « cas paradigmatiques » explique en allemand ancien la possibilité d'avoir par exemple l'accusatif, le datif ou le génitif comme cas de l'objet. C'est ce aussi ce dont je me sers dans mon ouvrage nouveau [8].

Deux concepts essentiels pour la linguistique historique trouvent leur point de départ chez Ferdinand de Saussure : la synchronie et la diachronie. Ferdinand de Saussure définit ainsi la synchronie et la diachronie (<sup>3</sup>1931 : 117) : « *Est synchronique tout ce qui se rapporte à l'aspect statique de notre science, diachronique tout ce qui a trait aux évolutions.* ». Cette définition de la synchronie et de la diachronie donne l'impression que la langue est immobile, car elle n'est que synchronie. Le locuteur a l'impression que la langue est un « état », d'après Saussure (<sup>3</sup>1931 : 117). Pour Saussure (<sup>3</sup>1931 : 140), seule la linguistique synchronique forme système, pas la linguistique diachronique. Sur ce point, le travail sur les corpus montre qu'il n'en est pas ainsi. Eugenio Coseriu formule des positions sur le dynamisme de la langue, qui correspondent davantage à ce que l'on constate dans les corpus. La position de Ferdinand de Saussure, dans la 3<sup>ème</sup> partie de son Cours, n'est pas très claire, car il y affirme (<sup>3</sup>1931 : 193) que « *l'immobilisme absolu n'existe pas* » et que « *toutes les parties de la langue sont soumises au changement.* ». Il évoque (<sup>3</sup>1931 : 222) le principe d'analogie, qui « tend à unifier les procédés de formation et de flexion. ». Ferdinand de Saussure (<sup>3</sup>1931 : 223) affirme que l'école néo-grammairienne a mis l'analogie à sa « vraie » place en assignant à l'analogie, en même temps que les changements phonétiques, un grand rôle dans l'évolution : « *c'est un grand facteur de l'évolution des langues* ».

Je partage davantage le point de vue d'Eugenio Coseriu, qui critique, dans « Synchronie, Diachronie et Histoire », le point de vue de Ferdinand de Saussure. Eugenio Coseriu<sup>62</sup> affirme que le sujet parlant a conscience qu'il existe dans la langue qu'il utilise des éléments « anciens ». Dans un état de langue « *se profilent les systèmes possibles, futurs* ». C'est ainsi que j'ai pu constater, dans mes corpus, comme des tentatives, de la part des locuteurs, de constructions, qui ensuite, ont été abandonnées. Eugenio Coseriu<sup>63</sup> affirme que la langue « *se fait* », et que le changement « constitue le *se faire* même de la langue. ». Deux affirmations essentielles : (1980: 141): « *Das Sein einer Sprache ist das jeweilige Resultat ihres Werdens, das, was mit der betreffenden Sprachtechnik schon erzeugt worden ist und noch als 'aktuell' gilt, und ihr Werden ist dynamische Anwendung ihres Seins: Das, was eine Sprache ist, manifestiert sich in ihrer Entwicklung* », et aussi (1980: 145): « *Auch ein Sprachzustand, und zwar gleichgültig, wie lange er bestehen bleibt, ist nichts anderes als eine*

---

<sup>62</sup> [http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu\\_SDH/ChapitreI.pdf](http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu_SDH/ChapitreI.pdf), p.4.

<sup>63</sup> [http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu\\_SDH/ChapitreIV.pdf](http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu_SDH/ChapitreIV.pdf), p.1.

*Phase dieses Werdens. Eine Sprache als Erzeugung ist eigentlich nie, sie wird immer, oder sie ist jeweils nur das, was sie als ein Vergangenes, als Tradition geworden ist.* ». C'est ce dynamisme de la langue qui paraît dans l'examen des corpus, un système toujours en mouvement.

Un deuxième linguiste, que j'ai découvert d'abord pour la linguistique historique des langues germaniques, puis pour l'histoire de l'allemand, et enfin pour sa réflexion didactique sur l'allemand actuel, est Jean Fourquet. Ses travaux constituent pour moi une référence constante.

## 2.2. Jean Fourquet et ses travaux en linguistique historique et en allemand contemporain

Le deuxième linguiste important dès le début de mes travaux scientifiques a été Jean Fourquet, d'abord pour sa thèse d'Etat (1938), sur l'ordre des éléments de la phrase en germanique ancien. Cette thèse fait date, déjà dans la linguistique française. Jean Fourquet est un grand historien des langues germaniques en France. Ensuite, ses analyses du nom et du verbe sont importantes aussi pour la linguistique historique, et pas seulement pour l'allemand contemporain. Jean Fourquet, comme Emile Benveniste, s'oppose à la définition du verbe comme « procès », que l'on trouve chez certains linguistes avant lui, comme Antoine Meillet. Pour Jean Fourquet (2000 : 154) :

« Le mot appelé 'verbe' est donc un complexe formé d'éléments hétéroclites :

- a) un terme de base, commun à toutes les formes du verbe, et porteur d'un sens lexical, le lexème ;
- b) des indications relatives au groupe verbal tout entier, indications de temps et de mode;
- c) des indications relatives à un élément du groupe qui ne contient même pas le verbe, à savoir le "sujet". »

A la suite du verbe, Jean Fourquet définit le nom :

« Le mot appelé substantif est ainsi un complexe formé

- a) d'un terme de base, un lexème ;
- b) d'un morceau de ce qui est la marque du nombre, singulier ou pluriel ;
- c) d'un morceau de ce qui est la marque de cas (par exemple *-es* dans *unseres alten Hauses*, où la marque du génitif est la séquence *-es, -en, -es*). »

Jean Fourquet, par ces définitions, reprend des analyses qui lui sont antérieures, celles des philologues des siècles précédents, mais annonce aussi, d'une certaine manière, la grammaire de construction, par le fait que pour lui, le mot est une sorte de construction, « un assemblage

hétéroclite ». Les linguistes constructionnistes insèrent cependant cette conception possible du verbe comme construction, dans un cadre théorique beaucoup plus large.

Jean Fourquet instaure aussi, dans son polycopié de 1966, publié ensuite par Jean-Jacques Briu en 2000 et 2001, les notions de groupes syntaxiques, dont le groupe nominal et le groupe verbal. Ces deux notions sont importantes à mes yeux, elles permettent de mieux comprendre les relations entre les mots, parce qu'ils forment des groupes, pourvus d'une base, de membres, et pour le groupe nominal et le groupe verbal, des catégories.

## 2.3. Connexions et translation : Lucien Tesnière

Si Lucien Tesnière (1959) est connu de nos jours pour sa théorie de la valence verbale, les deux notions les plus importantes qu'il a mises en avant, et d'un grand apport, sont les notions de connexion et de translation. La connexion est ce qui est expliqué dans le préambule des Eléments de syntaxe structurale (1959 : 11) : la phrase *Alfred parle* est composée de trois éléments, *Alfred* + *parle* + la « connexion qui les unit et sans laquelle il n'y aurait pas de phrase ». Ceci est intéressant pour les langues anciennes : si en allemand contemporain, les connexions ne sont marquées par rien, pour reprendre les termes de Lucien Tesnière, dans les langues anciennes, la morphologie, plus marquée qu'en langue moderne, peut être le vecteur de connexions.

Quant à la translation, (1959 : 363), « c'est un changement de nature syntaxique », qui fait passer une catégorie de mot à une autre. Lucien Tesnière décrit de façon très précise, détaillée, pour le français, toutes les translations possibles, simples, doubles, triples, et, voire septuples. Je ne vais pas jusque-là, mais l'idée est frappante pour la langue ancienne. L'exemple pour l'allemand ou pour l'anglais, c'est *das* ou *that*. Ces deux termes sont des démonstratifs-articles et des conjonctions de subordination, montrant le principe de translation pour le groupe concerné. L'allemand, au contraire de l'anglais, a distingué orthographiquement *das* et *dass*. Cela montre aussi la poly-fonctionnalité des éléments linguistiques en langue ancienne<sup>64</sup>.

---

<sup>64</sup> On trouve aussi cette idée dans un article de Richard Schrodt (1988 : 24) : « Bei den Konnektoren gibt es hingegen einen regelhaften Akzentwechsel. Das eindeutigste Beispiel dafür ist *damit*, dass bei Subjunktion regelmäßig endbetont ist:

(57) Er nimmt ein Schlafpulver, damit er gut schläft. Anfangsbetonung ist dort üblich, wo *damit* einer Präpositionalphrase entspricht:

(58) Er nimmt ein Schlafpulver. Dámit [mit diesem Schlafpulver] schläft er gut. “

L'accent et la fonction syntaxique sont ainsi liées.

## 2.4. Énonciation et narration

Une dimension intéressante dans l'analyse théorique et l'application théorique aux textes anciens est fournie par la théorie de l'énonciation, telle qu'elle est définie par Emile Benveniste dans ses Problèmes de Linguistique Générale, et par la narratologie, par exemple par l'ouvrage de Sophie Marnette.

S'intéresser, pour un texte médiéval, à l'énonciation, peut paraître surprenant, car la dichotomie opérée par Ferdinand de Saussure entre langue et parole, telle du moins qu'elle nous apparaît, fait qu'on ne prend en compte, habituellement, pour un texte en langue ancienne, que la dimension de la langue, pas la dimension de la parole. C'est oublier les conditions de naissance de la littérature médiévale, et son caractère hautement oral. Absence de locuteur, de trace orale ne signifie pas absence de caractère oral. La théorie de l'énonciation d'Emile Benveniste, telle que je l'ai appliquée à certains textes médiévaux, dévoile un aspect relativement insoupçonné de la littérature médiévale, en lien avec les intentions du narrateur. On peut même aller jusqu'à remettre en cause le postulat qui veut que la notion d'auteur n'existe pas au Moyen Age. Certes, cette notion n'a pas les mêmes caractéristiques qu'aujourd'hui, les « auteurs » ne signent pas nécessairement leurs œuvres. Mais dans certains textes, par exemple dans Wigalois, dans Erec, étudier ce qui ressort de l'énonciation ouvre des perspectives enrichissantes sur une littérature avant tout orale, une dimension souvent oubliée au bénéfice de la dimension écrite.

Très liée à cet aspect, la théorie de la narration, telle par exemple que je l'ai découverte chez Sophie Marnette (1998), mêle littérature et linguistique dans une approche féconde, en étudiant par exemple les points de vue tels qu'ils apparaissent non seulement dans des textes modernes, mais aussi dans des textes médiévaux, en appliquant une théorie moderne à un texte ancien. Sophie Marnette s'intéresse de près à la linguistique française de l'énonciation pour des textes du Moyen Age. J'ai appliqué sa démarche au Nibelungenlied.

Les textes médiévaux sont d'abord le résultat d'une énonciation, puis celui d'une écriture. Ils forment des textes.

## 2.5. La linguistique textuelle

La linguistique textuelle étudie les textes, les discours, dans leur dimension de texte, non selon des phrases isolées. Elle analyse en quoi un texte est un texte, et se distingue de l'agglomération de phrases isolées. Je me suis appuyée sur des linguistes comme M.A.K. Halliday et Maria Averinsa-Klisch, en anglais pour le premier, en allemand pour la seconde,

et sur leurs définitions de la cohésion et de la cohérence, pour voir ce qu'il en était, chez Berthold von Regensburg et dans le Ludwigslied. Les critères de textualité sont les concepts de cohérence et de cohésion. La cohérence comporte des phénomènes comme l'anaphore, la cataphore, les connecteurs, par exemple, qui produisent un ensemble de sens. Cela peut dépasser le cadre de la phrase, pour englober plusieurs phrases, d'où le concept de « macrostructure », utilisé par Franz Simmler, par exemple en 1996. Un ouvrage de référence, qui en est à sa neuvième réédition, est celui de Klaus Brinker (2018). Les variations lexicales, les répétitions de mots aident également à créer cette cohérence. La cohésion concerne davantage le plan syntaxique. Cette approche conduit à la typologie textuelle, telle que la pratique aussi Franz Simmler, dans nombre de ses parutions.

Mais je ne suis pas allée aussi loin que Franz Simmler (1998) dans l'emploi d'une terminologie contenant les termes de macrostructure et de microstructure, ni dans un inventaire de types de textes (2002). En effet, Franz Simmler applique cette théorie de façon temporellement très large, alors que je me restreins surtout à l'espace temporel entre le 9<sup>ème</sup> et le 16<sup>ème</sup> siècle. Dans ce dernier espace, on pourrait considérer qu'on peut faire des distinctions de types de textes à partir de la deuxième moitié de cet espace, par exemple à partir du 13<sup>ème</sup> siècle. Auparavant, c'est difficile, étant donné que l'on a surtout des textes religieux en vha. Ce qui m'intéresse davantage, et ce qui me semble très productif, c'est l'application de l'analyse textuelle à des textes médiévaux. La linguistique textuelle ne s'applique pas uniquement aux textes actuels, elle peut tout à fait concerner des textes de l'époque du mha par exemple, voire du vha. Les applications que j'en ai faites à mes textes montrent la richesse de cette application, d'une part, la structuration minutieuse d'un texte médiéval, d'autre part. C'est une théorie qui est riche d'applications pour les textes anciens.

Un apport utile pour les cas sémantiques, d'une part, la démarche constructionniste, d'autre part, est celui de Charles J. Fillmore.

## 2.6. Charles J. Fillmore

La théorie de Charles J. Fillmore est d'abord celle des cas sémantiques, reprise par un grand nombre de linguistes, dont ceux de la théorie de la valence verbale, comme Albrecht Greule, qui l'a intégrée dans sa théorie. Un point d'appui intéressant par rapport aux cas sémantiques est l'ouvrage de Peter von Polenz (1985), sur lequel s'appuient bon nombre de linguistes, dont ceux qui prennent en compte la théorie de la grammaire de construction, comme Alexander Lasch. Je fais la même chose, en modifiant, comme lui, les rôles sémantiques. Les linguistes qui ont repris cette théorie de Charles J. Fillmore ont souvent

aussi modifié la liste des cas sémantiques, qu'il a d'abord données dans *The Case for Case* (1968), pour la modifier ensuite, dans *The Case for Case Reopened* (1977). Enfin, ce linguiste a poursuivi ses travaux avec la théorie de la Sémantique des Cadres, qui a influencé la grammaire de construction, avec Adele E. Goldberg (1995). On voit ainsi la filiation et la continuité de la théorie, sur le plan sémantique, voire cognitif, de Charles J. Fillmore, et l'intérêt qu'elle présente, pour la linguistique contemporaine comme pour la linguistique historique.

Sur le plan historique, pour replacer les langues germaniques anciennes dans leur passé, c'est-à-dire l'indo-européen, j'ai d'abord fait appel aux travaux de Jean Haudry.

## 2.7. Jean Haudry

J'ai découvert la dimension, et l'importance, de l'héritage indo-européen pour les langues germaniques, par les conférences et les écrits de Jean Haudry, par les séminaires d'Yvon Desportes. Yvon Desportes lui-même a appliqué les principes de Jean Haudry, comme sa théorie des deux modèles, à l'allemand ancien. Les idées importantes de Jean Haudry concernent l'emploi double du datif (1968), la parataxe, l'hypotaxe, la corrélation (1973), l'emploi des cas (en védique, sa thèse d'Etat (1977), le sens de l'évolution (1997). En outre, son ouvrage sur l'indo-européen (1979) contient toutes les caractéristiques importantes de l'indo-européen, et est un condensé de la science sur l'indo-européen dans tous les domaines, de la phonologie à la syntaxe et à la lexicologie. Il débute par l'explication de la reconstruction, à la base de la théorie sur l'indo-européen. Les notions que j'ai citées et qui constituent les titres de ses articles ont été aussi à la base de réflexions de certains de mes articles, jusqu'à mon ouvrage nouveau [8]. Cela concerne aussi, par exemple, l'instrumental, auquel Jean Haudry a consacré un article (1970). Les travaux de Jean Haudry sont fondateurs pour la linguistique en France consacrée à l'indo-européen, sur lesquels se sont construites les réflexions des chercheurs indo-européanistes postérieurs.

L'idée d'un caractère cyclique de l'évolution linguistique, que j'ai rencontrée assez tôt chez Jean Haudry (1997), a fourni un premier élément d'une conception plus approfondie.

## 2.8. L'idée de cyclicité de l'évolution

Le premier linguiste chez qui j'ai rencontré cette idée d'évolution cyclique est Jean Haudry, dans son article sur le sens de l'évolution (1997). La littérature linguistique a, depuis,

repris cette idée, ancienne, car déjà exprimée par des linguistes comme Georg von der Gabelentz (1901), ou Antoine Meillet (1912), mais qui connaît un certain renouveau d'application, par rapport à l'anglais, par exemple, et à son histoire. Les travaux d'Elly van Gelderen, dont l'article de 2017 porte le titre de « cyclicity », reprennent en bonne part cette thématique. Cette idée de cycles est riche. On constate que cycle et spirale, comme chez Antoine Meillet (1912 :140), qui utilise la comparaison de la spirale, peuvent être, ou non, identiques. Pour Elly van Gelderen (2017), ils le sont.

Enfin, la théorie majeure pour la linguistique historique est celle que j'ai utilisée pour mon ouvrage nouveau [8], et qui permettrait de revisiter la grammaire historique des langues germaniques : la grammaire de construction.

## 2.9. La grammaire de construction et la linguistique cognitive

La théorie qui, avec le recul dû à l'étalement temporel de mes travaux, est la plus riche par rapport à l'exploitation de mes corpus, en l'occurrence, mes 6 corpus du 9<sup>ème</sup> au 16<sup>ème</sup> siècle, en allemand, mais probablement aussi ceux que j'ai déjà étudiés, et qui pourraient être revus sous cet angle théorique, est la grammaire de construction, telle que définie par Adele Goldberg (1995). Elle a, depuis, modifié sa théorie, et d'autres linguistes, comme William Croft (2001), l'ont enrichie. Mais pour moi, c'est cet ouvrage de 1995 qui est fondateur. J'ai choisi cette théorie, car elle me semblait la plus adaptée à mon corpus de 82 verbes « simples », aux temps verbaux simples, à la voix active, dans les 6 textes, pour plusieurs raisons. Elle n'implique pas, comme la théorie de la valence verbale, de distinguer entre actants et circonstants, un des écueils de la théorie de la valence verbale. Avant de découvrir cette théorie, j'avais étudié la théorie de la valence verbale de Lucien Tesnière, son application au texte d'Otfrid par Albrecht Greule, les difficultés de ce dernier avec la théorie de la valence verbale dans son application à des textes anciens. Le fait que 25 ans après les premières tentatives d'application, Albrecht Greule en soit presque au même point dans son souhait d'appliquer la théorie de la valence verbale à des textes en allemand ancien, du vha au nha précoce, m'interpelle. Et pourtant, la théorie qu'il utilise a intégré, de la même façon que la théorie de la valence verbale en général a évolué, par intégration par exemple de la théorie des cas sémantiques de Charles J. Fillmore. Malgré cela, malgré aussi un projet DFG, Albrecht Greule n'a pas obtenu les résultats escomptés. D'autres linguistes ont tenté d'appliquer la théorie de la valence verbale à d'autres textes en allemand ancien, d'autres époques. Le résultat n'est pas plus concluant.



Ceci est pour moi une indication qu'il faut prendre une autre théorie. En plus de la difficulté de distinguer actant et circonstant, la théorie de la valence verbale prenait peu en compte ce qu'est un verbe, sans s'interroger sur la nature d'un verbe. Or, qui dit valence verbale dit domination du verbe. Encore faut-il savoir en quoi le mot appelé verbe peut être supérieur, et différent, d'autres sortes de mots dans une phrase. Les notions de valence interne et externe ont quelque peu répondu à cet argument. Un point fort de la théorie de la grammaire de construction est le fait qu'elle prend un certain nombre d'éléments dans leur caractère de « construction ». Voici des exemples de construction, précisés ensuite par Adele Goldberg (2006 : 5) : *“Constructions: what they are: All levels of grammatical analysis involve constructions: learned pairings of form with semantic or discourse function, including morphemes or words, idioms, partially lexically filled and fully general phrasal patterns. Examples are given in Table 1.1. “*. Cela implique de prendre en compte une certaine dimension morphologique. Mais, comme la grammaire de construction a d'abord été appliquée à l'anglais moderne, la morphologie joue peu de rôle à l'heure actuelle. Donc, pour adapter la théorie de la grammaire de construction à une langue ancienne, il a fallu développer la prise en compte de la dimension morphologique, très importante en langue ancienne. C'est ainsi que j'ai développé cette dimension morphologique dans la prise en compte, pour mon corpus, de la grammaire de construction, comme grille d'analyse. Cette dernière est souple, adaptable. Forme et sens forment une combinaison indissociable. Il n'existe pas de coupure entre lexique et grammaire, ce qui est un élément facilitateur quand on essaie de théoriser le changement linguistique, le passage du lexique à la grammaire n'est pas irréversible. Des éléments de taille et nature diverses, du morphème à la phrase, sont des constructions. Les constructions sont reliées entre elles par des liens d'héritage, et les verbes peuvent avoir des sens qui se modifient selon la construction dans laquelle ils sont engagés. L'applicabilité de la grammaire de construction est considérable, permet une grande souplesse dans le sens qu'il reste des éléments à « inventer » pour l'appliquer à l'état de langue souhaité, surtout ancien. Je pense à la dimension morphologique, qui, en allemand ancien encore plus qu'aujourd'hui, doit être prise en compte. Ceci ne pose cependant pas de problème pour l'intégrer à la théorie. Les constructions sont en outre engagées dans des relations de hiérarchie, un même verbe peut se trouver dans divers types de constructions sans qu'il ne faille présupposer un verbe 1, un verbe 2, etc, donc sans qu'il ne faille opérer une « scission lexicale » entre les divers sens d'un même verbe. Un même verbe peut apparaître dans plusieurs constructions, transitive, à mouvement provoqué (*caused motion*), ditransitive, de passage (*way construction*), résultative, comme l'exemple donné ci-dessous (Goldberg, 2006 : 7):

- |  |                    |
|--|--------------------|
| (8) He sliced the bread.                         | (transitive)       |
| (9) Pat sliced the carrots into the salad.       | (caused motion)    |
| (10) Pat sliced Chris a piece of pie.            | (ditransitive)     |
| (11) Emeril sliced and diced his way to stardom. | (way construction) |
| (12) Pat sliced the box open.                    | (resultative)      |

Il s'agit du même verbe *slice*, dans différentes constructions. Il faudrait opérer une scission dans la théorie de la valence verbale, car un même verbe ne peut avoir qu'une valence et un sens. Une autre valence implique un autre sens, sans lien entre les diverses valences. Ce qui est intéressant aussi dans la théorie de la grammaire de construction, c'est son fonctionnement proche du cerveau humain. La mise en réseau des constructions dans le *constructicon* (construct) montre le lien fort entre grammaire de construction et le fonctionnement cognitif du cerveau humain. Ceci n'est pas étonnant, Adele Goldberg est une élève de Charles J. Fillmore, qui, de la théorie des cas sémantiques, est passé à la sémantique des cadres. La linguistique cognitive et la grammaire de construction sont proches. Klaus Welke (2009, 2019) classe Adele Goldberg parmi les partisans de la grammaire de construction faisant partie des cognitivistes, à la suite de Charles J. Fillmore, dont la théorie a évolué, depuis les rôles sémantiques, vers les *semantic frames*. Le lien avec la dimension cognitive se fait par le biais du stockage des informations en raison d'une fréquence suffisante (Goldberg 2006 : 5):

« Any linguistic pattern is recognized as a construction as long as some aspect of its form or function is not strictly predictable from its component parts or from other constructions recognized to exist. In addition, patterns are stored as constructions even if they are fully predictable as long as they occur with sufficient frequency (...). »

J'ai appliqué la grammaire de construction aux résultats de mon étude de corpus. Il s'avère que mon ouvrage nouveau [8] représente un avant-propos de la réflexion sur ce corpus au moyen de la théorie de la grammaire de construction, et des résultats qu'elle promet appliquée à l'histoire de l'allemand. Il va me falloir réfléchir à la suite à donner à cette entreprise, qui, malgré tout le travail fourni et le temps passé, n'en est qu'au début.

Après avoir exposé l'ensemble de mes questionnements dans mon domaine scientifique, ainsi que les appuis théoriques utilisés, pour y répondre, je vais maintenant présenter les liens existants entre mon parcours scientifique et mes activités pédagogiques, administratives et internationales.

# III Liens entre parcours scientifique et activités pédagogiques, administratives et internationales

---

A part un semestre de congé sabbatique, le deuxième semestre de l'année 2007<sup>65</sup>, toutes mes activités de recherche ont eu lieu en parallèle de mes autres activités, de participation à des jurys de concours, de responsabilités de formation et d'enseignement, de porteuse de projets avec l'Allemagne.

Je vais maintenant évoquer mon double parcours, d'enseignante et de chercheuse, afin d'établir le cadre dans lequel j'exerce cette double fonction d'enseignante et de chercheuse et de montrer leur enrichissement mutuel. A l'heure actuelle, je me situe pleinement et presque continuellement à la jonction des deux.

## 1. Emergence d'un continuum pédagogique

---

A l'époque où j'étais élève à l'ENS de Fontenay-aux-Roses, comme je l'ai expliqué en préambule, on avait la possibilité, une fois passés les concours de l'enseignement secondaire, de poursuivre sa scolarité en faisant de la recherche. A partir de 1983, Capes et agrégation en poche au bout de trois ans de scolarité à l'Ecole, j'ai poursuivi en DEA puis en thèse, jusqu'à ma sortie de l'Ecole en 1985. J'ai dû interrompre mes interventions dans l'enseignement supérieur pendant deux ans, c'est-à-dire entre mon année d'AND à l'université de Dijon (1985-1986) et mon recrutement comme ATER à l'université de Lille 3 (1988-1989), pour faire un passage obligé par l'enseignement secondaire. J'ai ainsi choisi de faire une année de stage en CPR (1986-1987), dans l'académie de Rouen, à l'issue duquel j'ai été nommée à titre définitif dans un collège de l'Oise (1987-1988). Parallèlement, j'ai continué à travailler pour ma thèse. J'ai soutenu mon doctorat en 1988 et ai été recrutée comme MDC à l'antenne LEA de Roubaix (Lille 3). A la naissance de mon troisième enfant, j'ai pu obtenir ma mutation

---

<sup>65</sup> La situation de l'allemand dans mon établissement était telle qu'il était impensable de demander un nouveau congé sabbatique pour cause d'hdr. Le retour de mon congé a été si difficile que je ne souhaitais pas recommencer l'expérience.

dans la région parisienne, pour intégrer, en 1993, l'IUFM de Créteil, actuellement ESPE-UPEC, où j'exerce toujours en qualité de maître de conférences.

Le fait d'être une femme a eu une certaine influence sur mon parcours, d'enseignement et de recherche, car avoir des enfants- et j'en ai quatre- implique, pour une femme, une certaine discontinuité de ses activités professionnelles, surtout en matière de recherche. A partir de la soutenance de ma thèse fin 1988, ma recherche s'est ainsi longtemps faite en pointillés. En outre, même si j'ai toujours utilisé dans mon enseignement, à quelque niveau que ce soit, mes compétences linguistiques en allemand et en anglais, de toutes époques, l'écart a longtemps été grand entre mon enseignement et ma recherche. Puis, peu à peu, l'écart s'est resserré, jusqu'à ce que ces deux volets forment un tout.

J'ai d'abord eu une expérience importante dans les langues dites de spécialité et en LEA, à Boulogne-sur-Mer, Roubaix et Lille 3. Puis, à l'IUFM, depuis mon arrivée en 1993, je me suis créé en quelque sorte mon poste dans le premier et le second degré. En effet, l'IUFM ne savait pas trop à quoi m'employer, à part pour les cours de préparation au Capes. Mais cela ne suffisait pas à remplir mon service. Une collègue d'allemand se trouvait déjà à l'IUFM quand j'y suis arrivé, Yolande Guerre, et exerçait ses talents, reconnus, dans le premier degré, pour l'enseignement de l'allemand à l'école. J'ai en quelque sorte suivi ses préceptes. J'ai essayé de mettre sur pied une cohérence entre le premier et le second degré, en matière d'enseignement et de recherche. J'ai travaillé, dans le premier degré, à former les futurs professeurs des écoles à pouvoir enseigner l'allemand à l'école, sur le plan linguistique et didactique, en tant que non spécialistes de l'allemand, mais en même temps en tant que porteurs de l'idée de donner envie aux jeunes élèves d'apprendre l'allemand, de découvrir cette langue. Dans le second degré, j'ai œuvré dans le cadre de la préparation au Capes d'allemand, pour tout ce qui était méthodologie du concours et colles orales. La cohérence entre mes activités pédagogiques et scientifiques, réduite au début, s'est étendue par la suite. Elle a commencé par la préparation des étudiants à un concours d'enseignement, où je devais faire preuve, outre de capacités linguistiques, de compétences didactiques et pédagogiques, toutes transférables au public des premier et second degrés. Elle s'est étendue par la direction, dès mon arrivée à l'IUFM, de mémoires dits professionnels, conjointement avec une action directe sur le terrain des écoles, ainsi que l'organisation de séminaires de recherche, conférant à l'écriture de ces mémoires une certaine dimension scientifique.

Ensuite, ma participation aux divers jurys, du Capes, en traduction (1995-1998), puis de l'Agrégation externe, en littérature médiévale et littérature ancienne (1998-2003), voire de l'ENS de Lyon, pour la version, a eu des répercussions sur mon enseignement et ma recherche. Etre à un jury de traduction entraîne une certaine réflexion sur la langue. Mes

ouvrages de traduction [2], [3], ont accompagné cette expérience. Mais c'est surtout la participation au jury de l'agrégation qui m'a donné l'envie d'approfondir le domaine de l'allemand ancien, et d'en transmettre le goût aux étudiants, futurs candidats. J'ai tiré parti du travail que je devais fournir en tant que membre du jury de l'agrégation, à l'écrit comme à l'oral, pour préparer des articles ou des interventions dans des colloques en exploitant les œuvres anciennes au programme. Travailler sur des textes médiévaux ne peut se faire sans connaissances historiques, géographiques, sociales, littéraires. Par exemple, la préparation de la communication sur le Ludwigslied [35] m'a fait connaître un collègue historien de cette période, Jens Schneider, qui travaille aussi sur la problématique des langues vernaculaires.

La maîtrise de la formation des enseignants, du premier comme du second degré, a constitué un facteur déterminant dans la création de la cohérence que je viens d'évoquer. J'interviens en effet, depuis lors, dans les options de recherche des masters MEEF du premier et du second degré. Avec une collègue hispaniste, nous avons ouvert à la rentrée 2017 une option de recherche à distance dans le premier degré, et repris la responsabilité pédagogique, administrative et scientifique, de deux options de recherche en présentiel, sur les langues à l'école. Je dirige ainsi chaque année des notes de recherche et des mémoires MEEF du premier degré, des mémoires du second degré, voire des mémoires du master recherche, en linguistique. Dans le second degré, les cours de linguistique dans le master MEEF représentent la continuation des cours que je donnais en linguistique, contemporaine et historique, en licence pour l'UFR LLSH. Ces cours eux-mêmes sont très liés aux cours que je donne pour la préparation à l'agrégation, interne et externe, quand cette dernière est ouverte.

Avec les cours d'agrégation, dont je vais parler plus bas, s'est créé pour moi un continuum pédagogique, de la maternelle jusqu'à l'agrégation. L'extension pédagogique est maximale, mais permet d'adapter à chaque niveau ce qui fait le cœur de ma spécialité, les langues, la linguistique, qui contient une dimension historique, et en même temps actuelle, l'alliance de la synchronie et de la diachronie, au cœur de mon domaine scientifique. Seules les modalités d'utilisation du savoir scientifique acquis changent.

## 2. Liaison forte entre continuum pédagogique et activité scientifique

Une liaison étroite entre mes activités pédagogiques et mes activités scientifiques s'est tissée au fil du temps, de façon croissante. Trois événements ont joué un rôle important : le

départ à la retraite, en 2008, du collègue qui enseignait la linguistique au département d'allemand de Paris 12, Jacques Athias; la mastérisation des concours du Capes, en 2010 et 2013 ; mon intervention dans la préparation à l'agrégation interne, depuis 2010, voire externe, depuis 2012. Ces divers tournants m'ont permis de jeter, voire de créer, des ponts fréquents, réguliers et fructueux entre mon enseignement et ma recherche. Paradoxalement, c'est tout autant mon appartenance à l'ex-IUFM que mes enseignements dans le département d'allemand, qui m'ont permis de joindre « l'utile à l'agréable ». A l'heure actuelle, situation encore plus paradoxale, c'est ma position d'enseignante au carrefour du premier et du second degré à l'ESPE qui me permet d'approfondir les liens créés depuis 2008 et de mettre ma recherche au service de mon enseignement, tout en continuant à approfondir mon domaine de recherche.

Le départ à la retraite de Jacques Athias a eu pour conséquence que j'ai repris, jusqu'en 2016, son cours de linguistique LLCE au niveau L3. Il se trouve que le département d'allemand ou de LEA de l'UPEC ne disposait pas ou plus de spécialiste de linguistique, et qu'au moment du départ à la retraite de Jacques Athias, l'IUFM de Créteil est devenu une composante de l'UPEC. Ainsi s'est faite, automatiquement, l'intégration de mon domaine de recherche dans un ECUE d'une UE de la maquette de L3. Le cours consistait, au premier semestre, en une histoire de la langue allemande, couplée avec l'histoire des langues germaniques, et au second semestre, en la linguistique de la langue allemande contemporaine. Pour le premier semestre, j'ai dû orienter mon enseignement sur les points importants à faire comprendre à un étudiant non linguiste de formation, qui apprend l'histoire de l'allemand et des langues germaniques anciennes, alors que ce domaine est à l'heure actuelle le parent pauvre de l'enseignement de l'allemand, lui-même en grande difficulté. Que doit retenir un tel étudiant dans le contexte actuel de l'enseignement de l'allemand ? Quels résultats ou quelles avancées de la recherche peuvent lui être utiles ? Dans un monde dominé par l'anglais, et où l'allemand se trouve marginalisé, il m'a semblé important et intéressant de travailler sur la parenté historique de l'anglais et de l'allemand, sur leurs liens avec l'indo-européen et le germanique, sur leur évolution. Le but était de mieux percevoir les liens encore existants entre allemand et anglais, qui, par exemple, justifient l'existence des classes bi-langues au collège, avec des répercussions à l'école, au cycle 3, et encore plus depuis les « nouveaux programmes » de 2015, instaurant, entre autres, une liaison encore plus forte entre l'école et le collège par le biais du nouveau cycle 3, donc une liaison encore plus forte entre anglais et allemand. Je constate régulièrement, et tout récemment encore, que l'étudiant actuel pense que l'anglais est une langue romane et que seul l'allemand est une langue germanique. Il me paraît utile, voire indispensable, et ce, quel que soit le contexte d'enseignement, de montrer le

fort caractère germanique, encore visible aujourd'hui, de l'anglais. La place du français par rapport à l'anglais et l'allemand s'en trouve en même temps éclaircie. Et il devient alors évident pour l'étudiant que, contrairement à ce qu'il croyait, l'allemand ne vient pas du latin. Pour cela, il faut remonter à l'indo-européen.

Enseigner l'histoire de l'allemand implique également d'étudier la chronologie de cette histoire. J'ai dû alors m'interroger, pour le cours d'histoire de l'allemand, sur la périodisation de l'histoire de l'allemand : quelles étapes de l'histoire de l'allemand sont importantes ? Par quoi sont-elles caractérisées ? Quelles en sont les bornes chronologiques ? Ma recherche, jointe à mon enseignement, m'a conduite à une sorte de scission. En effet, sur le plan pédagogique, j'ai enseigné la ou les chronologies possibles, les caractérisations traditionnellement données dans les manuels d'histoire de la langue allemande. Mais en même temps, j'ai montré les problèmes qui surgissent à la lumière de ces multiples approches, et que la recherche tente de résoudre. Sur le plan de la recherche, à l'heure actuelle, la périodisation de l'histoire de la langue allemande est toujours pour moi un domaine où le chercheur perd ses certitudes et n'a pas encore de réponse complète. Ce questionnement, s'il a influencé mon enseignement, sous-tend ma recherche. Je n'ai pas encore pu l'approfondir pour la périodisation de l'histoire de la langue anglaise. A première vue, une telle périodisation semble basée sur des critères de nature diverse, pas uniquement linguistique, sans pour autant être l'objet de controverses. Il n'est pas vain de penser qu'elle pourrait soulever les mêmes questions fondamentales que pour l'allemand. J'utilise les mêmes bases que celles que je viens d'exposer, mais de façon différente, adaptée à l'intitulé du TD de L2, à Paris 3, sur les langues « en contact : anglais et allemand ».

Un deuxième élément a eu des conséquences importantes sur mon enseignement en linguistique : la mastérisation, la modification des cursus de masters et de la place des concours d'enseignement, en 2010, puis en 2013, avec la nouvelle réforme des masters d'enseignement. Les circonstances ont fait que j'ai été amenée à créer, pour le département d'allemand, en coopération avec le département d'anglais de l'UFR LLSH de l'UPEC, les maquettes correspondantes pour l'allemand, en 2010 comme en 2013. Les changements de maquettes du concours du Capes ont conduit à avoir, à l'écrit, pour les M1 actuellement, l'analyse des soulignements sur les textes proposés à la traduction. Il s'agit d'analyser la traduction des passages soulignés, en mettant en évidence le système linguistique propre au français et à l'allemand, les ressemblances et les différences. Par ailleurs, en rédigeant la maquette du M2 MEEF en allemand, j'ai créé une unité d'enseignement d'analyse grammaticale et linguistique. J'ai en effet considéré que, même en ayant réussi le Capes, les M2 étudiants fonctionnaires-stagiaires avaient besoin d'un renforcement linguistique et

grammatical en liaison avec leur travail pédagogique avec les élèves. Quand on connaît la réalité du terrain, il est évident que les contractuels, par exemple, inscrits dans un master MEEF en M2, même sans avoir le Capes, peuvent bénéficier au plus haut point d'un tel cours. Mes discussions avec l'inspection pédagogique d'allemand m'ont confortée dans cette idée. Je suis ainsi chargée de ces enseignements grammaticaux et linguistiques, en M1 et en M2. Cela me conduit à me demander, pour faire ce genre de cours, ce qui, dans les théories grammaticales et linguistiques, peut être utile aux candidats au Capes, en M1 surtout, pour réussir au mieux leur épreuve, et aux M2, pour comprendre le fonctionnement de la langue et le faire comprendre à leurs élèves. Ce type d'enseignement inclut une dimension pédagogique dans son aspect linguistique. Chacun de mes cours est pour moi l'occasion de faire découvrir, pour celles et ceux qui ne l'auraient pas déjà vu auparavant, et ce public est de plus en plus nombreux, les théories de Jean Fourquet et Jean-Marie Zemb, de faire connaître ces linguistes, didacticiens aussi, oubliés, me semble-t-il. Chez Jean Fourquet, par exemple, la dimension historique de l'allemand actuel n'est jamais loin de ses réflexions sur l'allemand actuel. On le voit dans ses ouvrages et articles, ainsi que dans sa correspondance avec Jean-Marie Zemb [7], que j'ai publiée. J'adapte bien évidemment mes propos au niveau du cours et aux connaissances des étudiants. Mais il est important, à mon sens, de créer une mémoire des chercheurs importants en linguistique qui, en même temps, se sont souciés de didactique et d'enseignement de l'allemand.

Le dernier élément d'importance pour ces propos est mon intervention dans les cours d'agrégation, interne et externe. Le type de questionnement demandé pour l'analyse des soulignements au Capes se retrouve, à un niveau supérieur, dans le travail de préparation des agrégatifs internes à une épreuve à l'écrit analogue à celle du Capes externe. Le commentaire grammatical à l'oral de l'agrégation interne conduit à s'interroger d'une autre façon sur l'écriture d'un texte, et est très lié à l'explication de texte elle-même. La préparation à l'épreuve de grammaire de l'agrégation externe, sur le texte donné en version orale, constitue le dernier maillon de toute cette chaîne. Ces trois types d'enseignement, au Capes externe, à l'agrégation interne, à l'agrégation externe, sont en réalité complémentaires dans leur aspect linguistique et didactique. En effet, il s'agit pour moi de transmettre aux candidats à l'agrégation, interne ou externe, qui, à Créteil, sont, en même qu'ils préparent leur concours, sur le terrain de l'enseignement, les éléments certes nécessaires pour réussir au mieux leur concours, mais aussi pour pouvoir, sur le terrain, être davantage à l'aise sur le plan grammatical et linguistique. Un grand nombre de ces candidats peuvent avoir passé le Capes « ancienne mouture », si j'ose dire, avec, pour préparer le commentaire grammatical de l'oral,



la grammaire Schanen et Confais<sup>66</sup>. Pour une autre partie d'entre eux, ils n'ont pas eu un cursus universitaire « traditionnel » et ont des lacunes sur le plan de la maîtrise linguistique de la langue et de la réflexion grammaticale. La didactique de l'allemand a aussi joué un rôle, plutôt négatif, passant de l'enseignement de l'allemand comme une langue morte, avec une très grande partie orientée sur la grammaire, à un enseignement axé sur la communication, où la grammaire est la grande oubliée. La conséquence en est que les enseignants d'allemand sur le terrain, quelle que soit leur origine, ne sont pas à l'aise dans la réflexion sur l'allemand, et de ce fait, dans la transmission de la grammaire de l'allemand à leurs élèves. Pour ces enseignements de niveau agrégation, je reviens là aussi aux fondamentaux théoriques, qui sont pour partie aussi les miens, à savoir les théories de Jean Fourquet et Jean-Marie Zemb. Ces dernières sont évoquées par Schanen et Confais dans la préface de leur grammaire, et sous-tendent leur ouvrage (Behr/Larrory 2014 : 210) :

« c'est le modèle fourquetien du groupe verbal qui en sous-tend la description syntaxique, et la relation prédicative, définie à la manière de Zemb, ne trouve pas de véritable place à ce niveau : le modèle de Zemb, quant à lui, est plutôt exploité sur un plan communicationnel et énonciatif ».

Dans le corps de la grammaire, on ne sait pas, si l'on ne connaît pas ces théories, rendre à César ce qui est à César. Ceci explique les propos de Irmtraud Behr et Anne Larrory (2014 : 210) : « *Il revient à la communauté scientifique d'expliciter les options choisies et de les situer sur l'échiquier des grandes théories linguistiques* ». C'est exactement ma démarche en tant qu'enseignante et chercheuse, au niveau licence, master et agrégation, que de faire connaître à mes étudiants, et de leur faire utiliser, les théories linguistiques de la germanistique française, tombées dans l'oubli au profit, au mieux, de la grammaire Schanen et Confais.

Un point fort, et hautement symbolique, du croisement entre mon enseignement et ma recherche fut ma rencontre, en 2014, avec Christine Jacquet-Pfau, collaboratrice de Jean-Marie Zemb, au Collège de France. La raison en était le besoin que j'avais, pour mes cours tels que je viens de les exposer, de la vidéo de Jean-Marie Zemb sur « thème, phème et rhème ». Les cassettes vidéo étant introuvables, c'est Christine Jacquet-Pfau qui m'a fourni la version sur dvd. Je suis allée voir cette collègue plusieurs fois au Collège de France. Je l'ai aidée dans la mise en place des archives Zemb au Collège de France, initiative qu'elle a prise en lieu et place du Collège de France. J'ai trié avec une autre collègue et elle-même les caisses du fonds Zemb. Christine Jacquet-Pfau était en relation avec un des deux fils de Jean-Marie Zemb, Thomas Zemb, qui a fourni des documents et a autorisé, avec son frère, Patrick

---

<sup>66</sup> Grammaire de l'allemand, formes et fonctions, Armand Colin, 2017 pour la dernière réédition.

Zemb, l'utilisation des archives. J'ai, à cette occasion, découvert plus avant le personnage et la personnalité de Jean-Marie Zemb. J'ignorais par exemple qu'il avait fait sa thèse d'Etat sous la direction de Jean Fourquet. Je ne savais rien des relations particulières unissant ces deux linguistes, que je connaissais par ailleurs de façon séparée, d'un point de vue purement linguistique. L'angle sous lequel j'avais abordé les théories de Jean Fourquet était en effet d'une part celui de la linguistique historique, avec la grammaire comparée des langues germaniques anciennes, et de l'allemand ancien, d'autre part celui de la grammaire (1952), des groupes syntaxiques, et du polycopié sur l'allemand actuel, que j'utilisais pour mon enseignement, publié par Jean-Jacques Briu en 2000 et 2001. Jean-Marie Zemb était pour moi un linguiste dont les écrits étaient difficiles d'accès, auxquels je m'étais confrontée pour la préparation de l'option linguistique à l'agrégation en tant que candidate, en 1983. Cette vision a radicalement changé avec, d'une part, le dvd, d'autre part, la découverte de sa correspondance avec Jean Fourquet.

Le dvd sur Thème, rhème et phème, que j'ai utilisé dans mon cours de licence 3, de master et d'agrégation, m'a montré le pédagogue en Jean-Marie Zemb, sa capacité, par ses propos et les innovations pédagogiques du dvd, à expliquer, à illustrer et à faire comprendre sa théorie. J'ai pu en discuter en 2017 avec le réalisateur du film, « Thème, rhème, phème », Stéphane Ely, avec qui j'ai réalisé un entretien et qui m'a expliqué comment s'est passé le tournage du film et comment il a travaillé avec Jean-Marie Zemb.

J'ai étudié la correspondance entre Jean Fourquet et Jean-Marie Zemb, en utilisant une partie des archives Zemb, que j'ai ensuite publiée [7]. J'ai fait la connaissance du fils de Jean Fourquet, Maurice Fourquet, à qui j'ai remis un exemplaire de l'ouvrage publié, en présence de sa fille, Hélène. C'est ainsi que Maurice Fourquet m'a narré comment il avait relu les épreuves de la grammaire de son père (1952). Les échanges épistolaires entre Jean Fourquet et Jean-Marie Zemb m'ont éclairée sur chacune de leurs théories, sur leur façon de concevoir la langue allemande, de l'expliquer, voire de l'enseigner. Leurs qualités à la fois humaines et scientifiques transparaissent dans ces échanges extrêmement intéressants. Ainsi, Jean Fourquet et Jean-Marie Zemb s'exposent mutuellement leur théorie et s'envoient réciproquement leurs œuvres, articles ou ouvrages. Au début de leur correspondance, Jean Fourquet fait l'apprentissage linguistique de Jean-Marie Zemb, philosophe de formation. Il lui conseille des lectures, puis critique ses travaux linguistiques, dont d'abord la thèse d'Etat sur les structures logiques de la proposition, allemande, publiée en 1968, qu'il a dirigée, et fait soutenir et imprimer en 1968. On peut de cette façon retracer une grande partie du parcours de chacun des deux linguistes. Pour Jean-Marie Zemb, la proposition est d'abord composée d'un thème et d'un rhème, et ce n'est qu'après, que s'adjoint une troisième partie dans l'analyse de

la phrase, le phème. Jean-Marie Zemb a expliqué [7] pourquoi il a appelé cette partie « phème ». Il a accepté de bonne grâce la discussion sur thème-rhème et phème engagée par Jean Fourquet. Suite à ses échanges avec Jean Fourquet, Jean-Marie Zemb a apporté quelques modifications à sa thèse. Par exemple, le sujet peut être rhématique, et pas seulement thématique, le mode est incident au phème (2016 : 84). La position de Jean-Marie Zemb, telle qu'il l'explique dans son ouvrage (1968), est celle d'un « structuralisme sémantique » (1968 : 7) :

« Le structuralisme sémantique que nous proposons ici vise avant tout les rapports entre signifiants et signifiés et cherche résolument et le sens des structures et la structure de la signification. Ce faisant, il s'oppose à un structuralisme positiviste, qui demeurerait attaché à une autre conception du « fait linguistique ». »

Jean Fourquet est toujours très pédagogue, il accompagne souvent ses explications de schémas, tant dans sa grammaire, sur la couverture, que dans son polycopié, dans ses Prolégomènes ou dans ses lettres à Jean-Marie Zemb. Jean Fourquet, dans les Prolégomènes, caractérise sa grammaire du terme de « Morphosyntax » (1970 : 55). Dans le volume qui a recueilli l'ensemble de ses articles (1979), Jean Fourquet expose en particulier ses conceptions sur le nom, le verbe, la phrase, la syntaxe et la sémantique. Sa conception du nom, du verbe, des groupes se retrouve dans le polycopié posthume de 1966, publié par Jean-Jacques Briu (2000, 2001). Ces écrits me sont utiles à la fois sur le plan de la recherche, pour mes travaux, et sur le plan de l'enseignement, pour exposer aux étudiants de licence 3, de master ou d'agrégation, ce qu'écrit Jean Fourquet et quel peut en être l'apport. Dans le recueil d'articles (1979), les propos plus spécifiques de Jean Fourquet, en particulier en ce qui concerne la dimension sémantique de la syntaxe (1979 : 216) : “*Warum sollte man nicht den letzten Schritt tun, und die Hypothese aufstellen, daß die Syntax ganz auf der Ebene des signifié liegt, dh schließlich auf semantischer Ebene?*”, ou encore (1979 : 239) : « *Auch die Syntax hat ihre Semantik, die Semantik der Konnexionszeichen.* », renvoient aux propos de Jean-Marie Zemb que j'ai cités plus haut.

La découverte, puis la publication [7], de la correspondance entre Jean Fourquet et Jean-Marie Zemb m'ont permis, sur le plan de l'enseignement, de mieux montrer les rapports entre les deux théories sur l'allemand, que jusque-là, j'expliquais de façon séparée, et sur le plan de la recherche, d'approfondir le lien scientifique entre les deux théories et les deux linguistes, dans le cadre de la syntaxe et de la sémantique de la phrase. Mon enseignement a pris alors une dimension à la fois plus concrète et plus scientifique.

Il me faut ici évoquer ce qui semble être une anecdote, mais qui, en réalité, montre le fort impact de l'enseignement sur la recherche et de la recherche sur l'enseignement. En 2014-

2015, l'avant-dernière année où j'ai pu enseigner la linguistique aux L3 du département d'allemand de l'UPEC, où j'ai utilisé pour la première fois, à titre expérimental, le dvd de Jean-Marie Zemb, deux étudiantes ont particulièrement réussi leur partiel sur ce sujet, alors qu'elles n'étaient pas particulièrement linguistes. Elles ont « accroché » au Dvd, aux explications fournies par Jean-Marie Zemb lui-même et à l'utilisation des incrustations pour mieux illustrer la théorie. Mais leur intérêt pour la théorie de Jean-Marie Zemb ne s'est pas borné à cet aspect des choses. En effet, l'une d'elles est allée faire son master à Berlin, et a proposé Jean-Marie Zemb et son impact sur l'enseignement de l'allemand, comme sujet d'interview à la radio Muckefunk. J'ai appris, deux ans après, l'existence de cette interview comme celle du réalisateur du film, avec lequel je me suis entretenue. Ces deux étudiantes ont réalisé en plus une petite vidéo expliquant leur intérêt pour Jean-Marie Zemb, et me l'ont envoyée.

L'aventure Zemb, si j'ose dire, ne s'est pas arrêtée là. En effet, lors de mon travail sur les archives au Collège de France, j'ai découvert les liens que Jean-Marie Zemb avait tissés avec deux autres linguistes, que je connaissais d'une autre façon par mes lectures au cours de ma recherche sur l'histoire de l'allemand et des langues germaniques, Hans-Werner Eroms et John Ole Askedal. J'ai poursuivi dans cette direction en demandant à Hans-Werner Eroms de rédiger la préface de l'ouvrage [7] sur la correspondance entre Jean Fourquet et Jean-Marie Zemb. Hans-Werner Eroms a en effet bien connu ces deux linguistes, et cela reste pour lui une expérience marquante. On peut en avoir un aperçu dans l'enregistrement de 1993, alors que Jean Fourquet est venu à Passau faire une conférence sur le Nibelungenlied, son œuvre médiévale de prédilection. John Ole Askedal a écrit, à ma demande, la préface de l'ouvrage [10], dans lequel ont été publiés, après sélection, les communications de la journée d'étude de mars 2017. En effet, le 10 mars 2017, j'ai co-organisé, avec Christine Jacquet-Pfau et Marie-Anne Moreaux, une journée d'étude en mémoire de Jean-Marie Zemb, à l'occasion des dix ans de sa mort. Cette journée a été filmée, pour les intervenants qui en étaient d'accord. Chacun d'eux a reçu le dvd de la journée, il en a été de même pour les fils de Jean-Marie Zemb, Thomas et Patrick. Les enregistrements servent également sur un plan didactique, pour mes étudiants. La journée d'étude et les actes permettent de montrer combien Jean-Marie Zemb constitue encore un linguiste de référence, en France et à l'étranger, pour la linguistique contemporaine comme pour l'application de sa théorie à l'allemand ancien. Cette dernière direction était représentée par Hans-Werner Eroms et John Ole Askedal, chacun d'eux étant à la fois connaisseur des langues germaniques anciennes et de l'allemand contemporain.

Depuis 2016, en matière d'enseignement, j'ai modifié le répertoire de mes cours, en fonction des événements et de la situation, en continuant cependant de pouvoir les croiser

avec mon domaine de recherches. Ainsi, je n'enseigne plus en licence d'allemand. L'A.E.U. de l'agrégation externe n'est plus ouverte. Mais une nouvelle orientation de mes cours est intervenue. En parallèle du TD que j'assure à Paris 3 sur l'anglais et l'allemand, langues en contact, j'ai obtenu, depuis deux ans, la création, puis l'ouverture, d'une option transversale, qui, comme son nom l'indique, est ouverte aux étudiants de l'UPEC de divers horizons et niveaux d'études dans le cadre de la Licence. Cette option concerne « les langues en Europe, hier et aujourd'hui ». La dimension historique des cours me permet de faire travailler les étudiants non seulement sur le versant actuel des langues européennes, mais aussi sur leur caractère ancien, en remontant par exemple à l'indo-européen. Les mouvements de population, les migrations et conquêtes des divers peuples de « l'Ancien Monde » sont étudiés dans leurs répercussions sur les états actuels des populations et langues européennes. L'histoire de l'allemand et de l'anglais sont également des sujets d'intérêt pour ces étudiants.

Etudier les affinités linguistiques entre l'anglais et l'allemand d'un point de vue historique me permet de jeter un éclairage scientifique sur leur rapprochement. Tant dans ma recherche que dans mon enseignement, je suis amenée à faire des ponts entre diachronie et synchronie, pour l'anglais et l'allemand, et à surmonter cette dualité. En effet, la situation actuelle très préoccupante de l'enseignement de l'allemand, j'irais même jusqu'à dire, en réalité, sa survie, passe par un rapprochement et une étroite collaboration entre l'anglais et l'allemand. Ma place au sein de l'ESPE, entre premier et second degré, travaillant avec des collègues en anglais et en espagnol, avec une perspective allant, depuis les « nouveaux programmes » de 2015, de l'éveil aux langues en maternelle, à l'apprentissage de l'allemand, seul ou en parallèle avec l'anglais, à l'école élémentaire et au collège, voire au lycée, et à l'université, ainsi que mon positionnement scientifique, me permettent de le constater et de le vivre. En outre, ma position professionnelle et ma spécialisation scientifique sont toutes deux étonnamment en phase avec la réalité actuelle sur le terrain, où l'atout majeur de la survie de l'allemand est l'existence de classes bi-langues, anglais-allemand, et où il est important pour l'allemand de montrer sa complémentarité avec l'anglais. Une double formation des enseignants, en anglais et en allemand, est intéressante. Elle se fait, sur le terrain de l'école, de façon parallèle entre l'anglais et l'allemand, en essayant de converger vers une réflexion métalinguistique. Le nouveau cycle 3 offre l'avantage de poursuivre cette tentative de façon plus institutionnelle au collège. On pourrait imaginer une bivalence des enseignants d'allemand dans le secondaire, voire le supérieur. Cette dimension pourrait être approfondie dans le groupe de recherche, ex-LIDIL 12, à la fois linguistique et didactique. Les « nouveaux programmes » de l'école et du collège, en vigueur depuis la rentrée 2016, incitent à une réflexion métalinguistique, à la création de ponts entre les langues et à la prise de conscience

de la nécessité de s'appuyer sur une langue pour en apprendre une autre, surtout si historiquement elles sont proches. Cela constitue pour moi, par le biais de la réflexion métalinguistique et des « ponts entre les langues », un nouveau champ d'enseignement, dans lequel je peux insérer des apports linguistiques, y compris historiques, issus de la linguistique comparée des langues germaniques anciennes. Cela me permet, par exemple, dans le cadre du Tronc Commun des masters MEEF premier et second degré, d'intervenir dans des modules à propos de cette dimension métalinguistique et didactico-linguistique. En outre, pour les M2/DU du second degré, depuis la rentrée 2018, je peux mettre l'accent dans mes cours sur le parallèle entre l'anglais et l'allemand, voire le faire approfondir dans le cadre des mémoires de recherche professionnels.

A l'heure actuelle, il est un cours où je peux travailler tout particulièrement les liens historiques entre l'anglais et l'allemand, en surmontant la division synchronie-diachronie, c'est le TD de Licence 2 que je fais à Paris 3 sur l'allemand et l'anglais, « langues en contact ». Pour ce faire, il est important de replacer l'anglais et l'allemand dans le cadre des langues indo-européennes et de l'i.-e., puis du g.c., pour redescendre ensuite vers chacune des deux langues, en voir l'histoire, pour mieux comprendre leur situation actuelle, les contacts anciens et présents entre les deux langues. L'histoire des deux langues permet de mieux faire comprendre aux étudiants chacune de ces deux langues, à condition, pour l'enseignant, de trouver comment faire passer aux étudiants la compréhension de chaque système et de son histoire, en s'appuyant sur les points communs et les différences, et sur l'évolution des deux systèmes.

En outre, la nouvelle orientation impulsée, pour l'année 2017-2018, par le jury d'agrégation interne à propos des attendus concernant les candidats, professeurs en poste, va dans le sens d'une interrogation profonde sur la langue allemande dans toutes ses dimensions, diachronique et synchronique, qui doivent être maîtrisées par les candidats à l'agrégation interne face à leurs élèves. Ce questionnement concerne l'ensemble des épreuves du concours, écrites comme orales, « universitaires » comme « professionnelles ». Il ouvre ainsi, pour la linguiste historienne des langues germaniques que je suis, des perspectives supplémentaires de croisement entre l'enseignement et la recherche.

Par ailleurs, depuis la rentrée 2018, une nouvelle orientation se dessine, avec l'ouverture et la co-responsabilité d'options de recherche en présentiel et à distance, dans le master MEEF premier degré, sur le plurilinguisme et le pluriculturalisme. C'est l'occasion, une fois de plus, de réfléchir à la nature des langues, à leur fonctionnement, à leur système, aux relations qu'elles entretiennent, à l'aspect cognitif de leur apprentissage.

Enfin, depuis l'an dernier principalement, dans le cadre du master LLCER de recherche aires germaniques, je suis des mémoires de recherche, en linguistique.

Face à la quasi-disparition<sup>67</sup>, dans le paysage universitaire français, d'une partie du domaine de recherches de Jean Fourquet, la linguistique comparée des langues germaniques anciennes, j'ai dû à ma façon et en fonction de l'établissement dans lequel je suis en poste, l'ESPE de Créteil, trouver des solutions me permettant d'enseigner mon domaine scientifique, ne serait-ce que partiellement. C'est en effet, pour un enseignant-chercheur, important car fructueux, à la fois pour l'enseignement et pour la recherche, d'enseigner, au moins en partie, son domaine de recherche. Cela peut se faire par le biais de cours spécifiques, mais à l'heure actuelle, pour diverses raisons, de tels cours sont plus rares, très rares même, surtout là où j'enseigne. Une autre solution consiste à intégrer de façon la plus adéquate possible, à l'intérieur de cours de langue de diverses natures, des éléments historiques et de comparaison entre l'anglais et l'allemand. C'est une solution plus facile à mettre en œuvre de façon régulière, là où j'exerce. C'est ce que j'ai tenté de faire. Même si l'enseignement de l'histoire des langues germaniques et de l'allemand ne constitue actuellement, pour diverses raisons, qu'une partie de mes activités professionnelles d'enseignement, la connexion des deux domaines, enseignement et recherche, a représenté, et continue de représenter, un enrichissement considérable pour mon développement personnel de chercheuse. Elle amène par exemple, de manière générale, l'enseignant-chercheur à se poser la question de la transmission de son savoir aux étudiants, et à faire un aller et retour permanent entre la théorie dans le domaine scientifique, et la pratique professionnelle. Elle me conduit, en ce qui me concerne, à faire cet aller-retour entre, d'un côté, ce que je constate dans les textes en diverses langues germaniques anciennes, et ce que j'en vois dans les états de langue d'aujourd'hui, ce que je lis en allemand, en anglais, en français, dans ce domaine, et de l'autre côté, ce qui peut permettre aux étudiants, de quelque niveau que ce soit, de mieux maîtriser l'allemand, voire l'anglais, et, pour l'allemand, de mieux l'enseigner, parce qu'ils le comprennent mieux.

J'ai ainsi utilisé toutes les possibilités qui se sont offertes à moi comme enseignante d'allemand et comme spécialiste de linguistique et d'histoire des langues germaniques, pour au minimum maintenir l'allemand dans toutes ses dimensions. Je l'ai également fait pour pouvoir continuer à faire de la recherche dans mon domaine, même si je dois en diversifier les applications. Je conçois mal en effet de pouvoir progresser dans mon domaine de spécialité en tant que chercheuse sans en obtenir de fruits sur le plan de l'enseignement, et vice-versa. Si

---

<sup>67</sup> sauf à l'université de Paris-Sorbonne (Paris 4).

j'avais voulu ne faire que de la recherche, j'aurais pu aller au C.N.R.S. Mais faire bénéficier les étudiants de mon expérience d'enseignante et de chercheuse en même temps me semble indispensable, encore plus à l'heure actuelle.

Dans le même but, j'ai, de façon parallèle, organisé des journées d'étude et participé à des groupes de recherche, des séminaires, d'une part, et créé des formations pédagogiques, dont j'ai assuré la responsabilité, d'autre part.

### 3. Organisation de journées d'étude et participation à des groupes de recherche

Depuis mon DEA, étant encore élève à l'ENS de Fontenay-aux-Roses, puis lors de l'écriture de ma thèse, tandis que j'enseignais à l'université ou dans l'enseignement secondaire, enfin après la soutenance de mon doctorat en 1988, j'ai tenté de conserver un lien avec la recherche, malgré un contexte pas toujours favorable, sur le plan professionnel ou privé.

Une fois entrée à l'IUFM, en 1993, j'ai constaté que la dimension symbolisée par le U (= Universitaire) de l'acronyme était très réduite. La recherche devait se faire dans des conditions moins aisées qu'aujourd'hui. Pour pouvoir continuer à faire de la recherche en même temps que j'enseignais en allemand, j'ai dû imaginer plusieurs solutions pour pouvoir le faire, et de différentes façons.

Tout d'abord, j'ai suivi autant que je le pouvais, le séminaire de Paris IV, sur les langues germaniques anciennes, animé par le successeur de Philippe Marcq, Yvon Desportes, à partir de 1994. Ce centre, auquel je suis toujours rattachée, bien que de façon secondaire maintenant, fut longtemps le seul endroit où je pouvais pratiquer ma discipline de recherche, travailler sur diverses étapes de la langue allemande ou différentes langues germaniques anciennes. J'ai, en outre, profité des occasions fournies d'un côté par l'équipe de recherche STIH (Paris IV), qui fut longtemps mon équipe de rattachement principal, et de l'autre côté, par mon insertion croissante, puis définitive, dans l'équipe de IDEAL (LIDIL12)/IMAGER (UPEC).

Dans le cadre de STIH, j'ai fait un certain nombre d'interventions à divers colloques, en alternance par exemple à Paris et à Berlin/Bonn, ou à Varsovie, sur des sujets choisis dans mon domaine de recherche, en lien avec les langues germaniques anciennes d'une part, l'histoire de la langue allemande d'autre part. Ces colloques regroupent des chercheurs en allemand ancien, de divers pays. L'apport de chacun est intéressant et varié. En France, le nombre de chercheurs spécialistes de la discipline est petit, et a diminué encore avec le départ



à la retraite de Yvon Desportes. Ce nombre n'est pas excessif dans les autres pays, même dans les pays de langue allemande, bien que la tradition universitaire joue un rôle non négligeable. La discipline tente de survivre. Les colloques internationaux permettent également de constater les différences de conceptions selon les pays et les traditions. Par exemple, les Allemands ont de la sémantique une idée très descriptive. Les analyses de Jean Fourquet montrant l'importance de la sémantique à travers la morphologie et la syntaxe, leur sont parfois inconnues, de même que celles de Jean-Marie Zemb, sans parler de l'apport des théories de Jean Haudry, et de l'indo-européen. La corrélation par exemple leur est un concept relativement méconnu. Au-delà de l'influence de Philippe Marcq, les conceptions de Jean Haudry sur le sens de l'évolution de la langue et sur le rôle de la sémantique pour la syntaxe, principalement pour l'indo-européen, ainsi que de Yvon Desportes, pour son application à l'allemand ancien, ont joué pour moi un rôle important. Elles ont stimulé mon envie de continuer à apprendre, de découvrir ce qu'il en est, et ont influencé la suite de ma recherche. Elles m'ont incitée à insérer mon champ d'investigation dans un domaine plus large, celui des langues germaniques anciennes et celui des langues indo-européennes, dans lequel j'ai au fur et à mesure travaillé et que j'ai davantage pris en compte dans mes analyses. Le point d'orgue en est mon ouvrage nouveau [8].

Dans le cadre de l'intégration de l'IUFM à l'UPEC, j'ai été conduite à co-organiser, dans le cadre de IDEAL (LIDIL 12)/IMAGER, l'équipe de recherche en linguistique de l'université de Paris XII (actuellement UPEC), dont je suis maintenant membre à part entière, des journées d'étude sur des sujets linguistiques combinant l'allemand et l'anglais. En septembre 2008, l'évolution de l'IUFM de Créteil et l'incertitude concernant mon propre statut m'ont amenée à me rapprocher du laboratoire de recherches IMAGER, de l'UPEC, et en particulier de ce groupe de linguistes, surtout anglicistes, mais aussi à l'époque italianistes et germanistes, LIDIL 12, (devenu IDEAL), dirigé par Lucie Gournay, professeur de linguistique anglaise. LIDIL 12 accueillait aussi, jusqu'à une date récente, les linguistes anglicistes de Marne-la-Vallée, avec Lionel Dufaye, ainsi que le groupe de didactique des langues propre à l'ESPE, sous la sous-direction actuelle de Joëlle Aden. Je suis la seule germaniste parmi tous ces anglicistes, mais mes connaissances de l'anglais ancien et actuel m'aident à suivre les travaux du groupe et à enrichir ainsi mon horizon scientifique. Les théories qui ont cours dans le milieu des anglicistes, comme celle des énonciativistes avec la TOE de Culioli, peuvent avoir les mêmes bases que celles que l'on rencontre dans le milieu des germanistes, mais elles présentent parfois des développements particuliers. La recherche en linguistique anglaise n'a évidemment pas la même dimension que celle de la recherche en germanistique, si l'on compare le nombre des linguistes anglicistes avec celui des linguistes

germanistes, en nombre plus restreint. Elle peut être d'un apport certain pour la linguistique germanique. Comme membre associé, puis à part entière, de LIDIL 12, j'ai co-organisé chaque année, de 2010 à 2012, une journée d'étude inter-langues, sur les prépositions en anglais et en allemand, sur la prédication, sur les rapports entre les langues et l'histoire. Les différences et similitudes entre l'allemand et l'anglais apparaissaient nettement. Les deux journées d'étude internationales sur « langues et histoire », que j'ai co-organisées en 2012 avec un collègue angliciste et diachronicien, de l'Université d'Amiens, Brian Lowrey, ont permis de constater l'existence de problématiques, de phénomènes communs aux différentes langues étudiées, variées, comme le rôle de la syntaxe pour caractériser la fonction d'un élément. Elles ont ainsi eu comme conséquence, par exemple, d'élargir la perspective induite par l'étude comparative des langues germaniques anciennes. Toute langue évolue, l'évolution est constitutive de l'essence de toute langue. Cependant, au-delà d'une chronologie propre à chaque langue, la question qui se pose est celle de savoir si on peut faire ressortir un schéma global commun d'évolution. L'hypothèse émise par Jean Haudry, déjà évoquée, d'une évolution cyclique, des unités complexes en direction des unités simples, avec renouvellement, sous une autre forme, des unités complexes, est intéressante. Elle rencontre aussi la théorie d'Emile Benveniste dans ses Problèmes de Linguistique Générale (1966/1974). J'ai aussi, par mes lectures d'ouvrages sur l'histoire de l'anglais, écrits en anglais, découvert une autre conception de l'évolution, par cycles aussi, mais sur le modèle des cycles de Jespersen, prônée par exemple par Elly Van Gelderen. Pour moi qui fus longtemps à l'école de Jacob Grimm, de Wilhelm Scherer, surtout, et de leur périodisation de l'histoire de la langue allemande, cette découverte a contribué à me faire comprendre que la recherche en la matière évolue et qu'elle peut consister en une remise en question de conceptions traditionnelles, que rien n'est figé et que tout est mouvement. Comment concevoir l'évolution des langues germaniques, anciennes et modernes, y compris de l'allemand, quand on confronte les démonstrations de Jean Haudry et de Elly Van Gelderen, à toute la littérature scientifique allemande sur le sujet, résumée pour ainsi dire dans les articles et ouvrages de Thorsten Roelcke, dont j'ai parlé plus haut ?

Suite au projet de réforme du collège pour la rentrée 2016, menaçant l'allemand, j'ai organisé, en 2016, une journée d'étude sur le thème du plurilinguisme dans l'académie de Créteil, avec comme invitée d'honneur Sandrine Kott, alors déléguée ministérielle au renforcement de l'apprentissage de l'allemand à tous les niveaux du paysage de l'enseignement français. Il m'a semblé important d'insérer l'allemand dans le cadre propre à l'académie de Créteil, vraisemblablement à d'autres académies aussi, celui du plurilinguisme. En effet, la survie de l'allemand ne peut se faire contre les autres langues, mais bien plutôt en

étant accompagné des autres langues. Et la réflexion métalinguistique initiée par les « nouveaux programmes » de 2015 est une incitation à ce faire. La linguistique de l'allemand peut y trouver son compte, si elle peut s'adapter à de nouvelles conditions d'enseignement de l'allemand, celles de l'allemand comme une langue parmi d'autres, que l'on peut comparer à d'autres pour mieux en accompagner l'apprentissage.

J'ai eu de nouveau l'appui de IDEAL (LIDIL 12) pour co-organiser une journée d'études, en 2017, sur Jean-Marie Zemb et la grammaire du discours. Je l'ai fait parce que dans ma position à l'UPEC/l'IUFM/l'ESPE, il est vital de faire voir que la linguistique allemande existe aussi dans le domaine de la recherche, à côté de la forte prédominance de l'anglais. En outre, étant la seule historienne de la langue dans ce groupe de linguistes, qui est plutôt orienté sur la linguistique moderne, mais ouvert à d'autres langues, surtout à l'allemand, langue « cousine germaine », et à l'histoire de la langue, je tenais et tiens à montrer ce qu'est l'histoire des langues germaniques et la recherche du côté de la germanistique française.

La co-organisation de ces journées d'étude a été et est encore pour moi, dans mon cadre professionnel, une question de survie de la discipline « linguistique allemande », d'une part, et de la matière « histoire de la langue allemande/des langues germaniques », d'autre part. Sans cette dimension historique des langues germaniques comme de l'allemand, il m'aurait été beaucoup plus difficile de trouver ma place dans ce groupe de recherche de l'UPEC. Lors des diverses journées d'étude, la diachronie y a joué un rôle, de même que la synchronie, quelle que soit la langue étudiée, car l'on souhaitait faire ressortir l'importance de la diachronie pour la compréhension synchronique d'une langue.

Je fréquente aussi, depuis 2014, les séminaires d'Irmtraud Behr, ainsi que parfois ceux de ses collègues anglicistes, sur les catégories ou sur des thématiques de linguistique actuelle. J'ai suivi, en 2017, le séminaire consacré à la linguistique cognitive, fait par Katharina Mucha-Tummuseit, de l'université de Paderborn, qui avait bénéficié d'une bourse d'enseignement à Paris 3-Sorbonne Nouvelle. Je suis allée autant que possible aux journées d'étude organisées par Irmtraud Behr. La fréquentation de ces divers séminaires enrichit mon bagage scientifique et alimente ma réflexion linguistique.

En décembre 2017, je suis allée au séminaire sur le vha fait à Paris IV par Delphine Pasques, membre du SITH et ancienne thésarde, maintenant habilitée, d'Yvon Desportes. Depuis cette date, je fréquente le séminaire, quand je peux. Je suis intervenue à l'occasion, dans quelques-uns de ces séminaires, et continuerai d'y intervenir, pour exposer ce sur quoi je travaille, selon l'orientation du moment. J'ai suivi par exemple la journée d'étude sur Luther, organisée à Paris 4, et une des conséquences en a été la participation au numéro spécial des Nouveaux Cahiers d'Allemand consacré à Luther [17, t.2, 14-27]. Je suis aussi intervenue au

colloque de novembre 2018 [35, t.4, 155-168] organisé par Delphine Pasques et Claudia Wich-Reif (Bonn). Ainsi se créent des liens et des ponts entre séminaires, journées d'étude et travaux scientifiques.

Une autre occasion de conforter ces liens, de les inscrire dans mon enseignement et dans ma recherche, en même temps, a été à chaque fois la création de nouvelles formations pédagogiques.

## 4. Création de formations pédagogiques

---

J'ai profité, à chaque fois que l'occasion m'en a été offerte, des circonstances pour conforter ma position de germaniste au sein de l'IUFM/ESPE et en même temps progresser dans ma propre formation, scientifique et professionnelle. En effet, à l'heure actuelle, il n'existe pas de formation continue pour les enseignants-chercheurs. Or, il est nécessaire d'évoluer aussi sur ce plan. En outre, cela permet de répondre à l'ensemble des missions dévolues aux enseignants-chercheurs par le Code de l'Education (Article L952-3), ou l'article 3 du Décret n°84-431 du 6 juin 1984 sur le statut des enseignants-chercheurs. Je vais ainsi développer la façon dont je conçois, dans mon établissement, les missions des enseignants-chercheurs, avec la création de formations pédagogiques, diverses responsabilités administratives et des actions européenne et internationale.

Tout d'abord, j'ai pu créer les formations que je vais exposer, faisant suite à un certain nombre de circonstances. Dans la continuité de ce que j'avais fait avant la mastérisation de la formation des enseignants, j'ai créé un Diplôme Universitaire « Comment enseigner sa discipline en anglais ou en allemand » (DU DNL). En effet, à l'IUFM, déjà bien avant la réforme de la mastérisation, j'enseignais l'allemand à de futurs enseignants (à l'époque PLC2) d'histoire-géographie, de SVT ou de mathématiques, les préparant à un stage de trois mois à Francfort, soutenu par le DAAD, qui leur permettait ensuite de postuler dans des sections européennes, voire internationales, pour enseigner leur discipline en allemand. Cette possibilité a disparu avec l'intégration de l'IUFM dans l'UPEC, puis son passage à l'ESPE. Les futurs professeurs allemands de français faisaient un stage comparable, à l'IUFM de Créteil. Ce stage a subsisté, dans ce sens, mais a été réduit à un mois, jusqu'aux attentats de Paris, qui en ont signifié l'arrêt. Peut-être va-t-il fonctionner de nouveau. Pour compenser la disparition de cette possibilité offerte aux futurs professeurs du second degré à l'IUFM de l'académie de Créteil, de se former trois mois à Francfort, pour enseigner ensuite leur discipline en allemand dans les sections européennes et internationales en France, j'ai créé à

l'ESPE, en 2012, à la demande conjointe du rectorat et de la direction du second degré à l'ESPE, un Diplôme Universitaire d'enseignement des Disciplines Non Linguistiques en allemand et en anglais (DU DNL). J'en suis encore responsable aujourd'hui. J'y intervins ponctuellement, pour l'allemand, en accord avec les collègues qui le font pour l'anglais. Cette formation a fait face aux diverses réformes, et est très demandée par les collègues de l'enseignement secondaire. C'est la seule de ce type existant en France.

J'ai participé, depuis ma mutation à l'IUFM en 1993, de très près aux diverses réformes qu'a connues l'IUFM/ESPE pour la formation des enseignants, du premier et du second degré. Dans le premier degré, j'ai maintenu contre vents et marées, en utilisant autant que faire se peut les nouvelles technologies, une formation en allemand pour les futurs professeurs des écoles. Le fait que l'allemand avait quasiment disparu des disciplines d'enseignement pour les professeurs des écoles, à mon retour de congé sabbatique à la rentrée 2007, m'a en réalité contrainte à ne plus demander à bénéficier de congés pour recherche thématique, même pour préparer mon hdr. Par ailleurs, les langues vivantes ont disparu des épreuves proposées au concours des professeurs des écoles, ce qui a fortement nui au plurilinguisme de la formation, mettant en avant, de façon très contrainte et obligatoire, l'enseignement de l'anglais. On est revenu ensuite à l'enseignement de plusieurs langues aux futurs professeurs des écoles, à savoir l'allemand, l'anglais, l'espagnol. Cependant, les étudiants futurs professeurs des écoles avaient perdu l'habitude de choisir l'allemand comme langue dans leur master d'enseignement, puis leur master Meef. Pour tenir compte des fortes contraintes des masters enseignement dans le premier degré, liées notamment à la polyvalence demandée aux professeurs des écoles, je me suis formée, et continue de me former, à l'usage des nouvelles technologies pour les cours. Je propose ainsi, pour le premier degré, une formation à la fois en présentiel, en semi-présentiel et en distanciel, à l'allemand dans le premier degré, pour les M1 et les M2. Même si l'on ne peut dire que j'ai créé cette formation proprement dite, j'en ai créé les nouvelles modalités, m'adaptant à l'évolution constatée. Parallèlement, je suis les réunions du groupe de réflexion ESPE consacrées à l'enseignement à distance, très prégnant dans la formation du premier degré à l'ESPE de Créteil.

Ceci m'a également permis de créer, avec une collègue hispaniste, une option de recherche proposée à distance aux futurs professeurs des écoles, sur les langues et cultures à l'école, ouverte en 2017 aux M1, puis également aux M2, en 2018, et reconduite l'année prochaine pour les deux niveaux. Cette option existe de manière parallèle à deux options de recherche en présentiel, dans le premier degré, portant sur les langues, que je co-dirige, toujours avec cette collègue, et qu'on a créées.

Dans le second degré, les circonstances m'ont aussi amenée à créer deux formations, l'une liée au Capes, à savoir le master enseignement, puis meef second degré en allemand, l'autre liée à l'agrégation externe d'allemand. En effet, la préparation au Capes d'allemand à l'IUFM de Créteil, déjà dans une position délicate à mon arrivée à l'IUFM en 1993, avait progressivement diminué, puis avait complètement fermé vers 2005. J'ai profité de la réforme de la mastérisation en 2010 à l'ESPE/UPEC pour créer, avec les collègues du département d'anglais de l'UPEC, demandeurs d'une maquette parallèle en allemand, et au bénéfice aussi du département d'allemand, le master d'enseignement de l'allemand, devenu en 2013 master MEEF second degré parcours allemand. J'en suis restée responsable jusqu'à la rentrée 2015. J'ai fait la maquette de ces masters, en même temps qu'en 2010, à la demande du rectorat, j'ai créé, pour l'académie de Créteil, la préparation au concours du Capes interne en allemand, puis au Capes réservé. Depuis, la préparation au Capes interne et réservé d'allemand est inscrite dans le Plan Académique de Formation de Créteil et est assurée chaque année à l'UPEC, par des collègues formateurs au rectorat, suivant en cela les changements dans les épreuves du concours.

J'ai mis sur pied, avec l'appui de l'ESPE, dans le cadre du master meef second degré parcours allemand, un projet innovant IDEA. La politique interne à l'UPEC a eu pour conséquence que ce projet n'a pu dépasser le stade expérimental. Mais y travailler m'a néanmoins permis de mieux saisir les attentes d'un public très particulier, et de trouver des moyens autres que les moyens traditionnels d'enseigner pour y répondre, tout en restant dans mon domaine de compétences scientifiques. Ce fut également une occasion supplémentaire de se former aux nouvelles technologies, avec l'appui du service technique et pédagogique de l'UPEC.

En outre, j'ai repris en 2010 la fonction de responsable de l'agrégation interne et créé, puis mis en place en 2012, un dispositif de préparation à l'agrégation externe (AEU), conjointe avec la préparation à l'agrégation interne. J'en ai été responsable jusqu'à la rentrée 2017.

Suite à la réforme du collège, initiée en 2015, avec effet à la rentrée 2016, et la constitution d'un nouveau cycle 3, à cheval sur l'école et le collège, j'ai mis sur pied des modules de formation de Tronc Commun, dans le premier et le second degré, sur l'apprentissage d'une langue au (nouveau) cycle 3. Pour l'année prochaine, je vais faire évoluer ces modules dans deux directions, les sciences cognitives et le plurilinguisme, d'une part, les liens avec Erasmus + et l'ouverture européenne, d'autre part.

La réforme du collège a aussi été pour moi le point de départ d'une réflexion de groupe sur l'allemand et l'anglais à l'école, puis sur « Les langues à l'école », en créant un groupe de travail. Ce nouveau groupe de travail se réunit au moins trois fois par an et fait dialoguer formateurs ESPE en langues, conseillers pédagogiques en langues, et inspecteurs du premier et du second degré en anglais et en allemand, dans le cadre du cycle 3 dans un premier temps, dans le cadre global de l'école, y compris la maternelle, dans un second temps. Il est en train d'évoluer en direction d'une participation active de ses membres dans leur domaine de compétences, didactiques, pédagogiques, scientifiques, de manière à faire profiter l'ensemble des membres des savoirs des autres membres.

La création de ces nouvelles formations pédagogiques a démultiplié le nombre de responsabilités administratives que j'ai endossées depuis 1993.

## 5. Responsabilités administratives

---

Depuis 1993, j'ai exercé un grand nombre de responsabilités administratives diverses, en plus de ma participation à des jurys, comme je l'ai expliqué plus haut. S'y sont ensuite ajoutées les responsabilités liées aux créations des dispositifs que je viens de décrire. En effet, j'ai été à l'IUFM, puis l'ESPE, soit membre soit présidente de commissions de spécialistes ou de commissions *ad hoc*. Ainsi, un certain nombre de collègues avec qui j'ai travaillé ou avec lesquels je travaille encore, ont été recrutés par ces commissions, notamment en anglais et en espagnol, dans le premier comme dans le second degré, auxquelles j'ai participé, à un titre ou à l'autre. Le recrutement des enseignants-chercheurs en didactique des langues, auquel j'ai pris une grande part, à commencer par ma participation à l'élaboration du profil, puis au comité de sélection du collègue MCF angliciste didacticien des langues. Ceci a permis l'émergence, puis la constitution, au sein de l'ESPE, d'un groupe de recherche linguistique et didactique plurilingue, d'abord intégré à LIDIL 12 (IMAGER), maintenant autonome (LanguesEN'act).

A l'IUFM, puis à l'ESPE, le côté universitaire de l'institution a toujours été un sujet sensible. L'IUFM souhaitait, jusqu'à la mastérisation, fonctionner de manière similaire à l'université, par le biais d'une organisation comparable à celle des départements, sans pour autant correspondre parfaitement à cette organisation. Une particularité de l'IUFM, comme encore d'ailleurs aujourd'hui pour l'ESPE, par rapport à une Ecole Normale, est que les deux degrés, le primaire et le secondaire, sont concernés. Ainsi, j'ai été pendant plusieurs années responsable du « département » langues, réunissant les deux degrés et les diverses langues, les titulaires IUFM comme les vacataires en langues. Jusqu'à la période précédant la

mastérisation, cela représentait environ 50 collègues, dont il fallait gérer les spécificités et pour lesquels il fallait trouver une organisation académique. Ce fut difficile, car l'IUFM/ESPE, dans le premier degré, fonctionne de manière départementale, et dans le second degré, de manière académique. La polyvalence d'un côté, la spécialisation disciplinaire de l'autre, constituaient un frein à l'harmonisation académique. Actuellement, la situation a peu évolué, hormis le fait qu'il n'y a plus d'organisation vraiment disciplinaire réunissant l'ensemble des formateurs, qui se réunissent davantage par degrés. Cependant, depuis cette année, j'ai repris, avec une collègue hispaniste, la coordination « langues » des collègues des deux degrés, ainsi que la responsabilité de les représenter dans les groupes de pilotage M1 et M2 pour les langues.

J'ai aussi présidé, jusqu'à l'intégration de l'IUFM dans l'UPEC, la commission de formation continue, en lien fort avec le rectorat, pour la gestion du Plan Académique de Formation (PAF), à destination des enseignants d'allemand du second degré de l'académie de Créteil (la CAFOR/DAFOR). Les stages, y compris la préparation à l'agrégation interne, sont assurés par des partenaires extérieurs, comme le Goethe-Institut, par des formateurs de l'académie, par des universitaires de Paris 12, par moi-même.

J'ai ainsi occupé, depuis mon arrivée à l'IUFM en 1993, diverses fonctions administratives. Depuis la création de l'ESPE, j'en ai occupé et en occupe encore maintenant quelques-unes: responsable de formation continuée, responsable/membre de commissions de recrutement, responsable du « département »/groupes langues, responsable du DU DNL, responsable, puis co-responsable du master enseignement allemand, puis du meef second degré parcours allemand, responsable du Capes interne, co-responsable d'options de recherche dans le premier degré, responsable de projet innovant, responsable de l'agrégation interne, responsable de l'agrégation externe, responsable de groupe de réflexion.

En même temps, j'ai été membre de jury du concours de professeur des écoles pour l'allemand, du Capes d'allemand, de l'agrégation externe d'allemand, de l'ENS de Fontenay-St-Cloud. J'ai été membre du Conseil de laboratoire de l'équipe STIH, je suis membre du Conseil de laboratoire IMAGER. Après avoir été suppléante, je suis depuis l'an dernier, titulaire au CNU.

Toutes ces responsabilités m'ont permis et me permettent d'enrichir encore mon expérience et ma pratique d'enseignante, et indirectement, de chercheuse. Les réformes à venir à la rentrée 2019 vont constituer un nouveau défi dans ce domaine.



L'évolution de l'IUFM vers l'ESPE s'est accompagnée d'une modification de mes activités en matière d'ouverture européenne et internationale, cependant effectives depuis mon arrivée à l'IUFM en 1993.

## 6. Actions en matière d'ouverture européenne et internationale

---

J'ai utilisé, depuis 1993, les conventions existant à l'IUFM, puis l'ESPE, avec Francfort, avec Erfurt, par exemple, pour organiser des échanges d'étudiants, de candidats au Capes ou de professeurs stagiaires, de futurs enseignants des écoles. Dans les années 2000, l'IUFM disposait d'assistants de langue étrangère, en l'occurrence d'allemand, pour aider à la formation en langue, surtout à l'oral, des futurs professeurs des écoles. De ce fait, j'ai servi de tutrice à plusieurs assistants d'allemand, venus d'ex-Allemagne de l'Est, d'ex-Allemagne de l'Ouest ou d'Autriche. Je les ai formés à la réalité linguistique et de terrain en allemand de nos futurs enseignants du premier degré, mais, en contrepartie, ils ont ouvert mes horizons linguistiques et didactiques.

Depuis 1995 je suis responsable, sous la tutelle des Relations Internationales de l'IUFM, puis de l'ESPE, du site d'Erfurt, c'est-à-dire que depuis cette date je suis responsable, à l'IUFM, puis à l'ESPE, des échanges entre la PH d'Erfurt, intégrée ensuite à l'université d'Erfurt, et l'IUFM, devenu ESPE de Créteil/UPEC. Les échanges concernent à la fois le premier et le second degré, se font sous la forme de stages courts, d'une durée d'une à deux semaines, ou de stages longs, de deux à quatre semaines. Il s'agit principalement de donner une ouverture didactique européenne et un approfondissement linguistique en allemand ou en français à de futurs enseignants des deux pays. Les échanges fonctionnent bien dans le premier degré, et sont réciproques. Les étudiants d'Erfurt qui viennent chez nous participent, depuis 2 ans, à un projet d'enseignement de l'allemand en cycle 3, coordonné par une collègue conseillère en langues vivantes dans le premier degré, dans la circonscription d'Ivry, qui travaille avec les enseignants en allemand des collèges du secteur.

La convention avec l'université d'Erfurt a été doublée, à ma demande, depuis juillet 2018, d'un accord d'échanges Erasmus +, dont je suis responsable. Dans le second degré, une étudiante de master meef allemand a, en 2018-2019, bénéficié de l'accord Erasmus + avec Erfurt. Je suis allée la voir à Erfurt en mai 2019, et ai en même temps fait cours, avec un collègue de l'UPEC et une collègue d'Erfurt, à Erfurt, dans un séminaire portant sur les relations franco-allemandes depuis 1870, avec, en ce qui me concerne, un volet linguistique.

Cette expérience fut très riche et m'incite à poursuivre. Les contacts pris à Erfurt avec les collègues de l'institut de formation des enseignants et de l'institut de germanistique là-bas ont été riches et prometteurs.

Ma participation au colloque de GeSuS à Montpellier en avril 2018 m'a amenée, outre la rédaction d'un article suite à ma communication, à signer en juillet 2018 un accord Erasmus+ avec une collègue de Marburg, ce qui, en plus de vivifier le pôle allemand en pleine expansion à Fontainebleau, va permettre de mettre sur pied des projets de recherche. Cette coopération va aussi irriguer l'enseignement en master MEEF et dans le DU DNL allemand-anglais, que j'ai créé et dont je suis responsable. En effet, en septembre 2018, la collègue de Marburg, Una Dirks, est venue faire une conférence interculturelle sur l'alimentation, pour les étudiants des masters d'allemand, d'anglais, d'espagnol du second degré, pour les collègues du DU DNL et du groupe de réflexion sur les langues à l'école. Cette conférence a été filmée, le document est en cours de finalisation. La collègue et moi-même sommes également allées au lycée François 1<sup>er</sup> de Fontainebleau, pour revivifier les échanges entre enseignants et étudiants, entre établissements et élèves, dans le cadre de la DNL. En mars 2019, une enseignante de DNL mathématiques du pôle de Fontainebleau (Lycée Uruguay) est allée à Marburg faire un stage d'une semaine dans un lycée de Marburg, où elle est aussi intervenue.

Ces deux échanges Erasmus + sont pour moi le prélude à des échanges plus structurés, à l'intérieur d'une véritable formation ouverte sur l'Europe, sur tous les plans. Des propositions vont être faites dans ce sens au rectorat et à la Dareic. L'intégration de ces échanges pour partie dans un programme Erasmus+ va renforcer l'élargissement européen de la formation des enseignants de l'ESPE en allemand, ainsi que les échanges d'enseignants entre les établissements, du premier, du second degré et de l'enseignement supérieur.

L'ouverture européenne est un élément que je recherche dans mon enseignement comme dans mon domaine scientifique. La participation à des colloques, en France, mais avec des collègues de divers pays, ou dans divers pays européens, est un élément important. Pour la recherche comme pour l'enseignement, j'estime nécessaire, encore davantage à l'heure actuelle qu'auparavant, d'ouvrir les horizons aux étudiants, les enseignants de demain. Je développerai mes projets dans la partie consacrée au bilan de mes activités et aux perspectives.

A l'heure actuelle, je bénéficie de tout mon passé de chercheuse et d'enseignante. Tout ce que j'ai enseigné et créé, y compris par exemple le DU DNL allemand-anglais, se rattache à cette double dimension et vient y trouver sa place. Cela m'amène à imaginer des

prolongements qui pourraient, en apparence, être perçus comme sans rapport, mais qui en réalité s'y connectent sans aucun problème. Mon passé d'étudiante en linguistique et de future enseignante d'allemand rejoint mon présent en tant que chercheuse et enseignante en linguistique historique et comparée des langues germaniques anciennes, avec une certaine dimension didactique. Cela comporte aussi une modernisation de ces deux dimensions, une forme actualisée de ce savoir.

Je vais, de ce fait, terminer cette synthèse par un bilan de l'ensemble de mon activité, accompagné d'une esquisse de prolongements dans diverses directions, toutes liées entre elles par les directions que j'ai moi-même empruntées depuis que j'enseigne et fais de la recherche, qui se rejoignent, pour se diversifier, telles les branches d'un arbre.

# Bilan et perspectives

---

J'ai décrit, en première partie, les méthodes de travail adoptées, issues de l'analyse de mes corpus, la méthodologie utilisée. Ces méthodes constituent le fondement de mon activité scientifique, depuis le début, jusqu'à aujourd'hui. J'ai été conduite à évoquer, en seconde partie, les questionnements induits, ainsi que les éclairages théoriques utilisés pour tenter d'y répondre, même partiellement. En troisième partie, j'ai exposé les liens entre mes travaux scientifiques et mon enseignement, dans toutes ses dimensions, pédagogiques, administratives, nationales et européennes. Je vais faire maintenant le bilan de l'ensemble de mes travaux, pour poser des jalons pour la suite à venir. J'ai fait un tableau synthétique de l'ensemble de mes travaux en histoire de l'allemand et des langues germaniques anciennes, en annexe.

## 1. Synthèse des travaux et des résultats

---

Comme je l'ai exposé, les domaines syntaxique et sémantique, voire la pragmatique, d'abord du vsax, puis du vha, ainsi que des divers états de la langue allemande, sans compter le va, sont les axes principaux actuels de ma recherche. Un point d'aboutissement provisoire en est mon ouvrage inédit [8].

Je renvoie au tableau synthétique de mes travaux et résultats en annexe. Je vais les expliquer maintenant. Les résultats se regroupent selon deux sous-domaines complémentaires et constitutifs de mon domaine de recherche : celui des langues germaniques anciennes, celui de l'histoire de l'allemand. Je vais commencer par les langues germaniques anciennes :

- En ce qui concerne le vsax, J'ai fait la description syntaxique, voire sémantique, totale, du Heliand, imparfaite, mais néanmoins seule complète, pour l'instant, avec un corpus précis, en approfondissant ensuite, dans des articles postérieurs, certains points comme les propositions « subordonnées », les prépositions temporelles, les connecteurs, l'impératif et l'optatif. Pour ces deux derniers sujets, j'ai montré que leur utilisation est fonction du narrateur et de ses visées pragmatiques, selon l'utilisation qu'il fait du système, dans lequel coexistent des éléments anciens et des éléments nouveaux. J'ai examiné, et voulu prouver la non-validité de la règle de la *consecutio temporum* dans l'emploi de l'optatif présent et de l'optatif prétérit, en réalité conditionné par l'attitude du locuteur face à la réalité. J'ai traduit le texte du Heliand pour la première fois en français. Cette traduction, à revoir, est restée confidentielle.

Depuis, une traduction est parue, dont j'ai parlé plus haut, qui serait à réviser, par rapport au texte d'origine, car elle n'est pas l'œuvre d'un linguiste.

- En va, j'ai étudié le poème de Beowulf sur le plan pragmatique, en mettant en valeur la constitution du monde narratif de la part du locuteur, au moyen du morphème *P-*, morphème initial d'un certain nombre de termes déictiques et anaphoriques, voire cataphoriques, qui créent tout un réseau de signes et occupent plusieurs fonctions, préalables à la constitution de l'article défini, par exemple, ou de conjonctions de subordination. Ce morphème est extrêmement fréquent dans ce texte en va, il est aussi très attesté en vsax, et en vha, cette fois principalement sous la forme *th-/d-*.
- En vha :

Chez Otfrid, j'ai mis en évidence les constructions liées aux verbes simples, qui peuvent en modifier le sens, dont les combinaisons doubles attestées. J'ai analysé dans ce texte le groupe infinitif avec *zu-*. J'ai étudié plus précisément *thanne*, comme premier chaînon d'une étude de son évolution, faite ensuite par les autres membres de l'équipe STIH. J'ai pris la préposition *bî* comme point de départ de l'évolution par rapport à Luther et par rapport à la langue des journaux étudiée par Michel Lefèvre. J'ai aussi fait ressortir la conscience qu'avait Otfrid de l'importance d'écrire en francique et de traduire dans cette langue les textes sacrés. La langue chez Otfrid est en pleine mutation, l'évolution a commencé depuis l'i.e. via le g.c..

Dans l'Harmonie des Evangiles de Tatien, j'ai montré qu'il existe dans la partie allemande du texte, par rapport au texte latin, une véritable cohésion textuelle propre à cette langue, qui fait du texte en vha un « vrai » texte. Dans un autre article, j'ai davantage encore mis en valeur la dimension de langue vernaculaire de ce texte, par rapport au texte de départ écrit en latin, situé sur la colonne de gauche dans le manuscrit.

J'ai analysé la cohérence et la cohésion textuelles dans le Ludwigslied, poème court, présentant des ressemblances avec le texte d'Otfrid, très riche du point de vue structuration du texte.

Je me suis servie des Psaumes de Notker pour montrer l'existence et le rôle des constructions verbales en liaison avec les verbes simples, les structures doubles et le groupe infinitif avec *zu*, dans une optique synchronique et diachronique, par rapport aux autres textes que j'ai étudiés dans le même but, les Sermons de Berthold von Regensburg, les Sermons de Maître Eckhart, les Evangiles de Luther et ses Sermons de 1545

J'ai tenté de faire une analyse comparative entre Otfrid comme représentant du vha, et le Heliand, pour le vsax, pour montrer à la fois les différences et les ressemblances syntaxiques de chacun de ces deux textes, la complexité qui peut être la leur.

A partir de l'époque du vha, je vais exposer le résultat de mes travaux selon l'axe historique de l'histoire de l'allemand, en reprenant d'une part les auteurs, d'autre part les articles et ouvrages autres :

➤ pour les auteurs/textes :

Chez Ulrich von Liechtenstein, j'ai analysé les structures syntaxiques paratactiques et hypotaxiques par rapport à celles de Berthold von Regensburg, pour montrer que le système linguistique utilisé est le même, malgré la forme différente des textes, poésie ou prose.

Les Sermons de Berthold von Regensburg ont servi aussi de texte de travail pour l'analyse de la cohésion textuelle, des constructions verbales, ainsi que des structures doubles, et le groupe infinitif avec *zu*.

J'ai étudié le Nibelungenlied et Erec sous l'angle de la narration, en montrant le caractère « moderne » de ces textes, par le biais du rôle du narrateur, derrière lequel se profile un auteur.

J'ai fait ressortir dans le Wigalois l'emploi particulier du pronom personnel *er*, dans sa dimension référentielle et cataphorique.

J'ai étudié, à propos de Luther, la dimension de prédicateur dans les Sermons de 1545, et « démythifié » le personnage comme « créateur » de la langue allemande, en montrant qu'il se situe dans une continuité linguistique depuis le vha.

➤ les articles et ouvrages autres :

Pour le Dictionnaire du monde germanique, j'ai rédigé des notices de « vulgarisation » scientifique de l'histoire de la langue allemande, sans remettre en cause la conception traditionnelle de l'histoire de l'allemand, et établi des cartes adéquates.

Pour l'article sur la langue allemande après 1945, j'ai fait une analyse à partir d'un corpus de dictionnaires, pour montrer les relations entre les événements politiques et la constitution, l'évolution d'une langue, en l'occurrence la langue allemande, coupée en deux, puis réunifiée.

Dans l'article sur Langue et mémoire, je voulais montrer l'importance de la linguistique historique pour l'analyse et la compréhension de la langue allemande actuelle.

Dans l'article Verb und Satz, je voulais montrer les rapports entre groupe verbal et groupe nominal, leur évolution (selon la terminologie de Jean Fourquet).

Mon ouvrage nouveau met en évidence et analyse les constructions verbales du 9<sup>ème</sup> au 16<sup>ème</sup> siècle, selon la grammaire de construction. Il traite du rôle de l'instrumental en allemand ancien, en lien avec sa disparition progressive dans le système casuel allemand, et ses conséquences.

Il me faut aussi mentionner les travaux liés à mon enseignement, qui ont des prolongements et des recoupements dans mon domaine scientifique. Pour une partie de mes travaux dans les langues germaniques anciennes, et plus particulièrement pour mon ouvrage nouveau sur l'allemand ancien, et en même temps pour mon enseignement, je me suis replongée dans les écrits théoriques de Jean Fourquet. A la faveur de la quête du dvd de Jean-Marie Zemb sur « Thème, phème, rhème », j'ai eu l'occasion de découvrir au Collège de France la correspondance entre Jean Fourquet et Jean-Marie Zemb. Je l'ai fait éditer, car il me semblait intéressant de faire connaître leurs échanges épistolaires et linguistiques, par rapport à leurs théories, ainsi que leurs influences respectives, leurs rapports de « maître » à « élève ». A partir de ce dvd, que j'ai testé sur mes étudiants, et dont l'effet a été très positif, je suis remontée au réalisateur, qui m'a expliqué son travail avec Jean-Marie Zemb et l'aspect novateur de cette production. J'ai co-organisé une journée d'études sur la grammaire du discours, en l'honneur de Jean-Marie Zemb, et j'ai publié un volume de ces communications chez Peter Lang, dans la collection *Contrastes/Kontraste*, dirigée par Laurent Gautier. Un acquis très important pour moi a été la possibilité de croiser ma recherche sur les langues germaniques anciennes et l'histoire de la langue allemande, d'une part, et mon enseignement, d'autre part.

Ces travaux constituent, dans leur approche méthodologique, et les questionnements issus de l'analyse des corpus, un ensemble aux multiples facettes, qui sont celles de l'analyse de la forme et du sens dans le domaine de l'histoire des langues germaniques et de l'allemand. Les questionnements sont multiples et se recoupent. Il reste un certain nombre d'interrogations, de façon inéluctable, un chercheur seul en linguistique historique de l'allemand et des langues germaniques anciennes ne pouvant tout étudier en même temps, pour peu qu'il mette en œuvre les méthodes qu'il a dégagées de son analyse des corpus. Les apports théoriques que j'ai mentionnés dans la seconde partie sont complémentaires les uns des autres. Le plus important, pour mes travaux, pour la conception de l'histoire des langues germaniques, est, sans conteste, la grammaire de construction. L'application de cette théorie à des corpus en langue germanique ancienne n'en est qu'à ses balbutiements. Je compte bien développer cette dimension dans ma recherche ultérieure, ainsi que dans celle des étudiants dont je suivrai les travaux de recherche. Je vais exposer dans la deuxième sous-partie les perspectives que je souhaite ouvrir.

## 2. Les perspectives

---

Je peux concevoir comme positif l'étalement temporel de mes travaux scientifiques, qui pourrait être compris comme un désavantage. En effet, j'ai pu suivre d'une part, profiter et utiliser d'autre part, les avancées technologiques importantes qui se sont produites depuis la fin des années 1980 : la numérisation des manuscrits, l'utilisation d'internet, la mise en ligne des manuscrits et des ouvrages de référence, principalement par les bibliothèques, les progrès considérables des ordinateurs et de leurs capacités techniques. Si je suis consciente, et très consommatrice, de ces avancées technologiques, dans le droit fil du début de mes recherches, je suis tout aussi consciente des limites de ces avancées technologiques. La première limite est qu'il faut veiller à ne pas décontextualiser, lors de la constitution de corpus numériques, les exemples. Cela implique aussi la nécessaire intervention du linguiste pour interpréter les résultats de la constitution du corpus numérique. L'utilisation des corpus numériques peut faire gagner du temps au chercheur dans mon domaine, extrêmement chronophage. Mais elle se heurte à la nécessité de l'interprétation humaine, de l'intervention du sens dans des exemples « mécaniques ». La deuxième limite est que, pour « nourrir » l'ordinateur, il vaut mieux constituer une équipe, pour se partager les tâches, pour échanger. Etre solitaire n'est pas facile à vivre, dans mon domaine de recherche encore moins. Même si nous sommes deux, Delphine Pasques et moi-même, cela ne suffit pas.

Cependant, la situation de ma discipline en France étant celle qu'elle est actuellement, c'est-à-dire très difficile, d'une part, les avancées technologiques et leur utilisation en linguistique de corpus progressant très vite, d'autre part, je suis conduite à formuler les constatations suivantes, que je vais développer ensuite, pour ouvrir des perspectives riches et exigeantes, mais fondées sur la réalité que je ne cesse de constater, afin de mettre en œuvre des projets concrets :

1. Il est indispensable d'utiliser les avancées technologiques en linguistique historique des langues germaniques anciennes, y compris pour l'allemand.
2. Il est indispensable de travailler en équipes, en réseaux, dans son pays ou entre plusieurs pays.
3. Il est indispensable de continuer à travailler sur des corpus historiques.
4. Il est nécessaire de maîtriser les données textuelles issues de l'analyse des corpus, telle que je l'ai détaillée dans ma première partie. Pour ce faire, l'être humain ne peut être remplacé par la machine, car il doit superviser l'accès au sens, l'interprétation de toutes les données recueillies de façon informatique.
5. La condition de ce travail est la mise sur pied d'un projet soutenu par un organisme de recherche, ou plusieurs, capable(s) de financer le projet. Il faut donc écrire un projet.



6. Il faut lier enseignement et recherche dans ces projets de recueil de données, d'analyse de corpus, de traitement des corpus, en utilisant les étudiants actuels futurs chercheurs, dans des dispositifs adéquats.

Ces constatations me conduisent à envisager des perspectives, conséquences logiques des propos que je viens de tenir. Ces perspectives s'organisent autour de deux axes principaux:

- 1. développer la recherche en histoire des langues germaniques anciennes par une attractivité accrue
- 2. appliquer la grammaire de construction à l'étude de la morphologie des textes en langue germanique ancienne

Je vais détailler ces deux axes forts, qui peuvent se croiser, pour l'encadrement de futurs doctorants.

## 1. Le développement de la recherche en histoire des langues germaniques anciennes par une attractivité accrue

Les nécessités évoquées sont à adapter aux contenus envisagés. Sur le plan scientifique, il s'agit d'améliorer l'accès et l'utilisation des textes ainsi traités, pour la constitution de corpus répondant au(x) point(x) que l'on souhaite étudier. Le domaine d'analyse, dans lequel s'effectuent les travaux présentés ici, est relatif au verbe, au système verbal, au groupe verbal, à sa constitution. Il ne peut être complètement séparé de ce qui peut être étudié dans le groupe nominal. Les travaux d'Elisabeth Leiss (1992, 2000), par exemple, le montrent. L'ouvrage inédit s'appuie sur cette complémentarité. Cependant, le domaine verbal constitue le pôle, l'axe majeur autour duquel s'articulent les recherches exposées et autour duquel il est envisagé de continuer à travailler. Il s'avère que la morphologie joue un rôle essentiel, ce qui apparaît dans les recherches menant à l'ouvrage nouveau, concernant en l'occurrence l'histoire de l'allemand. Cette constatation est aussi valable pour le vsax, pour le va, pour ne parler que des langues germaniques anciennes concernées par les travaux déjà décrits.

Il s'agit, par le recours aux outils informatiques indiqués, de faciliter l'accès aux textes écrits dans les langues germaniques anciennes du domaine de spécialité évoqué, afin de constituer de façon encore plus fiable que par une lecture exhaustive et attentive, même renouvelée, les corpus qu'on envisage de traiter sur le plan de la morphologie. Ces outils permettent également de traiter la masse d'informations parfois considérable, même si le chercheur ne peut faire autrement que d'analyser un par un les exemples tirés de son corpus. La mise en forme, la maîtrise des données recueillies en sont facilitées. L'expérience faite pour le travail

sur l'ouvrage inédit le montre. En effet, le corpus utilisé était constitué de 82 verbes non préverbés ou préfixés, attestés dans six textes sur une ampleur temporelle de huit siècles, conjugués à tous les temps et modes, indicatif, présente et prétérit, subjonctif, présent, prétérit, impératif, à des formes non périphrastiques. La masse d'exemples recueillis est considérable, rien que du point de vue adopté, à savoir les constructions verbales. La seule prise en compte des données morphologiques a demandé un travail considérable. L'outil informatique n'a pu être utilisé que partiellement : pas de recherche de données possible dans les six textes, retranscription nécessaire dans des tableaux *word*, puis *excel*, par exemple. Il faut alors avoir accès à des logiciels capables de traiter les corpus manuscrits et de les informatiser.

Il est intéressant d'utiliser les nouveaux outils technologiques aussi à des fins didactiques et pédagogiques. Par exemple, on peut montrer, dans ses cours, à quoi ressemblent les manuscrits. On peut travailler directement à leur déchiffrement, à leur traduction, puis montrer comment les exploiter, sans avoir besoin d'acheter des ouvrages, de faire des photocopies. On peut rendre ces textes anciens vivants, en faisant des vidéos sur les textes, sur les découvertes des manuscrits, sur les différentes écritures etc. Leur exploitation, par exemple dans des MOOC, mais pas seulement, dans des classes virtuelles aussi, à distance, peut avoir lieu sur des sujets, même minimes, par rapport à l'ensemble du domaine scientifique concerné. Prendre une entrée sur les frères Grimm par exemple, permet de dépasser ce qui a trait au recueil de contes oraux, pour montrer la véritable dimension de ces linguistes, leur recherche, leurs travaux, leur importance encore aujourd'hui pour la recherche en histoire de l'allemand et des langues germaniques anciennes. Prendre l'entrée de la morphologie, pour ce genre d'exploitation en direction des étudiants, peut être très intéressant, est de plus grande ampleur cependant que l'exemple précédent. On peut travailler, par le biais des nouvelles technologies, la morphologie de l'allemand ancien et d'autres langues germaniques anciennes : on peut accéder directement aux dictionnaires et grammaires en ligne, numérisés par des équipes lors de projets, comme celui qui a permis de mettre sur CD-Rom et sur internet le dictionnaire des frères Grimm, soutenu par la *Deutsche Forschungsgemeinschaft*. En outre, *google* a lancé une vaste entreprise de numérisation des ressources (*Internet Archiv*), ce qui permet d'avoir sous forme électronique un grand nombre de travaux des néogrammairiens, qui sont des monuments de connaissances. Ces exemples d'application des nouvelles technologies à mon domaine de recherche peuvent avoir pour résultat la redynamisation du domaine de recherche. La suite de cette redynamisation serait l'établissement d'un projet tel que je vais le développer maintenant.

## 2. L'application de la grammaire de construction à l'étude de la morphologie des textes en langue germanique ancienne

L'ouvrage nouveau a permis de mettre en évidence la richesse de l'application de la théorie de la grammaire de construction à des textes écrits à différents moments de l'histoire de l'allemand. Les deux points forts de la théorie sont : le lien fort entre forme et sens, d'une part, le continuum et la réciprocité des relations entre la grammaire et le lexique, d'autre part. L'application de la grammaire de construction à des textes de cette sorte est encore très peu développée. J'ai moi-même découvert, et utilisé cette théorie depuis peu, alors que cette théorie existe depuis une vingtaine d'années. Dans les langues scandinaves, c'est-à-dire dans le domaine du germanique du Nord, cette approche a été menée et appliquée à ce domaine par des linguistes comme Jóhanna Barðdal, Thórhallur Eythórsson, Spike Gildea, depuis au moins une dizaine d'années. En ce qui concerne les langues de la branche du germanique de l'Ouest, la grammaire de construction est d'abord utilisée sur l'anglais et l'allemand actuels, beaucoup moins pour l'anglais et l'allemand anciens. L'importance de la morphologie en relation avec le groupe nominal, d'une part, le verbe et ses constructions, d'autre part, ne fait pas encore l'objet de projets scientifiques. Le projet mis en oeuvre par Jóhanna Barðdal, EVALISA, concerne l'évolution des cas, l'alignement et la structure argumentale en indo-européen<sup>68</sup>. A la lecture plus approfondie des explications données sur ce projet, d'autres langues que l'indo-européen seraient concernées, et l'approche concerne l'élément en fonction de sujet, l'histoire de son développement en direction de l'alignement vers un cas particulier, comme le nominatif en allemand, vers d'autres cas encore, dans les langues scandinaves, étant donné que le nominatif n'était pas le seul cas possible pour le marquage de la fonction sujet en germanique.

Le projet que je souhaite mettre en oeuvre concerne la morphologie de l'élément en fonction objet, à partir de la problématique initiée dans l'ouvrage nouveau, sur les six textes choisis entre Otfrid et Luther. L'hypothèse était que les constructions, complexes en vha, d'une complexité constituée par une sorte d'amalgame de constructions, par un grand nombre d'arguments, se simplifient dans leur constitution, leur nature, par un début d'intégration syntaxique des arguments, dont le nombre diminue, qui entraîne des changements dans les constructions et dans les relations syntaxiques et sémantiques entre les arguments. En lien avec cette simplification syntaxique se produit une simplification morphologique, dans le

---

<sup>68</sup><https://www.researchgate.net/project/ERC-funded-Project-EVALISA-The-Evolution-of-Case-Alignment-and-Argument-Structure-in-Indo-European>

prolongement des changements qui ont commencé avant le début du vha, concernant le verbe et le nom comme constructions, c'est-à-dire le syncrétisme casuel, le passage d'une langue synthétique à une langue analytique, la perte de l'aspect au profit de la phase. Les éléments en fonction objet ont tendance à suivre le même modèle morphologique dans les constructions utilisées, à connaître une extension de l'utilisation du marquage par l'accusatif de la fonction objet. Un obstacle à cette tendance est le caractère animé/non animé, hérité de l'indo-européen.

Les implications de cette évolution concernent:

- Le développement du système casuel et prépositionnel, leurs rapports.
- Le sens des verbes, leur évolution sémantique, en rapport avec les constructions et l'évolution des constructions, dans leur marquage morphologique et dans les conséquences des modifications de ce marquage morphologique.
- La mise en évidence de paliers d'évolution, selon les textes étudiés, et selon les verbes.
- La schématisation de l'évolution/des évolutions ainsi constatées.

L'idée est de poursuivre l'exploitation du corpus constitué pour l'ouvrage nouveau, dans les directions indiquées, qui n'a été utilisé qu'en partie pour l'ouvrage inédit, à cause de l'ampleur considérable des données.

Une fois l'ensemble du corpus exploité, la méthodologie pourra être appliquée, à titre comparatif, selon un axe synchronique, au 9<sup>ème</sup> siècle, au vsax et au va, par rapport au vha. Cela permettra de comparer l'état de chacune de ces langues germaniques au 9<sup>ème</sup> siècle, de constater la façon dont chacune de ces trois langues germaniques anciennes exploite les mêmes données morphologiques héritées de l'indo-européen et du germanique. On est alors en pleine comparaison des langues germaniques anciennes, dans leur histoire.

Ainsi, le projet à mettre en oeuvre aura:

- comme support théorique, la grammaire de construction,
- comme domaine scientifique, l'histoire de l'allemand, par l'analyse de l'allemand ancien, du 9<sup>ème</sup> au 16<sup>ème</sup> siècle, dans un premier temps, puis, les langues germaniques anciennes au 9<sup>ème</sup> siècle, soit le vha, le vsax, le va, dans un deuxième temps,
- comme domaine d'application principal, la morphologie, et ses relations avec les autres domaines linguistiques, dans les constructions verbales,
- comme textes d'application: des textes choisis de la façon qui va être détaillée maintenant,
- comme objectif: mettre en évidence les liens entre morphologie, syntaxe et sémantique, les conséquences pragmatiques, ainsi que les répercussions des

modifications morphologiques sur les constructions verbales, sur le sens des verbes, sur l'évolution lexicale, par exemple.

Les textes d'application choisis seront d'abord ceux qui ont fait l'objet de la constitution du corpus pour l'ouvrage nouveau, en allemand ancien, entre le 9<sup>ème</sup> et le 16<sup>ème</sup> siècle, à savoir Otfrid, Notker, Berthold von Regensburg, Maître Eckhart, Luther (les Evangiles dans la version de 1545, les Sermons de l'année 1545). Puis les textes utilisés pour le corpus seront étendus au va et au vsax, tout en prenant, pour le vha, de nouveau Otfrid. Ainsi, cela permet de suivre de la façon la plus précise et la plus exhaustive qui soit, l'évolution morphologique dans les constructions verbales au long de l'histoire de l'allemand, du 9<sup>ème</sup> au 16<sup>ème</sup> siècle, d'une part, l'évolution morphologique dans les constructions verbales en synchronie entre trois langues germaniques anciennes, le vsax et le va, d'autre part. Les textes exploités dans ces deux dernières langues seront le Heliand, pour le vsax, le Beowulf, pour le va. En effet, ils me sont connus de façon approfondie, ayant déjà fait l'objet d'analyses particulières.

Les prolongements du projet, dans ces deux dimensions, pour l'histoire de l'allemand comme pour l'histoire des langues germaniques, peuvent être :

- L'établissement de traductions des textes qui ne sont pas encore traduits, d'abord en français, voire en anglais ou en allemand. Cela concerne dans une moindre mesure le Beowulf, déjà bien traduit en anglais et en français. En effet, pour exploiter un texte ancien, il faut pouvoir le traduire.
- La constitution d'une base de données, recensant les manuscrits, d'une part, les outils linguistiques et les ouvrages scientifiques, d'autre part. Cela implique aussi un recensement de tout ce qui existe et est publié, ainsi qu'une veille « technologique ».
- La connexion avec d'autres projets existants, en vsax, par exemple, avec George Walkden (Manchester)<sup>69</sup>, et le projet HeliPaD, en vha, avec le dictionnaire du vha à Leipzig (autour de Brigitte Bulitta) ou avec le projet EnHiGLa<sup>70</sup>, pour le va, le vha, et leurs sources en latin, avec Anna Cichosz (Łódź).
- La constitution d'un réseau. Une prise de contact avec ces collègues et leurs projets est ainsi envisageable comme base de constitution d'un réseau. Par ailleurs Alexander Lasch (Dresden) est un des linguistes actuels de la grammaire de construction, en allemand actuel surtout, mais avec une dimension historique à venir<sup>71</sup>. Un travail en collaboration peut aussi s'avérer fructueux, d'autant que ce collègue est, depuis fin

---

<sup>69</sup> <http://www.chlg.ac.uk/helipad/>

<sup>70</sup> <http://pelcra.pl/enhigla/>

<sup>71</sup> <https://www.gls-dresden.de/>.

septembre 2018, président de la société GGSG (*Gesellschaft für germanistische Sprachgeschichte*). Un tel réseau met en lien les chercheurs en activité, avec les projets auxquels ils participent, ainsi que les doctorants, les habilitants, les étudiants en master recherche, dans les divers pays concernés. Cela suppose de pouvoir utiliser certes l'allemand, voire le français, mais aussi l'anglais, comme langue de communication et de recherche. Les adresses électroniques permettent déjà des contacts importants entre chercheurs. Il faut développer ces contacts, mettre en correspondance les réseaux de contacts développés par chaque chercheur.

- La mise à disposition de la communauté scientifique des corpus énoncés exploités par le biais de l'informatique.
- La mise sur pied concrète de ce projet, dans un programme particulier de recherche ou dans un type de projet particulier, par exemple ANR-DFG.
- L'organisation de journées d'étude, voire de colloques européens et internationaux, en articulation étroite avec le projet et les partenaires du projet.
- L'ouverture européenne, voire internationale, sur le plan de la recherche en linguistique historique des langues germaniques comparées.

Si les perspectives sont riches, la tâche est lourde. Cependant, des atouts existent actuellement, dont il faut tirer parti :

- les organismes de recherche européens peuvent proposer des programmes, qui sont à recenser, et qui seraient à utiliser.
- l'informatisation croissante des données, des communications, l'avancée des progrès techniques permettant une mise en réseau, une gestion de ce réseau, avec de multiples applications.
- l'existence, en ce qui concerne l'UPEC, de services dédiés à la recherche, à la pédagogie, à la technique au niveau de l'université. Chacun de ces services peut apporter une aide considérable pour :
  - recenser l'existence des projets utilisables
  - fournir un appui pour établir un projet et demander l'appui technique, financier, humain nécessaires
  - suivre au fur et à mesure la rédaction du projet, la guider, jusqu'à la soumission, puis, si le projet est accepté, aider à la mise en œuvre administrative et financière
  - fournir l'appui technique nécessaire pour la mise en œuvre du projet : formation aux techniques et technologies existantes, achat du matériel adéquat

et formation à ce matériel, suivi technique du projet, recrutement de personnel si nécessaire

Le projet dans ses deux axes est réalisable : à l'heure actuelle, les possibilités techniques croissent, leur utilisation peut revivifier une discipline en voie d'extinction, en France en tout cas. En outre, j'ai l'expérience de la création de formations, et l'habitude de travailler à distance. Je me forme régulièrement pour ce faire. Le Ministère de l'Enseignement Supérieur est en train d'éditer des recommandations pour les enseignants-chercheurs allant dans ce sens. Par ailleurs, alors que je souhaite développer dès la rentrée 2019 une dimension au moins européenne dans la formation de mes étudiants, dont les bases ont été jetées déjà l'année écoulée, il est tout à fait envisageable de doubler ce projet par une dimension scientifique. Les possibilités de mise sur pied de tels projets de recherche existent. A l'UPEC, un service particulier s'occupe de cette dimension, en lien avec les divers groupes de recherche de l'université. Un service technique travaille en collaboration avec les enseignants-(chercheurs) de l'établissement, pour les aider dans leurs projets sur le plan technique. A l'ESPE même, en plus de l'utilisation de ces deux services, un service de la recherche a été mis en place, qui s'occupe de gros projets, type ANR. Ainsi, il est facile d'être épaulé pour mettre sur pied un projet d'envergure. J'ai l'expérience d'un projet ANR-DFG, il suffit d'appliquer ces compétences acquises, à la recherche dans mon domaine.

Ainsi, si je suis habilitée à diriger des recherches, je ferai sur le plan scientifique ce que j'ai fait sur le plan pédagogique : j'adopterai la démarche nécessaire pour mettre en œuvre un tel projet, avec les collègues ainsi qu'avec les étudiants de mon domaine de recherche. J'ai l'habitude de créer des formations pédagogiques *ex nihilo*, en utilisant les moyens technologiques à disposition. Je n'hésite pas à suivre des formations pour ce faire, pour savoir par exemple utiliser des logiciels interactifs, la classe virtuelle, et autres outils didactiques dans mes enseignements. Il faut monter un projet pour disposer d'aide technique et financière. J'ai l'habitude de le faire dans le domaine de l'enseignement, et j'ai aussi l'expérience d'un projet ANR-DFG, il suffit d'appliquer ces compétences acquises, à la recherche, dans mon domaine. Toutes ces directions envisagées sont, malgré les apparences, faciles à réaliser.

En outre, le thème de mon projet est en phase avec la recherche actuelle en linguistique. En effet, en ce moment, la réflexion sur l'application de la grammaire de construction en allemand, et en histoire des langues est en cours. Les travaux de recherche doctoraux peuvent concerner l'application de cette théorie à l'histoire des langues germaniques, aux corpus, concerner une langue, ou plusieurs langues d'une même période,

un texte, une construction particulière, par exemple, selon les deux axes de mon domaine de recherche. Pour les langues germaniques anciennes, la morphologie étant un domaine extrêmement important, et encore peu exploré à l'aide de la grammaire de construction, il serait très intéressant pour un doctorant, d'étudier par exemple les constructions ditransitives, dans lesquelles les combinaisons casuelles sont plus nombreuses pour les langues anciennes que pour les langues modernes, en vha, en va, en vsax, ou dans une optique comparative. Je cite cet exemple des constructions ditransitives en allemand ancien au premier chef, car le travail sur mon corpus de mon ouvrage inédit m'en a montré la richesse. Il reste encore beaucoup à explorer dans mon domaine, à l'aide de ce cadre théorique.



# Conclusion

---

Au-delà de l'exercice académique imposé pour permettre à un enseignant-chercheur de s'habilitier, l'exercice de la synthèse est un exercice intéressant : il permet de réfléchir à sa recherche et à son enseignement, et d'en préciser les directions. En cela, il n'est que le prologue d'une recherche à poursuivre, par la direction de doctorants et la collaboration avec les collègues.

J'ai détaillé, dans un préambule, mon parcours de chercheuse en linguistique historique des langues germaniques, et de l'allemand en particulier, la façon dont il s'est constitué. Dans une première partie, j'ai expliqué la méthodologie nécessaire dans mon domaine, les atouts, attendus, les contraintes du travail sur les textes et corpus. Dans une deuxième partie, j'ai développé les questionnements nés de mon étude de corpus, dans les diverses directions qui en sont issues, ainsi que le début des réponses apportées. J'ai expliqué les éclairages théoriques qui m'ont accompagnée tout au long de ce parcours scientifique. Dans une troisième partie, j'ai retracé mon profil d'enseignante, en lien avec ma recherche, ainsi que dans les attributions administratives, les créations de formations pédagogiques, les responsabilités qui ont été les miennes, les participations scientifiques, les projets européens/internationaux en place ou à mettre en place. Dans mon bilan final, j'ai commencé par résumer l'apport scientifique de mes travaux, pour les langues germaniques anciennes comme pour l'allemand ancien, plus particulièrement. Je termine par les perspectives que j'ai énoncées, destinées à d'une part, prolonger mes propres travaux, d'autre part, ouvrir ma discipline, en perdution, sur le monde actuel, et aux futurs chercheurs. La collaboration que j'entame avec Elise Louvriot, spécialiste du va, du vha et du vsax, en poste à Reims, n'est que le prélude des projets que j'ai esquissés, et que j'aimerais mettre en œuvre. Elle est la continuation de l'intervention que j'ai faite au colloque d'Amiens en juillet 2019, sur le texte en vsax de la Genèse et sa traduction en va. J'ai fait cette intervention en anglais. Ma collaboration aboutira à un article, au moins, en anglais. Il ne s'agit pas de faire tout en anglais pour faire comme tout le monde, mais de pouvoir faire en anglais, quand c'est utile, voire nécessaire, pour accroître la visibilité scientifique de la discipline. Il faudrait fédérer les historiens des langues germaniques en réseau, y compris les langues scandinaves. Car de leur côté, les spécialistes de l'histoire des langues scandinaves, comme Johanna Barðdal, et les collègues avec lesquels elle travaille dans des projets, avancent dans leur discipline, en collaborant de multiples façons, et utilisent déjà la grammaire de construction, et en travaillant en anglais.

La grammaire de construction est une théorie féconde pour les langues germaniques anciennes, pour l'allemand ancien en particulier. Le travail que j'ai effectué pour mon ouvrage nouveau, au moyen de la théorie de la grammaire de construction, n'a été utilisé que très partiellement, au vu de son exploitation possible, dans ce que j'ai exposé dans mon ouvrage inédit. En réalité, il faudrait informatiser complètement mon corpus, et utiliser l'informatique, si possible en équipe, pour exploiter l'ensemble du corpus, au moyen de la grammaire de construction. Mon corpus est très riche, on peut le faire « parler » de multiples façons, que je n'ai pas encore exploitées. Mais pour maîtriser l'énorme volume des données, seule l'informatique, et le travail en équipe, peut permettre d'y arriver. Ce serait le début d'une mise en réseau avec des linguistes qui travaillent dans des projets en cours, relatifs à mon domaine de recherche. Cela fournit une base considérable pour des travaux de doctorats dans ma discipline. Les travaux de recherche doctoraux peuvent concerner l'applicabilité de la théorie de la grammaire de construction à l'histoire des langues germaniques, aux corpus, peuvent concerner une langue, ou plusieurs langues d'une même période, un texte, une construction particulière, par exemple, selon les deux axes développés. Pour les langues germaniques anciennes, la morphologie étant un domaine extrêmement important, et encore peu exploré à l'aide de la grammaire de construction, il serait très intéressant pour un doctorant, d'étudier par exemple les constructions ditransitives, dans lesquelles les combinaisons casuelles sont plus nombreuses pour les langues anciennes que pour les langues modernes, en vha, en va, en vsax, ou dans une optique comparative.

# Bibliographie

---

## 1. Sources

### Beowulf:

Texte établi, traduit et commenté par [Bruce Mitchell](#) et [Fred C. Robinson](#) (1998): *Beowulf*. Oxford : Blackwell.

Traduction de Seamus Heaney (1999) : *Beowulf, A New Translation*, Londres.

André Crépin (1991). *Beowulf: édition diplomatique et texte critique, traduction française, commentaires et vocabulaire*. Göppingen : Kümmerle. Disponible depuis 2007 chez l'éditeur Livre de Poche sous le titre *Beowulf*.

André Crépin (1981). *Poèmes héroïques vieil-anglais*, 10/18, Paris: Union générale d'éditions.

### Berthold von Regensburg:

Berthold von Regensburg : Vollständige Ausgabe seiner deutschen Predigten, Bd. I, Wien 1862; Franz Pfeiffer und Joseph Strobl (Hg.), Berthold von Regensburg. Vollständige Ausgabe seiner deutschen Predigten, Bd. II, Wien 1880.

Berthold von Regensburg, Predigten : <http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/cpg24>  
<http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/cpg35>

Banta, Frank G. (1995). Predigten und Stücke aus dem Kreise Bertholds von Regensburg (Teilsammlung Y'''). Göppingen: Kümmerle Verlag.

### Frauendienst:

Ulrich <von Liechtenstein>: Frauendienst. Hrsg. v. Franz Viktor Spechtler. Göppingen: Kümmerle, 1987 (Göppinger Arbeiten zur Germanistik 485)

Ulrich <von Liechtenstein>: Frauendienst. Übers. v. Franz Viktor Spechtler. Klagenfurt / Celovec: Wieser, 2000

<http://daten.digitale-sammlungen.de/~db/bsb00002233/images/index.html>

### Heliand:

Behagel, Otto (<sup>10</sup>1996). *Heliand und Genesis*, bearb. B.Taeger, Tübingen: Niemeyer.

Erdmann, Oskar. *Otfrids Evangelienbuch*, hrsg (1882). Halle: Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses. Sur internet : <https://archive.org/details/otfridsevangelii00otfr/page/n8>.

Heliand: [http://www2.hs-augsburg.de/~harsch/germanica/Chronologie/09Jh/Heliand/hel\\_hfha.html](http://www2.hs-augsburg.de/~harsch/germanica/Chronologie/09Jh/Heliand/hel_hfha.html).

Heliand : Manuscrit M : <https://app.digitale-sammlungen.de/bookshelf/bsb00026305/view?view=ImageView&manifest=https%3A%2F%2Fapi.digitale-sammlungen.de%2Fiiif%2Fpresentation%2Fv2%2Fbsb00026305%2Fmanifest&canvas=https%3A%2F%2Fapi.digitale-sammlungen.de%2Fiiif%2Fpresentation%2Fv2%2Fbsb00026305%2Fcanvas%2F11>

### Luther:

- Nouveau Testament :

Das Neue Testament in der deutschen Übersetzung (1989): Band 1: Text in der Fassung des Bibeldrucks von 1545. Band 2: Entstehungsvarianten, Glossar, Bibliographie, Nachwort. Hans-G. Roloff. Edition Reclam.

L'édition originale (« letzter Hand ») est visible à l'adresse : <http://lutherbibel.net/biblia2/B040K001v.htm>.

Voir aussi : <https://menora-bibel.jimdo.com/historische-bibeln/deutsch/bibel-handschriften/>

▪ Sermons (1545):

<http://www.archive.org/stream/werkekritischege49luthuoft#page/n1/mode/2up>

<http://www.archive.org/stream/werkekritischege51luthuoft#page/n5/mode/2up>

Maître Eckhart:

Predigten. Bibliothek Deutscher Klassiker. Meister Eckhart. Niklaus Largier (Hrsg). Josef Quint (Übers.).<sup>3</sup>1993.

Internet : <http://www.eckhart.de/index.htm?werk.htm>.

Notker:

Notker Latinus. Die Quellen Zu Den Psalmen: Psalm 1-50. (Altdeutsche Textbibliothek); Tübingen: Niemeyer. [Petrus W. Tax](#) (Ed.).1972.

Notker Latinus. Die Quellen Zu Den Psalmen: Psalm 51-100 (Altdeutsche Textbibliothek); Tübingen: Niemeyer. [Petrus W. Tax](#) (Ed.).1973.

Notker Latinus. Die Quellen Zu Den Psalmen: Psalm 101-150, Den Cantica Und Den Katechetischen Texten (Altdeutsche Textbibliothek)– Tübingen: Niemeyer. Petrus W. Tax (Ed.). 1975.

Otfrid :

Otfrid von Weißenburg, Evangelienbuch, éd. W. Kleiber/E. Hellgardt, t.1.1: (2004). Edition nach dem Wiener Codex 2687; Tübingen: Niemeyer.

[http://digital.onb.ac.at/RepViewer/viewer.faces?doc=DTL\\_3699886&order=1&view=SINGLE](http://digital.onb.ac.at/RepViewer/viewer.faces?doc=DTL_3699886&order=1&view=SINGLE)

Tatien :

Die lateinisch-althochdeutsche Tatianbilingue Stiftsbibliothek St. Gallen Cod. 56 [Texte imprimé] / [Tatien] ; unter Mitarbeit von Elisabeth De Felip-Jaud ; hrsg. von Achim Masser (1994). Studien zum Althochdeutschen. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.

Sievers, Eduard (1892). <https://archive.org/details/tatian01sievgoog>

<http://www.cesg.unifr.ch/cesg-cgi/kleioc/>.

Titus

<http://titus.fkidg1.uni-frankfurt.de/framef.htm?/index.htm>

## 2. Littérature secondaire

- Admoni, Vladimir** (1970). *Der deutsche Sprachbau*. München : C.H. Beck.
- Ágel, Vilmos** (2003). « Prinzipien der Grammatik ». In: Lobenstein-Reichmann, Anja/ Reichmann, Oskar (Hrsg). *Neue historische Grammatiken. Zum Stand der Grammatikschreibung historischer Sprachstufen des Deutschen und anderer Sprachen*. Tübingen: Walter de Gruyter. 1-46
- Ágel, Vilmos** (2007) (mit Mathilde Hennig): “Überlegungen zur Theorie und Praxis des Nähe- und Distanzsprechens”. In: *Zugänge zur Grammatik der gesprochenen Sprache*. Hg. v. V. Ágel/M. Hennig. Tübingen: Niemeyer (RGL 269), 179-214.
- Ágel, Vilmos/ Hennig, Mathilde** (2008). *Nähe und Distanz im Kontext variationslinguistischer Forschung*. Berlin: De Gruyter.
- Ágel, Vilmos** (2017). *Grammatische Textanalyse. Textglieder, Satzglieder, Wortgruppenglieder*, Berlin/ Boston: De Gruyter.
- Allen, Cynthia** (1995). *Case marking and reanalysis: grammatical relations from Old to early Modern English*. Oxford: Clarendon Press.
- Arnett, Carlee** (1997). “Perfect Auxiliary Selection in the Old Saxon *Heliand*.”. In: *Journal of Germanic Linguistics*. Vol. 9, N°1. 23-72.
- Averintseva-Klisch, Maria** (2<sup>e</sup> aktualisierte Auflage, 2017). *Textkohärenz*. Heidelberg: Winter Verlag..
- Axel-Tober, Katrin** (2007). *Studies on Old High German Syntax. Left sentence periphery, verb placement and verb-second*. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Axel-Tober, Katrin** (2012). *(Nicht)-kanonische Nebensätze im Deutschen. Synchrone und diachrone Aspekte*. Berlin/Boston: De Gruyter.
- Banniard, Michel** (2003). « Latinophones, romanophones, germanophones : interactions identitaires et construction langagière (VIIIe-Xe siècle) », in : *Médiévales*, 45 (2003), <http://medievales.revues.org/document753.html>
- Bar, Joachim** (1987). “Metrische Bindung im Althochdeutschen. Zur Sprachform früher Endreimdichtung.“ In: *Althochdeutsch - Band 1: Grammatik, Glossen und Texte*. [Herausgegeben von Rolf Bergmann, Heinrich Tiefenbach und Lothar Voetz]. Heidelberg: Carl Winter. 794-806.
- Barðdal, Jóhanna/ Eythórsson, Thórhallur, & Dewey, Tonya Kim** (2019). The Alternating Predicate Puzzle: A Sign-Based Construction Grammar Approach. *Constructions and Frames*. In Print.
- Béguelin M-J., M. Avanzi & G. Corminboeuf** (éds) (2010). *La Parataxe*, 2 tomes, Berne, Peter Lang.
- Behaghel, Otto** (1876). *Über die Modi im Heliand*. Paderborn: F. Schöningh. [https://books.google.fr/books?id=PqQzAQAAMAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs\\_ge\\_summary\\_r&cad=0#v=onepage&q&f=false](https://books.google.fr/books?id=PqQzAQAAMAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false).
- Behaghel, Otto** (1897). *Die Syntax des Heliand*. Wien : F. Tempsky. Actuellement consultable sur <https://archive.org/details/diesyntaxdeshel00behagoog/page/n5>
- Behr, Irmtraud** (2011). “Adjektivische Äußerungen “. In: *Das Adjektiv im heutigen Deutsch*. Günther Schmale (Hrsg.). Tübingen: Stauffenburg Verlag.
- Behr, Irmtraud/Larrory, Anne** (2014). “La tradition germanistique française dans l’analyse de la notion de prédicat. » In : Bousch, Denis/Robin, Thérèse/Rothmund, Elisabeth/Toscer-Angot, Sylvie : *Héritage, transmission, enseignement dans l’espace germanique*. Rennes : PUR.
- Benveniste, Emile** (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Tome 1. Paris : Gallimard.
- Benveniste, Emile** (1970).”L’appareil formel de l’énonciation ». In : *Langages*, n°17. 12-18.
- Benveniste, Emile** (1974). *Problèmes de linguistique générale*. Tome 2. Paris: Gallimard.

- Besch, Werner** (1967). *Sprachlandschaften und Sprachausgleich im 15. Jh. Studien zur Erforschung der spätmittelhochdeutschen Schreibdialekte und zur Entstehung der neuhochdeutschen Schriftsprache*. München: Francke Verlag.
- Besch, Werner/Reichmann, Oskar/Sonderegger, Stefan** (1985). *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*, hrsgg. v. W. Besch - **Besch, Werner** (2014). *Luther und die deutsche Sprache. 500 Jahre deutsche Sprachgeschichte im Lichte der neueren Forschung*. Berlin: Erich Schmidt Verlag.
- Wolf, Norbert Richard** (2017). *Martin Luther und die deutsche Sprache-damals und heute*. Heidelberg: Universitätsverlag Winter.
- Bopp, Franz** (1816). *Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache*. Frankfurt-am-Main: Andreäische Buchhandlung.
- Braune, Wilhelm** (1886). *Althochdeutsche Grammatik*. Halle: Niemeyer. <https://archive.org/details/althochdeutseg00brauiala/page/n6>.
- Breitbarth, Anne** (2014). *The history of Low German negation*. Oxford: Oxford University Press.
- Brinker, Klaus** (2018). *Linguistische Textanalyse: Eine Einführung in Grundbegriffe und Methoden* (Grundlagen der Germanistik (GrG), Band 29). Berlin: Erich Schmidt Verlag.
- Briu, Jean-Jacques** (2000). « Les groupes syntaxiques en Allemand ». Un cours polycopié inédit de Jean Fourquet (1966, Paris, Sorbonne). In: *Histoire Épistémologie Langage*, tome 22, fascicule 2, 2000. Horizons de la grammaire alexandrine (2) pp. 133-164.  
DOI : <https://doi.org/10.3406/hel.2000.2806>  
[www.persee.fr/doc/hel\\_0750-8069\\_2000\\_num\\_22\\_2\\_2806](http://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_2000_num_22_2_2806)
- Briu, Jean-Jacques** (2001). « Les groupes syntaxiques en allemand » par J. Fourquet (Sorbonne, 1966, polycopié restitué) (suite). In: *Histoire Épistémologie Langage*, tome 23, fascicule 1, 2001. Le traitement automatique des langues. pp. 153-182.  
DOI : <https://doi.org/10.3406/hel.2001.2824>  
[www.persee.fr/doc/hel\\_0750-8069\\_2001\\_num\\_23\\_1\\_2824](http://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_2001_num_23_1_2824)
- Bünting, Karl** (1879). *Vom Gebrauche der Casus im Heliand*. Jever: Mettcker.
- Bybee, Joan** (2015). *Language Change*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Cathey, James E.** (2000). *Old Saxon*. (Languages of the World/Materials 252, Munich: Lincom Europa.
- Choi-Jonin** (2009). *Présentation générale : Propriétés de la corrélation grammaticale*. Revue Langages 2009/2 (n°174). pp.3-12. [https://www.cairn.info/revue-langages-2009-2-page-3.htm?try\\_download=1](https://www.cairn.info/revue-langages-2009-2-page-3.htm?try_download=1)
- Chomsky, Noam** (1957). *Syntactic Structures*. Berlin/Boston: Walter De Gruyter.
- Cichosz, Anna** (2010). *The influence of text type on word order of old germanic languages : a Corpus-Based Contrastive Study of Old English and Old High German*. Berlin/New York: Peter Lang.
- Cichosz, Anna/Gaszewski, Jerzy/Pezik, Piotr/Grabski, Maciej** (2016). *Element Order in Old English and Old High German Translations*. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Combettes, Bernard** (2008). « Théories du changement et variations linguistiques: la grammaticalisation ». In : *Pratiques*. 135-145.  
<https://journals.openedition.org/pratiques/1156>
- Cordes, Gerhard** (1973). *Altniederdeutsches Elementarbuch. Wort- und Lautlehre*. Mit einem Kapitel "Syntaktisches" von Ferdinand Holthausen. Heidelberg: Carl Winter Universitätsverlag.
- Cortès, Colette** (1989). *Contribution à l'étude des relations syntaxiques*. Lille 3 : ANRT.
- Coseriu, Eugenio** (1974). *Synchronie, Diachronie und Geschichte*. Das Problem des Sprachwandels. trad. Helga Sohre. München: Fink.
- Coseriu, Eugenio** (1980). *Textlinguistik, eine Einführung*. Tübingen: Gunter Narr.

- Coseriu, Eugenio** (1980). *Vom Primat der Geschichte*. (Übersetzung ins Deutsche). In: *Energiea und Ergon*. Band I. Schriften von Eugenio Coseriu (1965-1987). Tübingen: Günter Narr. <https://publikationen.uni-tuebingen.de/xmlui/handle/10900/69438>.
- Coseriu, Eugenio** : *Synchronie, diachronie et histoire* (SDH), traduction de Thomas Verjans, revue-texto.net. [http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu\\_SDH/Sommaire.html](http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu_SDH/Sommaire.html).(2007).
- Croft, William** (2001). *Radical Construction Grammar: Syntactic Theory in Typological Perspective*. Oxford: Oxford University Press.
- Czizca, Daniel/Hennig, Mathilde** (2013). "Aggregation, Integration und Sprachwandel." In: *Jahrbuch für Germanistische Sprachgeschichte*. Vol.4, Issue 1. Ed. by Schmid, Hans Ulrich / Ziegler, Arne.
- Delbrück, Berthold** (1907). *Synkretismus: ein Beitrag zur germanischen Kasuslehre*. Strassburg: Karl J. Trübner.
- Delmas, Claude** (1993). « De l'extralinguistique au métalinguistique », in : *Séminaire Pratique de linguistique Anglaise*, Toulouse, P. U. Le Mirail, 195 – 212.
- Desportes, Yvon** (1997). « Quelques remarques à propos du datif allemand et des constructions du type GP<sub>zu</sub> + GN base nomen actionis. Leurs liens, leur sémantisme et leurs relations avec le double datif indo-européen », In : *Mélanges Goudet*, Presses Universitaires de Lyon. 1-18.
- Desportes, Yvon** (1998). *Les préverbes et la prévervation en allemand au IX<sup>ème</sup> siècle*. Lyon : Université Jean Moulin Lyon III.
- Desportes, Yvon** (2004). *Zu huu-, ir-, th-, these im althochdeutschen Isidor. Vorbemerkungen zu einer Analyse der Korrelate und Korrelatverbindungen*, in : *Entstehung des Deutschen*, Festschrift für Heinrich Tiefenbach, hrsg von Albrecht Greule, Eckhard Meineke, Christiane Thim-Mabrey, Heidelberg: Winter Verlag. 31-63.
- Desportes, Yvon** (2005). „Stimmenvielfalt und Sprecherwechsel im ahd. Isidor. Die sprachlichen Merkmale der Polyphonie im Ahd.“. In: *Syntax. Althochdeutsch - Mittelhochdeutsch. Eine Gegenüberstellung von Metrik und Prosa. Akten zum Internationalen Kongress an der Freien Universität Berlin 26. bis 29. Mai 2004*. Unter Mitarbeit von Claudia Wich-Reif und Yvon Desportes hg. v. Franz Simmler (Berliner Sprachwissenschaftliche Studien 7), Berlin: Weidler Verlag.
- Desportes, Yvon** (2008). „So im althochdeutschen Isidor“. In: *Die Formen der Wiederaufnahme im älteren Deutsch*. Berliner Sprachwissenschaftliche Studien, hrsg v. Franz Simmler, Bd 10. Berlin: Weidler Verlag.
- Desportes, Yvon** (2011). *Anapher, Korrelativa und Korrelationen in Otfrids Evangelienbuch*, in : Simmler, Franz / Wich-Reif, Claudia (Hrsg.): *Syntaktische Variabilität in Synchronie und Diachronie vom 9. bis 18. Jahrhundert*. Akten zum Internationalen Kongress an der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn vom 9. bis 12. Juni 2010, Berlin: Weidler
- Dewey, TK & Arnett, C.** (2015): "Motion verbs in Old Saxon with the oblique subject construction: A semantic analysis." In: *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache*. De Gruyter.
- Dittmer, Arne/Dittmer, Ernst** (1998). *Studien zur Wortstellung- Satzgliedstellung in der althochdeutschen Tatianübersetzung*. Göttingen: Vandenhoeck&Ruprecht.
- Eggers, Hans** (1986). *Deutsche Sprachgeschichte*. 2. Vol. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt Taschenbuch.
- Erdmann, Oskar** (1874). *Untersuchungen über die Syntax der Sprache Otfrids*. Halle: Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses. [https://reader.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb11188720\\_00005.html](https://reader.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb11188720_00005.html)
- Ernst, Peter/Werner, Martina** (2016). *Linguistische Pragmatik in historischen Bezügen*. Berlin: De Gruyter.

- Eroms, Hans-Werner** (2017). "Martin Luthers grammatische Erben. In : *Martin Luther und die deutsche Sprache-damals und heute*. Norbert Richard Wolf (Hrsg.). Heidelberg: Universitätsverlag Winter.
- Farasyn, Melissa, George Walkden, Sheila Watts, & Anne Breitbarth** (2018.) "The interplay between genre variation and syntax in a historical Low German corpus". In: Richard J. Whitt (ed.), *Diachronic corpora, genre, and language change*, 281-300. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Feuillet, Jack** (2012). *Grammaire historique de l'allemand*. Paris : Champion.
- Fillmore, Charles J.** (1968). "The Case for Case", in: Emmon Bach & Robert T. Harms (Eds). *Universals in Linguistic Theory*. New York: Academic Press, 1-88.
- Fillmore, Charles J.** (1977). *The Case for Case Reopened*. Syntax and Semantics (Vol.8). New York/San Francisco/London: Academic Press.
- Fischer, Olga/Rosenbach, Anette/Stein, Dieter** (2000). *Pathways of Change: Grammaticalization in English* (Studies in Language Companion Series). Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Fleischer, Jürg** (2006). « Zur Methodologie althochdeutscher Syntaxforschung ». In : PBB. 128. 25-69.
- Fleischer, Jürg/Hinterhölzl, Roland/Solf, Michael** (2008). "Zum Quellenwert des althochdeutschen Tatian für die Syntaxforschung. Überlegungen auf der Basis von Wortstellungsphänomenen". In : *Zeitschrift für Germanistische Linguistik*. Vol.36, Issue 2. Walter de Gruyter.
- Fourquet, Jean** (1938). *L'ordre des éléments de la phrase en germanique ancien. . Etudes de syntaxe de position*. Paris : Les Belles Lettres.
- Fourquet, Jean** (1970). *Prolegomena zu einer deutschen Grammatik*. Düsseldorf : Pädagogischer Verlag Schwann.
- Fourquet, Jean** (1979). « Le verbe ». In: *Linguistique allemande et philologie germanique*, vol. II : Linguistique. Textes réunis par Buschinger & Vernon, Paris : Champion.
- Gabelentz (von der), Georg** (<sup>2</sup>1901). *Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse*. Herausgegeben von Dr. Albrecht Graf von der Schulenburg. Leipzig: Tauchnitz.
- Gallée, Johan Hendrik** (1891). *Altsächsische Grammatik*. Halle: Niemeyer.
- Gelderen (van), Elly** (2006). "Economy against Prescriptivism: Internal and External Factors of Language Change". In: *LASSO Presidential address*, SWJL 25.1. 1-14.
- Gelderen (van), Elly** (2006). *A History of the English Language*. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Gelderen (van), Elly** (2011). "Language Change as Cyclical: a window on the language faculty". *Studies in Modern English* 27. 1-23
- Gelderen, (van), Elly** (2014). *A History of the English Language*. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Gelderen, (van), Elly** (2017). "Cyclicity". In: *The Cambridge Book of Historical Syntax*. Cambridge: Cambridge University Press. 467-488.
- Glinz, Hans** (1952). *Die innere form des Deutschen*. Eine neue deutsche Grammatik, Habilitationsschrift zur Erlangung der Venia legendi der Philosophischen Fakultät I der Universität Zürich. Bern: A. Francke, A.G. Verlag.
- Glinz, Hans** (1969). *Synchronie, Diachronie, Sprachgeschichte*. Mannheim: IDS. [https://ids-pub.bsz-bw.de/frontdoor/deliver/index/docId/1034/file/Glinz\\_Synchronie\\_Diachronie\\_Sprachgeschichte\\_1969.pdf](https://ids-pub.bsz-bw.de/frontdoor/deliver/index/docId/1034/file/Glinz_Synchronie_Diachronie_Sprachgeschichte_1969.pdf).
- Goldberg, Adele** (1995). *Constructions: A Construction Grammar Approach to Argument Structure*. Chicago: The University of Chicago Press .
- Goldberg, Adele E.** (2006). *Constructions at Work. The Nature of Generalizations in Language*. Oxford: Oxford University Press.
- Graeme, Davis/Bernhardt, Karl A.** (2002). *Syntax of West Germanic : The syntax of Old English and Old High German*. Göppingen: Kümmerle.



- Graeme, Davis** (2006). *Comparative Syntax of Old English and Old Icelandic*. Berlin/New York: Peter Lang.
- Greenberg, Joseph** (2003). *Les langues indo-européennes et la famille eurasiatique*. Paris: Belin.
- Greule, Albrecht** (1982a). Valenz und althochdeutsche Syntax, in: Valenztheorie und historische Sprachwissenschaft. Tübingen: Niemeyer.
- Greule, Albrecht** (1982b). *Valenz, Satz und Text*. Syntaktische Untersuchungen zum Evangelienbuch Otfrids von Weißenburg auf der Grundlage des Codex Vindobonensis. München: Fink.
- Greule, Albrecht** (1992). « In Zentrum der althochdeutschen Syntax : die Satzmuster ». In : *Althochdeutsche Syntax und Semantik*, hrsg von Y. Desportes, Centre d'études linguistiques Jacques Goudet.
- Greule, Albrecht** (1997). "Probleme der Beschreibung des Althochdeutschen mit Tiefenkasus". In : *Semantik der syntaktischen Beziehungen*, hrsg Y. Desportes, Carl Winter Verlag. 107-122.
- Greule, Albrecht** (1999). *Syntaktisches Verbwörterbuch zu den althochdeutschen Texten des 9. Jahrhunderts*. Berlin: Peter Lang.
- Greule, Albrecht** (2014). « Diachrone Perspektiven im Historischen deutschen Valenzwörterbuch ». In: *Glottology* 5.2, 53-63.
- Greule, Albrecht/Tibor, Lénárd** (2004). *Ein mittelhochdeutsches Verbvalenzwörterbuch auf der Grundlage des « Bochumer Korpus »*. In: *Studia Germanica Vesprimiensis* 8,2, 23-45.
- Greule, Albrecht/Tibor, Lénárd** (2005). „Die Verbvalenz im Althochdeutschen und Mittelhochdeutschen. In: *Syntax, ahd-mhd, eine Gegenüberstellung von Metrik und Prosa*. Berlin: Weidler Verlag.
- Greule, Albrecht/Korhonen, Jarmo** (Hg.) (2016). *Historisch syntaktisches Verbwörterbuch. Valenz- und konstruktionsgrammatische Beiträge*. Frankfurt/Main: Peter Lang.
- Grimm, Jacob** (1819/1815). *Deutsche Grammatik*. t.1/t.2. Göttingen: Dieterich. [http://www.deutschestextarchiv.de/book/show/grimm\\_grammatik01\\_1822](http://www.deutschestextarchiv.de/book/show/grimm_grammatik01_1822). [http://www.deutschestextarchiv.de/book/show/grimm\\_grammatik02\\_1826](http://www.deutschestextarchiv.de/book/show/grimm_grammatik02_1826).
- Grimm, Jacob/Grimm, Wilhelm** (1838). *Deutsches Wörterbuch*. <http://dwb.uni-trier.de/de/>.
- Guillardeau, Sébastien** (2000). Mémoire de maîtrise: « Les prépositions et cas dans la localisation temporelle chez Gottfried von Straßburg et Hartmann von Aue ». Caen.
- Halliday, M.A.K./ Hasan, Ruqaiya** (1976). *Cohesion in English*. London: Longman.
- Hartmann, Heiko** (2005). „Überlegungen zum Zusammenhang zwischen Textkohärenz und Performanz bei Otfrid von Weißenburg“. In: *Texttyp und Textproduktion in der deutschen Literatur des Mittelalters*, hrsg. von Elizabeth Andersen, Manfred Eikermann u. Anne Simon, Berlin/New York: De Gruyter. 183-201.
- Hartweg, Frédéric/Wegera, Klaus-Peter** (1989). *Einführung in die deutsche Sprache des Spätmittelalters und der frühen Neuzeit*. Berlin: de Gruyter.
- Haspelmath, Martin** (1993). "More on the typology of inchoative/causative verb alternations." In: Comrie, Bernard & Polinsky, Maria (eds.) *Causatives and transitivity*. (Studies in Language Companion Series, 23.) Amsterdam: John Benjamins Publishing Company. 87-120.
- Haspelmath, Martin** (2009). "The typological database of the World Atlas of Language Structures." In: Everaert, Martin & Musgrave, Simon (eds.): *The use of databases in cross-linguistic studies*. (Empirical Approaches to Language Typology, 41.) Berlin: Mouton de Gruyter. 283-299.
- Haubrichs, Walter** (2013). "Heliand." In: *Althochdeutsche und Altsächsische Literatur*, sous la dir. de Rolf Bergmann. Berlin/Boston: De Gruyter. 154-163.
- Haudry, Jean** (1968). « Les emplois doubles du datif et la fonction du datif indo-européen ». In : *BSL*, n°1, 141-159.
- Haudry, Jean** (1970). « L'instrumental et la structure de la phrase simple en indo-européen, ». In: *BSL* 65, 44-84.

- Haudry, Jean** (1973). « Parataxe, hypotaxe, corrélation dans la phrase latine ». In: *BSL*, 78.1, 147-186.
- Haudry, Jean** (1977). *L'emploi des cas en védique : Introduction à l'étude des cas en indo-européen*. Lyon : L'Hermès.
- Haudry, Jean** (1979). *L'indo-européen*. Paris : PUF.
- Haudry, Jean** (1997). « Le sens de l'évolution », In : *Mélanges de linguistique offerts à Jacques Goudet*. Centre d'études linguistiques Jacques Goudet, HS 1, 83-113.
- Haudry, Jean** (2012). « Genèse de la proposition infinitive ». In : *Les évolutions du latin*, édité par Alain Christol et Olga Spevak. Paris : L'Harmattan. 11-25.
- Heindl, Olga** (2017). *Aspekt und Genitivobjekt*. Tübingen: Stauffenburg Verlag.
- Hinterhölzl, Roland/Petrova, Svletana/Solf, Michael** (2005). Diskurspragmatische Faktoren für Topikalität und Verbstellung in der ahd. Tatian-Übersetzung (9.Jh). In: *Interdisciplinary Studies on Information Structure* 3. 143-182.
- Hinterhölzl, Roland/Petrova, Svletana** (2009). *Information Structure and Language Change*. (Trends in Linguistics. Studies and Monographs. Berlin/New York: De Gruyter.
- Hock, Hans Henrich / Joseph, Brian D.** *Language History, Language Change and Language Relationship*. An Introduction to Historical and Comparative Linguistics. Series: Trends in Linguistics. Berlin/New York: Mouton De Gruyter.
- Hofmann, Dietrich** (1991). *Die Versstrukturen der altsächsischen Stabreimgedichte Heliand und Genesis*. Heidelberg: Karl Winter Verlag.
- Holthausen, Ferdinand** (1899). *Altsächsisches Elementarbuch*. Heidelberg: Carl Winter Verlag.
- Jäger, Agnès** (2008). *History of German Negation*. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Jakobson, Roman** (1960). *Essais de linguistique Générale*. Paris : Editions de Minuit.
- Jespersen, Otto** (1917). *Negation and English and Other Languages*. Copenhagen: Bianco Lunos Bogtrykkeri. <https://archive.org/details/cu31924026632947/page/n6>.
- Jolivet, Alfred/ Mossé, Fernand** (1942). *Manuel de l'Allemand du Moyen Age, des origines au XIVème siècle*. Paris : Aubier bilingue.
- Jolivet, Alfred/Mossé, Fernand** (1945). *Manuel de l'Anglais du Moyen Age, des origines au XIVème siècle*. Paris : Aubier bilingue.
- Jolivet, Alfred/Mossé, Fernand** (1945). *Manuel de la langue gotique*. Paris : Aubier bilingue
- Kapfhammer, Gerald.** (2014). *Die Evangelienharmonie Tatian. Studien zum Codex Sangaliensis 56*. Wiesbaden : Reichert Verlag.
- Kelle, Johann** (1856). *Otfrids von Weissenburg Evangelienbuch*. Text, Einleitung, Grammatik, Metrik, Glossar. Regensburg: G. Joseph Manz. <https://archive.org/details/evangelienbucht02kellgoog/page/n9>.
- Kelle, Johann** (1870). *Christi Leben und Lehre*. Prag: Friedrich Kempisky. <https://archive.org/details/christilebenund00otrfgoog/page/n3>.
- Kelle, Johann** (1881). *Glossar der Sprache Otfrids*. Regensburg : G. Joseph Manz. <https://archive.org/details/otfridsvonweiss00kellgoog>.
- Kida, Ireneuz** (2014). *A corpus-based dynamic approach to para-hypotaxis: Implications for diachronic corpus linguistic analysis*. Katowice: Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Klaas (De), Willems/ Pottelberge (Van), Jeroen** (1998). *Geschichte und Systematik des adverbialen Dativs im Deutschen: eine funktional-linguistische Analyse des morphologischen Kasus*. Berlin/New York: Walter de Gruyter.
- Korhonen, Jarmo** (1978). *Studien zu Dependenz, Valenz und Satzmodell*, Teil II. Untersuchung anhand eines Luther-Textes. Bern, Frankfurt a/Main, Las Vegas: Peter Lang.
- Kotin, Michail** (2003). *Die werden-Perspektive und die werden-Periphrasen im Deutschen. Historische Entwicklung und Funktionen in der Gegenwartssprache*. Frankfurt/Main: Peter Lang.
- Kotin, Michail** (2005/2007). *Die Sprache in Statu Movendi*, deux tomes. Heidelberg: Winter Verlag.

- Krause, Maxi** (1995). "Das System der spatialen Präpositionen im Gotischen." In: *Sprachwissenschaft*, Bd. 20 (1995) Heft 1, 1- 31.
- Krause, Maxi** (2000). „Vers une grammaire des prépositions, substituts et particules verbales de l'allemand: bilan et perspectives. » In : *Syntaxe et sémantique*, 2000/1 (N°1), 213-242. <https://www.cairn.info/revue-syntaxe-et-semantique-2000-1-page-213.htm>
- Krogh, Steffen** (1996). *Die Stellung des Altsächsischen im Rahmen der germanischen Sprachen*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.
- Lasch, Alexander/Ziem, Alexander** (Hrsg.) (2011): *Konstruktionsgrammatik III. Aktuelle Fragen und Lösungsansätze*.Tübingen: Stauffenburg. (*Stauffenburg Linguistik* 58)
- Lasch, Alexander/Ziem, Alexander** (2014)(Hg.). *Grammatik als Netzwerk von Konstruktionen? Sprachwissen im Fokus der Konstruktionsgrammatik*. Berlin/Boston: De Gruyter.
- Lasch, Alexander/Ziem, Alexander** (Hrsg.) (2015): *Konstruktionsgrammatik IV. Konstruktionen und Konventionen als kognitive Routinen*. Tübingen: Stauffenburg. (*Stauffenburg Linguistik* 76)
- Lasch, Alexander** (2016) : *Nonagentive Konstruktionen des Deutschen* (SuW 25). Berlin/Boston: de Gruyter.
- Lasch, Alexander** (2017). Nonagentive Konstruktionen des Deutschen am Beispiel *anmuten*. In: *Nouveaux Cahiers d' Allemand* 35,1. 1-19.
- Lecouteux, Claude** (1996). *L'allemand du Moyen Âge: le moyen-haut-allemand*, coll. «L'atelier du médiéviste», 3. Turnhout : Brepols.
- Lehmann, Christian** (2015). *Thoughts on grammaticalization*. Berlin: Language Science Press. [https://www.christianlehmann.eu/publ/lehmann\\_thoughts\\_3.pdf](https://www.christianlehmann.eu/publ/lehmann_thoughts_3.pdf).
- Leiss, Elisabeth** (1991). "Grammatische Kategorien und sprachlicher Wandel: Erklärung des Genitivschwunds im Deutschen". In: Bahner, Werner u.a.: *Proceedings of the Fourteenth International Congress of Linguists 1987*. Berlin. Akademie-Verlag. 1406-1409.
- Leiss, Elisabeth** (1992). *Die Verbalkategorien des Deutschen: ein Beitrag zur Theorie der sprachlichen Kategorisierung*. Berlin/New York: Walter de Gruyter.
- Leiss, Elisabeth** (2000). *Artikel und Aspekt: Die grammatischen Muster von Definitheit*. Berlin/New York: Walter de Gruyter.
- Leiss, Elisabeth** (2007). « Covert patterns of definiteness/indefiniteness and aspectuality in Old Icelandic, Gothic, and Old High German ». In: Stark, Elisabeth/Leiss, Elisabeth/Araham, Werner (Eds): *Nominal Determination. Typology, context constraints, and historical emergence*. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company. 73-102.
- Leiss, Elisabeth/Abraham, Werner** (2012). "The Case Differential: Syntagmatic Versus Paradigmatic Case- Its Status In Synchrony And Diachrony". In: Philological Society. Special Issue: *Argument realization and change*. 316-341.Cambridge: University of Cambridge.
- Leiss, Elisabeth/Abraham, Werner** (2012). "The Case Differential: Syntagmatic Versus Paradigmatic Case- Its Status In Synchrony And Diachrony". In: Philological Society. Special Issue: *Argument realization and change*. 316-341.Cambridge: University of Cambridge.
- Lippert, Jörg** (1974). *Beiträge zu Technik und Syntax althochdeutscher Übersetzungen*. München: Wilhelm Fink Verlag.
- Lobenstein-Reichmann, Anja/ Reichmann, Oskar** (2003). *Neue historische Grammatiken*. Tübingen: Walter de Gruyter.
- Marchello-Nizia, Christiane** (2006). *Grammaticalisation et changement linguistique*. Bruxelles : De Boeck.
- Marcq, Philippe** (1972). *Prépositions spatiales et particules mixtes en allemand*. Paris: Vuibert.
- Marcq, Philippe** (1972): Le système des prépositions spatiales en allemand ancien. Thèse d'Etat présentée devant l'Université de Paris IV le 20 mars 1971, sous la direction de Jean Fourquet.

- Marcq, Philippe** (1978). « Le système des prépositions temporelles dans la langue de Taten. » In : *Etudes Germaniques*, juillet-septembre 1978, n°131.
- Marcq, Philippe** (1982). « Histoire (partielle) de BEI. » In : *Etudes Germaniques*, janvier-mars 1982, N° 1. 1-10.
- Maxwell, Hugh** (1982a). “Probleme bei der Valenzbeschreibung mittelhochdeutscher Verben”. In : Albrecht Greule (Hrsg.). *Valenztheorie und historische Sprachwissenschaft*. Beiträge zur sprachgeschichtlichen Beschreibung des Deutschen. 19-27.
- Marnette, Sophie** (1998). *Narrateur et points de vue dans la littérature française médiévale : Une approche linguistique*. Berne : Peter Lang.
- Meier-Brügger, Michael/Fritz, Matthias** (<sup>9</sup>2010). *Indogermanische Sprachwissenschaft*. Berlin/New York: Walter de Gruyter.
- Meillet, Antoine** (1903). *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Paris : Hachette.
- Meillet, Antoine** (1906). *Comment les mots changent de sens*. [1906], Gloucester, Dodo Press, 2009.
- Meillet, Antoine** (1912). « L'évolution des formes grammaticales ». In : *Scientia*. Revue internationale de synthèse scientifique, Vol. 12, 6e année (1912), no XXVI-6.
- Meillet, Antoine** (1921). *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris: Champion. <https://archive.org/details/linguistiquehist00meil>.
- Meillet, Antoine** (1934). *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Paris : Hachette. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k432937j/f2.image>
- Meillet, Antoine/Vendryes, Joseph** (1924). *Traité de grammaire comparée des langues classiques*. Paris : Champion.
- Mierke, Gesine** (2008). *Memoria als Kulturtransfer. Der altsächsische « Heliand » zwischen Spätantike und Frühmittelalter*. Köln/Weimar/Wien: Böhlau.
- Mitchell, Bruce** (1985). *Old English Syntax*. Oxford: Clarendon Press.
- Musan, Renate** (<sup>2</sup>2017). *Informationsstruktur*. Heidelberg: Winter Verlag.
- Nishiwaki, Maiko** (2010). *Zur Semantik des deutschen Genitivs*. Tübingen: Buske.
- Nübling, Damaris/ Dummel, Antje/ Duke, Janet/Szczepaniak, Renate** (<sup>5</sup>2017). *Historische Sprachwissenschaft des Deutschen. Eine Einführung in die Prinzipien des Sprachwandels*. Tübingen: Gunter Narr.
- Oubouzar, Erika** (1974). “Über die Ausbildung der zusammengesetzten Verbformen im deutschen Verbalsystem.” In: G. Schieb, et al. (Eds.): *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*. Halle: Niemeyer. 5-96.
- Oubouzar, Erika** (1997). « Zur Ausbildung der Zusammengesetzten Verbform Haben + Part. II Vom Althochdeutsch Bis zum Frühhochdeutsch. [Formation of the Composite Verb Form Haben 'have' + Participle II From Old High German to Early Modern High German.]”. In: Hervé Quintin, Margarete Najar, and Stephanie Genz (eds.): *Temporale Bedeutungen Temporale Relationen*. Tübingen: Stauffenburg Verlag
- Pasch, Renate** (2003). *Handbuch der deutschen Konnektoren: linguistische Grundlagen der Beschreibung und syntaktische Merkmale der deutschen Satzverknüpfers (Konjunktionen, Satzadverbien und Partikeln.)* Berlin/New York : Walter de Gruyter.
- Pasques, Delphine** (2011). « Artikellosigkeit und Aktualisierung in den Referenzketten bei Otfrid », in: *Syntaktische Variabilität in Synchronie und Diachronie vom 9. bis 18. Jahrhundert*, hrsg. von Claudia Wich-Reif. Berlin: Weidler Verlag.
- Pasques, Delphine** (2013). «Zur Numerusopposition ther liut~ thie liutbei Otfrid». In: *Satz und Text. Zur Relevanz syntaktischer Strukturen zur Textkonstitution*, hrsg. von Wiktorowicz, Józef /Just, Anna / Gaworski, Ireneusz, Schriften zur diachronen und synchronen Linguistik Bd. 8. Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien: Peter Lang.
- Paul, Hermann** (1880). *Prinzipien der Sprachgeschichte*. Konzepte der Sprach- und Literaturwissenschaft 6. Tübingen: Niemeyer.
- Paul, Hermann** (1881). *Mittelhochdeutsche Grammatik*. Halle: Niemeyer.
- Paul, Hermann** (1897). *Deutsches Wörterbuch*. Halle: Niemeyer. <https://archive.org/details/deutscheswrter00pauluoft/page/n6>.

- Paul, Hermann** (<sup>23</sup>1989). *Mittelhochdeutsche Grammatik*, neu bearb. von Wiehl, Peter/Grosse, Siegfried. Tübingen.
- Paul, Hermann.** (<sup>9</sup>1992). *Deutsches Wörterbuch*. Vollständig neu bearb. Aufl. Von Helmut Henne und Georg Objartel unter Mitarbeit von Heidrun Kämper-Jensen. Tübingen: Niemeyer.
- Polenz (von), Peter** (1985/<sup>3</sup>2008). *Deutsche Satzsemantik. Grundbegriffe des Zwischen-den-Zeilen-Lesens*. Berlin: de Gruyter
- Pottelberge (Van), Jeroen** (1998). "Aspekte der verbalen Rektion im Alt- und Mittelhochdeutschen". In : *Sprachwissenschaft* 23: 423–460.
- Pottelberge (Van), Jeroen/Willems, Klaas** (1998). *Geschichte und Systematik des adverbialen Dativs im Deutschen*. Berlin/Boston: De Gruyter.
- Pratje, H. (1880)**. *Dativ und Instrumentalis im Heliand*. Göttingen: Deuerlich'sche Buchhandlung.
- Pratje, H. (1882)**. *Der Accusativ im Heliand syntaktisch dargestellt*. Göttingen: Deuerlich'sche Buchhandlung.
- Prevost, Sophie**: oxford-prevost.pdf (Powerpoint).
- Prévost, Sophie** (2005). « Exploitation d'un corpus de français médiéval : enjeux, spécificités et apports ». In : A. Condamines (ed.) *Sémantique et corpus*. Paris : Hermès/Lavoisier (Série «Traité IC2 »; Cognition et traitement de l'information), 147-176.
- Price, Timotyh Blaine** (2010). *The Old Saxon Leipzig Heliand manuscript fragment (MS L): New evidence concerning Luther, the poet, and Ottonian heritage*. Dissertation: <https://escholarship.org/uc/item/19k1z5h8>.
- Ramers, Karl Heinz** (2005). "Verbstellung im Althochdeutschen." In: *Zeitschrift für germanistische Linguistik* 33 (2005). 78-91.
- Rauch, Irmengard** (1992). *The Old Saxon Language: grammar, narrative epic, linguistic interference*. Berkeley Models of Grammar, vol. 1. New York: Peter Lang.
- Richter, Dieter** (1969). *Die deutsche Überlieferung der Predigten Bertholds von Regensburg: Untersuchungen zur geistlichen Literatur des Spätmittelalters*. Volume 21. München: Verlag C.H. Beck.
- Riecke, Jörg** (2004). *Einführung in die historische Textanalyse*. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht.
- Ries, John** (1880). *Die Stellung von Subjekt und Prädicatsverbum Im Heliand: Nebst einem Anhang metrischer Exkurse*. Strasbourg/Londres: Karl J. Trübner.
- Robin, Thérèse** (2016). «Die pragmatische Funktion des altenglischen □ - im *Beowulf*», in: *Linguistische Pragmatik in historischen Bezügen*. (Colloque de Vienne, septembre 2011), (dir.) Peter Ernst/Martina Werner. Boston/New York : De Gruyter. 35-52.
- Robinson, Orrin W.** (1992). *Old English and its Closest Relatives*. Londres: Routledge.
- Robinson, Orrin W.** (1997). *Clause subordination and verb placement in the Old High German Isidor translation*. Heidelberg: Winter Verlag.
- Roelcke, Thorston** (1995). *Periodisierung der deutschen Sprachgeschichte. Analysen und Tabellen*. Berlin/New York: De Gruyter.
- Roelcke, Thorston** (2000). "Die frühneuhochdeutsche Brücke. Überlegungen zur sprachtypologischen Periodisierung der deutschen Sprachgeschichte." In: *Zeitschrift für deutsche Philologie* 119 (2000), 369–396.
- Roelcke, Thorston** (2001). *Periodisierung: Die Zeitliche Gliederung Der Deutschen Sprachgeschichte*. Frankfurt/Berlin: Peter Lang.
- Roelcke, Thorston** (2010). "Periodisierung und Interesse. Die Mitte des 20. Jahrhunderts im Fokus der germanistischen Sprachgeschichtsschreibung." In: *Zeitschrift für deutsche Philologie* 129 (2010), 415–439.
- Sapir, Edward** (1921). *Language. An Introduction to the Study of Speech*. New York: Harcourt, Brace. <http://www.ugr.es/~fmanjon/Sapir,%20Edward%20-%20Language,%20An%20Introduction%20to%20the%20Study%20of%20Speech.pdf>

- Saussure, Ferdinand (de)** (1879). *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Leipzig : Teubner Verlag.  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k729200.texteImage>
- Saussure, Ferdinand (de)** (1916). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Schanen, François** (2001). *Textkonnektoren: der begriffliche Hintergrund*. In : Cambourian, Alain (Hrsg.): *Textkonnektoren und andere textstrukturierende Einheiten*. Tübingen: Stauffenburg Verlag.
- Schanen, François/Confais, Jean-Paul** (dernière édition 2017). *Grammaire de l'allemand, formes et fonctions*. Paris: Armand Colin.
- Scherer, Wilhelm** (1878). *Zur Geschichte der deutschen Sprache*. Berlin: F. Duncker.  
<https://archive.org/details/zurgeschichtede05schegoog/page/n13>.
- Schildt, Joachim** (1980). "Zu einigen Problemen der Periodisierung der deutschen Sprachgeschichte". In: *STUF-Language Typology and Universals* 33. De Gruyter. 386-394.
- Schmidt, Wilhelm**. (2004). *Geschichte der deutschen Sprache*. Stuttgart: S. Hirzel Verlag.
- Schneider, Jens** (2016). Recension de la traduction d'Eric Vanneufville du Heliand. In : *Revue de l'histoire des religions*. 3/2016. Varia.
- Schrodt, Richard** (1988). Wortstellung und Nebensatz. Die Entstehung von Subjunktionen aus Pronominaladverbien und das Problem der Verbstellung im deutschen Nebensatz. Duisburg : Universität Duisburg.
- Schrodt, Richard** (1992). "Die Opposition von Objektsgenitiv und Objektsakkusativ in der deutschen Sprachgeschichte : Syntax oder Semantik oder beides?". In: *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*. Vol.114, Issue 3. De Gruyter.
- Schrodt, Richard** (2004). *Althochdeutsche Grammatik, II. Syntax*. Berlin/New York: Walter de Gruyter.
- Sehrt, Edward H.** (1925). *Vollständiges Wörterbuch zum Heliand*. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht.
- Simmler, Franz** (1984). "Zur Fundierung des Text- und Textsorten-Begriffs". In: *Studia Linguistica et Philologica. Festschrift für Klaus Matzel zum sechzigsten Geburtstag überreicht von Schülern, Freunden und Kollegen*. Hrsg. von Hans-Werner Eroms, Bernhard Gajek, Herbert Kolb. Heidelberg. 25-50.
- Simmler, Franz** (1985). "Aus Benediktinerregeln des 9. bis 20. Jahrhunderts". In: *Quellen zur Geschichte einer Textsorte* (Germanische Bibliothek, 7. Reihe), Heidelberg. 48-54.
- Simmler, Franz** (1994). "Zur Geschichte der Interpunktion im Deutschen. Gebrauchsnormen zur Kennzeichnung von Fragen und Ausrufen." In: *Festschrift Philippe Marcq*. Heidelberg: Carl Winter Verlag. 43-115.
- Simmler, Franz** (1996). "Teil und Ganzes in Texten. Zum Verhältnis von Textexemplar, Textteilen, Teiltexen, Textauszügen und Makrostrukturen." - In: *Daphnis* 25 (1996), S. 597-625.  
[https://brill.com/view/journals/daph/25/4/article-p597\\_1.xml?crawler=true](https://brill.com/view/journals/daph/25/4/article-p597_1.xml?crawler=true)
- Simmler, Franz** (1997) (Hrsg.). *Textsorten und Textsortentraditionen*. Berlin/New York: Peter Lang.
- Simmler, Franz** (1998). "Makrostrukturen in der lateinisch-althochdeutschen Tatianbilingue.". In: K. Donhauser und L. M. Eichinger (Hgg.), *Deutsche Grammatik - Thema in Variationen*. Festschrift für Hans-Werner Eroms zum 60. Geburtstag. Heidelberg : Carl Winter Verlag. 99-335.
- Simmler, Franz** (2000). « Textsortengebundene syntaktische und interpungierende Entwicklungsetappen vom 14. bis 18. Jahrhundert. » In: *Das Berliner Modell der Mittleren Deutschen Literatur*. Beiträge zur Tagung Zinna 29.9.-01.10.1997. Hg. und eingeleitet von Christiane Caemmerer, Walter Delabar, Jörg Jungmayr, Knut Kiesant. Redaktion Jörg Jungmayr, Chloe. Beihefte zum Daphnis 33, Amsterdam - Atlanta, GA. 47-68.
- Simmler, Franz** (2002). „Textsorte 'Diatessaron' und seine Traditionen. Kontinuitäten und Neuansätze vom 9. bis 15. Jahrhundert.“ - In: *Textsorten deutscher Prosa vom 12./13. bis 18.*

- Jahrhundert und ihre Merkmale*. Hg. v. Franz Simmler, Jahrbuch für Internationale Germanistik. Reihe A. Kongressberichte. Band 67, Bern [u.a.]: Peter Lang. 289-367.
- Simmler, Franz** (2003). „Satzverknüpfungsmittel und ihre textuellen Funktionen in der lateinisch-althochdeutschen Tatianbilingue und ihre Geschichte“. - In: *Konnektoren im älteren Deutsch*. Akten des Pariser Kolloquiums März 2002. Hg. v. Yvon Desportes, Heidelberg: Carl Winter Verlag. 9-40
- Simmler, Franz** (2003). „Geschichte der Interpunktionsysteme im Deutschen“. In: Besch et al. (Hrsg.) *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*. Band 3. 2. überarb. Aufl. Berlin, New York: de Gruyter, 2472-2503.
- Simmler, Franz** (2005). „Gesamtsatzstrukturen in der Tatianbilingue und in Otfrids 'Evangelienbuch'“. - In: *Syntax. Althochdeutsch - Mittelhochdeutsch. Eine Gegenüberstellung von Metrik und Prosa*. Akten zum Internationalen Kongress an der Freien Universität Berlin 26. bis 29. Mai 2004. Unter Mitarbeit von Claudia Wich-Reif und Yvon Desportes hg. v. Franz Simmler (Berliner Sprachwissenschaftliche Studien 7), Berlin: Weidler Verlag. 91-122
- Simmler, Franz** (2007). „Reihenfolge und Aufbauprinzipien von Satzgliedern in der lateinisch-althochdeutschen 'Tatianbilingue' und in Otfrids 'Evangelienbuch' und ihre Textfunktionen.“ In: *Probleme der historischen deutschen Syntax unter besonderer Berücksichtigung ihrer Textsortengebundenheit*. Akten zum Internationalen Kongress an der Freien Universität Berlin 29. Juni bis 3. Juli 2005. Hg. v. Franz Simmler und Claudia Wich-Reif (Berliner Sprachwissenschaftliche Studien 9), Berlin: Weidler Verlag. 49-125
- Simmler, Franz** (2008). *Formen der Wiederaufnahme in der lateinisch-althochdeutschen "Tatianbilingue"*. In: Die Formen der Wiederaufnahme im älteren Deutsch. Akten zum Internationalen Kongress an der Universität Paris Sorbonne (Paris IV) 8. bis 10. Juni 2006. Hg. v. Yvon Desportes, Franz Simmler und Claudia Wich-Reif, Berliner Sprachwissenschaftliche Studien 10, Berlin 2008, S. 153-176.
- Simmler, Franz** (2010). „Makro- und Mikrostrukturen im 'Frühneuhochdeutschen Prosaroman', ihr Verhältnis und ihre Funktionen“, (mit Yvon Desportes und Claudia Wich-Reif). In: *Mikrostrukturen und Makrostrukturen im älteren Deutsch vom 9. bis zum 17. Jahrhundert: Text und Syntax*. Akten zum Internationalen Kongress an der Universität Paris Sorbonne (Paris IV) 6. bis 7. Juni 2008, Berliner Sprachwissenschaftliche Studien 19. Berlin: Weidler Verlag. 193-218.
- Simmler, Franz** (2011). „Entwicklungsetappen in der Geschichte der deutschen Sprache und die Entstehung der neuhochdeutschen Schriftsprache.“ In: *Beiträge zur Humboldt'schen Familienchronik, Literatur und deutschen Sprache*. Abhandlungen der Humboldt-gesellschaft für Wissenschaft, Kunst und Bildung e.V., Bd 28, Oktober 2011. 139-172.
- Simmler, Franz/Wich-Reif, Claudia** (2011). *Geschichte der Gesamtsatzstrukturen vom Althochdeutschen bis zum Frühneuhochdeutschen*. Berlin/New York: Peter Lang.
- Simms, Douglas** (2003). *Reconstructing an oral tradition: problems in the comparative metrical analysis of Old English, Old Saxon and Old Norse alliterative verse*. Ph.D. Dissertation, University of Texas at Austin.
- [https://pdfs.semanticscholar.org/a827/4a764fa54df5f35d697c28df49c541446534.pdf?\\_ga=2.260483461.96644221.1567024518-2059238019.1567024518](https://pdfs.semanticscholar.org/a827/4a764fa54df5f35d697c28df49c541446534.pdf?_ga=2.260483461.96644221.1567024518-2059238019.1567024518)
- Simms, Douglas** (2009). „Heavy Hypermetrical Foregrounding in the Old Saxon Heliand and Genesis Poems“. In: *The Heroic Age*. Issue 12 (May 2009).
- Somers, Katherina/Dubenion-Smith, Shannon A.** (2014). „The Intersection Between Syntax and Meter in the Old Saxon Heliand“. In: *Amsterdamer Beiträge zur Älteren Germanistik*. Vol. 72. 83-134.
- Sonderegger, Stefan** (1987). *Althochdeutsche Sprache und Literatur: Eine Einführung in das älteste Deutsch. Darstellung und Grammatik*. Berlin/New York: Walter De Gruyter.
- Stedje, Astrid** (1989). *Deutsche Sprache gestern und heute* (Uni-Taschenbücher). München: Fink Verlag.
- Steig, Reinhold** (1884). „Über den Gebrauch des Infinitivs im Altniederdeutschen“. In: *Zeitschrift für Deutsche Philologie* 16,307–45, 470–501.

- Tesnière, Lucien** (1959). *Eléments de syntaxe structurale*. Paris: Klincksieck.  
<https://archive.org/details/LucienTesniereElementsDeSyntaxeStructurale>
- Traugott, Elizabeth/Dasher, Richard B.** (2002). *Regularity In Semantic Change*. (Cambridge Studies in Linguistics 97.) Cambridge: Cambridge University Press.
- Vanneufville, Eric** (2009). *Heliand : L'Évangile de la mer du Nord*. Turnhout: Brepols.
- Vein, Jean** (1973). « La répartition du travail dans les « scriptoria » carolingiens ». In : *Journal des Savants*, 3. 212-227. [https://www.persee.fr/doc/jds\\_0021-8103\\_1973\\_num\\_3\\_1\\_1285](https://www.persee.fr/doc/jds_0021-8103_1973_num_3_1_1285).
- Walkden, George** (2011). « The status of *hwaet* in Old English ». In: *English Language and Linguistics*. Vol.17, n°3. 465-488.
- Walkden, George** (2014b). “Object position and Heavy NP Shift in Old Saxon and beyond. “ In: Kristin Bech & Kristine M. Eide (eds.), *Information structure and word order change in Germanic and Romance languages*, 313-340. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Walkden, George** (2016). “The HeliPaD: a parsed corpus of Old Saxon”. In: *International Journal of Corpus Linguistics* 21(4). 559-571.
- Welke, Klaus** (2009). “Valenztheorie und Konstruktionsgrammatik”. In: *Zeitschrift für Germanistische Linguistik* 37, 81-124.
- Welke, Klaus** (2019). *Konstruktionsgrammatik des Deutschen. Ein sprachgebrauchsbezogener Ansatz*. Walter de Gruyter.  
<https://www.degruyter.com/view/product/506926>
- Welpmann, C.** (1880). *Zur Syntax der Casus im Heliand*. Hagen: Programm.
- Wülfing, Johann Ernest** (1888). *Darstellung der Syntax in König Alfred's Übersetzung von Gregor's des Grossen "Cura pastoralis"*. Bonn : C. Georgi.
- Wunder, Dieter** (1965). *Der Nebensatz bei Otfrid : Untersuchung zur Syntax des deutschen Nebensatzes*. Heidelberg: Karl Winter Verlag.
- Zemb, Jean-Marie** (1968). *La structure logique de la proposition allemande*. Paris : OCDL
- Zimmermann, Karin** (2003). unter Mitwirkung von Sonja Glauch, Matthias Miller und Armin Schlechter: *Die Codices Palatini germanici in der Universitätsbibliothek Heidelberg* (Cod. Pal. germ. 1-181) (Kataloge der Universitätsbibliothek Heidelberg VI). Wiesbaden





<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>3</b>
<b>ORGANISATION DU DOSSIER</b>	<b>5</b>
Composition du dossier	5
Liste des abréviations utilisées	5
<b>INTRODUCTION</b>	<b>10</b>
<b>PREAMBULE: LES DEBUTS DE MON PARCOURS SCIENTIFIQUE</b>	<b>16</b>
<b>1. De la littérature à la linguistique comparée des langues germaniques anciennes (1974-1982)</b>	<b>16</b>
<b>2. Vers la thèse sur le <u>Heliand</u> (1983-1988)</b>	<b>17</b>
<b>3. Le doctorat : une problématique originale (1988)</b>	<b>20</b>
<b>4. La constitution de mon domaine de recherche</b>	<b>23</b>
4.1. Le prolongement de mon travail de doctorat	24
4.1.1. L'étude des modes en vsax : impératif et optatif	24
4.1.2. Les particules pourvues d'une fonction syntaxique et sémantique	28
4.2. L'extension de mon domaine de recherche	34
4.2.1. Ma contribution aux ouvrages de « vulgarisation scientifique »	34
4.2.2. L'apport de ma participation au jury d'agrégation externe	37
4.3. Les prolongements : la participation à la conception de projets ANR-DFG déposés, sur la syntaxe en histoire de l'allemand	38
<b>I LA METHODOLOGIE</b>	<b>43</b>
<b>1. Le corpus comme base de travail</b>	<b>43</b>
<b>2. Les atouts méthodologiques de l'utilisation du corpus</b>	<b>45</b>
2.1. L'authenticité des corpus	45
2.2. L'analyse de corpus entiers	47
<b>3. Les contraintes méthodologiques de l'utilisation du corpus</b>	<b>49</b>
3.1. L'accès aux corpus	49
3.2. Les nouvelles technologies	51
3.3. Le recours au locuteur	53
3.4. L'accès nécessaire à la langue du texte	55
3.5. Connaître la littérature linguistique existante	56
<b>4. Analyser les corpus</b>	<b>57</b>

<b>5. Comparer les corpus</b>	<b>59</b>
5.1. Comparer des corpus en diachronie en allemand	59
5.2. Comparer des corpus de différentes langues germaniques en synchronie	62
5.3. Déterminer l'angle d'attaque de l'analyse	64
<b>6. Traiter les occurrences</b>	<b>67</b>
<b>7. Connaître le contexte</b>	<b>68</b>
<b>II LES QUESTIONNEMENTS ET LES REPONSES THEORIQUES</b>	<b>71</b>
<b>1. Les questionnements</b>	<b>73</b>
1.1. Quels sont les rapports entre langue vernaculaire et latin ?	74
1.2. Quels sont les rapports entre synchronie et diachronie ?	82
1.3. Comment se fait l'évolution de l'allemand ?	87
1.4. Faut-il périodiser l'histoire de l'allemand ?	94
1.5. Pourquoi insérer les langues germaniques anciennes, et en particulier l'allemand, dans un temps long, à partir de l'indo-européen, puis le germanique ?	99
1.6. Quel est l'intérêt de la comparaison entre les langues germaniques anciennes ? Comment la faire ?	102
1.7. Comment comprendre les phénomènes syntaxiques de parataxe, d'hypotaxe, de corrélation, de complexité syntaxique ? Quel est le rôle de la syntaxe positionnelle ?	104
1.8. Quelle catégorisation et terminologie adopter ?	112
1.9. Quel rôle joue la morphologie, verbale, nominale ?	115
1.10. Quelle cohérence/cohésion textuelle pour un texte médiéval ?	119
1.11. Quelle est la dimension énonciative des textes médiévaux ?	121
<b>2. Les éclairages théoriques</b>	<b>128</b>
2.1. Le structuralisme de Ferdinand de Saussure et sa critique par Eugenio Coseriu	128
2.2. Jean Fourquet et ses travaux en linguistique historique et en allemand contemporain	130
2.3. Connexions et translation : Lucien Tesnière	131
2.4. Énonciation et narration	132
2.5. La linguistique textuelle	132
2.6. Charles J. Fillmore	133
2.7. Jean Haudry	134
2.8. L'idée de cyclicité de l'évolution	134
2.9. La grammaire de construction et la linguistique cognitive	135
<b>III LIENS ENTRE PARCOURS SCIENTIFIQUE ET ACTIVITES PEDAGOGIQUES, ADMINISTRATIVES ET INTERNATIONALES</b>	<b>138</b>
<b>1. Emergence d'un continuum pédagogique</b>	<b>138</b>
	194

<b>2. Liaison forte entre continuum pédagogique et activité scientifique</b>	<b>140</b>
<b>3. Organisation de journées d'étude et participation à des groupes de recherche</b>	<b>151</b>
<b>4. Création de formations pédagogiques</b>	<b>155</b>
<b>5. Responsabilités administratives</b>	<b>158</b>
<b>6. Actions en matière d'ouverture européenne et internationale</b>	<b>160</b>
<b>BILAN ET PERSPECTIVES</b>	<b>163</b>
<b>1. Synthèse des travaux et des résultats</b>	<b>163</b>
<b>2. Les perspectives</b>	<b>166</b>
<b>1. Le développement de la recherche en histoire des langues germaniques anciennes par une attractivité accrue</b>	<b>168</b>
<b>2. L'application de la grammaire de construction à l'étude de la morphologie des textes en langue germanique ancienne</b>	<b>170</b>
<b>CONCLUSION</b>	<b>176</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>178</b>
<b>1. Sources</b>	<b>178</b>
<b>2. Littérature secondaire</b>	<b>179</b>
<b>ANNEXE</b>	<b>196</b>

# Annexe

<b>Histoire des langues germaniques anciennes</b>	
Textes/ouvrages	Résultats
<u>Beowulf</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ Morphème <i>th-</i> et ses utilisations pragmatiques :</li> </ul> <p>⇒ Matériau germanique en liaison avec le narrateur et son texte, polyfonctionnalité, constitution du monde narratif</p>
<u>Heliand</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ description syntaxique, voire sémantique, complète</li> <li>➤ étude des connecteurs</li> <li>➤ étude des propositions « subordonnées »</li> </ul> <p>⇒ mise en évidence de la corrélation</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude des prépositions temporelles</li> </ul> <p>⇒ domaine dépend du GN</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude de l'impératif</li> </ul> <p>⇒ en lien avec le locuteur, élément pas nécessairement verbal</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude de l'optatif</li> </ul> <p>⇒ en lien avec le locuteur, degré de subjectivité et distance par rapport à l'actualisation, pas d'automatisme de la <i>consecutio temporum</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>➤ traduction en français</li> <li>➤ corpus d'exemples</li> </ul>
<u>Evangelienbuch, Otfrid</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ mise en évidence des structures doubles dont le double datif</li> <li>➤ évolution du groupe infinitif avec <i>zu-</i> <ul style="list-style-type: none"> <li>⇒ d'une structure nominale à une structure verbale</li> </ul> </li> <li>➤ étude des constructions verbales avec des verbes simples avec la théorie de la grammaire de construction</li> </ul> <p>⇒ mise en évidence des constructions verbales</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude de la particule <i>thanne</i> <ul style="list-style-type: none"> <li>⇒ point de départ d'une évolution en même temps qu'en pleine évolution depuis l'i.e. et le g.c.</li> </ul> </li> <li>➤ étude de la préposition <i>bî</i> <ul style="list-style-type: none"> <li>⇒ une étape d'une évolution</li> </ul> </li> <li>➤ conscience de l'importance de la langue vernaculaire <ul style="list-style-type: none"> <li>⇒ point de départ d'une évolution ultérieure</li> <li>⇒ authenticité de la langue « allemande »</li> </ul> </li> </ul>
<b>Histoire de la langue allemande</b>	
<u>Evangelienharmonie, Tatien</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude de la cohésion textuelle de la partie allemande</li> </ul> <p>⇒ partie allemande comme texte en soi</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>➤ mise en relief du vha comme langue vernaculaire</li> </ul> <p>⇒ authenticité de la langue « allemande »</p>

<u>Ludwigslied</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ cohésion textuelle du poème</li> <li>⇒ un texte sur le plan de la cohérence et de la cohésion textuelles</li> </ul>
<u>Psalter, Notker</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude des constructions verbales avec des verbes simples avec la théorie de la grammaire de construction</li> <li>⇒ mise en évidence des constructions verbales</li>   <li>➤ évolution du groupe infinitif avec <i>zu-</i></li> <li>⇒ optique synchronique et diachronique</li> </ul>
<u>Frauentienst, UvL</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ parataxe et hypotaxe : comparaison avec BvR</li> <li>⇒ rôle de la corrélation</li> <li>⇒ même système linguistique utilisé par le narrateur, avec des focalisations différentes</li> </ul>
<u>Predigten BvR</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ parataxe et hypotaxe</li> <li>⇒ rôle de la corrélation</li> <li>⇒ même système linguistique utilisé par le narrateur, avec des focalisations différentes</li> <li>➤ groupe infinitif avec <i>zu-</i></li> <li>⇒ évolution, optique synchronique et diachronique</li> <li>➤ étude de la cohésion textuelle</li> <li>⇒ cohésion forte, un texte, un sermon</li> <li>➤ étude des constructions verbales avec des verbes simples avec la théorie de la grammaire de construction</li> <li>⇒ mise en évidence des constructions verbales</li> </ul>
<u>Predigten ME</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude des constructions verbales avec des verbes simples avec la théorie de la grammaire de construction</li> <li>⇒ mise en évidence des constructions verbales</li> <li>➤ groupe infinitif avec <i>zu-</i></li> <li>⇒ évolution, optique synchronique et diachronique</li> </ul>
<u>Nibelungenlied</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude linguistique de la narration, la construction du récit</li> <li>⇒ rôle actif du narrateur</li> </ul>
<u>Erec</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude linguistique de la narration à partir de l'étude de l'énonciation dans le texte, la construction du récit</li> <li>⇒ rôle actif du narrateur</li> </ul>
<u>Wigalois</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude du pronom personnel « er »</li> <li>⇒ emploi particulier par le narrateur</li> </ul>
<u>Evangelien Luther</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude des constructions verbales avec des verbes simples avec la théorie de la grammaire de construction</li> <li>⇒ réinterprétation en faveur de la fonction sujet par perte d'un marquage morphologique distinctif (génitif)</li> <li>➤ étude du rôle de Luther dans la langue allemande</li> </ul>

	<p>⇒ pas de rôle créateur particulier, se situe dans la lignée de l'évolution</p>
<u>Predigten Luther</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude des structures verbales avec des verbes simples</li> <li>⇒ réinterprétation en faveur de la fonction sujet par perte d'un marquage morphologique distinctif <ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude de la langue des sermons (1545) par rapport à la dernière édition (1545) des <u>Evangelien</u></li> </ul> </li> <li>⇒ mise en évidence des particularités linguistiques des sermons</li> </ul>
<u>Dictionnaire du monde germanique</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ notices sur le gotique, l'allemand ancien, le nhd, cartes</li> <li>⇒ vulgarisation scientifique de l'évolution de la langue allemande</li> </ul>
<u>Linguistique historique de l'allemand</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ relecture</li> <li>➤ révision de la partie syntaxique</li> <li>⇒ premier ouvrage en français de cette nature</li> </ul>
<u>article Langue et mémoire</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ rapport entre langue et mémoire</li> <li>⇒ réflexion sur l'apport de la linguistique historique, l'évolution de la langue allemande</li> </ul>
<u>article Verb und Satz</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ Rapport entre verbe et phrase</li> <li>⇒ réflexion sur le mot, le verbe, le nom, l'apport de la linguistique historique</li> </ul>
<u>article sur la Langue allemande après 1945</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude de l'unité de cette langue malgré les divisions politiques</li> <li>⇒ relation événements politiques et évolution de la langue allemande</li> </ul>
<u>ouvrage inédit</u>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étude des constructions verbales en allemand ancien</li> <li>⇒ histoire des constructions verbales avec des verbes simples à partir de la théorie de la grammaire de construction, du 9<sup>e</sup> au 16<sup>e</sup> siècle</li> <li>⇒ évolution des constructions, du complexe au simple</li> <li>⇒ importance de la morphologie dans l'évolution des constructions</li> <li>⇒ tendance à grammaticalisation des cas et à l'utilisation du matériel morphologique</li> <li>⇒ accusatif comme cas principal de l'objet, nominatif comme cas du sujet</li> </ul>